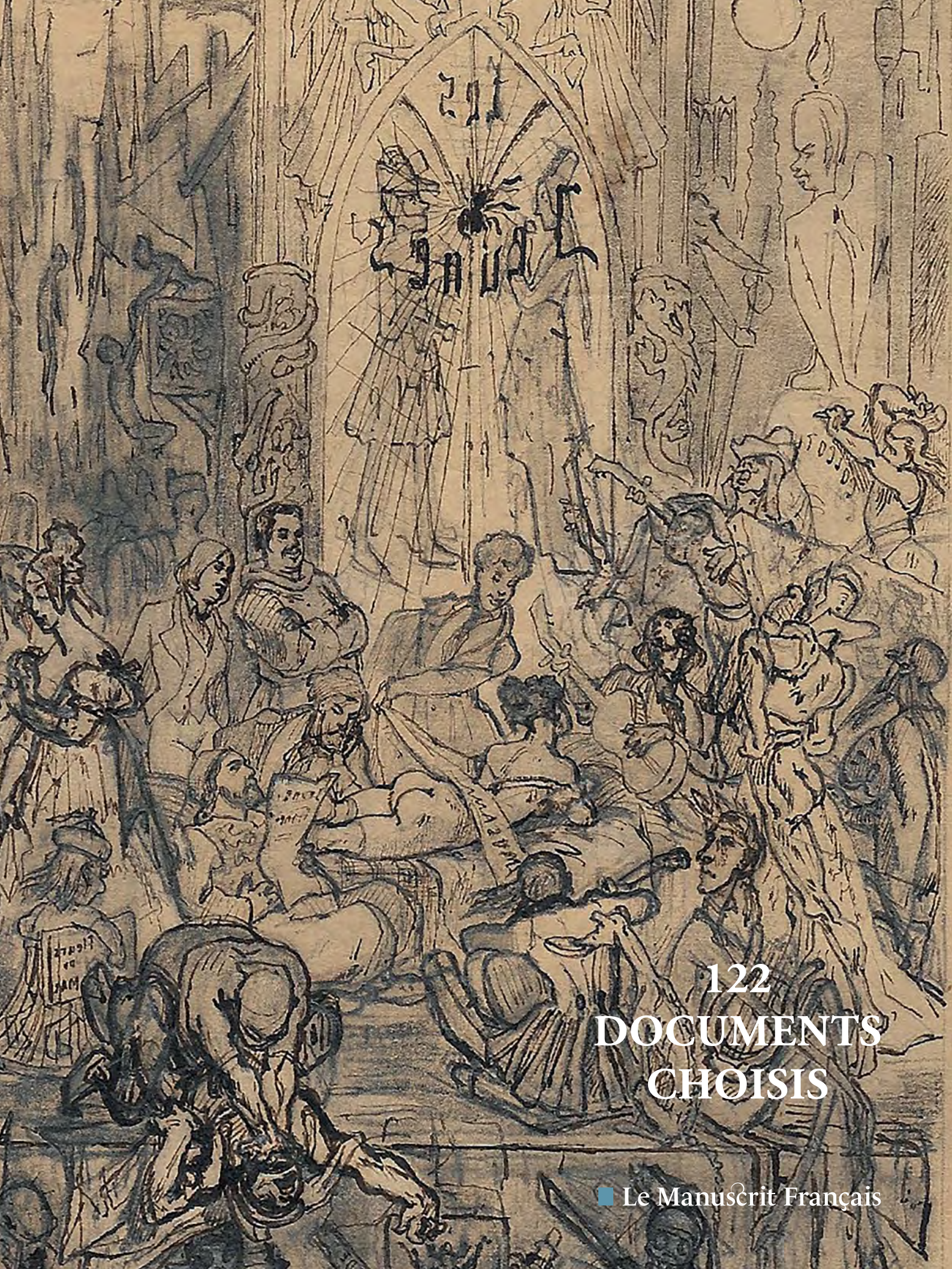


122 DOCUMENTS CHOISIS

Le Manuscrit Français

Le Manuscrit Français

Laurent Auxietre
+33.(0)6.77.77.99.99.
info@lemanuscritfrancais.com
www.lemanuscritfrancais.com

Sur rendez-vous
10, rue Jacques Lemercier
78000 Versailles
TVA: FR 26 801 39 31 82

Expert agréé près de la CNES (Chambre Nationale des Experts Spécialisés en objets d'art et de collection)

L'authenticité de tous nos documents est garantie
Conditions de vente conformes aux usages du Syndicat de la Librairie Ancienne et Moderne



Ce nouveau catalogue se veut, à l'instar des précédents, résolument multithématique. Parmi les cent vingt-deux documents réunis, plusieurs pièces retiendront tout particulièrement l'attention. Se distingue notamment le puissant discours prononcé par Louis Aragon devant la jeunesse communiste à la Mutualité, au printemps 1945, quelques jours seulement avant la capitulation du Reich. Retenons aussi une lettre de Romain Rolland, datée de 1933, où l'écrivain dénonce avec une clairvoyance saisissante les visées expansionnistes de l'Allemagne hitlérienne ; elle ne peut, à cet égard, manquer de susciter une réflexion particulière au regard de notre propre époque.

Nous présentons également l'une des rares lettres de Simone de Beauvoir à Jean-Paul Sartre demeurées en mains privées, entièrement inédite, rédigée alors qu'elle s'apprêtait à partir pour Chicago afin d'y rejoindre son amant Nelson Algren.

Dans un autre registre, un ensemble particulièrement remarquable est consacré à Louis-Ferdinand Céline, avec notamment l'une de ses plus belles lettres littéraires, sinon la plus belle : celle adressée à André Rousseaux au lendemain de la parution de *Mort à crédit*, dans laquelle l'écrivain expose le manifeste de son esthétique, alors même que le roman était étrillé par la critique.

La poésie n'est pas en reste, à l'image de Robert Desnos dont nous dévoilons ici le manuscrit en premier jet de *Sirène-Anémone*, comptant parmi ses plus beaux poèmes, où se tisse la passerelle amoureuse entre Yvonne George et Youki Foujita.

Aux côtés des écrits consacrés à la musique, à l'histoire et aux beaux-arts, ce catalogue réunit encore Pessoa, Rimbaud, Huysmans, Hugo, Valéry, Nerval, Pasternak, ainsi que nombre d'autres figures littéraires majeures. Signalons encore une lettre d'un tout jeune Proust à l'un de ses condisciples du lycée Condorcet, révélant ses débuts magistraux dans la critique au moment de sa collaboration à la revue *Le Banquet*.

Zola, par la force des choses, vient clore cette sélection avec une lettre de première importance sur sa défense de *L'Assommoir*, lequel, on s'en souvient, avait déclenché un véritable tollé parmi les critiques et servi, du même coup, de marchepied à l'écrivain vers la gloire littéraire.

Bonne lecture,
Laurent Auxietre



1. [AFFAIRE DREYFUS] *Le Petit Journal*

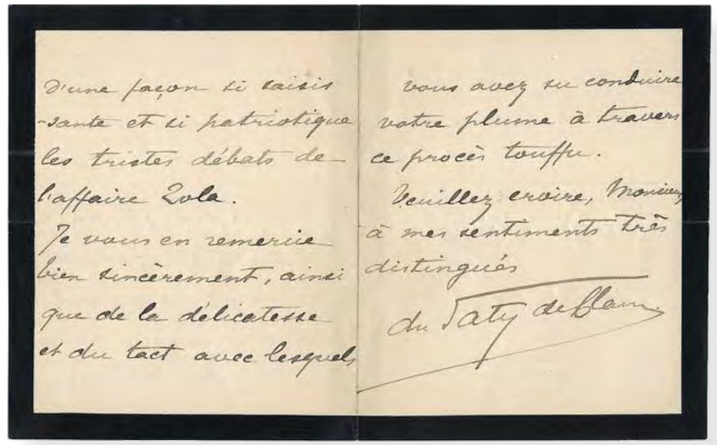
Édition originale du supplément illustré du *Petit Journal*, numéro 217
[Paris, 13 janvier 1895], 8 p. in-folio (44,8 x 31 cm)
Lithographie en couleur d'Henri Meyer en couverture
Tel que paru, non rogné, piqûres à cheval en marge gauche, très légères brunissures uniformes, exemplaire bien complet de ses huit pages

La une du supplément illustré du *Petit Journal* du 13 janvier 1895, consacrée à la cérémonie de dégradation d'Alfred Dreyfus, un image qui contribua à inscrire durablement l'affaire dans l'opinion publique

Cette couverture du supplément illustré du *Petit Journal* illustre la cérémonie de dégradation d'Alfred Dreyfus du 5 janvier 1895 dans la cour de l'École militaire à Paris. Sont présents quatre mille soldats et vingt mille spectateurs. Au son des tambours, le capitaine Dreyfus est conduit devant un huissier qui lui lit le jugement, tandis qu'un adjudant lui arrache ses insignes et ses galons. Malgré l'humiliation, Dreyfus conserve sa dignité et proclame son innocence : « Soldats, on dégrade un innocent, soldats on déshonore un innocent. Vive la France ! Vive l'armée ! »

C'est également un 13 janvier, trois ans après cette une, qu'Émile Zola publie dans *L'Aurore* sa lettre au président de la République, « J'accuse…! ».

Bel exemplaire, rare dans cet état.


d'une façon si saisissante et si patriotique les tristes débats de l'affaire Zola.
Je vous en remercie bien sincèrement, ainsi que de la délicatesse et du tact avec lesquels
vous avez su conduire votre plume à travers ce procès touffu.
Veuillez croire, Monsieur, à mes sentiments très distingués
du Paty de Clam

« Les tristes débats de l'affaire Zola »

2. [AFFAIRE DREYFUS] Armand du Paty de Clam

Lettre autographe signée « du Paty de Clam » [à Georges Bonnamour]
Paris, 28 mars 1898, 3 p. in-12° sur papier de deuil vergé
Filigrane : « Angoulème » orné d'une couronne

Rare lettre du Paty de Clam en remerciement du livre de Georges Bonnamour, consacré au procès Zola de février 1898

> *« Monsieur*
> *Je suis bien touché de l'aimable pensée que vous avez eue de m'envoyer votre livre, qui retrace d'une façon si saisissante et si patriotique les tristes débats de l'affaire Zola.*
> *Je vous en remercie bien sincèrement, ainsi que de la délicatesse et du tact avec lesquels vous avez su conduire votre plume à travers ce procès touffu.*
> *Veuillez croire, Monsieur, à mes sentiments très distingués*
> *du Paty de Clam »*

Jadis admirateur de Zola, Bonnamour bascule dans un antidreyfusisme virulent dès l'arrestation de Dreyfus, appelant à ce « qu'on le fusille et qu'on se taise » (« Vaines colères »). Journaliste à *L'Écho de Paris*, il y publie ses *Impressions d'audience* du procès Zola. Celles-ci sont reprises en volume en mars 1898 (*Le Procès Zola. Impressions d'audience*, Paris, Pierret). Cette lettre du Paty de Clam vient donc en réponse à l'ouvrage que Georges Bonnamour a fait parvenir au commandant.
On se rappelle par quels traits fut décrit du Paty de Clam sous la plume implacable de Zola, dans sa lettre ouverte au président Félix Faure du 13 janvier 1898 dans *L'Aurore* : « l'ouvrier diabolique de l'erreur judiciaire, en inconscient, je veux le croire […] depuis trois ans, par les machinations les plus saugrenues et les plus coupables. »
Zola est assigné en justice par l'état-major à la suite de la publication, puis condamné en février à un an de prison et 3 000 francs d'amende, peine maximale encourue et confirmée en appel en juillet suivant.

Lettre inédite.

« Que s'est-il passé là-bas pour le décider à ne plus nous écrire »

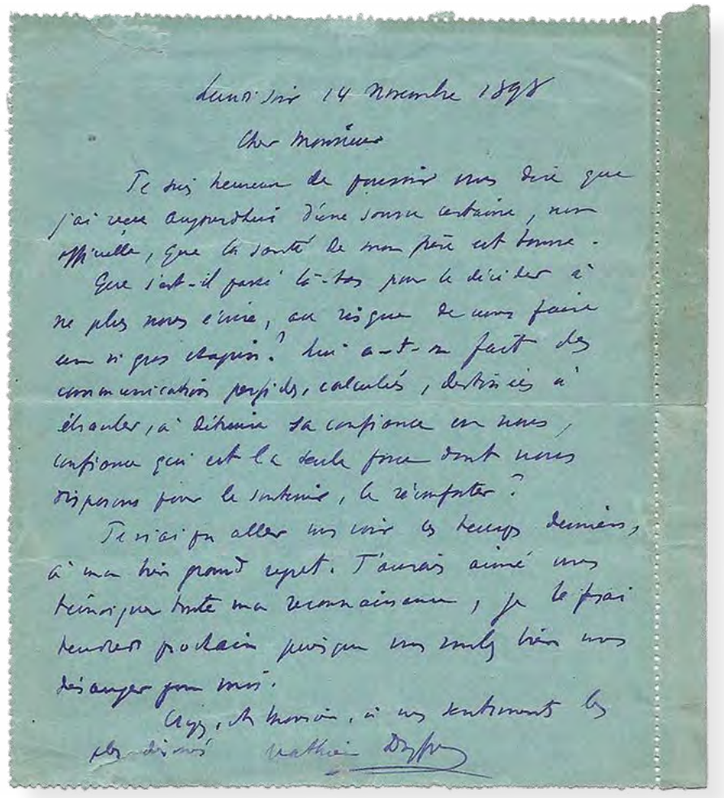
3. [AFFAIRE DREYFUS] Mathieu Dreyfus

Lettre autographe signée « Mathieu Dreyfus » à Ferdinand Buisson
[Paris], 14 nov. 1898, 1 p. in-12° sur «petit bleu»
Adresse autographe au verso : « [M]*onsieur F. Buisson / 166 Boulevard Montparnasse 166* [Paris] »

Rare lettre de Mathieu Dreyfus relayant des nouvelles de son frère Alfred, traversant une phase critique de sa détention sur l'Île du Diable

> *« Cher Monsieur,*
> *Je suis heureux de pouvoir vous dire que j'ai reçu aujourd'hui d'une source certaine, non officielle, que la santé de mon frère est bonne.*
> ***Que s'est-il passé là-bas*** [Alfred Dreyfus était incarcéré sur l'ile du Diable depuis mars 1895] ***pour le décider à ne plus nous écrire, au risque de nous faire un si gros chagrin ? Lui a-t-on fait des communications perfides, calculées, destinées à ébranler, à détruire sa confiance en nous, confiance qui est la seule force dont nous disposons pour le soutenir, le réconforter ?***
> *Je n'ai pu aller vous voir les temps derniers, à mon très grand regret. J'aurais aimé vous témoigner toute ma reconnaissance, je le ferai vendredi prochain puisque vous voulez bien vous déranger pour moi.*
> *Croyez, cher Monsieur, à mes sentiments les plus dévoués.*
> *Mathieu Dreyfus »*

<u>L'automne 1898 : un épisode critique dans la vie carcérale du capitaine Alfred Dreyfus</u>
Incarcéré sur l'Île du Diable depuis le mois de mars 1895, Dreyfus n'a eu de cesse d'en appeler au président de la République et au général Boisdeffre pour que soit révisé son procès. Tentatives demeurées vaines, chacune de ses lettres étant restée sans réponse. Dreyfus décide alors, le 24 septembre, de « clore sa correspondance », comme il l'annonce au gouverneur de la Guyane : « Car je ne puis faire ni plus ni davantage que je n'ai fait pour Madame Dreyfus, pour mes enfants, pour lesquels j'ai vécu. » Dans le courant d'octobre, il confie à Jean-Baptiste-Ferdinand Deniel, au cours d'une de ses visites, qu'il est « bien décidé d'en finir avec la vie ». Résolu à ne plus écrire, prêt à en venir aux extrémités, il inquiète Deniel, qui prend sa menace très au sérieux et informe Vérignon, directeur de l'administration pénitentiaire, de l'état d'esprit du prisonnier. Dreyfus obtient de ce dernier la promesse d'une réponse de Boisdeffre avant la fin de l'année. C'est sans doute par le truchement de Joseph Reinach, qui intervint lui-même auprès de Charles Dupuy, nouvellement nommé président du Conseil et antidreyfusard ardent, que Mathieu réussit à obtenir des informations sur son frère.


Lundi soir 14 Novembre 1898
Cher Monsieur
Je suis heureux de pouvoir vous dire que j'ai reçu aujourd'hui d'une source certaine, non officielle, que la santé de mon frère est bonne.
Que s'est-il passé là-bas pour le décider à ne plus nous écrire, au risque de nous faire un si gros chagrin ? Lui a-t-on fait des communications perfides, calculées, destinées à ébranler, à détruire sa confiance en nous, confiance qui est la seule force dont nous disposons pour le soutenir, le réconforter ?
Je n'ai pu aller vous voir les temps derniers, à mon très grand regret. J'aurais aimé vous témoigner toute ma reconnaissance, je le ferai vendredi prochain puisque vous voulez bien vous déranger pour moi.
Croyez, Cher Monsieur, à mes sentiments les plus dévoués
Mathieu Dreyfus

<u>Premier dreyfusard :</u>
Le combat sans relâche de Mathieu Dreyfus pour la cause de son frère commence dès qu'il apprend, le 1er novembre 1894, par sa belle-sœur Lucie, qu'Alfred est arrêté pour trahison. Si la quête de vérité ne fait que commencer pour la famille, on est encore bien loin de la médiatisation de l'affaire. Mathieu utilisera dès lors tous les moyens et mobilisera ses réseaux pour faire éclater au grand jour le complot dressé contre son frère par l'état-major.

Professeur à la Sorbonne, pédagogue et cofondateur de la Ligue des droits de l'homme, Ferdinand Buisson rencontre Mathieu Dreyfus au printemps 1898, soit quatre mois après que l'affaire a été relancée et a pris une dimension internationale, grâce à la lettre d'Émile Zola au Président Félix Faure. Jusqu'alors réservé en raison de ses fonctions, Buisson prend, en cette année charnière, parti pour le capitaine ; son engagement aux côtés de Mathieu Dreyfus devient total.

<u>Lettre inédite.</u>

« The American film market is quite the opposite of the serious adult films… and is devoted to things like Star Wars »

4. Woody Allen



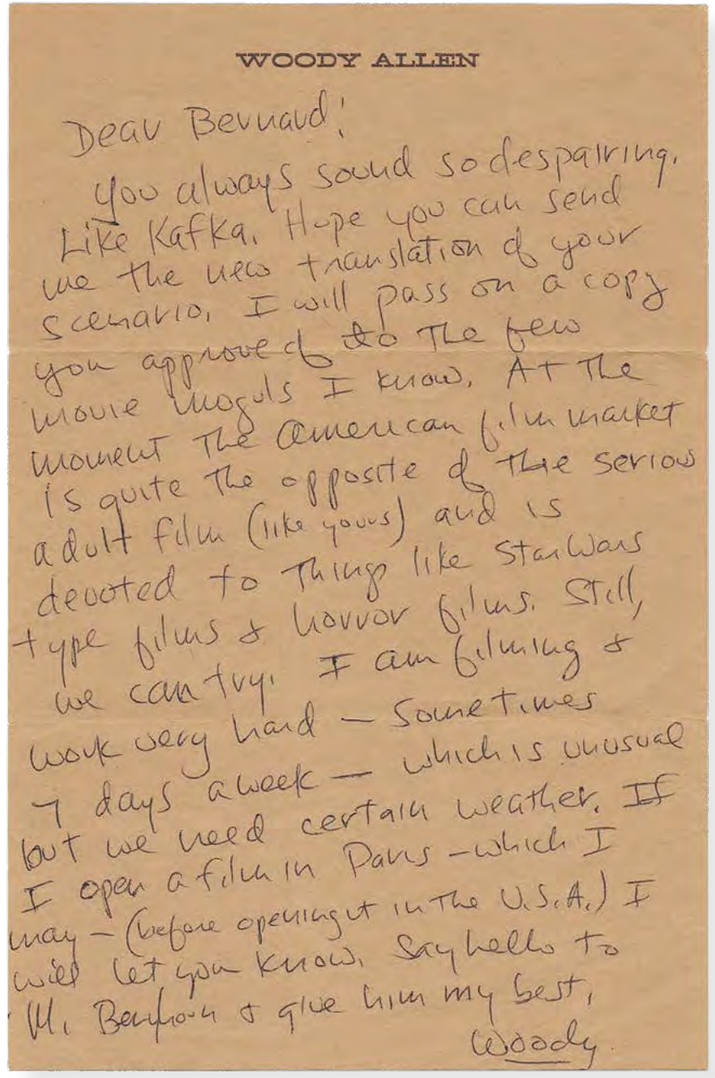
Lettre autographe signée « Woody » à Bernard Cohn
[New-York, 23 nov. 1983], 1 p. in-8° sur papier brun à son en-tête
Enveloppe autographe jointe, timbrée et oblitérée

Affairé à la production de son prochain film, le réalisateur déplore un marché américain structurellement dominé par les blockbusters hollywoodiens

« Dear Bernard :
You always sound so despairing like Kafka. *Hope you can send me the new translation of your scenario. I will pass on a copy you approved to the few movie moguls I know.* ***At the moment the American film market is quite the opposite of the serious adult films (like yours) and is devoted to things like Star Wars type films & horror films.*** *Still, we can try.* ***I am filming & work very hard – sometimes 7 days a week – which is unusual but we need certain weather.*** *If I open a film in Paris – which I may – (before opening it in the U.S.A.) I will let you know. Say hello to M. Benhayoun* [sic, Robert Benayoun] *& give him my best,*
Woody »

Traduction libre :
« Cher Bernard,
Tu as toujours l'air si désespéré, comme Kafka. J'espère que tu pourras m'envoyer la nouvelle traduction de ton scénario. J'en transmettrai un exemplaire, que tu auras approuvé, aux quelques grands producteurs hollywoodiens que je connais. En ce moment, le marché américain du cinéma est tout à l'opposé des films sérieux destinés aux adultes — comme les tiens — et se consacre à des choses comme les films du type Star Wars et les films d'horreur. Nous pouvons quand même essayer. Je tourne en ce moment et travaille très dur — parfois sept jours sur sept — ce qui est inhabituel, mais nous avons besoin de certaines conditions météorologiques. Si je sors un film à Paris — ce qui est possible — avant de le sortir aux États-Unis, je t'en informerai. Salue M. Benhayoun [sic, Robert Benayoun] *de ma part et transmets-lui mes amitiés.*
Woody »

Critique de cinéma français, Bernard Cohn devient assistant réalisateur au tournant des années 1970. Il travaille entre autres avec Woody Allen sur le tournage de *Guerre et Amour* (1975). C'est à cette époque que les deux hommes se lient d'amitié. Cohn devient pour le réalisateur américain un interlocuteur privilégié en France, servant d'interface avec le



milieu professionnel parisien. En retour, Woody Allen lui prodigue de précieux conseils et tentera, ainsi qu'en témoigne cette lettre, de faciliter son accès au marché américain. Cohn ne signera finalement qu'un seul long-métrage, *Natalia*, sorti en 1988.
Woody Allen est sans doute à cette époque en plein tournage de *La Rose pourpre du Caire*, dont il dira souvent qu'il s'agit de son film favori. La référence à *Star Wars* est quant à elle une probable allusion au *Retour du Jedi*, sorti en salles au printemps 1983.

Les lettres autographes de Woody Allen sont peu communes avec un tel contenu.

Provenance :
Bernard Cohn

« Me taire pour éviter les injures ressemblerait fort à de la lâcheté, j'allais dire de la trahison. Mais celle-ci est à la mode »

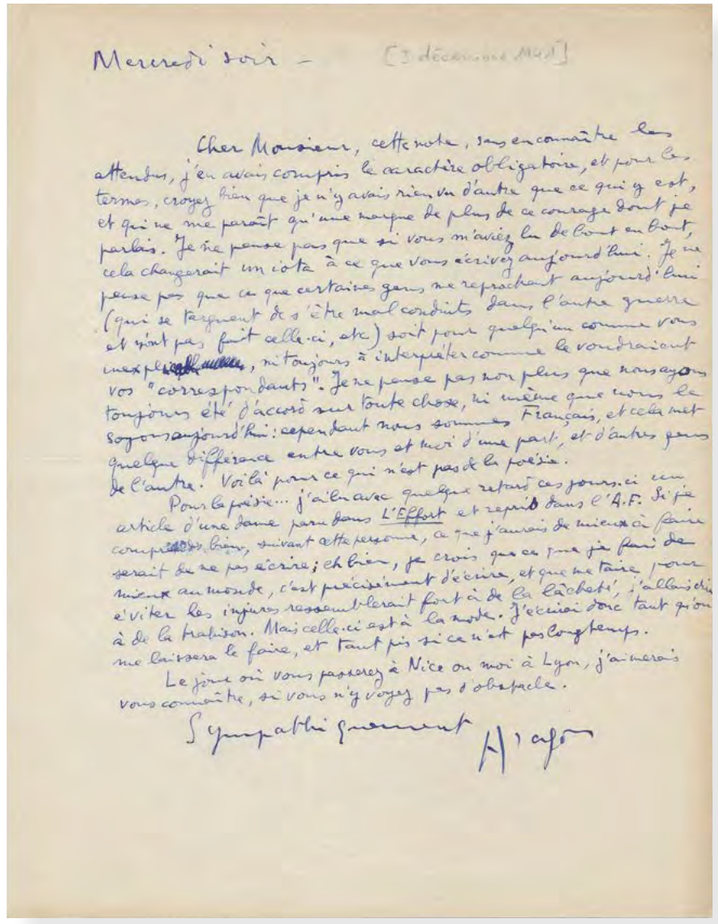
5. Louis Aragon

Lettre autographe signée « Aragon » [à André Rousseaux]
[Nice, 3 déc. 1941], 1 p. in-4° à l'encre bleue
Légères brunissures aux marges, toute petite fente au pli central
Repentir sur un mot, rajout de la date au crayon (d'une autre main)

Superbe lettre d'Aragon sur son engagement poétique en temps de guerre, répondant aux attaques portées contre lui après la parution du *Crève-Cœur*

> *« Cher Monsieur, cette note, sans en connaître les attendus, j'en avais compris le caractère obligatoire, et pour les termes, croyez bien que je n'y avais rien vu d'autre que ce qui y est, et qui ne me paraît qu'une marque de plus de ce courage dont je parlais. Je ne pense pas que si vous m'aviez lu de bout en bout, cela changerait un iota à ce que vous écrivez aujourd'hui. Je ne pense pas que ce que certaines gens me reprochent aujourd'hui (qui se targuent de s'être mal conduits dans l'autre guerre et qui n'ont pas fait celle-ci, etc.) soit pour quelqu'un comme vous inexplicable, ni toujours à interpréter comme le voudraient vos « correspondants ». Je ne pense pas non plus que nous ayons toujours été d'accord sur toute chose, ni même que nous le soyons aujourd'hui :* ***cependant nous sommes Français, et cela met quelques différences entre vous et moi d'une part, et d'autres gens de l'autre.*** *Voilà pour ce qui n'est pas de la poésie.*
> *Pour la poésie… j'ai lu avec quelque retard ces jours-ci un article d'une dame paru dans L'Effort et repris dans l'A.F* [Action française]. ***Si je comprends bien, suivant cette personne, ce que j'aurais de mieux à faire serait de ne pas écrire ; eh bien, je crois que ce que je fais de mieux au monde, c'est précisément d'écrire, et que me taire pour éviter les injures ressemblerait fort à de la lâcheté, j'allais dire de la trahison. Mais celle-ci est à la mode*** [allusion à l'attaque de Drieu à l'encontre d'Aragon, parue dans la N.R.F. du 1er octobre 1941, voir infra]. ***J'écrirai donc tant qu'on me laissera le faire, et tant pis si ce n'est pas longtemps.***
> *Le jour où vous passerez à Nice ou moi à Lyon, j'aimerais vous connaître, si vous n'y voyez pas d'obstacle.*
> *Sympathiquement*
> *Aragon. »*

Aragon réagit d'emblée à un article de son correspondant paru la veille dans *Le Figaro littéraire*. Rousseaux y réaffirme la distinction qu'il opère entre la production littéraire d'Aragon et son engagement politique, tout en soulignant son admiration pour *Le Crève-Cœur* — récemment paru chez Gallimard — et disant y avoir « trouvé une des expressions les plus justes et les plus pathétiques des douleurs que nous vivons ». Rousseaux conclut : « Et tout ce que l'on pourra me dire de la conduite de M. Aragon, dans un sens ou dans l'autre, ne changera rien à cet avis », ajoutant enfin son « estime pour le combattant de Dunkerque, qui a mérité en 1940 une citation de l'armée française ».
L'attaque dirigée contre Aragon, le 25 octobre 1941, par Anita Estève dans le journal collaborationniste *L'Effort* — article relayé deux jours plus tard par Robert Havard de la Montagne dans *L'Action française* — éclaire la réaction du poète. Dès les premières lignes


Mercredi soir – [3 décembre 1941]

Cher Monsieur, cette note, sans en connaître les attendus, j'en avais compris le caractère obligatoire, et pour les termes, croyez bien que je n'y avais rien vu d'autre que ce qui y est, et qui ne me paraît qu'une marque de plus de ce courage dont je parlais. Je ne pense pas que si vous m'aviez lu de bout en bout, cela changerait un iota à ce que vous écrivez aujourd'hui. Je ne pense pas que ce que certaines gens me reprochent aujourd'hui (qui se targuent de s'être mal conduits dans l'autre guerre et qui n'ont pas fait celle-ci, etc) soit pour quelqu'un comme vous inexplicable, ni toujours à interpréter comme le voudraient vos "correspondants". Je ne pense pas non plus que nous ayons toujours été d'accord sur toute chose, ni même que nous le soyons aujourd'hui : cependant nous sommes Français, et cela met quelque différence entre vous et moi d'une part, et d'autres gens de l'autre. Voilà pour ce qui n'est pas de la poésie.
Pour la poésie… j'ai lu avec quelque retard ces jours-ci un article d'une dame paru dans L'Effort et repris dans l'A.F. Si je comprends bien, suivant cette personne, ce que j'aurais de mieux à faire serait de ne pas écrire ; eh bien, je crois que ce que je fais de mieux au monde, c'est précisément d'écrire, et que me taire pour éviter les injures ressemblerait fort à de la lâcheté, j'allais dire à de la trahison. Mais celle-ci est à la mode. J'écrirai donc tant pis ne la laissera le faire, et tant pis si ce n'est pas longtemps.
Le jour où vous passerez à Nice ou moi à Lyon, j'aimerais vous connaître, si vous n'y voyez pas d'obstacle.
Sympathiquement
Aragon

de son article, Anita Estève s'affranchissait de toute nuance : « *Aragon ressurgit* [allusion à la parution récente du *Crève-Cœur*]. Ce poète qui s'avéra l'un des politiciens communistes les plus marqués de l'avant-guerre se réfugie à nouveau dans la poésie […] Il voulait la guerre, il poussait vers elle tous ceux qu'une foi sincère engageait à suivre son action. Quelle indignation au moment de Munich ! Quelle joie lorsque fut signé le pacte germano-russe. » Estève évoquait ensuite la violente diatribe (demeurée célèbre) de Drieu à l'encontre d'Aragon, publiée dans la *N.R.F.* du 1er octobre. On se souvient de quelle façon Drieu avait ouvert le feu contre son meilleur ennemi : « J'appartiens à, dit-on, la classe 1917. Je dis ici — et peut-être ai-je l'ambition, certainement ai-je l'ambition de provoquer par ces paroles une émulation violente chez ceux que l'on appelle sous les drapeaux — je dis ici que je ne porterai plus jamais l'uniforme français. » Drieu poursuivait ses propos incendiaires contre le poète, le taxant de « propagandiste marxiste ». Ainsi, la réaction d'Aragon prend ici tout son sens : s'il répond aux attaques de *L'Effort* et de *L'Action française*, on comprend qu'il réplique aussi, indirectement, à la charge de Drieu dans la *N.R.F.*

Provenance :
Laurin-Guilloux-Buffetaud, Drouot, 29 mai 2002, n°10

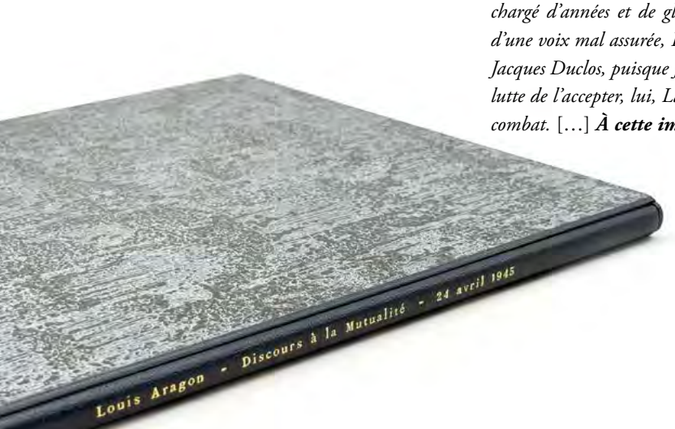
6. Louis Aragon

Manuscrit autographe, enrichi d'un poème autographe signé sur le dernier feuillet et d'une page titre autographe signée en-tête
[Paris, 24 avril 1945], 7 p. in-4° à l'encre bleue et brune
Foliotation au pastel gras rouge, léger résidu de trombone et très légère effrangement sur le feuillet titre
Nombreuses corrections, surcharges, interlignages et repentirs de la main d'Aragon
Sur la page-titre, Aragon a rajouté : « Discours au étudiants de Paris / Prononcé à la Mutualité, au printemps 1945 (au soir du 24 avril) / (contient la copie d'un poème extrait de La Diane Française) »
Sous chemise-étui à la bradel, demi-chagrin, titre doré

Manuscrit complet et entièrement inédit de son discours prononcé à la Mutualité devant la jeunesse communiste estudiantine, le 24 avril 1945, enrichi du poème de clôture de *La Diane française*

Des martyrs communistes tombés sous les balles nazies vers la jeunesse qu'ils inspirent : un bouleversant passage de relais, proclamé par l'un des chantres du Parti dans une France meurtrie, à quelques jours de la capitulation du Troisième Reich

> *« Étudiant de Paris, Mesdames, et Messieurs, camarades –*
> *Celui qui vous parle a été l'un des vôtres il y a 25 ans, et il pense profondément qu'il vous doit un jour ou l'autre le rapport de ce long chemin d'erreurs, de tâtonnements et de combats qui l'a amené de vos rangs à cette tribune, qui l'a porté vers ses trente ans aux Parti Communiste, à* ***ce Parti Communiste qui a fait de lui un français et un homme*** […] *Comment ne commencerai-je pas en rendant hommage à l'homme qui préside cette soirée, l'un des plus grands physiciens de ce siècle* […] *lui qui porte un nom qui sent si merveilleusement la France, le professeur Paul Langevin ?* ***Est-il besoin de vous présenter celui qui en renouvelant la mécanique de l'atome a remis en question toute notre conception de l'univers, cette héritier de Descartes dont le nom est attaché à l'histoire du rationalisme moderne, et dont on n'a pas assez dit qu'il est l'homme, qui, en permettant le repérage au son des sous-marins a rendu possible l'arrivée en Europe des américains, les débarquement en France et la victoire alliés à l'ouest ?*** […]
> *Il m'a été donné d'assister à une scène inoubliable. C'était au lendemain de la libération, dans le bureau de Jacques Duclos, secrétaire de notre Parti.* ***Dans ce bureau ou quelques jours auparavant siégeait encore Joseph Darnan, le chef de la Milice, et que les communistes parisiens aux premières heures de l'insurrection nationale avaient reconquis de haut lutte en ne se servant que d'armes elles-mêmes arrachées aux soldats allemands.*** *Il m'a été donné d'y voir entrer cet homme chargé d'années et de gloire, il m'a été donné d'entendre, avec quelle modestie ! Et d'une voix mal assurée, Paul Langevin demander comme une faveur et un honneur à Jacques Duclos, puisque Jacques Salomon, son beau-fils et son élève était tombé dans la lutte de l'accepter, lui, Langevin, dans nos rangs, à la place du disparu, à son poste de combat.* […] ***À cette image d'un homme de l'esprit pour qui l'entrée aux Parti Communiste est la conclusion, l'achèvement de toute son expérience, il faut joindre celle d'un intellectuel dont l'histoire entière est liée à l'histoire de notre Parti, qui est entré dès sa jeunesse, et qui est mort pour lui, et pour son pays, ne les ayant jamais l'un de l'autre dissociés. Je veux parler de Gabriel Péri.*** *Je n'en parlerai pas ce soir comme de l'homme que j'ai connu, et aimé. C'est à lui que je veux donner la parole. Les textes qui suivent, les phrases par mois rapprochées sont tirés de cette autobiographie écrite en prison en 1941* [*Les Lendemains qui chantent*] *par le député d'Argenteuil pour ses juges. Je n'en garde que ce qui donne précisément l'image intellectuelle, il faudra se rappeler que Péri était encore autre chose,* ***un homme d'abnégation et de sacrifice, un travailleur inlassable et désintéressé, l'homme qui a crié à la Chambre la vérité dans la guerre d'Espagne qui préparait l'attaque contre la France, la vérité contre Laval président du conseil trahissant en 1935 pendant la guerre d'Éthiopie les décisions de la Société des Nations au profit de son ami et complice Mussolini, la vérité, quand la France fut humiliée par ses dirigeants à Munich, la vérité quand à la veille de la guerre une bourgeoisie qui avait perdu le sens national essaya de montrer au pays comme son ennemi, non pas Hitler, qui vint chez nous torturer, piller et tuer, mais Staline, qui commande aujourd'hui les armées victorieuses dans Berlin, qui commande le combat décisif qui libère le monde et la France des monstres nazis, ennemis et de l'humanité et de l'esprit*** […] *Et c'est dans cette quête passionnée pour découvrir le sens de la vie, que le jeune Péri qui vous ressemblait comme un frère, découvrit le matérialisme dialectique, le Manifeste Communiste de Karl Marx et Frédéric Engels, le Capital, la Sainte-Famille, l'Anti-Dühring.*
> *C'est par ce chemin, par le chemin de l'étude et de la lecture, que Péri découvrit le socialisme, au sens large de ce mot, et compris que la lutte pour le socialisme, dont la Révolution Russe venait de démontrer qu'il n'était pas une hypothèse mais une réalité vivante – que la lutte pour le socialisme serait désormais toute sa vie.* […]
> *À partir de cet instant la vie de Péri, sa vie sont étroitement liées à celle de son parti, à celle du pays.* ***La critique de la Paix mal assise, l'entente toujours par lui prêchée des travailleurs d'Allemagne et de France contre la clique qui devait en Allemagne faire surgir Hitler et la guerre, et en France Pétain et les capitulards de Vichy,*** *menèrent Péri dès 1921 en prison* […]
> ***La profession de journaliste est généralement décriée, et il est de fait qu'elle ne s'exerce pas toujours dans les conditions de la dignité humaine. Voici comment en parle Péri : 'Deux hommes (y) furent mes maîtres, comme ce terme doit être vraiment entendu. C'est-à-dire qu'il me proposèrent moins des modèles à copier qu'il me communiquèrent, comme eût dit Marcel Proust, « certains secrets de grandeur »…*** […] ***On connaît le député qu'il fut, et je ne voulais ici que vous laissez apercevoir combien est différente l'image qu'on se fait trop souvent d'un intellectuel communiste de l'image réelle d'un Péri, par exemple. Mais comment en 1945 parler de Péri sans tout de suite aller à ce qui en fait à jamais la grandeur ? Lui qui, dès qu'il avait été clair à ses yeux qu'il fallait décourager l'agresseur, que l'agresseur serait Hitler, avait adapté sa politique aux conditions de la lutte antihitlérienne, devait écrire dans une prison française cette autobiographie d'un combattant anti hitlérien.*** […]
> ***Actualité brûlante de ses paroles à l'heure où nous voyons revenir les prisonniers de Buchenwald. Et qu'on ne dise pas qu'elles n'ont pas été entendues, quand tant d'intellectuels sont venus au parti communiste, et dans ses rangs ont donné leur sang pour notre patrie, pour l'humanité, pour la dignité de l'homme et du Français. Qu'il me suffise d'évoquer Valentin Feldman, professeur de l'université de Paris, esthéticien disciple de Victor Basch, qui fut tué peu***



avant son maître par les mêmes bourreaux nazis. C'est lui qui répondit à son Parti : <u>On peut tout me demander</u>, car il ne refuse aucune tâche, même non intellectuelle, aucun danger, même physique. Et c'est lui qui devant les fusils cria aux Allemands qui visaient, cette phrase ou se résument et l'idéal du communiste et les traditions généreuses de la France : 'Imbéciles, c'est pour vous que je meurs ?'

Oui, le Parti communiste est le parti des ouvriers, paysans et intellectuels, comme la déclaré Jacques Duclos, qui dès 1938 dans un texte qui n'a pas vieilli proclamait à Paris <u>les droits de l'intelligence</u>. ***Pour la première fois, notre Parti a été ainsi nommée par Jacques Duclos le jour ou le grand peintre Pablo Picasso venait, en même*** [temps] ***que Francis Jourdain, l'un des créateurs de la décoration moderne, te donner son adhésion à notre Parti au lendemain de la Libération. Il est le Parti des intellectuelles, le Parti de Jean Richard Bloch dont la famille a terriblement saigné dans cette guerre, le Parti de Paul Éluard, qui représente la pure, pointe de notre poésie*** […]

Et si humblement, ici, je peux dire ce que moi je lui dois, qu'on me permette, à moins que je n'abuse du temps de parole, de le résumer dans ces quelques vers récemment publiés par l'organe théorique de notre Parti, <u>Les Cahiers du Communisme</u>, où ce sera mon honneur et mon bonheur d'avoir un jour ainsi figuré :

Du poète à son Parti :

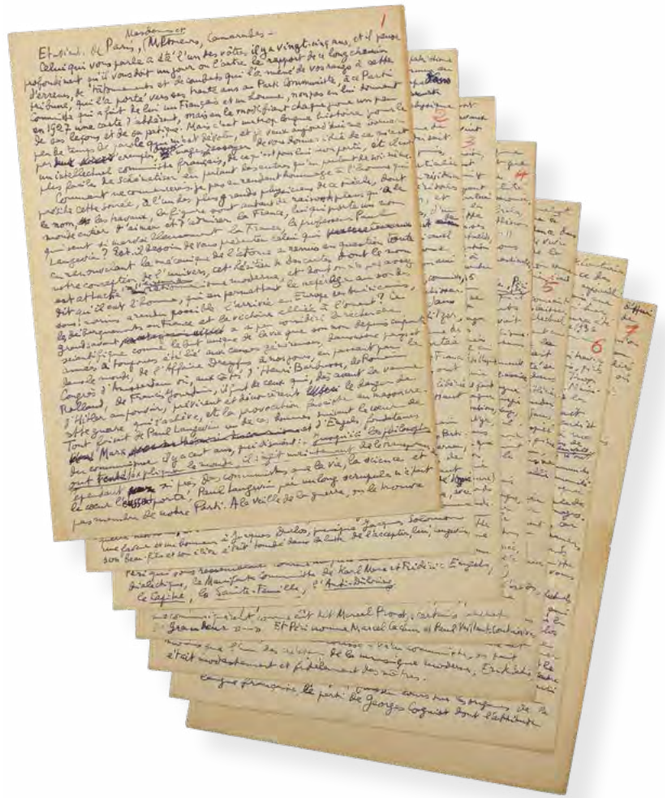
Mon parti m'a rendu mes yeux et ma mémoire
Je ne savais plus rien de ce qu'un enfant sait
Que mon sang fut si rouge et mon cœur fût français
Je savais seulement que la nuit était noire
Mon parti m'a rendu mes yeux et ma mémoire

Mon parti m'a rendu le sens de l'épopée
Je vois Jeanne filer Roland sonne le cor
C'est le temps des héros qui renaît au Vercors
Les plus simples des mots font le bruit des épées
Mon parti m'a rendu le sens de l'épopée

Mon parti m'a rendu les couleurs de la France
Mon parti mon parti merci de tes leçons
Et depuis ce temps-là tout me vient en chansons
La colère et l'amour la joie et la souffrance
Mon parti m'a rendu les couleurs de la France

Aragon »

Ce discours peut être subdivisé en quatre mouvements, chacun dédié à des figures communistes historiques ou fraîchement admises au sein du Parti. Entre Langevin et Vaillant-Couturier, l'essentiel du texte constitue une mise en exergue du martyre de Péri. Péri fut membre du Comité central du Parti communiste français, responsable du service de politique étrangère de *L'Humanité* et député de Seine-et-Oise. Arrêté comme résistant par la police française au printemps 1941, il est fusillé six mois plus tard comme otage, le 15 décembre, par les Allemands, au fort du Mont-Valérien. Son ami Aragon lui rend ici un vibrant hommage, qu'il entrecoupe de citations extraites de son autobiographie posthume, *Les Lendemains qui chantent*, ouvrage qui ne devait paraître qu'en 1947, avec une préface du poète.



Quoi de plus normal, après tout, que la mémoire de Péri soit ici convoquée devant la jeunesse estudiantine de Paris ? Péri ne fut-il pas le dédicataire de certains des plus beaux vers du siècle dans *La Diane française* ? Ce sont bien les traits de ce dernier que l'on distingue en filigrane dans « Ballade de celui qui chanta dans les supplices », ou encore dans « La Rose et le réséda », qu'Aragon dédia conjointement à Péri, d'Estienne d'Orves, Guy Môquet et Gilbert Dru. En expliquant ce qui, à ses yeux, est et doit être un intellectuel communiste, Aragon, le militant, n'oublie pas Vaillant-Couturier, celui à qui il doit son engagement au sein du Parti, celui à qui « [il] doit tant ». À cet égard, et derrière la virtuosité de son verbe, Aragon oriente son discours comme un outil de propagande pour le Parti, louant la marche victorieuse stalinienne sur le front de l'Est, celle qui a libéré l'Europe du joug nazi. Le poète est alors au faîte de son engagement stalinien, avant les désillusions que provoquera le XXe Congrès du Parti en 1956.

Il termine son discours par le poème de clôture de *La Diane française*, « Du poète à son Parti », véritable ode à la Résistance communiste, structurée par une épanadiplose à chacune des trois strophes afin d'en accentuer l'effet. Il ne fait guère de doute, au regard de la dernière phrase du discours, que le poète a récité son poème par cœur le soir du 24 avril 1945. Le poème en question a été rajouté a posteriori par Aragon en vue d'une mise en vente du manuscrit, quelques semaines plus tard, à l'Hôtel Salomon de Rothschild.

Provenance :
Louis Aragon ; Hotel Salomon de Rotschild, 21 juin 1945, au bénéfice du « Comité national des écrivains » issu de la Résistance ; Collection R.B.

« Je dois beaucoup à la culture allemande… même quand le fascisme hitlérien était venu mettre son masque sur le peuple allemand »

7. Louis Aragon

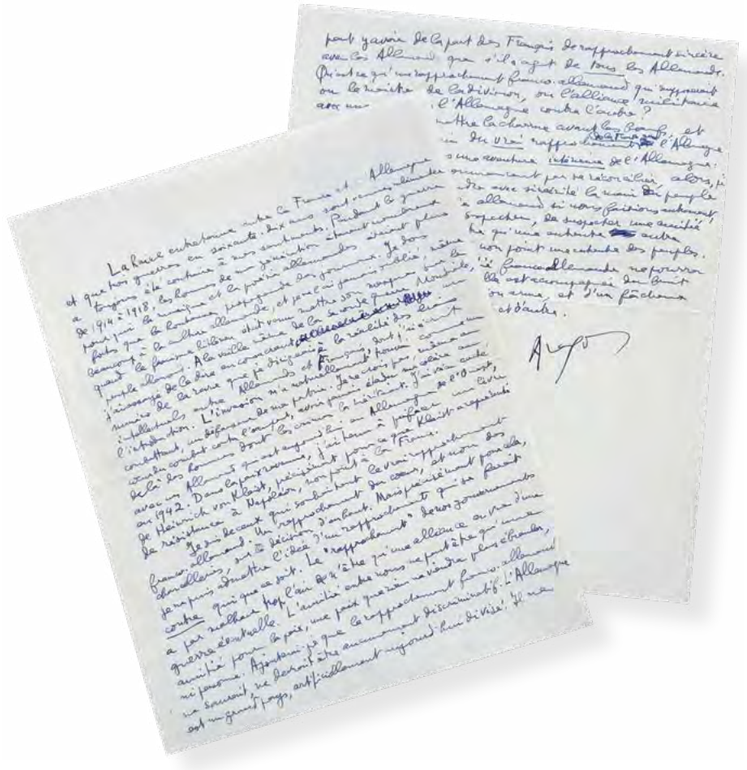
Manuscrit autographe signé « Aragon »
S.l.n.d. [c. 1960], 1 p. ½ 4° en recto seules, à l'encre bleue
Plusieurs caviardages et surcharges de la main d'Aragon

Important manuscrit apparemment inédit sur les rapports franco-allemands

Au lendemain des meurtrissures de la Seconde Guerre mondiale, Aragon plaide pour une réconciliation sincère avec une Allemagne qu'il refuse de confondre avec ses bourreaux

« ***La haine entretenue entre la France et l'Allemagne et que trois guerres en soixante-dix ans sont venues alimenter a toujours été contraire à mes sentiments.*** *Pendant la guerre de 1914 à 1918, les hommes de ma générations étaient nombreux pour qui la musique et la poésie allemandes étaient plus fortes que la honteuse propagande des journaux.* ***Je dois beaucoup à la culture allemande, et je ne l'ai jamais oublié, même quand le fascisme hitlérien était venu mettre son masque sur le peuple allemand.*** […] ***L'invasion m'a naturellement trouvé comme un combattant, un défenseur de ma patrie.*** *Je ne crois pas, même au cœur du combat contre l'occupant, avoir jamais étendu ma colère au-delà des hommes dont les crimes la méritait. J'ai vécu caché avec un allemand qui est aujourd'hui en Allemagne de l'Ouest, en 1942. Dans la paix revenue, j'ai tenu à préfacer un livre de Heinrich von Kleist* [*Michael Kohlhaas*, paru en 1810], *précisément pour ce que Kleist a représenté de résistance à Napoléon, non point à la France.*
Je suis de ceux qui souhaitent le vrai rapprochement franco-allemand. Un rapprochement du cœur, et non des chancelleries, sur décision d'en haut. […] *L'Allemagne est un grand pays, artificiellement aujourd'hui divisé. Il ne peut y avoir de la part des Français de rapprochement sincère avec les Allemands que s'il s'agit de tous les Allemands.* […]
De toute façon, ***l'amitié franco-allemande ne pourra être franche, et durable, si elle est accompagnée du bruit de gâchette des fusils qu'on arme, et d'un fâcheux orchestre de bottes, de part et d'autre.***
Aragon »

Si le rapport d'Aragon à l'Allemagne fut essentiellement déterminé par l'Histoire, ainsi que le montre Annick Jauer dans ses *Cahiers d'Études Germaniques* (Univ. Aix-Marseille I, 2001, pp. 231-242), le poète ne fut ni germanophile ni germanophobe : ses prises de position à l'égard de l'Allemagne répondirent toujours à une conjoncture précise, du parti pris pro-allemand des années 1920, protestation contre le nationalisme ambiant,



à l'anti-germanisme de ses recueils de Résistance. Le présent manuscrit s'inscrit dans le prolongement de cette trajectoire : plaidoyer pour un rapprochement franco-allemand ancré dans une conviction personnelle et non dans les seules chancelleries, il témoigne d'un Aragon soucieux de distinguer le peuple allemand, artificiellement divisé, rappelle-t-il, des régimes qui l'ont instrumentalisé, et de fonder l'amitié entre les deux nations sur une communauté de culture plutôt que sur des accords d'apparat.

C'est cette même conviction qui transparaît dans ce manuscrit, où Aragon évoque son expérience de la Première Guerre mondiale ainsi que sa préface à *Michael Kohlhaas* de Heinrich von Kleist, geste symbolique par lequel il entendait rendre hommage à la résistance allemande à Napoléon, « non point à la France ».

Provenance :
Louis Aragon ; Christie's, 21 nov. 2022, n°156

« Il te suffira sans doute d'apprendre… la disparition des Lettres françaises dont tu peux imaginer ce qu'elle signifie pour moi »

8. Louis Aragon

Lettre autographe signée « Aragon » à Henri Droguet
S.l. [2 oct. 1972], 1 p. 4° à l'encre bleue
Deux caviardages et une surcharge de la main d'Aragon

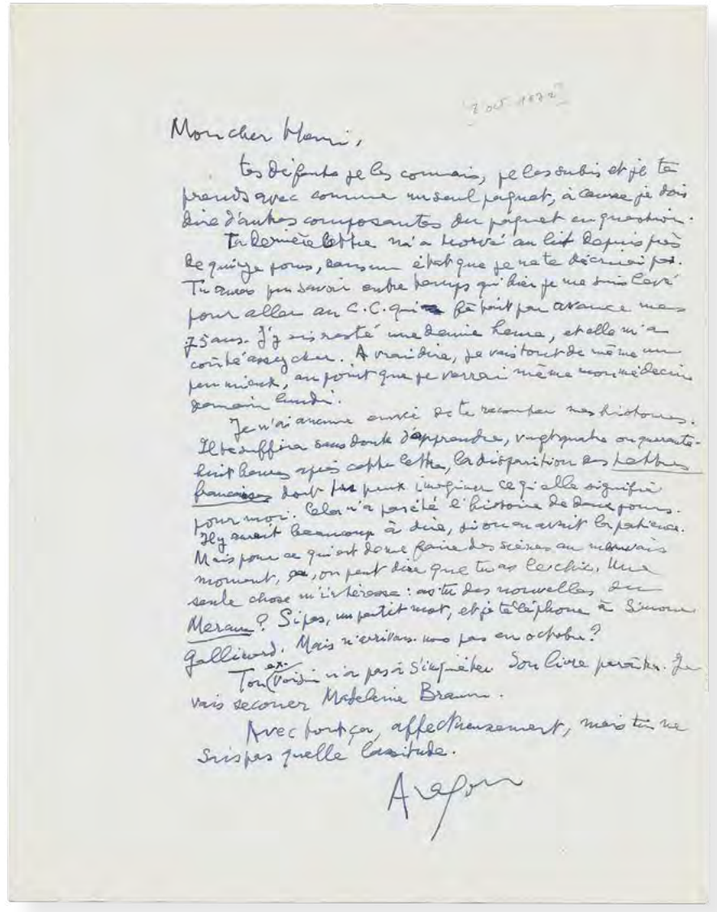
Bouleversé par la disparition des *Lettres françaises*, Aragon met à profit son réseau littéraire pour soutenir l'un de ses jeunes poètes dans le monde de l'édition parisienne

> *« Mon cher Henri,*
> *Tes défauts je les connais, je les subis et je te prends avec comme un seul paquet* […]
> *Tu auras pu savoir entre temps qu'hier je me suis levé pour aller au C*[omité] *C*[entral] *qui fêtait par avance mes 75 ans. J'y suis resté une demie heure, et elle m'a coûté assez cher* […]
> *Je n'ai aucune envie de te raconter mes histoires.* ***Il te suffira sans doute d'apprendre, vingt-quatre ou quarante-huit heures après cette lettre, la disparition des Lettres françaises dont tu peux imaginer ce qu'elle signifie pour moi.*** *Cela n'a pas été l'histoire de deux jours. Il y aurait beaucoup à dire, si on en avait la patience. Mais pour ce qui est de me faire des scènes au mauvais moment, ça on peut dire que tu as le chic, une seule chose m'intéresse : as-tu des nouvelles du Mercure ? Si pas, un petit mot, et je téléphone à Simone Gallimard* […]
> *Ton ex-voisin* [Michel Cahour] *n'a pas à s'inquiéter. Son livre paraîtra. Je vais secouer Madeleine Braun.*
> *Avec tout ça, affectueusement, mais tu ne sais pas quelle lassitude.*
> *Aragon »*

Ainsi qu'il le confiait lui-même dans *Aragon parle* (Seghers), le poète n'a pu vivre de sa littérature « qu'à partir de 1959, c'est-à-dire à l'âge de soixante et un ans. Jusque-là, jamais. » Directeur des *Lettres françaises* depuis 1953, Aragon met dès lors à contribution son immense notoriété littéraire pour promouvoir de nombreux jeunes poètes et écrivains dans le journal. Parmi eux, Henri Droguet a pu y figurer au milieu d'auteurs consacrés comme Pablo Neruda, Eugène Guillevic ou Nicolas Guillén. Telle était la volonté d'Aragon d'intégrer une mixité dans la revue, entre autres chroniques littéraires et artistiques.

La fin des *Lettres françaises*

La prise de position des *Lettres françaises* contre l'invasion de la Tchécoslovaquie par le pacte de Varsovie en août 1968 avait conduit l'URSS à cesser ses nombreux abonnements au profit de ses universités, écoles et bibliothèques des pays de l'Est ; décision fatale pour l'équilibre financier de la revue, que le soutien du PCF ne put compenser. La publication disparaît en 1972, non sans laisser une marque profonde sur Aragon, dont il était l'âme dirigeante depuis près de vingt ans. La revue connaîtra par la suite quelques soubresauts, reparaissant brièvement entre 1990 et 1993, puis sous forme d'encart dans *L'Humanité* à partir de 2004, avant de cesser définitivement toute parution papier en 2014.


Mon cher Henri,

Tes défauts je les connais, je les subis et je te prends avec comme un seul paquet, à cause je dois dire d'autres composantes du paquet en question.

Ta dernière lettre m'a trouvé au lit depuis près de quinze jours, sans un état que je ne te décrirai pas. Tu auras pu savoir entre temps qu'hier je me suis levé pour aller au C.C. qui fêtait par avance mes 75 ans. J'y suis resté une demie heure, et elle m'a coûté assez cher. A vrai dire, je vais tout de même un peu mieux, au point que je verrai même mon médecin demain lundi.

Je n'ai aucune envie de te raconter mes histoires. Il te suffira sans doute d'apprendre, vingt-quatre ou quarante-huit heures après cette lettre, la disparition des Lettres françaises dont tu peux imaginer ce qu'elle signifie pour moi. Cela n'a pas été l'histoire de deux jours. Il y aurait beaucoup à dire, si on en avait la patience. Mais pour ce qui est de me faire des scènes au mauvais moment, ça, on peut dire que tu as le chic, une seule chose m'intéresse : as-tu des nouvelles du Mercure ? Si pas, un petit mot, et je téléphone à Simone Gallimard. Mais n'écrivons pas en octobre?

Ton ex-voisin n'a pas à s'inquiéter. Son livre paraîtra. Je vais secouer Madeleine Braun.

Avec tout ça, affectueusement, mais tu ne sais pas quelle lassitude.

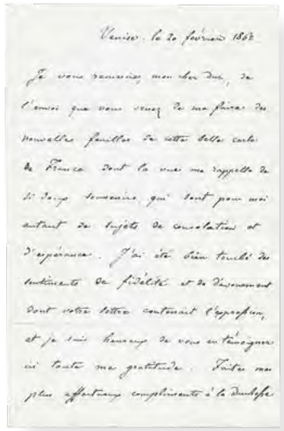
Aragon

Après le rachat, en mai 1958, du *Mercure de France* par Gaston Gallimard — maison d'édition fondée fin 1893 par Rachilde et Alfred Vallette dans le prolongement de la revue éponyme —, Simone Gallimard, séparée de son mari Claude Gallimard, en prend la direction en 1962, avant d'en devenir la présidente en 1969.

Madeleine Braun dirige, aux côtés d'Aragon, les *Éditeurs français réunis* (EFR) à partir de 1961, donnant une impulsion nouvelle à la maison en créant notamment, en 1966, la collection *Petite Sirène*.

Provenance :
Henri Droguet, puis coll. particulière

Bibliographie :
Recherches croisées Aragon / Elsa Triolet n°13, Presses Universitaires de Strasbourg, 2011, n°XII





« Cette belle carte de France donc la vue me rappelle de si doux souvenirs »

9. Henri d'Artois, comte de Chambord

Lettre autographe signée « Henri » à Aimé Gaspard de Clermont-Tonnerre
Venise, 20 fév. 1862, 1 p. 1/4 in-8°, à l'encre noire
Enveloppe autographe jointe, cachet de cire

Belle lettre à l'un de ses plus fidèles amis légitimistes

> *« **Je vous remercie, mon cher duc, de l'envoi que vous venez de me faire des nouvelles familles de cette belle carte de France donc la vue me rappelle de si doux souvenirs, qui sont pour moi autant de sujets de consolations et d'espérance**. J'ai été bien touché des sentiments de fidélité et de dévouement dont votre lettre contenait l'expression, et je suis heureux de vous en témoigner ici toute ma gratitude. Faits mes plus affectueux compliments à la duchesse de Clermont-Tonnerre, et croyez toujours vous-même à ma bien sincère affection.*
> *Henri »*

Dans son errance sur les différentes contrées européennes, Venise est pour le comte de Chambord un pied à terre à chaque hiver, de 1848 à 1866. Il réside alors au palais Cavalli-Franchetti dans lequel il fait exécuter d'importants travaux. Sous le Second Empire, il maintient des contacts suivis avec les figures du courant légitimiste en France, échangeant avec elles une correspondance discrète, notamment avec le duc de Clermont-Tonnerre. Dès 1862, il diffuse ses idées et son programme politique à travers des manifestes destinés aux Français. Aspirant à une monarchie fondée sur « l'alliance tant souhaitée entre une autorité ferme et une liberté éclairée », il met en avant la nécessité d'une décentralisation à la fois administrative et politique, tout en accordant une attention particulière aux enjeux sociaux.

Provenance :
Coll. particulière

10. Charles-Louis-François de Paule de Barentin

Manuscrit autographe signé (en-tête) : « Mémoires de M. de Barentin Garde des Sceaux Chancelier de France écrits par lui-même »
S.l. [Royaume-Uni et France, c. 1802-1814)], 878 p. in-folio en feuillets vergés double, sous chemises avec titre
Foliotation sur chaque page, de la main de Barentin, quelques feuillets effrangés ou insolés par endroits, sans gravité ni manque de texte

Les Mémoires de Barentin : monumental corpus inédit de 878 pages du dernier garde des Sceaux de Louis XVI, de la fin de l'Ancien Régime à la Première Restauration

Conseiller au Parlement de Paris dès 1758, Barentin y devient avocat général en 1764 ; il succède à Malesherbes à la présidence de la Cour des Aides en 1775, puis est appelé à l'assemblée des notables en 1787. Succédant à Lamoignon, il devient Garde des Sceaux le 14 septembre 1788, puis est fait chancelier et surintendant des Finances des Ordres du Roi en mai 1789. Il corédige avec Necker (auquel il s'est opposé avec fermeté) le règlement général pour la convocation des États généraux, qu'il ouvrit par une harangue sur les « intentions » du Roi, tout en poussant les députés à refuser « les innovations dangereuses » que les ennemis du bien public voudraient confondre avec les changements heureux nécessaires qui doivent amener la régénération. Hué et contesté par les députés, jugé à tort comme étant le principal responsable du renvoi de Jacques Necker quelques jours plus tôt, il démissionne de ses fonctions le 16 juillet 1789. Barentin émigre en 1790 vers le Piémont et aux Pays-Bas, puis revient en France pour participer à l'épisode de la fuite de Varennes, lors de laquelle il attend Louis XVI à Montmédy. Mais le roi ne dépasse pas Varennes.
Barentin finit par gagner l'Angleterre où il fonde une école de droit pour les fils d'émigrés. En son absence, ses domaines picards, à Hardivillers, dont il venait de faire reconstruire le château dans les années 1780, et Maisoncelle-Tuilerie, sont vendus comme bien national en septembre 1794, et morcelés. Louis XVIII, dont il fut le conseil dans l'émigration, le nomme Chancelier honoraire, et fit son gendre Dambray Garde des Sceaux en mai 1814.

Ces Mémoires furent commencés vers 1800 (comme l'indique le filigrane des premières pages) et rédigés régulièrement (la Dixième partie est explicitement datée de 1813) jusqu'en 1814, après la nomination de Dambray comme Garde des Sceaux.
Couchés d'une fine écriture régulière remplissant de grand feuillet en format in-folio, se composent d'un Discours préliminaire et de onze parties, dont la nature varie : ainsi la Première partie est rétrospective, la deuxième, un mémoire justificatif, la Cinquième, une réflexion sur l'émigration. À partir de la Septième, ils sont comme une chronique suivie des événements. Nous n'en pouvons donner qu'un rapide aperçu :

Les dernières heures de l'Ancien Régime racontées par l'un de ses principaux acteurs

Le Discours préliminaire (p. 1-4) est une déploration de la Révolution, ses atrocités et ses égarements, **le régicide et l'asservissement d'un « peuple prétendu libre »**. Barentin fait des vœux pour que ce cruel exemple serve de leçon aux autres nations ; une presse trop libre, des livres pernicieux, l'étiquette de la Cour négligée par les Princes, les finances publiques dévoilées par **« l'imprudente vanité d'un ministre »** [allusion directe à l'encontre de Necker], l'esprit critique propagé par les assemblées provinciales, la faiblesse du Roi, ont conduit à « **cette fatale Révolution, que les gens de lettres et les Philosophes preparoient de longue main, et dont ils avoient imperceptiblement disposé tous les fils** ».
La Première partie (p. 5-61) constitue un résumé détaillé de ses origines normandes et de sa

→

famille, remontant au XIIe siècle. [...] Puis il relate l'avènement de Louis XVI qui ramena Maurepas, et grâce aux conseils de ce dernier, le Parlement de Paris et la Cour des Aides. Malesherbes écrivit alors les remontrances de cette Cour : **« Cet ouvrage infiniment etendu, portoit l'empreinte du genie et de la touche mâle de son auteur ; il renfermoit des choses hardies, et peut être trop analogues aux opinions dont le germe s'est developpé dans la suite, et dont les consequences sont devenues si funestes.** [...] je fus profondement affligé de leur conclusion, la demande des Etats generaux » ; mais Barentin ne pouvait prévoir que cela allait à terme mener à « la suppression des differents ordres de l'Etat, la destruction de la monarchie, et le jugement aussi illegal qu'inique du monarque » (p. 26) […] Il parle, non sans vanité, des changements qu'il donna à la Cour des Aides, puis fait la relation de l'assemblée des notables (1787), qu'il suivit sans y prendre part : « je vis l'orage se former, et se grossir sur la tête de M. de Calonne » (p. 43).

La deuxième partie (p. 62-251), de loin la plus longue, traite du ministère de Barentin et des États généraux. **L'auteur souligne le rôle actif de la Reine Marie-Antoinette, son assiduité aux réunions des Comités et ses préventions contre les Parlements qui renforcèrent celles du Roi. Barentin relate les efforts de la Reine auprès de Louis XVI pour obtenir la révocation des lois du 8 mai concernant la procédure criminelle (la « question préparatoire », la sellette). Barentin parle des ministres, du Roi, de sa propre préférence pour un lieu de réunion loin de la capitale, de la nomination des députés et des divisions qui s'aggravaient, inexorablement.** Lui-même fut victime des libellistes et remarqua la désaffection du comte d'Artois [futur Charles X], du prince de Condé, de la Reine Marie-Antoinette : « bientôt toute la Cour fut imbue de ma pretendue nullité : le haut clergé et la noblesse vivement relevés de la double representation [du Tiers État], et qui ignoroient avec quelle tenacité je m'y etois opposé, me scavoient mauvais gré de ne l'avoir pas empeché, et Versailles retentissoit du bruit qu'on alloit me demander ma demission. [...] **Le jour où j'ai eté appellé aux Sceaux, j'ai prevu que j'aurois à lutter contre l'enthousiasme qu'inspire M. Necker, contre l'ascendant dont il jouit, contre le parti qu'il s'est formé dans le ministère »** (p. 124). **Barentin écrit qu'il décida d'écrire au Roi, mais communiqua d'abord sa lettre à la Reine, à Monsieur et au comte d'Artois ; en audience particulière, il supplia la Reine de déterminer le Roi à augmenter son Conseil d'« hommes instruits et honnêtes,** [...] **imbus des anciennes maximes »... Il souligne qu'il a toujours insisté, auprès de la Reine Marie-Antoinette et des Princes, sur la nécessité de conserver Necker, mais qu'il déplore la lenteur du Roi à mettre son Conseil en mesure de résister « aux desseins criminels, ou à l'aveugle crédulité de son ministre des finances »** (p. 150). Puis il suit de près les événements de juin 1789, sa lutte contre les idées de Necker, les séances houleuses de l'assemblée, la chute de Necker et finalement sa démission, le 16 juillet : « aussitôt que j'ai jugé ma présence nuisible aux intérêts du Roi ».

La troisième partie (p. 252-342) commence par son départ de Versailles, le soir même de sa démission. **La rumeur l'accuse d'avoir emmené avec lui la Reine** ; ses proches sont menacés. Une lettre de Coquebert, secrétaire des Sceaux, le détermine à partir. Suivent d'intéressants détails sur les conditions de sa fuite, accompagné du chevalier de Blois : **faux passeports, nouvelles alarmantes, souci de prévenir le Roi qu'il sortait du royaume, propos insolents entendus en route, incident nocturne avec la Garde nationale dans la forêt de Fontainebleau, arrestation par la populace près d'Arcis-sur-Aube.** Arrivé à Liège, il fait sa cour aux ducs d'Angoulême et de Berry, puis au Prince Évêque. Suivent des échos des événements en France, des intrigues des Puissances et des émigrés, des premières victoires des Armées de la République. **C'est en Hollande, à La Haye, en janvier 1793, que la nouvelle du martyre de Louis XVI lui parvient.**

La Quatrième partie (p. 343-455) évoque son accueil à Londres par les magistrats français exilés […] Échos de la désastreuse tentative de Quiberon, l'expédition malheureuse du comte d'Artois en l'île d'Yeu, **la tentative d'assassinat du « Roi »** [Louis XVIII] etc.

La cinquième partie (p. 456-537) ouvre sur un intéressant commentaire de la loi d'amnistie des émigrés (1802) : on vit paraître chez certains exilés l'espoir **« que Bonaparte avoit l'intention de remettre Louis dix-huit sur le trône ; la fureur de rentrer est devenue aussi forte, que l'avoit été l'empressement à sortir au moment de l'emigration. Ce parti n'étoit ni sage, ni convenable »** […] Vigoureux commentaires sur les constitutions qui se sont succédé depuis la Révolution, et critiques non moins vives des ecclésiastiques qui s'en accommodent : **« J'aime à croire que le plus grand nombre des émigrés rentrés est demeuré attaché au Roi »**.

La sixième partie (p. 538-614) est en grande partie consacrée aux affaires de l'Église. **L'idée de réunir un concile épiscopal national à Paris fut écartée par Bonaparte, qui en mesurait les dangers ; en réveillant la foi des Français, il aurait mis en évidence les spoliations et les usurpations issues de la Révolution.** […]

La septième partie (p. 615-670) est consacrée aux éphémérides des émigrés en Angleterre. Mariage de Mlle de Bourbon, fille naturelle du duc de Bourbon, dans la résidence du prince de Condé à Wanstead (23 novembre 1803). Publication d'un ouvrage de 38 évêques émigrés, De *canonicæ expostulationes*, adressé au Pape (janvier 1804). Signes de la « **rage invétérée de Bonaparte contre les Bourbons » : sa tentative d'arrestation de Louis XVIII, l'enlèvement et l'assassinat du duc d'Enghien**

La huitième partie (p. 671-747) concerne le manifeste du Roi de Prusse depuis son quartier général d'Erfurt (9 novembre 1806). Auerstadt, Iéna, Friedland... Paix de Tilsit : **« quel avilissement pour les Russes et les Prussiens ! quel danger que les principes professés par les françois, ne s'innoculent parmi les trouppes étrangères, et qu'elles n'apprennent à se révolter contre leurs souverains, pour seconder les projets d'envahissement du vil Corse »**.

La Neuvième partie (p. 748-802) commence par la campagne d'Autriche (1809) : Vienne, Aspern (Essling). En Espagne : Talavera. Expédition anglaise aux Pays-Bas ; la captivité de PIE VII ; […] Mariage du duc d'Orléans [Louis-Philippe] avec la princesse de Naples. **Scandale de la dissolution du mariage de Napoléon et Joséphine** ; choix de l'Archiduchesse Marie-Louise d'Autriche, « **victime infortunée** », comme « concubine ». Désir du duc d'Angoulême de se ranger sous le drapeau anglais pour se battre. La propre situation de Barentin : **« Jusqu'à l'époque de la mort de la Reine, il ne m'étoit pas venue dans l'idée de demander au Roi, de s'expliquer sur la nature de mes droits à la chancellerie de France ; je n'en doutois pas, il étoit constant que le décès du chancelier de Maupeou m'avoit investi de cette dignité, à raison de la survivance énoncée dans mes provisions, lors de la création en ma faveur de l'office de Garde des Sceaux, survivance que n'avoit pu éteindre ma remise des Sceaux au mois de juillet mil sept cent quatre-vingt neuf** [...] **Dans le fait Sa Majesté m'a toujours regardé comme chancelier ; ce ne pouvoit être qu'à ce titre que j'étois honoré de sa confiance ; depuis le martire de Louis seize, je n'ai pas cessé d'entretenir avec elle** [Marie-Antoinette] **une correspondance suivie »** (p. 780)... La « concubine » de Bonaparte donne naissance à un fils, ondoyé comme Roi de Rome.

Dans la dixième partie (p. 803-839) Barentin est en 1812 chargé par Louis XVIII, en prévision du retour de la monarchie en France, de **« rassembler les matériaux propres à la reconstruction, ou à la régénération de ce grand édifice ». Le Code Napoléon, quoique de l'Usurpateur, contient de bonnes et utiles dispositions** ; Barentin s'associe MM. de La Bourdonnaye, du Bourblanc, d'Outremont, et Malcors pour faire ce travail de synthèse ; examen des diverses propositions faites à Louis XVIII.

La Onzième et dernière partie (p. 840-878) évoque le crépuscule de l'Empire : **revers de Bonaparte en Allemagne**, succès de Wellington en Espagne ; conduite du duc d'Orléans ; **arrivée de Mme de Staël et de Moreau à Londres ; attitude de Bernadotte ; campagne de France.** […]. Audience particulière accordée par le Roi à Barentin ; critiques portant sur la Constitution proposée par le Sénat (avril 1814) ; ses raisons pour ne pas accompagner Louis XVIII dans son retour en France.

Provenance :
Piasa, 7 mars 2007, n°360

La Normandie fut le berceau de mes ancêtres, ils possederent
longtemps la terre de Barentin a trois lieues de Rouen, depuis
elle a passée en d'autres mains, une partie appartenoit a une
Abbaye, l'autre a M. D'Enneval Président du Parlement de
Rouen; avant la revolution mes Armoiries existoient encore
dans l'Eglise, elles n'y auront pas sans doute été plus respectées
que dans les differents Edifices du même genre.
Il paroit certain que des Barentin sont venus en Angleterre
avec Guillaume le conquerant, et s'y sont fi
deux vers 1164 Guillaume de Barentin avoit un
Jersey, et Alexandre de Barentin avoit un
du Roi d'Angleterre; sous henri trois des
appartenoient a Robert de Barentin: Dr
en 1240 Gouverneur de Jersey et Grenesy
trois le gouvernement de Jersey avoit eg
autre Drogo de Barentin Seigneur de
du Château de Montorgueil il y fut tué
de Barentin depuis cette époque jusqu'a
la maniere la plus positive.
Les de Barentin etablis en Angleterre on
ou leur branche a été éteinte, et nous so
France, puisque depuis longtemps il n'
Angleterre, ainsi que je m'en suis assu
a Londres.
Quoyqu'il en soit ma famille a été dans
grand pere mort Intendant de Dunke
bas age, mon pere et M. de Barentin d
consacra a la Magistrature, le second
Mon pere Conseiller au Parlement de
fille de M. Dormesson Conseiller d'Et
il devenoit par ce mariage neveu de
qui l'ayant fait entrer au Conseil, l
General des Marechaussées, et lui con

Discours preliminaire

1

Memoires de M. de Barentin Garde des Sceaux
Chancelier de France ecrits par lui même

La revolution operée par l'assemblée des Etats generaux
de 1789, est de nature a fixer l'attention de l'Europe entiere.
Une foule d'Ecrivains se seront occupés d'en recueillir les
faits, et d'en rassembler les details pour les transmettre a la
posterité; elle aura peine a les croire, et les generations futures
n'hesiteront pas a taxer les historiens du temps de partialité
ou d'exagération.
Plusieurs sans doute dominés par un esprit de parti, ou
entrainés par des idées revolutionaires leur sacrifieront la
verité: les gens sages au contraire, ceux qu'aucunes passions
n'auront dirigé, qu'aucun interêt n'aura porté a paroitre
sur la scène tant que l'anarchie a dechiré la France; ceux
enfin qui, loin du tumulte et paisibles dans une retraite
obscure, auront tout vu, tout consideré, tout medité de sang
froid, ceux la seuls meriteront une entiere confiance; ils
devoileront ces enchainement de crimes, de forfaits, d'incendies,
d'assassinats dont s'est souillé le nom francois: On ne verra
qu'avec horreur les atrocités se succeder sans interruption,
depuis que le meilleur des Rois a été depouillé de son autorité.
Les usurpateurs de sa puissance ne sont parvenus a la lui ravir
qu'en trompant et egarant un peuple trop credule: on n'a cessé
de lui repeter qu'en lui residoit la Souveraineté, il l'a cru, tandis
que le pouvoir suprême n'etoit concentré qu'entre les mains
d'hommes feroces et sanguinaires; leur empire tirannique
devouoit chaque jour a la mort d'innocentes victimes; leur
regne etoit celui de la terreur, et jamais ce peuple pretendu
libre n'avoit été reduit a un aussi dur esclavage; il etoit

343

Quatrieme Partie

Desque je fus arrivé a Londres, les magistrats francois qui
s'y trouvoient s'empresserent de venir me voir et me le

56

Cinquieme partie

Le gouvernement consulaire
un caractere de moderation
quoyque les Decrets contre
on vit renaitre parmi
soit confi
conviction
remettre
devenu
mon
le p
l'en

623

une vigoureuse resistance.
Avec un tel enthousiasme, il est facile de concevoir l'affluence immense
de personnes de tout rang, et de toute condition avides d'être temoins

619

rejetté comme ne nous concernant point celles des Brabançons,
Hollandois, ou autres pais maintenant annexés a la France.
Soit que la mesure adoptée par le ministere lui ait paru insuffisante,
soit qu'on n'eut pas mis assés de severité en accordant trop facilement

615

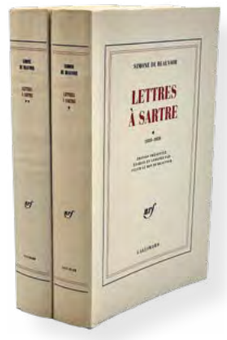
Septieme partie

La guerre recommencée, la prise de quelques batiments
francois, a donné lieu a une mesure fort extraordinaire de la
part du premier Consul, il a fait arreter tous les Anglois qui
se trouvoient alors en France, notamment Lord Elgin revenant
de son Ambassade a Constantinople, et traversant la France
pour retourner en Angleterre, M. Talbot Secretaire de legation
de Lord Wirthwore, resté a Paris pour y terminer quelques
affaires, a été egalement retenu.
Le depart d'Andreossy n'offrant plus a Monsieur aucun obstacle
pour resider a Londres, il s'est decidé a habiter l'Eté Clapham près
de la ville, ou il a pris aussi une maison, a l'effet de pouvoir y
venir lorsque ses affaires l'appelleroient dans cette Capitale.
Au moment ou Otto avoit paru a la Cour revetu d'un caractere,
je m'etois abstenu d'y aller, et je ne m'y suis pas montré tant qu'
Andreossy a demeuré a Londres, je ne voulois pas a raison de
mon ordre qui auroit offusqué l'Ambassadeur francois, devenir
l'objet de plaintes qu'il auroit porté au Gouvernement, mais je
priai Lord Rosslyn de prevenir le Roi et la Reine, que si je me privois
de l'honneur de leur faire ma cour, c'etoit par des motifs de
reconspection que j'osois esperer qu'ils approuveroient.
Andreossy parti, je ne manquai pas de me presenter au premier
Roi, et la semaine suivante au Drawing Room de la
et l'autre m'accueillirent avec les memes temoignages de
je n'avois pas cessé de paroitre a St James.
de modestie que j'ai trouvé poussé trop loin, le Roi
bord a ce que l'on fit imprimer sa reponse, aux
Roi de Prusse, de la part du premier Consul, de renon
renonciation que feroient egalement en leur nom
Princes francois, il repondit au Comte d'Escars, qui lui
en avoit demandé la permission, que le fait n'etoit plus un mistere
qu'il avoit



« Cet endroit serait charmant pour une villégiature, si vous étiez avec moi, mon amour. Nous étions si heureux à Abisko. Au revoir, mon amour, ma chère petite âme. J'écrirai de Chicago »

11. Simone de Beauvoir



Lettre autographe signée « votre charmant Castor » à Jean-Paul Sartre
Shannon [Irlande], s.d. [10 et 11 sept. 1947], 2 pp. in-4° puis 6 pp. in-8° oblongues
Enveloppe autographe jointe : « M. Sartre / Hôtel de la Louisiane / 60 rue de Seine / Paris 6e », mention autographe de Jean-Paul Sartre au verso
Légère insolation sur la partie supérieure du premier feuillet, sans atteinte à la lecture
Courrier à en-tête de la «British Overseas Airways Corporation» de l'aéroport de Shannon

L'un des couples mythiques du XXe siècle : l'une des rares lettres de Simone de Beauvoir à Jean-Paul Sartre en mains privées - Une très longue lettre, entièrement inédite, dont nous ne restituons ici que quelques fragments

Partie rejoindre son amant Nelson Algren à Chicago, le « Castor » relate les terribles turbulences de son vol et sa découverte des paysages d'Irlande, épisode qu'elle relatera plus tard dans son autobiographie *La Force des choses*

*« **Mon amour**,*
C'est de Shannon, hélas ! que je vous écris. Mais je ne suis même pas désolée parce que je suis contente de dormir dans un lit et bien soulagée qu'il ne se soit rien passé de mal. Le voyage n'a pas été bien heureux jusqu'ici. D'abord j'ai bien regretté hier soir de ne pas entendre votre voix au téléphone, je pense que quelque Giacometti vous avait retenu en route. On est partis vers minuit et demi et l'avion vibrait énormément, c'était désagréable et il ne donnait pas confiance. […] *On a pris un breakfast et à 6h l'avion a décollé. J'ai un peu somnolé, très mal, au-dessus de l'Atlantique et au bout de 2h1/2 de vol j'ai été clairement réveillée parce que l'avion tournait bride au milieu d'une assez grande agitation ; on m'a dit : « Nous revenons à Shannon parce qu'il y a something wrong »* […] *L'idée de chute n'était pas physiquement présente comme dans un vertige en montagne, parce que les nuages ont l'air si épais que la perception croit en leur solidité ; mais c'est la réflexion qui était nettement inquiétante, l'océan semblait bien vaste et l'avion bien perdu dans le ciel.* ***J'ai constaté d'ailleurs que j'avais moins horreur de l'idée de mort qu'autrefois parce que dans les moments où j'y ai cru assez fort, ça ne me semblait pas révoltant ni de tant d'importance.*** […]
On nous a emmenés dans un endroit charmant, à 80 km de l'aéroport, ce qui nous a fait [fait] *faire une très belle promenade à travers l'Irlande. C'est un beau pays, avec de vieilles ruines romantiques, des fermes en crépi avec toits de chaume absolument charmantes, des petits murs de pierre, des landes, des marécages.* […] *Après le lunch je me suis promenée dans la campagne par un beau temps de soleil, de nuages et de vent, j'étais heureuse de marcher et d'être bien vivante.* […] ***Bonsoir mon cœur, ma petite âme. Je me rappelais comme vous grimpiez les collines de Suède avec moi***

➤

Page de gauche :
© Albert Harlingue / Getty

et j'en avais le cœur serré d'amour pour vous. Bonsoir. Le feu de tourbe sent bon et me chauffe plaisamment le dos, il y a un grand vent dehors et c'est tout à fait poétique. *Dans l'ensemble les gens étaient comme moi, je crois, si soulagés que ça ait bien tourné qu'ils trouvaient tout très amusant. On mange par petites tables, on se parle, ça fait une drôle de solidarité.* ***J'ai l'impression que des Français seraient beaucoup plus détestables.*** *Je mettrai encore un mot demain. Donnez mon adresse à Bost à Chicago* [son ancien amant Jacques-Laurent Bost, par ailleurs ancien élève de Sartre]*, car s'il vous arrivait quelque chose, qui m'aviserait ? Faites-le, s'il-vous-plait. »* Simone de Beauvoir interrompt sa lettre ici, pour la reprendre le lendemain, le jeudi 11 septembre : *« […] J'ai lu au coin d'un feu de tourbe le premier roman d'Algren, moins bon que le second, mais très amusant et sympathique, une bonne lecture pour une longue journée d'attente. Le soleil s'est levé et je me suis un peu promenée.* ***Cet endroit serait charmant pour une villégiature, si vous étiez avec moi, mon amour. Nous étions si heureux à Abisko. Au revoir, mon amour, ma chère petite âme. J'écrirai de Chicago.*** *C'est drôle comme Chicago me semble irréel ; Paris aussi d'ailleurs.* ***Il me semble que je vais rester ici toute ma vie. Je vais me taper un petit whisky, c'est irish et non scotch mais assez bon. Au revoir encore, doux petit.*** *J'espère une lettre 1523 W.Wabansia* [l'adresse d'Algren à Chicago]. ***Je vous embrasse tout fort mon amour.***
Votre charmant Castor
Mille baisers encore, mon doux petit. »

Cet épisode mouvementé dans le ciel d'Irlande a laissé une vive trace dans la mémoire de la philosophe, si bien qu'elle y consacrera deux pages dans *La Force des choses*. Partie rejoindre son amant Nelson Algren à Chicago, rencontré au printemps de 1947, elle embarque dans un appareil vétuste de la T.W.A. en provenance d'Athènes. L'avion, qui devait mettre douze heures pour aller de Shannon aux Açores, se met à virer brusquement pour revenir à Shannon. Contrainte de rester deux jours sur place « à 80 km de l'aéroport », Beauvoir a le bonheur de découvrir le terroir irlandais (et son whisky) dans cette aventure malheureuse. Tombée sous le charme, elle y retournera longuement, à l'été 1966, en compagnie de sa fille adoptive Sylvie Le Bon de Beauvoir. L'ensemble des 321 lettres de Simone de Beauvoir à Jean-Paul Sartre jusque-là connues sont récupérées en novembre 1986 au domicile de la philosophe, disparue six mois plus tôt, par Sylvie Le Bon de Beauvoir. Cette dernière fait dation de l'ensemble du corpus à la BnF en 1989 (Cote : NAF 25880-25883) avant de toutes les publier l'année suivante en deux volumes (*Lettres à Sartre*, Gallimard). Beauvoir avait elle-même exprimé sa volonté de ne pas faire publier ses lettres à Sartre de son vivant : « Quand je serai morte, peut-être, si on les retrouve, on pourra les publier. » (*ibid*, t. II, p. 9). Notre lettre, dont on ignorait jusqu'à aujourd'hui l'existence, aurait dû figurer à la page 358 du second tome.

Brillante élève à la faculté des lettres de l'université de Paris, Simone de Beauvoir y rencontre Jean-Paul Sartre en 1929. Le couple noue à cette époque un pacte amoureux libre et égalitaire qui fera leur légende. Cette relation sera un « amour nécessaire », par rapport aux « amours contingentes » qu'ils seront amenés à connaître l›un et l›autre. Leur couple ne sera brisé qu'à la mort de Sartre, en 1980.

« C'est drôle comme Chicago me semble irréel ; Paris aussi d'ailleurs. Il me semble que je vais rester ici toute ma vie. Je vais me taper un petit whisky… »



[***Avec :***]
Lettres à Sartre, présentée, établie et annotée par Sylvie Le Bon de Beauvoir, Gallimard, nrf, Paris, 1990
Édition originale en tirage de tête, un des 50 ex numérotés sur pur chiffon de Rives pour chacun des volumes (n°16), seul grand papier.
2 vol. in-8° brochés, 15 x 22 cm : I / 400 pp., (4) ff. ; II/ 443 pp., (4) ff.
Couverture crème à rabats, tels que parus, non coupés, en excellent état, dos très légèrement passés

Provenance :
Coll. particulière

Littérature :
La Force des choses, Simone de Beauvoir, Gallimard, 1963, p. 150-151

« Ma pauvre Ophélie… Elle se croit oubliée de la terre entière »

12. Hector Berlioz

Lettre autographe signée « Hector Berlioz » à Alfred de Vigny
Paris, 18 sept. [1833], 1 p. in-4° sur bifeuillet brun, à l'encre noire
Adresse aut. : « Monsieur Alfred de Vigny / 3 rue des écuries d'Artois / Faubg St Honoré / Paris »
Timbre sec « Weynen » au coin supérieur gauche, marques de compostage
Bris de cachet au second feuillet, avec un peu de manque, sans atteinte au texte

Berlioz s'efforce de relancer la carrière de sa future épouse

La toute première lettre de Berlioz à Vigny

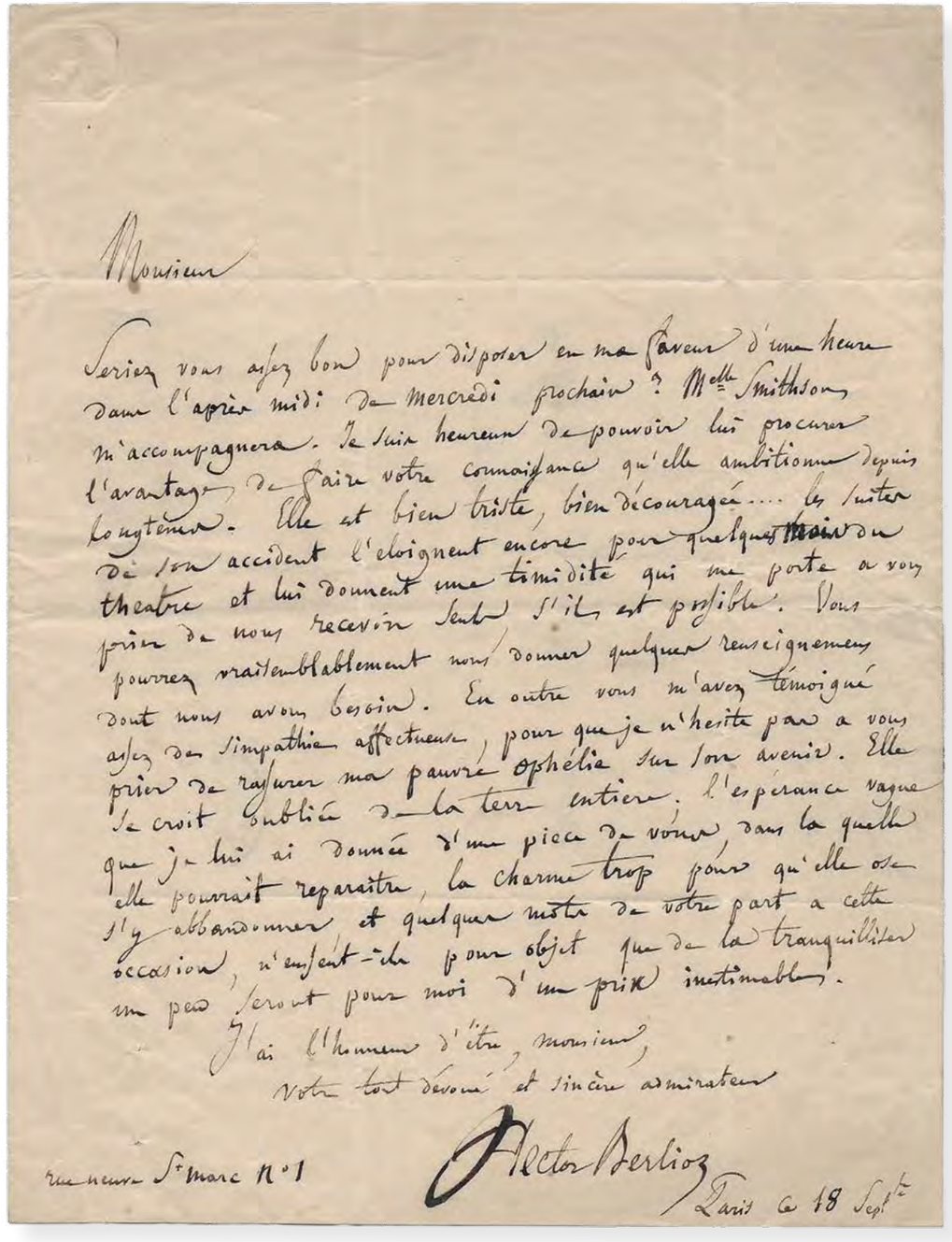
« Monsieur,
Seriez-vous assez bon pour disposer en ma faveur d'une heure dans l'après-midi de mercredi prochain ? Mlle Smithson m'accompagnera. Je suis heureux de pouvoir lui procurer l'avantage de faire votre connaissance qu'elle ambitionne depuis longtemps. ***Elle est bien triste, bien découragée… Les suites de son accident l'éloignent encore pour quelques mois du théâtre*** *et lui donnent une timidité qui me porte à vous prier de nous recevoir seuls s'il est possible. Vous pourrez vraisemblablement nous donner quelques renseignemens dont nous avons besoin. En outre, vous m'avez témoigné assez de sympathie affectueuse pour que* ***je n'hésite pas à vous prier de rassurer ma pauvre Ophélie sur son avenir. Elle se croit oubliée de la terre entière :*** *l'espérance vague que je lui ai donnée d'une pièce de vous, dans laquelle elle pourrait reparaître, la charme trop pour qu'elle ose s'y abandonner et quelques autres mots de votre part, à cette occasion, n'eussent-ils pour objet que de la tranquilliser un peu, seront pour moi d'un prix inestimable. J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre tout dévoué et sincère admirateur.*
Hector Berlioz »

Berlioz découvre Harriet Smithson lors de la représentation d'*Hamlet* de Shakespeare créée le 11 septembre 1827 au Théâtre de l'Odéon, à l'heure d'un courant romantique émergent. L'actrice, qui interprète Ophélie, y fait sensation dans le tout-Paris artistique. S'ouvrent alors pour elle six années de succès. Sa carrière connaît toutefois un arrêt brutal lorsque, le 1er mars 1833, elle se fracture la jambe en tombant d'une voiture. Privée de scène et de ressources, celle qui devait inspirer le compositeur pour sa *Symphonie fantastique* accepte, au cours de l'été 1833, sa demande en mariage.
Ne parvenant pas à redonner un élan à son entreprise artistique, la tragédienne suscite chez Berlioz une ferveur accrue, qui le conduit, au début du mois de septembre, à organiser une soirée théâtrale en son bénéfice. C'est au cours de cette même soirée, grâce à l'entremise d'Auguste Barbier et d'Auguste Brizeux, que Berlioz fait la connaissance d'Alfred de Vigny.

Les deux amants se marient le 3 octobre suivant à l'ambassade de Grande-Bretagne à Paris.

Provenance :
Coll. particulière

Bibliographie :
Revue des Deux Mondes, (dir. Ernest Dupuy), 6e période, t. 2, 1911, pp. 841-842


Monsieur
Seriez vous assez bon pour disposer en ma faveur d'une heure dans l'après midi de mercredi prochain ? Mlle Smithson m'accompagnera. Je suis heureux de pouvoir lui procurer l'avantage de faire votre connaissance qu'elle ambitionne depuis longtemps. Elle est bien triste, bien découragée.... les suites de son accident l'éloignent encore pour quelques mois du theatre et lui donnent une timidité qui me porte à vous prier de nous recevoir seuls s'il est possible. Vous pourrez vraisemblablement nous donner quelques renseignemens dont nous avons besoin. En outre vous m'avez témoigné assez de sympathie affectueuse pour que je n'hesite pas à vous prier de rassurer ma pauvre Ophélie sur son avenir. Elle se croit oubliée de la terre entiere. l'esperance vague que je lui ai donnée d'une piece de vous, dans laquelle elle pourrait reparaitre, la charme trop pour qu'elle ose s'y abandonner et quelques mots de votre part a cette occasion, n'eussent-ils pour objet que de la tranquilliser un peu, seront pour moi d'un prix inestimable.
J'ai l'honneur d'être, monsieur,
Votre tout dévoué et sincère admirateur
Hector Berlioz
rue neuve Ste marie N°1
Paris ce 18 Sept.

« Mon orchestration d'Ivan est presque terminée et voilà le moment de finir La Prêtresse »

13. Georges Bizet



Lettre autographe signée « Georges Bizet » au librettiste Philippe Gille
S.l.n.d., [Paris (compostage), fin 1864], 3 p. in-8°à l'encre brune sur papier vergé
Très légères rousseurs éparses, un mot caviardé par Bizet
Enveloppe autographe jointe, timbrée et oblitérée

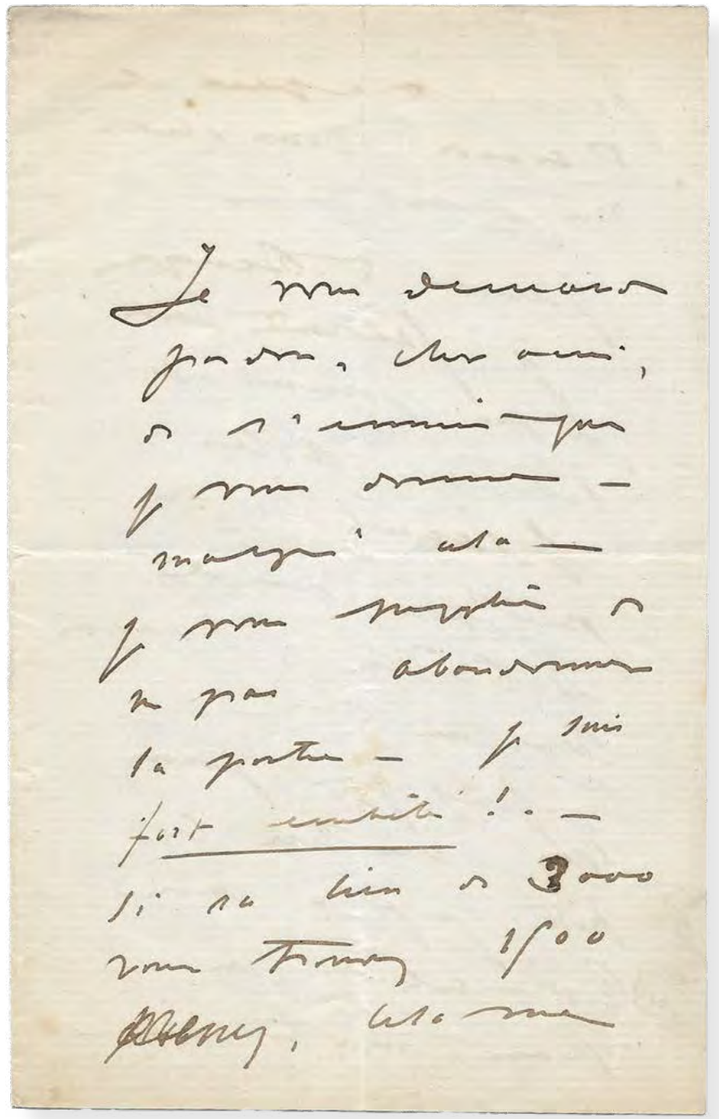
Confronté à des difficultés financières, Bizet jongle avec ses différentes compositions d'opéras

> *« Je vous demande pardon cher ami de l'ennui que je vous donne – malgré cela je vous supplie de ne pas abandonner la partie. Je suis fort embêté !…*
> ***Si au lieu de 3000 vous trouvez 1500, cela me permettra peut-être d'avancer Ivan*** [Ivan IV] *c'est à dire mars.*
> *Quant à Benazet* [Paul-Antoine Bénazet, propriétaire du casino de Baden Baden] *il faudrait savoir si nous sommes ses débiteurs ou ses créanciers.*
> *Que faisons-nous de la Prêtresse – je voudrais causer avec vous.*
> *Quel jour pourrons-nous vous tirer les pattes jusqu'à mon domicile – ou quand vous trouverai-je chez vous. –*
> ***Mon orchestration d'Ivan est presque terminée et voilà le moment de finir La Prêtresse.***
> *A bientôt je l'espère*
> *Écrivez moi un mot et envoyez moi un rendez-vous*
> *Georges Bizet »*

Le livret d'*Ivan IV*, initialement offert par Bizet à Gounod en 1856, ne fut jamais représenté. Encouragé par ce dernier, Bizet travailla de nouveau sur ce même livret vers 1862, avec l'ambition d'une représentation au Théâtre Lyrique, puis à l'Opéra de Paris, sans succès. Le projet fut finalement écarté par Bizet au profit de *La Jolie Fille de Perth*. Selon Winton Dean, le manuscrit conservé pourrait correspondre à une version antérieure destinée à un festival de Bade vers 1862-1863, précédant *Les Pêcheurs de perles*, plusieurs motifs d'*Ivan IV* ayant été réutilisés dans cet opéra, témoignant d'une écriture scénique encore en développement.

Librettiste d'opéra et journaliste au *Figaro*, Philippe Gille est connu pour avoir travaillé avec les plus grands compositeurs de la seconde moitié du XIXe siècle. *La Prêtresse*, opérette en un acte composée à l'automne 1864 (restée inachevée), est le fruit de sa première collaboration avec Bizet.

Lettre inédite



Provenance :
Succession Bertrand Loevenbruck

« Pour faire une bonne Epigramme il falloit dire en conversation le mot quon y vouloit mettre a la fin et voir s'il frapperoit »

14. Nicolas Boileau Despréaux

Lettre autographe signée « Despreaux » à Claude Brossette
Paris, 6e mars 1705, 3 p. petit in-4° à l'encre noire, sur papier vergé
Filigrane : Probablement aux armes de Michel de Chamillart (intendant des finances de Louis XIV), d'azur au lévrier passant d'argent colleté et bouclé de gueules, au chef d'or chargé de trois étoiles de sable (Gaudriault, p. 18 et 98, fig. 237 / supplément à Gaudriault, 2007, p. 17)
Ancienne trace de montage à la quatrième page, pli central renforcé, petites fentes aux marges sans gravité. Plusieurs mots caviardés de la main de Boileau.

L'art de l'épigramme par le sieur Nicolas Boileau Despréaux

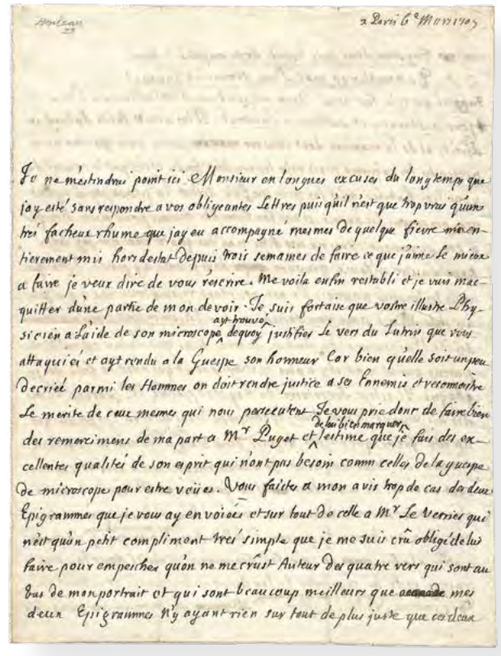
Quintessence de l'esprit Grand Siècle : longue lettre spirituelle au sujet de ses œuvres, enrichie d'un court passage du *Cid*

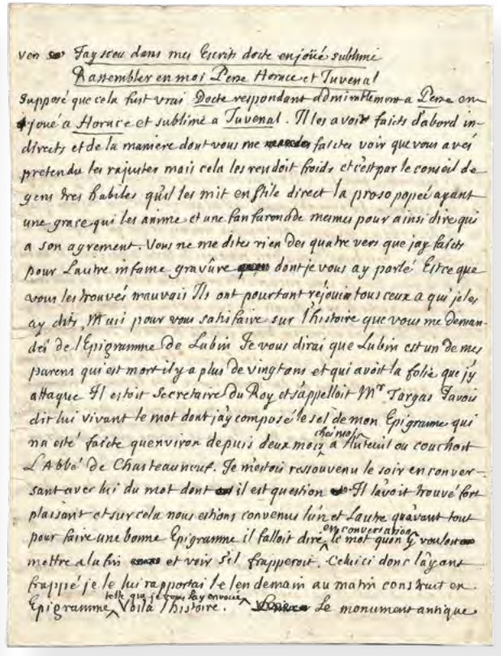
« Vous ne me dites rien des quatre vers que j'ay faicts pour l'autre infame gravûre dont je vous ay parlé. Est-ce que vous les trouvés mauvais ? Ils ont pourtant réjoui tous ceux a qui je les ay dits »

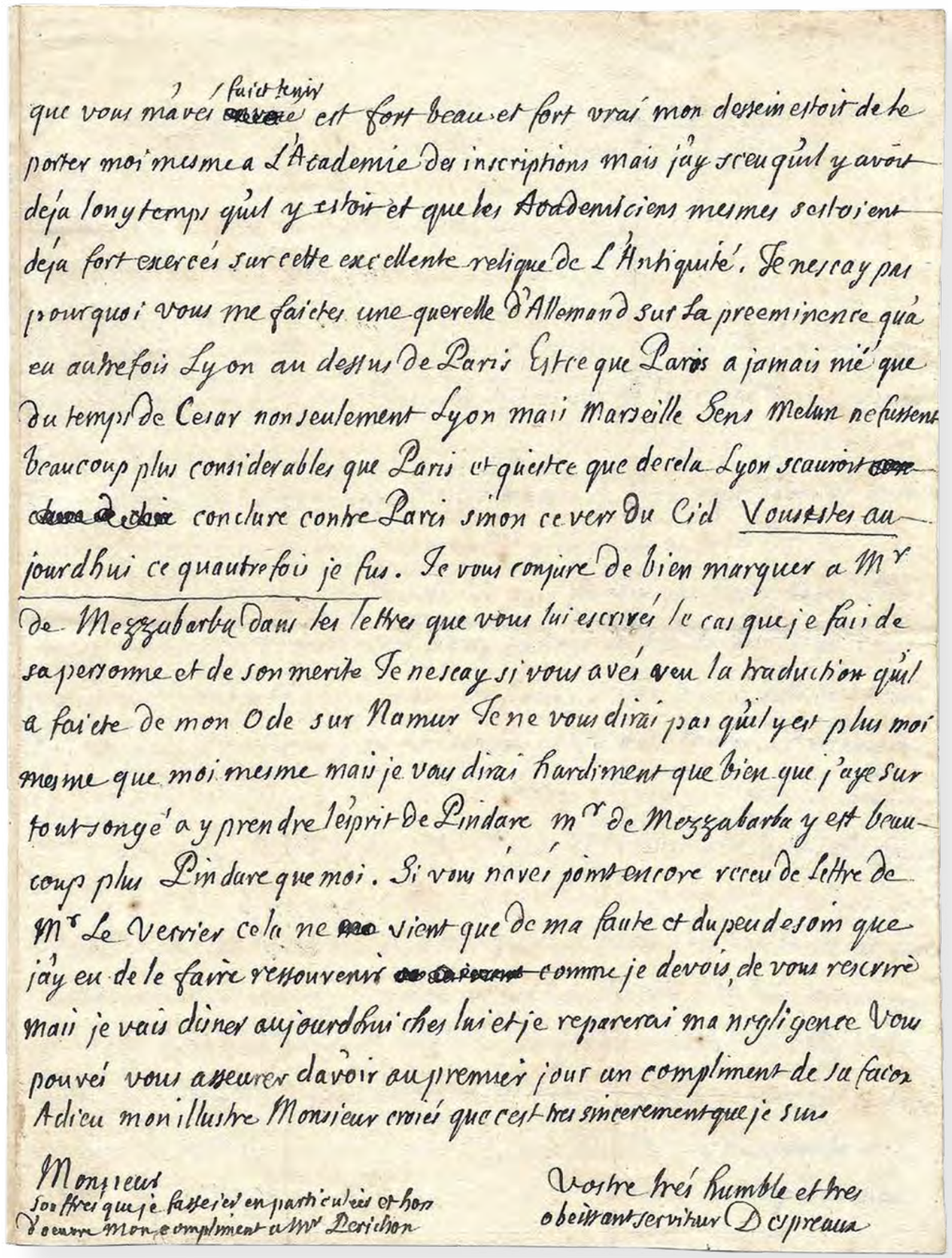
Remarquable redécouverte d'une des rares lettres à Brossette encore en mains privées, réputée « disparue depuis 1858 » (Pléiade)

> *« Je ne m'estendrai point ici Monsieur en longues excuses du long temps que j'ay esté sans respondre a vos obligeantes Lettres puis qu'il n'est que trop vrai qu'un très facheux rhume que j'ay eu accompagné mesme de quelques fievre m'a entièrement mis hors d'estat depuis trois semaines de faire ce que j'aime le mieux a faire*[,] *je veux dire de vous réscrire. Me voila enfin restabli et je vais macquitter d'une partie de mon devoir.* ***Je suis fort aise que votre illustre Physicien a l'aide de son microscope ayt trouvé de quoy justifier le vers du Lutrin que vous attaquiés et ayt rendu a la Guespe son honneur***[.] *Car bien qu'elle soit un peu decriée parmi les Hommes on doit rendre justice a ses Ennemis et reconnoistre Le merite de ceux mesmes qui nous persecutent. Je vous prie donc de faire bien des remercimens de ma part a Mr Puget et de lui bien marquer lestime que je fais des excellentes qualités de son esprit qui n'ont pas besoin comm*[e] *celles de la guespe de microscope poue estre veües* [Ladite « Guespe » fait son apparition dans Le Lutrin, parodie épique de Boileau qu'il fait publier entre 1672 et 1674].***Vous faictes a mon avis trop de cas des deux Epigrammes que je vous ay envoiées et sur tout de celle a Mr Le Verrier qui n'est qu'un petit compliment très simple que je me suis crû obligé de lui faire pour empescher qu'on ne me crûst Auteur des quatre vers qui sont au bas de mon portrait et qui sont beaucoup meilleurs que mes deux Epigrammes n'y ayant rien sur tout de plus juste que ces deux vers***

J'ay sceu dans mes Escrits docte enjoués sublimes
Rassembler en moi Perse Horace et Juvenal
Supposé que cela fust vrai, Docte respondant admirablement a Perse[,] *enjoué a Horace et sublime a Juvenal. Il les avoit faicts d'abord indirects et de la maniere dont vous me faictes voir que vous avés pretendu les rajuster mais cela les rendoit froids et c'est par le conseil de gens tres habiles qu'il les mit en stile directe*[,] *la prosopopée ayant une grace qui les anime et une fanfaronnade mesme pour ainsi dire qui a son agrement.* ***Vous ne me dites rien des quatre vers que j'ay faicts pour Lautre infame gravûre dont je vous ay parlé. Est-ce que vous les trouvés mauvais*** [« L'autre infame gravûre » est un portrait de Boileau par un artiste dont il ignore le nom] ***Ils ont pourtant réjoui tous ceux a qui je les ay dits.*** *Mais pour vous satisfaire sur l'histoire que vous me demandez de l'Epigramme de Lubin*[,] *Je vous dirai que Lubin est un de mes parens qui est mort il y a plus de vingt ans et qui avoit la folie que j'y attaque. Il estoit Secretaire du Roy et s'appelloit Mr Targas. Javois dit lui vivant le mot dont j'ay composé le sel de mon Epigramme qui ma esté faicte quenviron depuis deux mois chés moi a Auteuil ou couchoit l'Abbé de Chasteauneuf.* [François de Castagner, abbé de Chateauneuf (1645-1709), fut le parrain de Voltaire.] *Je m'estois ressouvenu le soir en conversant avec lui du mot dont il est question. Il l'avoit trouvé fort plaisant et sur cela nous estions convenus l'un et lautre qu'avant tout pour faire une bonne*







que vous m'avés faict tenir est fort beau et fort vrai mon dessein estoit de le
porter moi mesme a l'Academie des inscriptions mais j'ay sceu qu'il y avoit
deja long temps qu'il y estoit et que les Academiciens mesmes sestoient
deja fort exercés sur cette excellente relique de l'Antiquité. Je ne scay pas
pourquoi vous me faictes une querelle d'Allemand sur la preeminence qu'a
eu autrefois Lyon au dessus de Paris Est ce que Paris a jamais nié que
du temps de Cesar non seulement Lyon mais Marseille Sens Melun ne fussent
beaucoup plus considerables que Paris et qu'est ce que de cela Lyon scauroit
conclure contre Paris sinon ce vers du Cid Vous estes au
jourd'hui ce qu'autrefois je fus. Je vous conjure de bien marquer a Mr
de Mezzabarba dans les lettres que vous lui escrivés le cas que je fais de
sa personne et de son merite Je ne scay si vous avés veu la traduction qu'il
a faicte de mon Ode sur Namur Je ne vous dirai pas qu'il y est plus moi
mesme que moi mesme mais je vous dirai hardiment que bien que j'aye sur
tout songé a y prendre l'esprit de Pindare Mr de Mezzabarba y est beau-
coup plus Pindare que moi. Si vous n'avés point encore receu de lettre de
Mr Le Verrier cela ne vient que de ma faute et du peu de soin
j'ay eu de le faire ressouvenir comme je devois, de vous rescrire
mais je vais disner aujourd'hui ches lui et je reparerai ma negligence Vous
pouvés vous asseurer d'avoir au premier jour un compliment de sa facon
Adieu mon illustre Monsieur croiés que c'est tres sincerement que je suis

Monsieur
Vostre très humble et tres
obeissant serviteur Despreaux

Souffrés que je fasse ici en particulier et hors
d'oeuvre mon compliment a Mr Dacier

Epigramme il falloit dire en conversation le mot quon y vouloit mettre a la fin et voir s'il frapperoit. *Celui ci donc l'ayant frappé je le lui rapportai le lendemain au matin construit en Epigramme telle que je vous lay envoiée. Voilà l'histoire. Le monument antique que vous m'avés faict tenir est fort beau et fort vrai*[.] *Mon dessein estoit de le porter moi mesme a l'Academie des inscriptions mai j'ay sceu qu'il y avoit deja longtemps qu'il y estoit et que les Academiciens mesme sestoient deja fort exercés sur cette excellente relique de l'Antiquité. Je ne scay pas pourquoi vous me faictes une querelle d'Allemand sur la preeminence qu'a eu autrefois Lyon au dessus de Paris*[.] ***Est ce que Paris a jamais nié que du temps de Cesar non seulement Lyon mais Marseille Sens Melun ne fussent beaucoup plus considérables que Paris et qu'est ce que de cela Lyon scauroit conclure contre Paris sinon ce vers du Cid, <u>Vous estes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus</u>*** [Pierre Corneille, *Le Cid*, acte 1, scène 2]. *Je vous conjure de bien marquer Mr de Mezzabarba* [Il s'agit de la traduction de l'ode de Boileau Sur la *Prise de Namur*] *dans les lettres que vous lui escrivés le cas que je fais de sa personne et de son merite. Je ne scay si vous avés veû la traduction qu'il a faite de mon Ode sur Namur. Je ne vous dirai pas qu'il y est plus moi mesme que moi mesme mais je vous dirai hardiment que bien de j'aye sur tout songé a y prendre l'esprit de Pindare*[.] *Mr de Mezzabarba y est beaucoup plus Pindare que moi. Si vous n'avés point encore receû de lettre de Mr Le Verrier cela ne vient que de ma faute et du peu de soin que j'ay eu de le faire ressouvenir comme je devois de vous rescrire mais je vais disner aujourd'hui ches lui et je reparerai ma negligence*[.] *Vous pouvés vous asseurer d'avoir au premier jour un compliment de sa facon. Adieu mon illustre Monsieur croiés que c'est tres sincerement que je suis*
Vostre très humble et tres obeissant serviteur
Despreaux
Monsieur »

Avocat lyonnais, Claude Brossette (1671-1743) fait la connaissance du poète lors d'un séjour à Paris, en 1698. Admiratif de la poésie de Boileau, ce dernier l'autorise d'envisager une publication de ses œuvres avec un commentaire. L'édition, riche en indications, ne voit le jour qu'en 1716, cinq ans après la mort du poète. Brossette laisse également un *Journal* , publié par Laverdet en 1858, dans lequel ses relations avec Boileau sont évoquées. Des soixante-quinze lettres de Boileau à Brossette recensées, plus de la moité figurent aujourd'hui dans le fonds de la Bibliothèque historique de la ville de Paris.

<u>Les lettres de Boileau à Brossette figurant parmi les plus belles de sa correspondance</u>

Provenance :
Collection particulière

Bibliographie :
Correspondance entre Boileau Despréaux et Brossette, éd. Auguste Laverdet, J. Techener, 1858, n°CVIII / *Œuvres poétiques*, t. 2, Imprimerie générale, Paris, 1872, p. 178 / *Bibliographie générale*, éd. Émile Magne, Giraud-Badin, Paris, 1929, p. 11 / *Œuvres complètes*, éd. Françoise Escal, Pléiade, pp. 694-696 – n°XLVIII / *Littérature classiques, Juvénal en France au XVI*e *et au XVII*e *siècle*, Pascal Debailly, printemps 1995, p. 45
La transcription à la Pléiade, établie sur la base de celle de Laverdet, est fautive en plusieurs endroits. Nous rétablissons ici l'orthographe de Boileau en l'état.

15. Joë Bousquet

Corpus de 6 lettres autographes signées, adressées à la revue *Variétés*.
Carcassonne, 1946-1947, en tout 21 p. in-8°
Marques de pliures, petits défauts, piqures d'épingles et traces de trombone

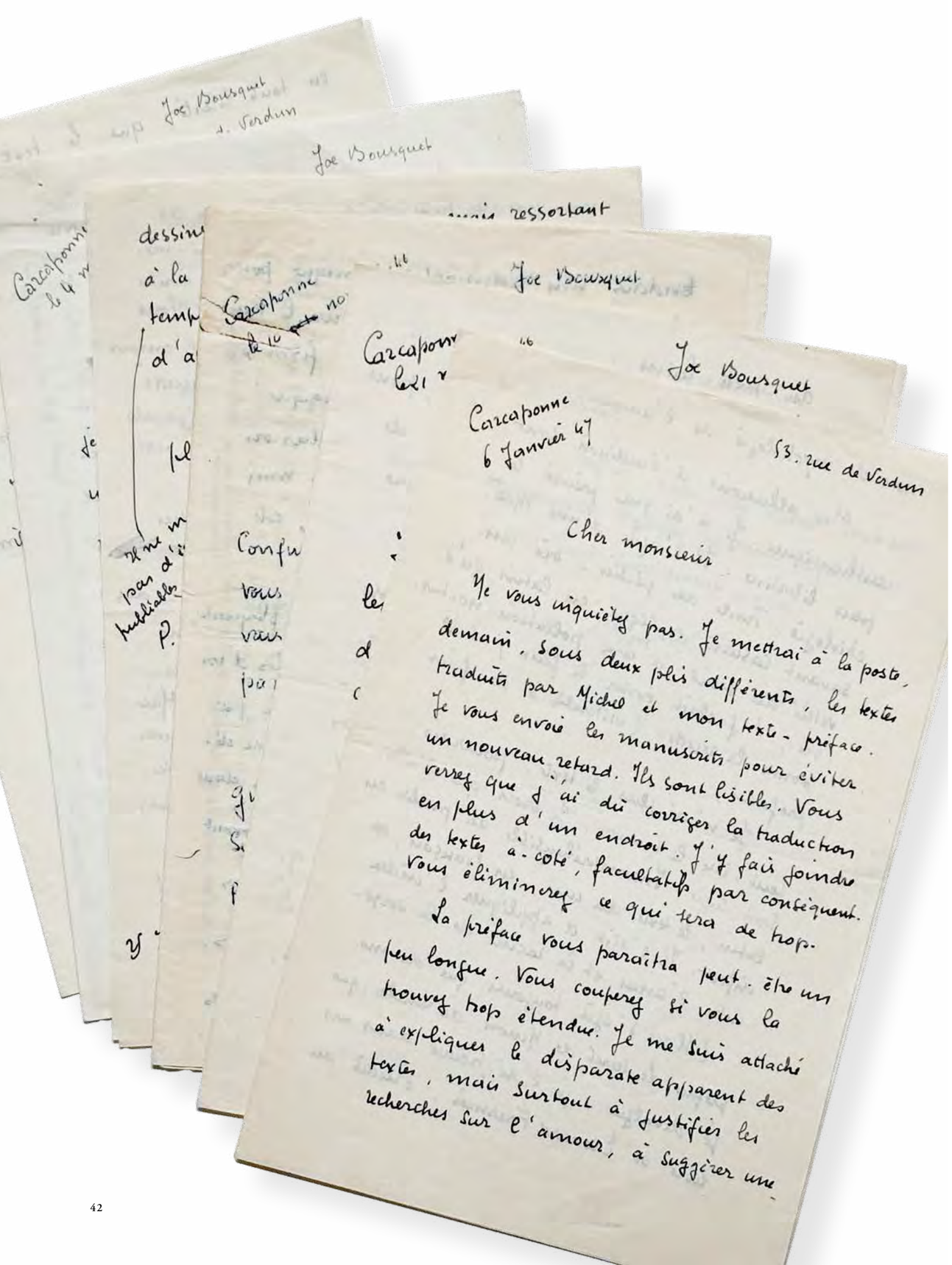
Remarquable ensemble au sujet plusieurs de ses textes : « Les Trois miroirs » (sur la couleur, parue en 1946 dans le n°3 de la revue *Variété*), « La rainette du noir » (sur la peinture de Jean Dubuffet, paru dans *Le fruit de l'ombre est la saveur* en 1947), et un essai sur la sexualité pour un projet de numéro spécial de *Variétés*

4 mars 1946 : *« Je tiens pour incorrecte la liberté que je prends, en un âge mûr, de proposer un texte à une grande revue qui ne m'a pas fait signe et, probablement, ne me connait pas* […] *Moquez-vous de moi si j'ai fait surestimé l'aspect sensible de mes premiers aperçus. Évidemment,* ***l'avenir seul pourrait donner du prix du lien que je veux voir entre la couleur et sa réalité cosmique.*** *Mais ce que je sais de vous tous m'autorise à vous croire plus attentif à un élément brut de création poétique qu'à la trouble et trompeuse leçon d'une réflexion critique m'en ferait retirer.*
Au tryptique d'impressions que je coiffe du titre : Les trois miroirs, je pourrais – il est vrai – ajouter des vues plus élargies et qui, sans tomber dans le commentaire, composeraient un ensemble plus éloquent.
Mais ces « textes d'appui » ne m'ont pas paru nécessaires et, de toutes façons, ne vous auraient pas imposé mon écrit si, sur ce que je vous en livre, il devait vous paraître inopportun […] *je ne vous demande que la faveur d'être traité comme un débutant. Bien sincèrement à vous. Joe Bousquet » ;*

10 novembre 1946 : *« Confus de vous avoir harcelé. Mais je vous aurais pressé davantage si j'avais pu me représenter la très belle apparence de ce fascicule. Mes compliments. Il manquait à la coupure de l'argus l'eau-forte d'Adam.* ***Je ne sais si je dois plus admirer les dons de l'artiste ou son entrée dans ma pensée. Comment a-t-il compris que je pensais à Dubuffet, et sous-entendu une admiration unique pour le peintre capable de découvrir le taux intime de la couleur et de fixer son timbre et son ascendance géologique ? J'admire davantage encore l'allusion élégante et puissamment libre à mon peintre –*** *Félicitez, je vous prie, cet artiste de ma part. Il paraîtra cet hiver, préface, plaquette, articles, des textes de moi susceptibles d'introduire une intuition particulière du jour et de la nuit – et d'annoncer une définition de la couleur un peu suggérée dans les Trois miroirs.* ***Ce sera le moment de faire connaitre quelques pages très courtes qui servent de corollaires plastiques à mon intuition. Ces pages sont une interprétation de la peinture de Dubuffet à travers les lois d'un monde à deux principes : Elles supposent une nuit active et non suspendue au jour, posent sur des plans nouveaux la question de la forme ; (et voient la main de Jean Dubuffet comme la Rainette du noir). Si vous avez à reproduire en couleurs un Dubuffet, qu'il vous plaît d'examiner mon texte, sachez me le dire, je vous prie, assez à l'avance.*** *Ces pages ne sont pas au point, et auront, de toutes façons, cet air de suffisance ignorante qui distingue les vues trop neuves. Je n'en disposerai pas avant la fin de l'année. Vous avez le temps de vous consulter sur la question de principe. – Autre cas, très différent : Je viens de confier à un agrégé des lettres la traduction d'un grand poème latin découvert par hasard dans une édition hollandaise du XVIIIe siècle.* ***Il s'agit d'une thérapeutique mêlée de recettes pour la beauté du corps et contre l'impuissance.*** *Il s'en dégage un très étonnant sentiment des ressources vitales de la nature et de l'homme : Exploitation de l'horreur, notion singulière des éléments. J'ai mis en français quelques articles isolables et pense à les publier en revue, sous la signature de mon jeune camarade Michel Brol au lycée, à Carcassonne. Je les vois dans une revue d'art et vous les propose avant de frapper ailleurs. Il y a une préface à écrire. Michel pourrait l'écrire, ou tout autre à qui nous fournirons les éléments. J'ai déjà, en français : Le texte sur l'impuissance et les maladies vénériennes* […] »

21 novembre 1946 : *«* ***Je vous enverrai dans peu de jours les textes de Samoniens*** [Quintus Serenus Sammonicus] *bons à prendre place dans le fascicule de Variété consacré à l'amour. J'y ajouterai les pages sur les poisons, sur l'accouchement. Vous éliminerez le superflu.*
Voulez-vous, je vous prie, me faire savoir,
1°) S'il faut vous envoyer aussi les fragments du texte latin.
2°) Puis-je vous demander, pour mon camarade Michel, auteur de la traduction, le tarif appliqué pour la revue Variété.
3°) Je vous donnerai l'adresse de Michel – à qui vous réglerez directement – après publication – le prix correspondant aux pages traduites. La préface, dont je me charge, serait réglée à part.
Ceci n'est pas conditionnel. Nous acceptons, dans tous les cas ; la publication de ces pages de Samoniens. Elles sont excellentes.
Monsieur Michel, sur mon conseil, vous proposera en même temps – en traduction – de très singuliers poèmes érotiques de troubadours provençaux. […] »

6 janvier 1947 : *« La préface vous paraîtra peut-être un peu longue. Vous couperez si vous la trouvez trop étendue.* ***Je me suis attaché à expliquer le disparate apparent des textes, mais surtout à justifier les recherches sur l'amour, à suggérer une nouvelle mythologie de l'amour. Mes allusions d'érudition sont authentiques. Je n'ai pas précisé la plus libertine. Il s'agit d'une maéchiologie. Traité des pêchés – ou un savant casuiste explique en latin qu'éveillé au seuil d'une pollution nocturne, il fallait éviter le flux, et il donne la recette. (Utilisable à des fins profanes).***
Je n'ai plus le texte, pourrais peut-être le trouver. Je crois que l'allusion suffit. ***Incompréhensible au public en latin, le texte du curé, en français, est infect. Il s'agit d'appliquer l'index entre l'anus et la racine de la verge.***
(Il ne s'agit toujours que de ma préface). ***Le secret de Ninon de Lenclos, que je divulgue, je l'ai trouvé dans un livre d'Edouard Fournier – érudit du siècle dernier.*** […] »



Carcassonne, le 9 janvier 1947 : *« Après réflexion, j'adopte une disposition possible sur l'ensemble, et vous la soumets, en un seul envoi, sans émettre de préférence.* […] ***Il est possible que certains passages de ma préface vous scandalisent*** *(tout le monde est aujourd'hui si timide) En ce cas, je vous autorise à opérer des coupures.*
Mais, dans ce cas évidemment, et dans tous les cas si ce n'était pas trop demander, voudriez-vous me faire l'amitié de m'envoyer le plus tôt possible une copie dactylographiée du manuscrit – que, bien entendu, vous garderez. Je voudrais garder ce texte sous les yeux en exploitant pour moi certaines des vues qui y sont suggérées. ***Ce n'est pas à moi qu'il appartient de vous dire que ce texte est important : de toutes façons, j'y il est très important pour moi.***
Je ne vous rien de plus à vous dire, sauf ce conseil : Avez-vous pensé à fouiller les Maechiologies : J'en cite une, non pas les textes ironiques écrits contre ces casuistiques, mais ces casuistiques elles-mêmes pourvues de l'Imprimatur et écrites partie en français, partie en latin. Vous y trouverez des textes prodigieux sur l'amour avec les canards, les volailles : une recette, comme je le dis, pour empêcher l'éjaculation quand on s'éveille à temps d'un rêve érotique, etc…
Avez-vous pensé à réunir des lettres d'amour écrites par des enfants ?
J'ai dans un coin – mais où ? – des images de piété confiées jadis à une pucelle, au dos desquelles figuraient des déclarations échangées par des fillettes. Mais j'aurais beaucoup de mal à les retrouver et elles tenaient toute leur originalité du véhicule utilisé. L'éditeur, certainement, reculerait.
Comment n'avez-vous pas pensé à demander à Hans Bellmer des dessins, non pas érotiques, mais ressortant à la dynamique amoureuse. Il a fait, ces temps-ci, des choses extraordinaires. Jugez d'après cette photographie très manquée (il s'agit d'une femme-phallus).
J'espère que ma préface vous plaira. Croyez à ma vive sympathie.
Joe Bousquet
[Il rajoute au sujet de Bellmer]
Il ne manque pas d'images plus publiables, sa poupée, pour commencer. […] »

Bousquet découvre l'œuvre de Jean Dubuffet en 1944, grâce à Jean Paulhan, et entame une relation épistolaire avec le peintre, qui lui offre un tableau. Les deux hommes se rencontrent en 1947 ; Jean Dubuffet réalise alors plusieurs portraits du poète, chez ce dernier, à Carcassonne.
Bousquet évoque également Bellmer, qu'il connaît bien pour l'avoir un temps hébergé. Figurant parmi les plus ambitieuses revues littéraires et artistiques de la libération, *Variétés* est fondée par Marie-Aimée Dopagne avec l'appui de son mari Jacques Dopagne, écrivain, scénariste et, plus tard, historien de l'art. La publication comprend trois numéros luxueux et illustrés. Paulhan, qui contribue par un article aux deux premiers numéros tout en jouant un rôle de conseiller et d'intermédiaire avec divers auteurs, figure dans le comité de lecture du troisième numéro aux côtés de Marcel Arland, entre autres. Un quatrième numéro est envisagé, mais il restera à l'état de projet. Ce numéro aurait dû être consacré à l'érotisme puis plus largement à l'amour, sous la coordination d'Henri Pastoureau et de Gilbert Lély. Ces derniers laissent la revue s'imprégner de la mouvance surréaliste et de ses marges.

16. Théodore de Banville

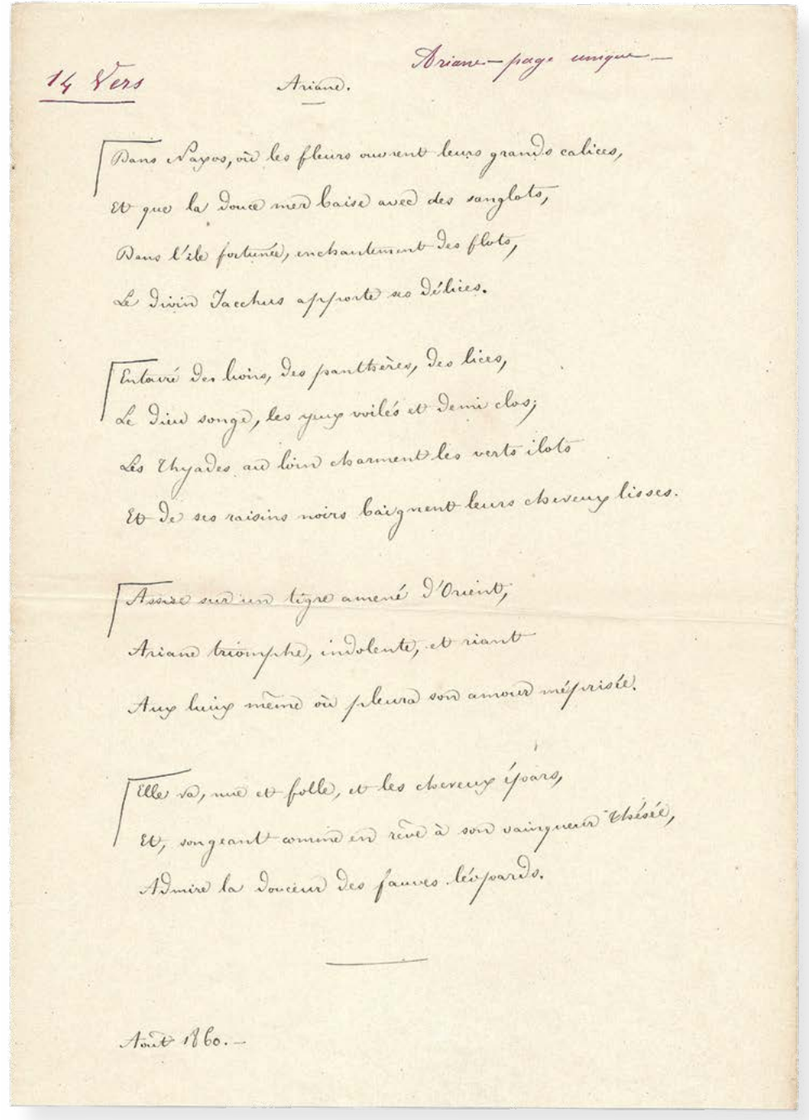
Poème autographe « Ariane »
S.l., août 1860, 1 p. in-folio
Annotation typographique à l'encre rouge, sans doute de la main d'un prote
Pliure centrale

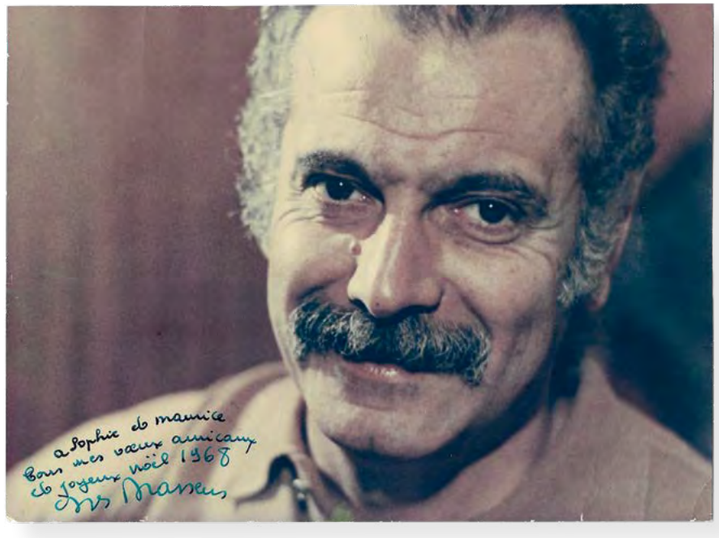
Charmant sonnet, paru dans son recueil *Les Princesses*

> *« Dans Naxos, où les fleurs ouvrent leurs grands calices*
> *Et que la douce mer baise avec des sanglots,*
> *Dans l'île fortunée, enchantement des flots,*
> *Le divin Iacchos apporte ses délices.*
>
> *Entouré des lions, des panthères, des lices,*
> *Le Dieu songe, les yeux voilés et demi-clos ;*
> *Les Thyades au loin charment les verts îlots*
> *Et de ses raisins noirs ornent leurs cheveux lisses.*
>
> *Assise sur un tigre amené d'Orient,*
> *Ariane triomphe, indolente, et riant*
> *Aux lieux même où pleura son amour méprisée.*
>
> *Elle va, nue et folle et les cheveux épars,*
> *Et, songeant comme en rêve à son vainqueur Thésée,*
> *Admire la douceur des fauves léopards. »*

Présenté ici dans sa version la plus ancienne, ce manuscrit mis au propre de « Ariane » servit selon toute vraisemblance à sa première publication dans la revue *L'Artiste* du 1er octobre 1860. Sous la direction de Arsène Houssaye de 1843 à 1881, la revue publie entre autres Charles Baudelaire, Alexandre Dumas père, Théophile Gautier ou encore Gérard de Nerval. « Ariane » paraît par la suite dans le *Journal des Baigneurs* (Dieppe), le 25 juillet 1861 puis dans *Les Exilés* en 1867. Banville l'insert dans son recueil *Les Princesses*, paru en 1874 et y rajoute une épigraphe d'Hésiode traduite par Leconte de Lisle : « Et Dionysos aux cheveux d'or épousa la blonde Ariadnè, fille de Minos, et il l'épousa dans la fleur de la jeunesse, et le Kroniôn la mit à l'abri de la vieillesse et la fit immortelle ». *Les Princesses* connaîtra deux autres éditions du vivant de l'auteur, en 1878 et 1890.

Bibliographie :
Œuvres poétiques complètes, t. IV, éd. Eileen Souffrin-Le Breton, Honoré Champion, p. 243





Georges Brassens

Trois manuscrits de chansons provenant de sa gouvernante Sophie Duvernoy (1930-2025)

Figure discrète mais essentielle de l'entourage de Georges Brassens, Sophie Duvernoy entre à son service en 1969, après avoir travaillé chez le dessinateur Raymond Peynet. Elle l'appelait « le bon maître », surnom que Georges Brassens lui avait lui-même suggéré, non sans malice, lors de leur rencontre. Originaire de Pologne et de neuf ans la cadette du chanteur, elle est recrutée presque fortuitement par ce dernier lorsque Peynet part s'installer dans le Sud. Brassens vit alors dans l'immeuble Le Méridien, rue Émile Dubois, aux côtés de voisins et amis tels que Jacques Brel. Dès lors, Sophie accompagne Brassens dans son installation rue Santos-Dumont et s'impose rapidement comme une présence stable dans un environnement marqué par les visites d'amis et du monde artistique. Se dessine ainsi une relation fondée sur la confiance et la complémentarité entre deux tempéraments réservés.

Au cœur de cet espace domestique devenu lieu de création, Sophie Duvernoy assume un rôle central, veillant à préserver les conditions nécessaires au travail du poète sétois. Gardienne du silence, responsable de l'intendance et des échanges avec l'extérieur, elle évolue au plus près du processus créatif de Brassens sans jamais en troubler l'équilibre. Sa proximité se manifeste également par une participation ponctuelle à son œuvre. En effet, elle prend part au chœur des copains (avec notamment Claudine Caillart, Fred Mella, Joël Favreau, Pierre Nicolas, André Tavernier…) dans deux chansons, *Tempête dans un bénitier* et *Le Roi*. Après la mort de son « bon maître », elle vit dans un appartement acquis par ce dernier et dont il lui avait garanti l'usage à vie, témoignant ainsi de la place singulière qu'elle occupa, à la fois dans son quotidien et à proximité immédiate de sa création artistique.

17. Georges Brassens

Manuscrit autographe pour *L'Orage*
S.l.n.d. [c. 1975], 8 p. in-folio oblongues (30 x 40 cm) à petits carreaux,
au feutre noir
Parfait état de conservation hormis des trous de classeur (sans atteinte au texte),
annotations typographiques d'une autre main

L'Orage, ou l'adultère revisité par Brassens avec humour et poésie

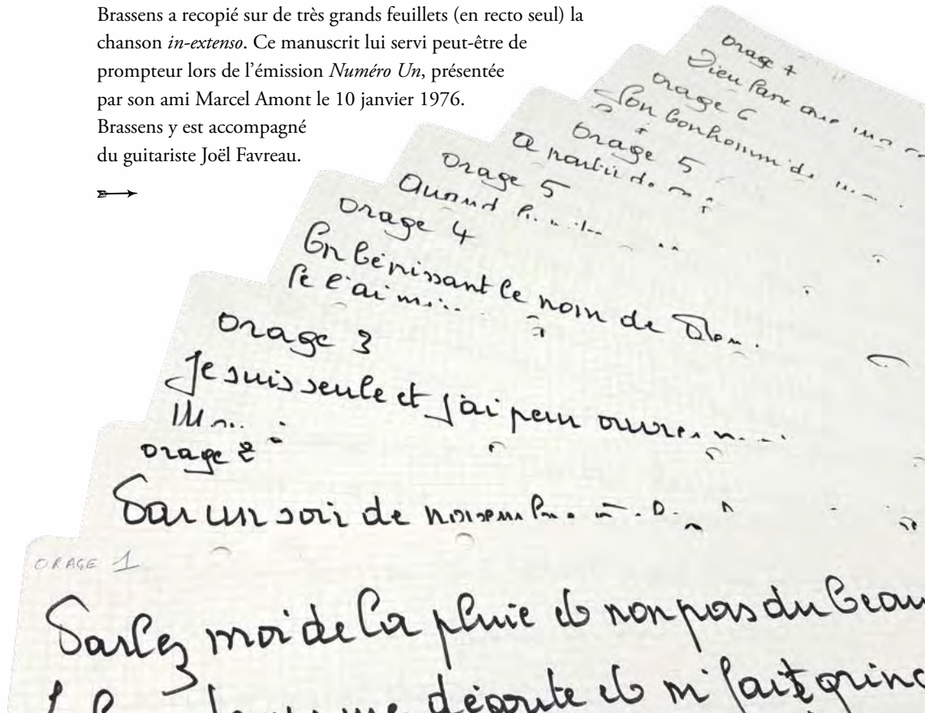
Très précieux manuscrit autographe complet de l'une de ses chansons les plus emblématiques

> *« En bénissant le nom de Benjamin Franklin,*
> *Je l'ai mise en lieu sûr entre mes bras câlins,*
> *Et puis l'amour a fait le reste !*
> *Toi qui sèmes des paratonnerres à foison,*
> *Que n'en as-tu planté sur ta propre maison ?*
> *Erreur on ne peut plus funeste »*

Tout amateur de Brassens identifie immédiatement les mots de la première strophe de ce titre mythique :
« Parlez-moi de la pluie et non pas du beau temps / Le beau temps me dégoûte et m'fait grincer les dents / Le bel azur me met en rage / Car le plus grand amour qui m'fut donné sur terre / Je l'dois au mauvais temps, je l'dois à Jupiter, / Il me tomba d'un ciel d'orage… »

L'enregistrement de la chanson a lieu en février 1960, au Studio Blanqui, à Paris. Elle gravée dans la foulée sur l'album *Les Funérailles d'antan*. Pour l'orchestration, Brassens est accompagné par son fidèle contrebassiste Pierre Nicolas et, à la deuxième guitare, Victor Apicella.

Brassens a recopié sur de très grands feuillets (en recto seul) la chanson *in-extenso*. Ce manuscrit lui servi peut-être de prompteur lors de l'émission *Numéro Un*, présentée par son ami Marcel Amont le 10 janvier 1976. Brassens y est accompagné du guitariste Joël Favreau.



Filmé en plan rapproché, le poète sétois fixe un point immobile, laissant supposer la présence d'un souffleur retirant les feuillets au fur et à mesure de l'interprétation. Cette mise au propre ne contient aucune faute de l'auteur, hormis un léger repentir visible sur le premier feuillet, sur la deuxième ligne : « fais » devient « fait ». Brassens a par ailleurs rajouté de sa main, à la mine de plomb, quelques accents circonflexes sur certains mots.

Composée sans refrain, la chanson se développe uniquement en couplets narratifs. Cette construction linéaire, fondée sur des couplets successifs et magnifiquement rythmée, renforce l'impression d'un « conte chanté », où chaque élément contribue à l'avancée de l'histoire. Brassens y évoque « son amour pour le mauvais temps et son coup de foudre pour sa voisine, épouse d'un représentant d'une maison de paratonnerres, qui, affolée un soir d'orage, vint lui réclamer ses bons offices… » (1976 : le coup de foudre de Georges Brassens, *INA*).
L'œuvre se distingue par sa dimension à la fois ludique et presque didactique, multipliant les références et les clins d'œil culturels tout en conservant un rythme alerte et une grande cohérence formelle. L'ensemble donne à cette scène d'adultère fortuit une portée plus universelle sur la fragilité des engagements et la contingence des situations humaines.

Le succès transgénérationnel de ce titre est tel que de nombreux jeunes interprètes l'ont intégré à leur répertoire, aux côtés d'artistes français et étrangers déjà reconnus, portant aujourd'hui à plus de cent le nombre d'interprétations de *L'Orage*.

18. Georges Brassens

Manuscrit autographe pour *Les Trompettes de la renommée*
S.l.n.d. [c. 1976], 4 p. in-folio oblongues (30 x 40 cm) à petits carreaux, au feutre noir
Foliotation de la main de Brassens pour chaque couplet, hormis le septième, d'une autre main
Un repentir de la main de Brassens sur un mot du premier couplet
Manque le troisième couplet, Brassens n'a pas non plus recopié les refrains

***Les Trompettes de la renommée* ou la satire des mécanismes de la notoriété : précieuse mise au propre de la chanson titre de son album paru en 1962**

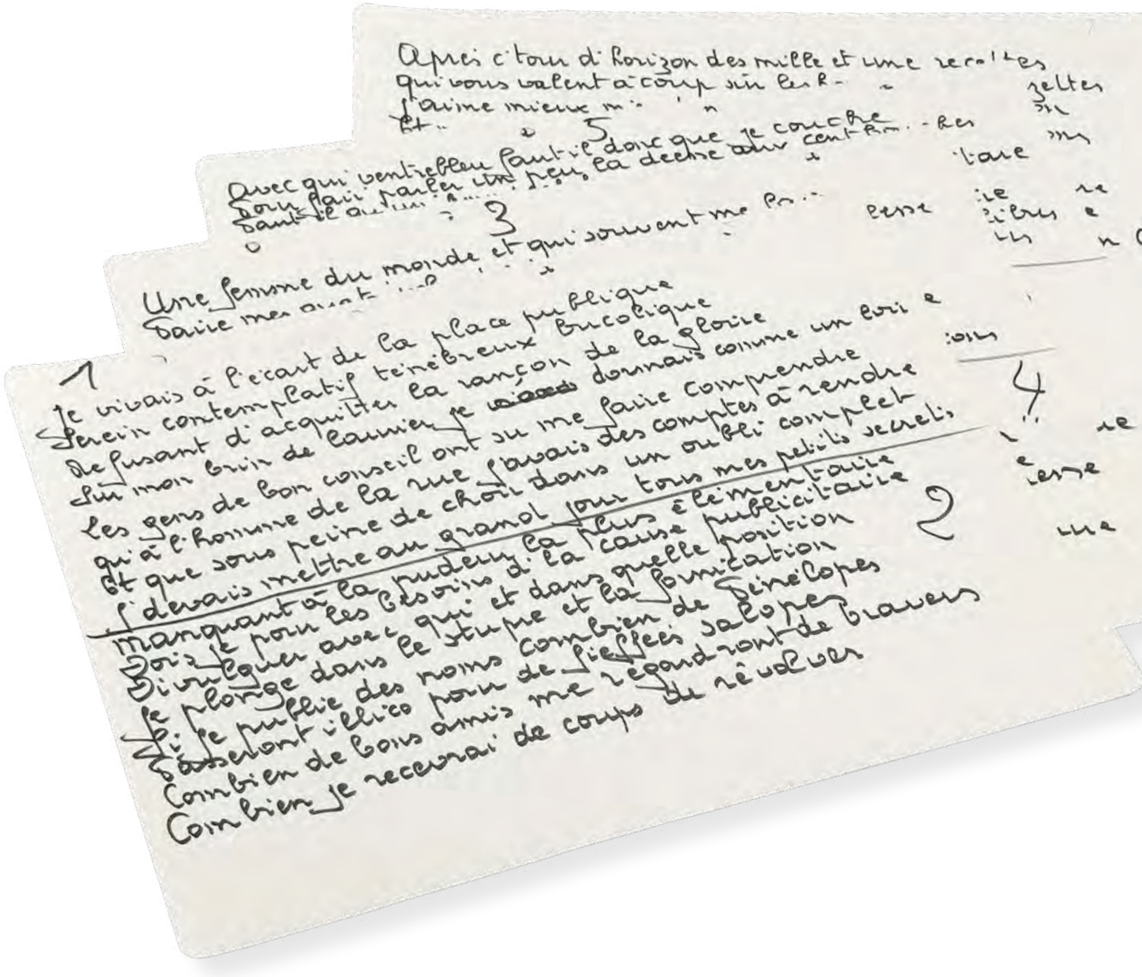
L'un de ses textes les plus aboutis, emblématique de l'âge d'or de la chanson française, censuré des ondes par la Maison de la Radio lors de sa sortie

« Manquant à la pudeur la plus élémentaire
Dois-je, pour les besoins d'la cause publicitaire
Divulguer avec qui, et dans quelle position
Je plonge dans le stupre et la fornication
Si je publie des noms, combien de Pénélopes
Passeront illico pour de fieffées salopes
Combien de bons amis me regarderont de travers
Combien je recevrai de coups de revolver »

Les Trompettes de la renommée paraît sous le label Philips en décembre 1962, sur l'album du même nom. Guitare en main, Georges Brassens est, pour l'enregistrement studio, accompagné de Barthélémy Rosso à la guitare soliste et de Pierre Nicolas à la contrebasse.

Le présent manuscrit constitue une mise au propre, en recto seul, quasi complète de la chanson, qui a servi peut-être de prompteur à Georges Brassens (accompagné du guitariste Joël Favreau) lors de l'émission *Numéro Un*, présentée par son ami Marcel Amont le 10 janvier 1976. Filmé en plan rapproché, le regard parfois coquin au gré des paroles, Brassens fixe un point immobile, laissant supposer la présence d'un souffleur retirant les feuillets au fur et à mesure de l'interprétation. Cette hypothèse est par ailleurs renforcée par une forme d'auto-censure de Brassens lui-même (ou lui a-t-on imposé ?) sur le troisième couplet, qu'il n'interprète pas lors de l'émission.

La portée contemporaine de ce texte résonne avec une époque déjà marquée par un recul progressif de la pudeur et l'exposition de soi. Sous des dehors comiques, le texte développe en réalité une critique grave de la célébrité. Brassens y met en scène un artiste refusant de céder à cette logique promotionnelle, au risque de sombrer dans l'oubli, tandis que la société médiatique contemporaine érige l'indécence et la révélation de l'intime en normes. *« Si je publie des noms combien de Pénélopes / Passeront illico pour de fieffées salopes… »* :



En évoquant la possibilité de « publier des noms », le locuteur souligne ici le pouvoir destructeur de la parole publique, capable de transformer des figures de fidélité, symbolisées par les « Pénélopes », en objets de discrédit moral. Brassens critique ainsi une logique médiatique où la divulgation de l'intime devient un instrument de notoriété, au prix d'une dégradation des réputations. Il accuse cette mise en spectacle permanente des individus, vivants comme morts, où la confession publique devient un outil de valorisation, souvent au détriment du talent lui-même.
Un couplet particulièrement imagé, relevant d'une grivoiserie assumée et s'inscrivant dans la tradition des chansons paillardes, évoque les « morpions » en les associant à une relation impliquant une dame de haute noblesse, renforçant ainsi l'effet de contraste et de transgression sociale :

« Une femme du monde, et qui souvent me laisse
Faire mes quat' voluptés dans ses quartiers d'noblesse
M'a sournoisement passé, sur son divan de soie
Des parasites du plus bas étage qui soit
Sous prétexte de bruit, sous couleur de réclame
Ai-je le droit de ternir l'honneur de cette dame
En criant sur les toits, et sur l'air des lampions
«Madame la marquise m'a foutu des morpions» »

L'avant-dernier couplet pouvait, à juste titre, heurter la sensibilité du bureau de censure de la Maison de la Radio, dans un contexte où, au tournant des années 1960, le général Charles de Gaulle concevait l'audiovisuel public comme « la voix de la France » :

« Sonneraient-elles plus fort, ces divines trompettes
Si, comme tout un chacun, j'étais un peu tapette
Si je me déhanchais comme une demoiselle
Et prenais tout à coup des allures de gazelle
Mais je ne sache pas qu'ça profite à ces drôles
De jouer le jeu d'l'amour en inversant les rôles
Qu'ça confère à ma gloire une once de plus-value
Le crime pédérastique, aujourd'hui, ne paie plus »

Cette provocation relève néanmoins d'un registre satirique caractéristique de Georges Brassens, qui étendait volontiers sa verve à l'ensemble des catégories sociales : flics, militaires, curés, putains, journalistes, bourgeois, étudiants… L'anecdote selon laquelle il s'abstint d'interpréter ce couplet en présence de Charles Trenet témoigne d'ailleurs d'une certaine délicatesse personnelle.

Véritable chef-d'œuvre de son répertoire, *Les Trompettes de la renommée* condensent l'essentiel de l'esthétique créatrice de Brassens.

19. Georges Brassens

Manuscrit autographe pour *Le Modeste*
S.l.n.d. [c. 1976], 2 p. in-plano (40 x 30 cm)
Foliotation lacunaire aux marges des strophes
Très légère décharge d'encre sur trois lettres, sans gravité

Précieux manuscrit complet de ce fameux titre aux allures d'autoportrait, paru dans *Trompe la mort*, son dernier album

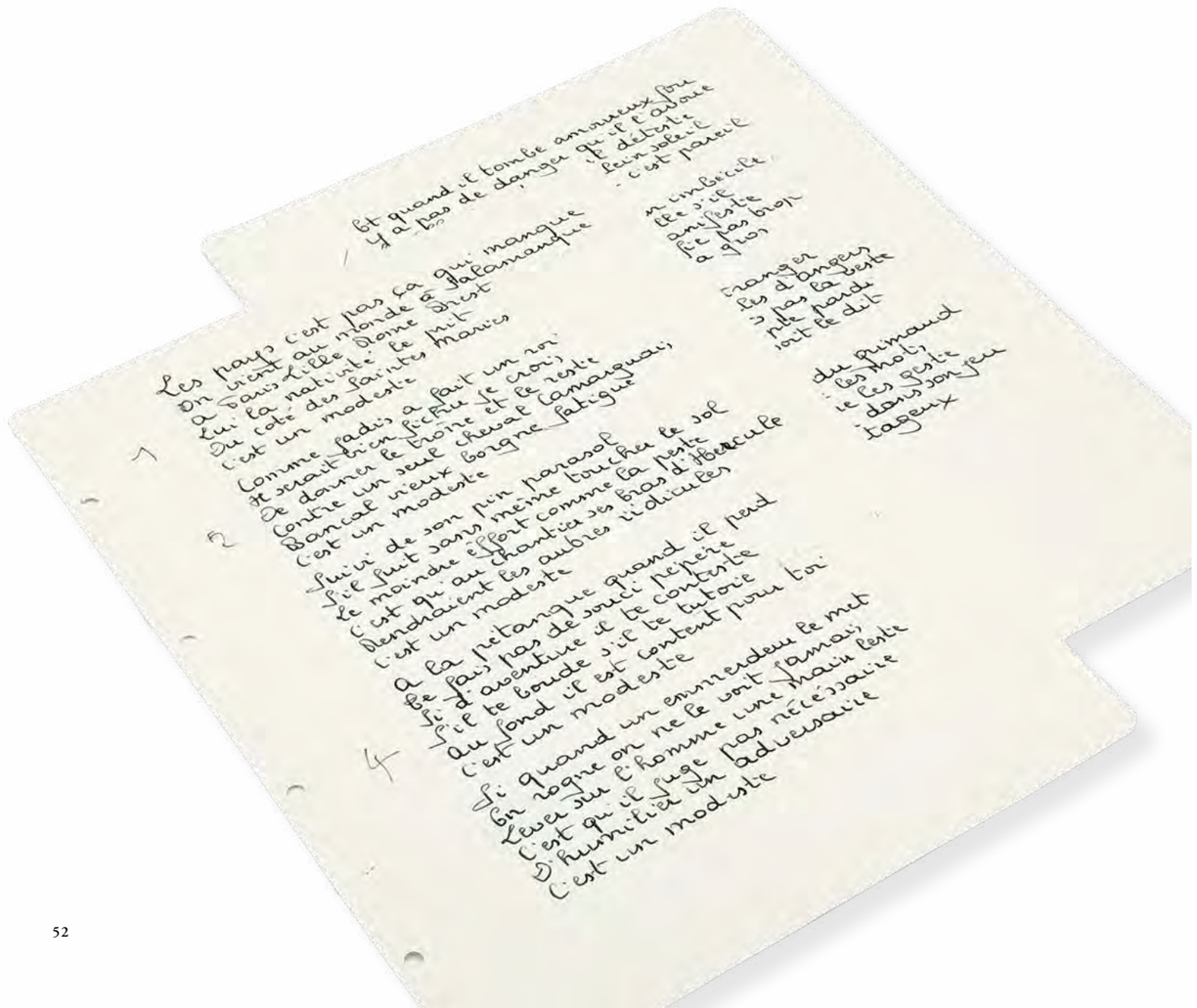
« Et quand il tombe amoureux fou
Y a pas de danger qu'il l'avoue
Les effusions, dame, il déteste.
Selon lui, mettre en plein soleil
Son cœur ou son cul c'est pareil,
C'est un modeste »

Le Modeste est composé par Brassens comme un autoportrait déguisé, inspiré de l'univers méridional de la Camargue et de Sète. Derrière la répétition du refrain, très court, « C'est un modeste », le poète construit une figure paradoxale : celle d'un homme fier de sa discrétion, qui refuse toute démonstration excessive des sentiments comme toute mise en avant de soi. Brassens joue ainsi d'une fausse modestie pleine d'ironie : ses « bras d'Hercule » pourraient « rendre les autres ridicules », tandis que son refus de l'effort ou des effusions affectives devient une manière pudique d'affirmer sa singularité. L'écriture mêle humour populaire, expressions méridionales et références culturelles, dans une langue volontairement familière, caractéristique de son répertoire.

Le texte repose également sur l'idée d'un décalage constant entre l'apparence et la vérité intérieure. Sous les attitudes bourrues, les railleries ou le détachement affiché, se cache une profonde sensibilité : « Sur la patate, il en a gros ». Le personnage refuse d'exposer « son cœur » au grand jour, assimilant la confidence sentimentale à une forme d'impudeur. Cette pudeur affective, typique de l'univers brassénien, fait du « modeste » une figure profondément humaine : attachée à l'amitié, à la fidélité et à une authenticité qui se lit « entre les mots, / Entre les faits, entre les gestes ».

Ce manuscrit mis au propre comporte deux légères variantes : Au troisième vers de la première strophe, le « À Paris Bordeaux Lille Brest » devient ici « Paris Lille Rome Brest ». La seconde variante porte quant à elle sur le quatrième vers de la quatrième strophe : « rudoie » est ici remplacé par « tutoie ».

Cette chanson demeure l'une des plus subtiles de son dernier album T*rompe la mort*, gravée à l'automne 1976 chez Philips. Comme toujours, Brassens y est accompagné de son fidèle contrebassiste Pierre Nicolas. Joël Favreau y tient la seconde guitare.





« JE CHERCHE L'OR DU TEMPS »

20. André Breton

Faire-part de décès
Paris, 1er oct. [1966], 1 p. in-8° oblongue (14 X 10,5 cm)
Carte imprimée à l'encre noire
Infime froissure angulaire en marge droite, sans gravité aucune

ANDRÉ BRETON EN UNE FORMULE

Faire-part envoyé par sa famille quelques heures après son décès, le 28 septembre 1966
De la collection Paul Destribats

« ANDRÉ BRETON
1896-1966
JE CHERCHE L'OR DU TEMPS

Les obsèques auront lieu
le Samedi 1er Octobre
à 10 heures 45
au cimetière des Batignolles »

L'expression « Je cherche l'or du temps » est créée par Breton à l'automne 1924, au moment même ou le *Manifeste du surréalisme* est sous presse. Elle est publiée pour la première fois dans le nouveau « texte étrange » (Marguerite Bonnet) qui paraît en mars 1925, sous le titre *Introduction au discours sous le peu de réalité*, dans la revue *Commerce*. Avec cette maxime, Breton illustre ce que l'on peut considérer comme la mission profonde de la poésie : saisir dans la réalité mouvante et fragile une part de vérité durable, capable de résister au temps, tout en révélant une valeur qui dépasse la simple contingence du présent. Elle met ainsi en lumière une conception de la modernité où l'instant éphémère s'articule avec ce qui relève de l'intemporel.

"Je cherche l'or du temps" : cette formule éternelle, créée en 1924, figure quarante-deux ans plus tard sur son faire-part de décès, en lettres capitales, et quarante-huit heures plus tard au centre de sa tombe, au cimetière des Batignolles.



« Qu'il suffise de rappeler, qu'à son apparition, les mots 'humour noir' ne faisaient pas sens »

21. André Breton

Manuscrit autographe signé « AB. »
Paris, 16 mai 1966, 1 p. in-4° à l'encre bleue
Nombreux caviardages et surcharges de la main de Breton
Très légères rousseurs en marge droite

Considérations de l'auteur sur son édition définitive de l'*Anthologie de l'humour noir* : l'une des ultimes reliques autographes de Breton

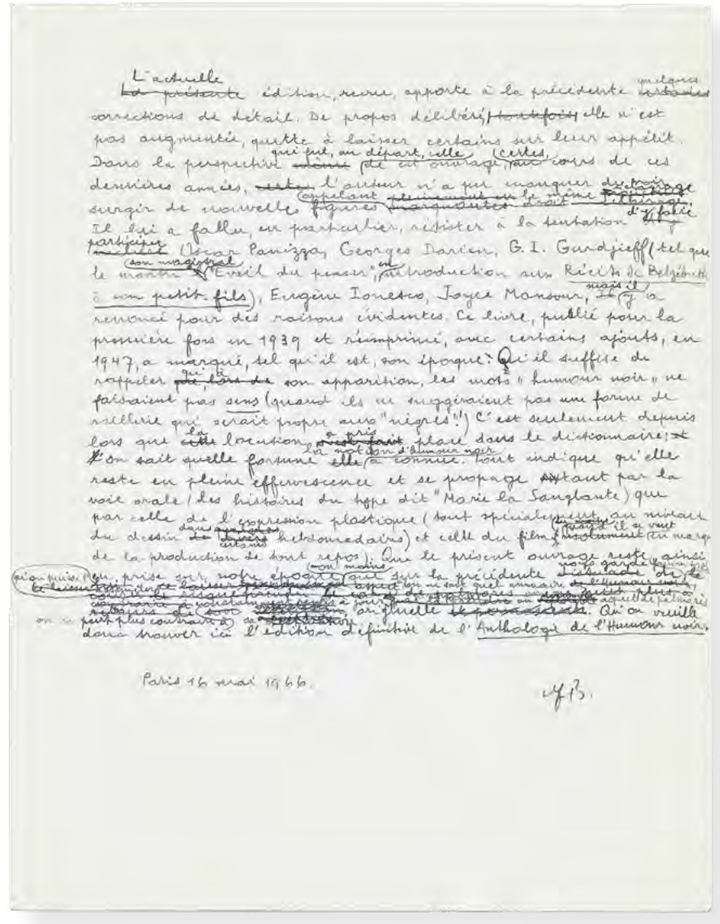
De la collection Paul Destribats

> *« L'actuelle édition, revue, apporte à la précédente quelques corrections de détails. De propos délibérés, elle n'est pas augmentée, quitte à laisser certains sur leur appétit. Dans la perspective qui fut au départ celle de cet ouvrage, certes, au cours de ces dernières années, l'auteur l'auteur n'a pu manquer de voir surgir de nouvelles figures appelant le même éclairage. Il lui a fallu, en particulier, résister à la tentation d'y faire participer Oscar Panizza, Georges Darien, G.I. Gurfjieff, Eugène Ionesco, Joyce Mansour, mais il y a renoncé pour des raisons évidentes.* ***Ce livre, publié pour la première fois en 1939*** […]***, a marqué, tel qu'il est, son époque. Qu'il suffise de rappeler, qu'à son apparition, les mots « humour noir » ne faisaient pas sens (quand il ne suggéraient pas une forme de raillerie qui serait propre aux « nègres »).*** *C'est seulement depuis lors que la locution a pris place dans le dictionnaire : on sait quelle forme la notion d'humour noir a connue. Tout indique qu'elle reste en pleine effervescence et se propage dans par la voie orale (les histoires du type « Marie la sanglante ») que par celle de l'expression plastique* […] *et celle du film… Que le présent ouvrage reste ainsi en prise sur notre époque* […] *AB. »*

[***Avec :***]
Manuscrit autographe titré « H.N » [*Humour noir*]
S.l.n.d. [mai 1966], 1 p. in-12°, au verso d'une carte d'invitation nominative à la galerie Ariel

Breton rédige la liste complète des auteurs, poètes, peintres et philosophes qui doivent figurer au sommaire de l'anthologie

Publié pour la première fois par le Sagittaire en 1940, l'ouvrage est aussitôt frappé de censure par le régime de Vichy. Breton devra attendre 1945 pour que les premiers exemplaires soient diffusés, au réveil d'un pays meurtri par la guerre. Une deuxième édition paraît en 1950, dans un format différent. À cette occasion, Breton expurge certains textes ou auteurs pour en introduire d'autres. Une réédition définitive voit le jour chez Pauvert,



le 16 mai 1966, avec un avant-propos de Breton, soulignant qu'il est l'inventeur de la notion d'« humour noir ». Cette dernière semble apparaître pour la première fois chez Huysmans, dans un autoportrait publié en 1885 dans *Les Hommes d'aujourd'hui*. Breton est toutefois le premier à donner à l'expression « humour noir » l'acception qu'elle possède aujourd'hui, et demeurant l'un des ressorts essentiels du surréalisme.

Provenance :
[*Collection*] *André Breton*, Calmels-Cohen, 12 avr. 2003, n°2535 ; *Paul Destribats – Une Bibliothèque des avant-gardes (partie V)*, Christie's, nov. 2022, n°87

« Je vois que vous finirez par connaître le Voyage par cœur. Moi je ne l'ai jamais relu et ne le relirai jamais. »

22. Louis-Ferdinand Céline

Lettre autographe signée « Destouches » à Évelyne Pollet
Paris, 14 sept. 1933, 2 p. in-8° à l'encre noire
En-tête du Pigall's Tabac
Petite décharge d'encre en marge supérieure de la première page
Pliure centrale inhérente à la mise sous pli d'époque

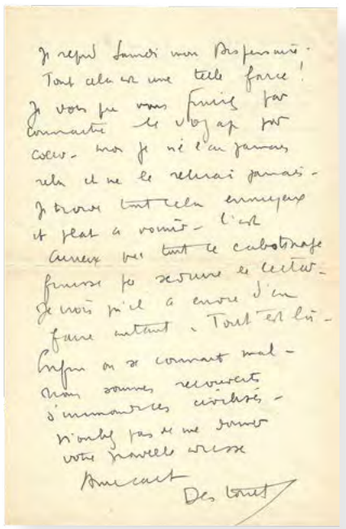
Discours à Médan en hommage à Zola et traduction du *Voyage au bout de la nuit*

« Juste cieux je n'aime pas du tout Zola, alors je parlerai de moi-même mais je n'aime pas beaucoup non plus »

> *« Chère Amie,*
> *Vous voici toute stimulée par le changement de domicile. Je vous vois partie pour de longs romans. Certainement j'irai à Anvers en décembre, pas avant. Je ne puis plus m'absenter cette année. Je me suis assez ennuyé en Bretagne et au surplus je n'étais pas très bien.* ***Il faut encore que je parle sur Zola le 1er octobre et voilà qui m'achève. Pour faire plaisir à Descaves et à ses amis. Juste cieux je n'aime pas du tout Zola, alors je parlerai de moi-même mais je n'aime pas beaucoup non plus.*** *Tout cela est bien ennuyeux. Tout Paris parle de l'Affaire Nozières* [sic]. *Il va y avoir dans l'ombre des incestes en masse. Cet été n'en finit pas. Je n'aime pas le soleil. On s'en doute un peu.* ***Le Voyage va être traduit en hollandais.*** *Je reprends samedi mon dispensaire. Tout cela est une telle farce !*
> ***Je vois que vous finirez par connaître le Voyage par cœur. Moi je ne l'ai jamais relu et ne le relirai jamais. Je trouve tout cela ennuyeux et plat à vomir. C'est curieux que tout ce cabotinage finisse par séduire le lecteur.*** *Je crois qu'il a envie d'en faire autant. Tout es là. Enfin on se connaît mal.* ***Nous sommes recouverts d'immondices civilisés.*** *N'oubliez pas de me donner votre nouvelle adresse.*
> *Amicalement*
> *Destouches »*

Le discours de la rupture :
Lucien Descaves sollicite son ami Céline à l'été 1933 en vue d'un discours de ce dernier en hommage à Zola, au pèlerinage annuel de Médan. Céline ne manifeste pas une grande admiration pour l'écrivain naturaliste et c'est par amitié pour Descaves qu'il accepte. C'est donc devant un public composé du tout Paris littéraire et autres notables que l'écrivain prend la parole, le 1er octobre 1933. Alors que les discours prononcés jusqu'alors restent dans le registre attendu de l'hommage, l'intervention de Céline tranche radicalement et provoque le scandale. L'assistance ignore tout du contenu de son allocution. L'écrivain, maîtrisant déjà parfaitement la mise en scène de son personnage public, choisit le contre-pied et donne la parole à Ferdinand Bardamu, le héros du *Voyage*. Il le laisse d'ailleurs sous-entendre à demi-mot : « Juste cieux je n'aime pas du tout Zola, alors je parlerai de moi-même ». Céline livre à travers Bardamu une vision sombre et profondément


PIGALL'S TABAC
BEL Propriétaire
Place Pigalle et 22, Boulevard de Clichy
TABACS DE LUXE
Consommations de Choix
TÉLÉPHONE PARIS-PROVINCE
Marcadet 72-00 - 72-01
Registre du Commerce : Seine 316 200
Paris, le 14 septembre 1933
Chère Amie. Vous voici toute stimulée par le changement de domicile. Je vous vois partie pour de longs romans. Certainement j'irai à Anvers en Décembre pas avant. Je ne puis plus m'absenter cette année. Je me suis assez ennuyé en Bretagne et au surplus je n'étais pas très bien. Il faut encore que je parle sur Zola le 1er Octobre et voilà qui m'achève. Pour faire plaisir à Descaves et à ses amis. Juste cieux je n'aime pas du tout Zola, alors je parlerai de moi même mais je n'aime pas beaucoup non plus. Tout cela est bien ennuyeux. Tout Paris parle de l'Affaire Nozières. Il va y avoir dans l'ombre des incestes en masse. Cet été n'en finit pas. Je n'aime pas le soleil. On s'en doute un peu. Le Voyage va être traduit en hollandais.


Je reprends samedi mon Dispensaire. Tout cela est une telle farce ! Je vous vois vous finirez par connaître le Voyage par cœur. Moi je ne l'ai jamais relu et ne le relirai jamais. Je trouve tout cela ennuyeux et plat à vomir. C'est curieux que tout le cabotinage finisse par séduire le lecteur. Je crois qu'il a envie d'en faire autant. Tout est là. Enfin on se connaît mal. Nous sommes recouverts d'immondices civilisés. N'oubliez pas de me donner votre nouvelle adresse.
Amicalement
Destouches

critique de la société française contemporaine. Si l'allocution commence par un authentique hommage au père des Rougon-Macquart, elle laisse rapidement transparaître toute la désillusion caractéristique de l'univers célinien. L'écrivain marque une césure définitive avec le naturalisme zolien, la Grande Guerre ayant discrédité les espoirs modernistes fondés sur le progrès scientifique et l'avènement d'une société plus juste. Céline enterre l'héritage naturaliste porté par Zola.

La traduction du *Voyage* :
Paru l'année précédente, *Voyage au bout de la nuit* avait fait sensation et propulsé Céline au-devant de la scène littéraire parisienne. Déjà traduit dans plusieurs langues, il adresse des instructions fermes à son traducteur hollandais J.A. Sandfort dans une lettre du 10 septembre 1933, exigeant de lui que son texte soit traduit *in extenso* : « à aucun prix une réduction du Voyage. Je n'en veux pas, ni du quart, ni d'une page, ni d'une ligne […] », avant d'ajouter « Il existe déjà 10 traductions étrangères de ce livre toutes absolument intégrales » (*Lettres*, n°33-93).
Née à Anvers en 1905, Évelyne Pollet prend l'initiative d'écrire à Céline après sa lecture du *Voyage au bout de la nuit,* qu'elle finira par « connaître par cœur ». Ils se rencontrent en mai 1933 et deviennent amants. Elle écrira en tout huit romans et recueils de nouvelles, dont un récit romancé de sa relation avec Céline, écrit en 1942 et publié en 1956 sous le titre *Escaliers* (La Renaissance du livre). Évelyne est le prénom de l'héroïne de *La Naissance d'une fée*, premier des trois ballets de *Bagatelles pour un massacre*.

Provenance :
Coll. particulière

Bibliographie :
Lettres, éd. Henri Godard et Jean-Paul Louis, Pléiade, 2009, n°33-94 (transcription fautive sur un mot)



23. [Louis-Ferdinand Céline] Anonyme

Tirage argentique d'époque
[Médan, 1er oct. 1933], 12,1 x 17 cm
Tampon du studio Meurisse au dos, beaux contrastes

Fameux cliché de Céline prononçant son discours en hommage à Zola

Devant un public que l'on devine nombreux, Céline est accoudé à la porte d'entrée du perron de la maison de Zola à Médan. Face à lui se tient l'allée des tilleuls, jadis plantée par l'écrivain naturaliste. Ce discours prononcé par Céline apparaît comme l'un des moments les plus marquants de cette cérémonie commémorative organisée chaque année depuis 1903.

Sur les circonstances du discours, voir la fiche précédente.

Iconographie :
Album Céline, éd. Frédéric Vitoux, Pléiade, 2023, p. 119

« Je ne veux pas narrer, je veux faire RESSENTIR »

24. Louis-Ferdinand Céline



Lettre autographe signée « Céline » à André Rousseaux
[Paris], 24 [mai 1936], 8 pp. grand in-4° sur papier quadrillé, à l'encre noire
Nombreux repentirs, caviardages et surcharges de la main de Céline
Quelques décharges d'encre, marques de pliures de l'époque
Sous chemise étui brune, demi veau, titre doré

Le roman français au défi de l´argot : les fondements de l'esthétique célinienne

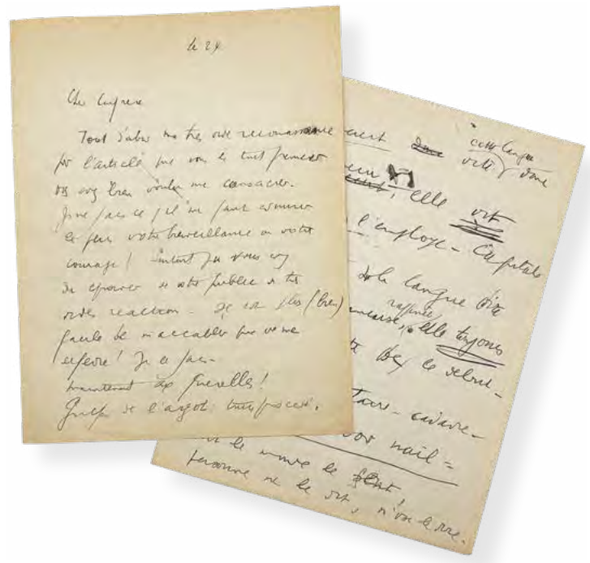
L'une des plus importantes, sinon la plus importante lettre de l'écrivain

« Une langue c'est comme le reste, ÇA MEURT TOUT LE TEMPS, ÇA DOIT MOURIR. Il faut s'y résigner, la langue des romans habituels est morte, syntaxe morte, tout mort. Les miens mourront aussi, bientôt sans doute, mais ils auront eu la petite supériorité sur tant d'autres, ils auront pendant un an, un mois, un jour, VÉCU. Tout est là. »

« Une lettre capitale pour la compréhension de l'art poétique de Céline » (Henri Godard, Pléiade)

> *« Cher confrère*
> *Tout d'abord ma très vive reconnaissance pour l'article que vous le tout premier vous avez bien voulu me consacrer. Je ne sais ce qu'il me faut admirer le plus, votre bienveillance ou votre courage ! Surtout que vous avez dû éprouver de votre public de très vives réactions. Il est plus (bien) facile de m'accabler que de me défendre ! Je le sais. Maintenant aux querelles !*
> *Griefs de l'argot : truc, procédé, manière, artifice… etc. !*
> *Mais non !* ***J'écris comme je parle, sans procédé, je vous prie de le croire. Je me donne du mal pour rendre le « parlé » en « écrit », parce que le papier retient mal la parole, mais c'est tout.*** *Point de tic ! Point de genre en cela ! De la condensation c'est tout. Je trouve quant à moi en ceci le seul mode d'expression possible pour l'émotion.* ***Je ne veux pas narrer, je veux faire RESSENTIR. Il est impossible de le faire avec le langage académique, usuel — le beau style.*** *C'est l'instrument des rapports, de la discussion, de la lettre à la cousine, mais c'est toujours de la grimace et du figé.* ***Je ne peux pas lire un roman en langage classique. Ce sont là des PROJETS de romans, ce ne sont jamais des romans. Tout le travail reste à faire. Le rendu émotif n'y est pas. Et c'est lui seul qui compte.*** *D'ailleurs cela est tellement exact que sans camaraderie, forcerie, complaisance, pénurie, on ne les lirait plus depuis longtemps !* ***Leur langue est impossible, elle est morte, aussi illisible (en ce sens émotif) que le latin. Pourquoi je fais tant d'emprunts à la langue, au « jargon », à la syntaxe argotique, pourquoi je la forme moi-même si tel est mon besoin de l'instant ? Parce que vous l'avez dit elle meurt vite cette langue. Donc elle a vécu, elle VIT tant que je l'emploie. Capitale supériorité sur la langue dite pure, bien française, raffinée, elle TOUJOURS MORTE, morte dès le début, morte depuis Voltaire, cadavre, dead as a door nail. Tout le monde le sent, personne ne le dit, n'ose le dire. Une langue c'est comme le reste, ÇA MEURT TOUT LE TEMPS, ÇA DOIT MOURIR. Il faut s'y résigner, la langue des romans habituels est morte, syntaxe morte, tout mort. Les miens***

→



mourront aussi, bientôt sans doute, mais ils auront eu la petite supériorité sur tant d'autres, ils auront pendant un an, un mois, un jour, VÉCU. Tout est là. Le reste n'est que grossière, imbécile, gâteuse vantardise. Dans toute cette recherche d'un français absolu il existe une niaise prétention, insupportable, à l'éternité d'une forme d'écrire, une seule, en français ! le joli style ! la jolie momie ! Bandelettes ! Ne rien risquer. Vite en momie ! *C'est le mot d'ordre de tous les lycées. Bandelettes ! Encore suis-je moins cruel qu'Élie Faure. « La plupart du temps les artistes sous prétexte d'art s'arrangent pour faire plus mort que la mort, ils lui ajoutent un poids spécifique que la mort n'a pas. La mort possède encore une espèce de vie… »*
Votre ami
Céline »

Paru le 12 mai 1936 chez Denoël, alors que se déroulent des événements politiques importants, *Mort à crédit* suscite une vive polémique dès sa sortie. Une large majorité de comptes rendus lui est défavorable. Jadis encenseurs du *Voyage*, Léon Daudet et Lucien Descaves, pour qui Céline fait imprimer des exemplaires nominatifs de *Mort à crédit*, tournent le dos à l'écrivain. Obscénité, grossièreté du vocabulaire ou encore désarticulation de la syntaxe sont autant de griefs portés contre le roman : « Pourquoi […] Céline s'obstine-t-il à se servir d'un style exécrable et qui, malgré son aspect de révolte et de libération, est, au fond, rempli de procédés bassement littéraires » (*La Dépêche de Toulouse*, 9 juin). Les critiques assassines sont légion : le livre est éreinté. Cette hostilité critique révèle le choc provoqué par une écriture en rupture avec les normes du roman traditionnel, rupture amorcée quatre ans plus tôt avec V*oyage au bout de la nuit et parachevée avec Mort à crédit.*

« Le prodigieux génie verbal de Céline » (André Rousseaux, *Le Figaro*, 23 mai 1936)
Journaliste pour le supplément littéraire du *Figaro*, André Rousseaux est le tout premier à publier un article laudatif du roman, le 23 mai, donnant le contrepied au reste de la vindicte. Dans sa réponse à Rousseaux, Céline explicite pour la première fois les fondements de sa poétique : « Je ne veux pas narrer, je veux faire ressentir ». La réponse de Céline dépasse ici la simple défense : elle constitue un véritable manifeste esthétique. Pour l'écrivain, l'enjeu central est celui de l'émotion, conçue comme seule garante de la force romanesque, et obtenue par une langue du « parlé » transposée à l'écrit. Cette lettre occupe ainsi une place essentielle dans l'esthétique célinienne. Comme le souligne Henri Godard, « Nulle part ensuite, ni dans les *Entretiens avec le professeur Y*, ni dans les propos tenus à l'occasion de la mort de Trignol, Céline ne donnera d'aperçus aussi profonds sur son recours à la langue populaire et à l'argot que dans cette lettre écrite sous le coup de sa déception devant l'accueil fait à *Mort à crédit* » (*Romans*, t. 1, Pléiade, p. 1413). Une déception mais aussi une rage transparaissent dans cette lettre-manifeste. Si Céline remercie d'abord son correspondant dans une écriture relativement maîtrisée, la rupture est marquée dans le texte au bas de la première page : « Maintenant aux querelles ! ». Touché à vif, l'écrivain voit sa graphie devenir progressivement fiévreuse et jalonnée de ratures, traduisant l'intensité émotionnelle du propos. Prenant la mesure de l'importance du texte, Rousseaux fait publier dans *Le Figaro* du 30 mai plusieurs extraits de la lettre. Ces extraits firent ensuite l'objet d'innombrables commentaires et études universitaires (voir *Bibliographie des articles de presse & des études en langue française consacrés à L.-F. Céline – 1914-1961*, Jean-Pierre Dauphin, éd. Du Lérot, 2011).
De la désastreuse réception critique du roman, entre hostilités et silences, Céline, l'orgueil blessé, est assailli par le ressentiment et cherche des coupables. Tenant *Mort à crédit* pour son véritable chef-d'œuvre, il se manifestera dix-huit mois plus tard, publiquement cette fois, dès l'ouverture de *Bagatelles pour un massacre*. Ainsi l'« émotion », pensée comme garante de la force littéraire selon l'écrivain, est avant tout distribuée aux « pauvres », du fait des souffrances qu'ils ont traversées. À l'inverse, le « bourgeois » serait, lui, dénué d'émotions, sauf d'« émotions lycéennes, des émotions livresques ».

Provenance :
André Rousseaux ; Catherine Rousseaux-Pélissier (par descendance) ; collection particulière

Bibliographie :
Romans, t. I, éd. Henri Godard, Pléiade, 1981, p. 1119-1120 ; *Lettres*, éd. Henri Godard et Jean-Paul Louis, Pléiade, 2009, n°36-28



« Vous êtes beaucoup trop con pour rien comprendre à rien… »

25. Louis-Ferdinand Céline

Lettre autographe signée « LF Céline » [à Roger Vailland]
[Korsør], 29 [janvier 1950], 3 p. in-folio sur papier vergé, à l'encre bleue

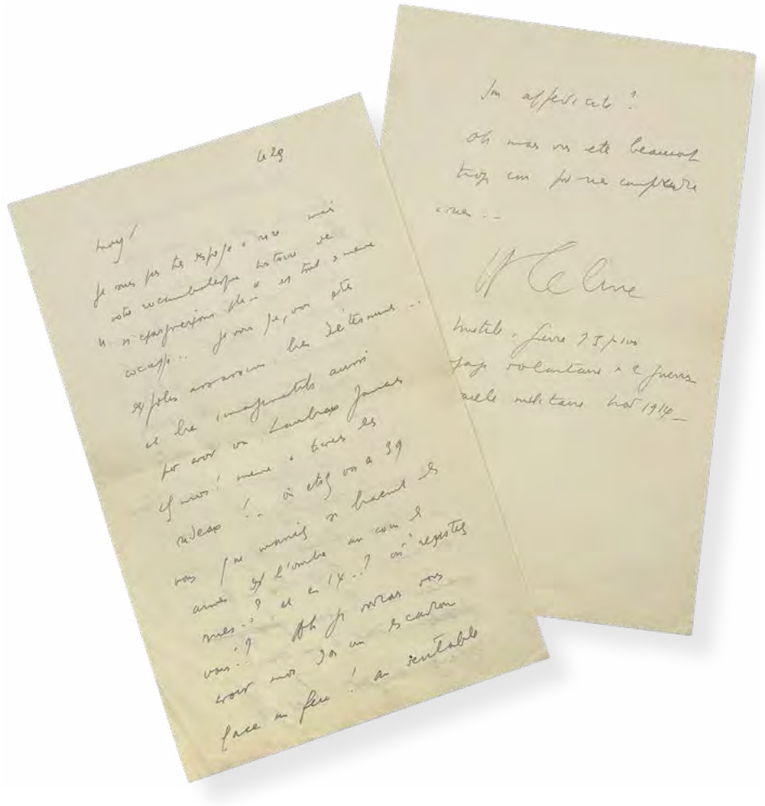
Projet d'assassinat de Céline : lettre inédite de l'écrivain, mêlant sarcasme et insulte, en réaction à l'article du résistant Roger Vailland « Nous n'épargnerions plus Louis-Ferdinand Céline », publié à l'occasion de la parution de *Casse-pipe*

« Je vois que vous êtes de jolis assassins bien déterminés »

« Monsieur,
Je ne suis pas disposé à rire mais votre rocambolesque histoire de « n'épargnerions plus… » est tout de même cocasse… ***Je vois que vous êtes de jolis assassins bien déterminés****… et bien imaginatifs aussi pour avoir vu Laubreaux jamais chez moi !* [Alain Laubreaux, journaliste collaborationniste à Je suis partout] *même à travers les rideaux !* ***Ou étiez-vous en 39 vous qui maniez si bravement les armes dans l'ombre au coin des rues… ? et en 14… ?*** *ou résistiez-vous…? Ah je voudrais vous voir moi dans un escadron face au feu ! au véritable combat des véritables hommes pas au « guet-apens » dans les escaliers sombres…*
Mais c'est beaucoup trop vous demander… ah la « société en décomposition » !... allez, allez comploter avec les dames Simone ou autre c'est votre lieu… Et bonjour à Chamfleury si vous le rencontrez ! C'était un brave homme et je crois un ami. – C'est bien la valise de Simone ~~que j'ai portée~~ dont je me suis chargé un jour ? Et de son appendicite ?
Oh mais vous êtes beaucoup trop con pour rien comprendre à rien.
LF Céline
Mutilé de guerre engagé volontaire des 2 guerres, invalide miliaire nov. 1914 »

Dans son article « Nous n'épargnerions plus Louis-Ferdinand Céline », publié par *La Tribune des Nations* le 13 janvier 195, Roger Vailland revient sur les circonstances dans lesquelles un groupe de résistants auquel il appartenait aurait envisagé d'exécuter l'écrivain, qui habitait alors l'appartement au-dessus de celui où ils tenaient leurs réunions, au 4, rue Girardon. Le projet aurait finalement été abandonné en considération du talent littéraire de Céline. Ce récit rétrospectif s'inscrit dans un contexte d'après-guerre marqué par les débats autour de la collaboration et de l'épuration.
Céline identifie rapidement son « tueur morveux », son « épurateur soi-disant » qu'il tourne en dérision dans *Féerie*. Il ne répondra directement à ce texte qu'en février 1958 dans *Le Petit Crapouillot*. Le « témoignage » de Vailland est démenti par Robert Chamfleury, chez qui les réunions de résistants avaient lieu, puis par Jacques Francis Rolland, fils de l'écrivain Louis Francis qui fréquentait l'atelier de Gen Paul avant-guerre.

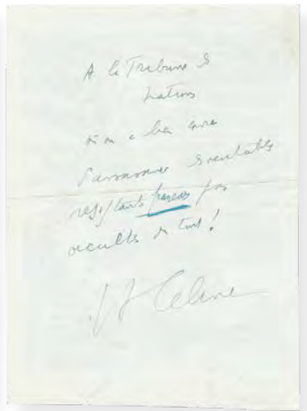
On retrouve un récit détaillé du projet d'assassinat de l'écrivain dans *Céline*, par Yves Buin (2022, Folio) : « Juillet 1943, un soir, dix résistants du réseau Champfleury-Mabille sont réunis, imprudemment, dans l'appartement de Robert Champfleury au quatrième



étage du 4, rue Girardon, au-dessous de l'appartement de Céline. Céline vient de recevoir le caricaturiste Ralph Soupault, secrétaire de la Fédération de Paris du P.P.F., et Alain Laubreaux, critique théâtral à Je suis partout.Céline les raccompagne. La descente de l'escalier est bruyante et ne peut échapper au groupe du quatrième qui, des fenêtres, observe le trio poursuivant sa discussion sur le trottoir. Une idée naît que formule l'un des résistants, Roger Vailland : « Et si l'on tuait Céline ? » Une grenade lancée du quatrième ferait l'affaire mais aurait pour conséquence de condamner l'appartement de Champfleury, plaque tournante de diverses filières de la Résistance – n'a-t-il pas abrité une réunion du prestigieux C.N.R. ? – et les mettrait en danger, lui et sa compagne. Puisque Céline est ainsi bien repéré, à l'occasion d'une autre visite des collaborateurs, il sera aisé à partir du petit square de l'avenue Junot de les mitrailler et de s'enfuir dans la nuit. Deux hommes suffiront. Une action classique de commando. Ni vu ni connu. Exit, Céline, l'infâme, et ses acolytes honnis. Ce scénario a existé. On l'a dit, Céline, sur liste noire, recevait des menaces fréquentes, anonymes. Dès la parution de Bagatelles, il prévoyait un règlement de comptes dont il serait la victime… »

Provenance :
Coll. particulière





26. Louis-Ferdinand Céline

Note autographe signée [à Roger Vailland]
Au verso d'une copie d'illustration photogravée, reproduisant la page 16 de l'*Illustré national*, n°52 [1915]
[Korsør, début 1950 ?], ½ p. in-4°

Violente dédicace adressée au résistant Roger Vailland, en réponse à son article publié dans *La Tribune des Nations* le 13 janvier 1950, intitulé « Nous n'épargnerions plus Louis-Ferdinand Céline »

Céline ne cessa de rappeler, durant son procès et après la guerre, notamment au cours d'entretiens avec des journalistes, son expérience de la Grande Guerre, à laquelle il renvoyait régulièrement ses détracteurs, affirmant avoir été laissé « invalide à soixante-dix pour cent », selon ses propres termes.

Sa virulente dédicace à Roger Vailland témoigne de la tonalité polémique de ses réactions dans le contexte de l'après-guerre et de l'épuration :

« À la Tribune des
Nations
où on a bien envie
d'assassiner des véritables
résistants français
pas occultes du tout !
LF Céline »

[Au recto :] L'illustration montre le futur Céline, alors maréchal des logis-chef Destouches du 12e cuirassiers, chargeant au feu, ce qui lui valut la médaille militaire.

Sur le contexte de l'article de Roger Vailland « Nous n'épargnerions plus Louis-Ferdinand Céline », voir la fiche précédente.

Provenance :
Coll. particulière



27. [Louis-Ferdinand Céline] Anonyme

Deux planches contact d'époque
[Meudon ?, mars 1955], env. 18,2 x 11,8 cm chaque sur papier Léonard, soit douze épreuves au total
Beaux contrastes, marges légèrement irrégulières
Cachet d'encre bleue au verso : « Ex Collectis Paul Chambrillon »

Céline immortalisé aux côtés de Michel Simon et Arletty pour l'enregistrement d'une lecture de *Mort à crédit* et *Voyage au bout de la nuit*

Ces photographies documentent une séance d'enregistrement organisée au début de l'année 1955 à l'initiative de Paul Chambrillon, au cours de laquelle Louis-Ferdinand Céline est photographié en compagnie de Michel Simon et Arletty. On peut distinguer Paul Chambrillon sur la troisième photographie de la première planche. Un second enregistrement est programmé à l'automne 1955.
La rencontre est gravée sur disque Uriana 33 tours. Face 1 : *Mort à crédit*, deux fragments dits par Arletty, et *Au nœud coulant* chanté par Céline ; face 2 : *Règlement* chanté par Céline et *Voyage au bout de la nuit*, fragments dits par Michel Simon.
On y distingue un Céline tout sourire, attitude peu fréquente dans son iconographie, aux côtés de ses deux amis. Dans une lettre à Augustin Tuset du 14 avril 1956, l'écrivain ne cache pas son enthousiasme quant au résultat de cet enregistrement : « Que ce disque vous plaise ! vous divertisse ! Il n'est pas tant de moments agréables ! » (*Lettres*, n°56-3).

Provenance :
Collection Paul Chambrillon (Drouot, 24 juin 2014, n°180) ; puis collection particulière

Bibliographie :
Cavalier de l'Apolacypse, [Gibault III], Mercure de France, 1985, p. 199 ; Lettres

« C'est le plus grand d'entre nous qui s'en va… »

28. [Céline] Lucien Rebatet

Carte autographe signée « Lucien » à Roland [Cailleux]
Paris, 3 juillet 1961, 2 p. petit in-12° en recto-verso

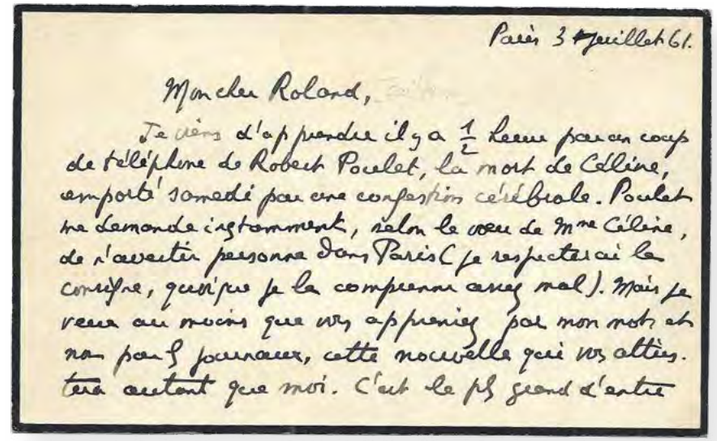
Exceptionnel témoignage de Rebatet réagissant à la mort de son ami Céline

« Mon cher Roland,
Je viens d'apprendre il y a 1/2 heure par un coup de téléphone de Robert Poulet, la mort de Céline, emporté samedi d'une congestion cérébrale. *Poulet me demande instamment, selon le vœu de Mme Céline* [Lucette Destouches]*, de n'avertir personne dans Paris (je respecterai la consigne, quoique je la comprenne assez mal). Mais je veux au moins que vous appreniez par mon mot et non par les journaux, cette nouvelle qui vous attristera autant que moi.* ***C'est le plus grand d'entre nous qui s'en va. Et il n'est même pas dans le Petit Larousse !*** *(Je voulais chercher son âge exact, je ne le trouve nulle part).*
J'irai à l'enterrement demain matin. *Je penserai à vous. Je sais que si vous aviez été à Paris, nous y serions allés ensemble. Je le dirai à sa femme.*
Gaston, au dernier cocktail Gallimard, l'autre semaine, se réjouissait très haut devant moi, « pour ceux que ça allait embêter », de la prochaine parution du Voyage et de Mort à Crédit dans la Pléiade. *Le seul vivant qui eût cet honneur avec Malraux (!) et Montherlant.*
Hélas ! Maintenant, ça va avoir l'air d'un hommage posthume.
Toutes mes amitiés à Marguerite et aux enfants.
Je vous embrasse
Lucien »

La mort de Céline :
Louis-Ferdinand Céline décède à son domicile de Meudon le 1er juillet 1961, probablement des suites d'une athérosclérose cérébrale, laissant son épouse, Lucette Destouches, veuve. Il est inhumé dans la plus grande discrétion au cimetière des Longs Réages le 4 juillet, en présence de sa fille Colette Destouches, Roger Nimier, Marcel Aymé, Claude Gallimard, Max Revol, Jean-Roger Caussimon, Renée Cosima, Lucien Rebatet, ainsi que des journalistes André Halphen et Roger Grenier.

Les éditions de la Pléiade :
La Pléiade constitue l'une des principales obsessions des dernières années de Louis-Ferdinand Céline. Une « fameuse idée », formulée dès 1956, revient à plusieurs reprises dans sa correspondance avec Gaston Gallimard : « Les vieillards, vous le savez, ont leurs manies. Les miennes sont d'être publié dans la « Pléiade » et édité dans votre collection de poche… Je n'aurai de cesse, vingt fois que je vous le demande. » (lettre à Gaston Gallimard, 24 octobre 1956). Ce sera chose faite, un an après sa mort.

Parcours croisés :
L'admiration de Lucien Rebatet pour *Voyage au bout de la nuit* et *Mort à crédit* s'étend également aux pamphlets antisémites de Céline, qu'il accueille avec enthousiasme. Le compagnonnage idéologique des deux hommes sous l'Occupation les rapproche par-delà leurs talents littéraires respectifs. Quand Céline fait publier *Les Beaux Draps* en 1941, son quatrième et ultime pamphlet, Rebatet enfonce le clou l'année suivante avec


Paris 3 juillet 61.

Mon cher Roland,

Je viens d'apprendre il y a ½ heure par un coup de téléphone de Robert Poulet, la mort de Céline, emporté samedi par une congestion cérébrale. Poulet me demande instamment, selon le vœu de Mme Céline, de n'avertir personne dans Paris (je respecterai la consigne, quoique je la comprenne assez mal). Mais je veux au moins que vous appreniez par mon mot et non par les journaux, cette nouvelle qui vous attristera autant que moi. C'est le plus grand d'entre nous qui s'en va. Et il n'est même pas dans le Petit Larousse! (je voulais chercher son âge exact, je ne le trouve nulle part).

J'irai à l'enterrement demain matin. Je penserai à vous. Je sais que vous auriez été à Paris, nous y serions allés ensemble. Je le dirai à sa femme.

Gaston, au dernier cocktail Gallimard, l'autre semaine, se réjouissait très haut devant moi, « pour ceux que ça allait embêter », de la prochaine parution du Voyage et de Mort à Crédit dans la Pléiade. Le seul vivant qui eût cet honneur avec Malraux (!) et Montherlant. Hélas! Maintenant, ça va avoir l'air d'un hommage posthume.

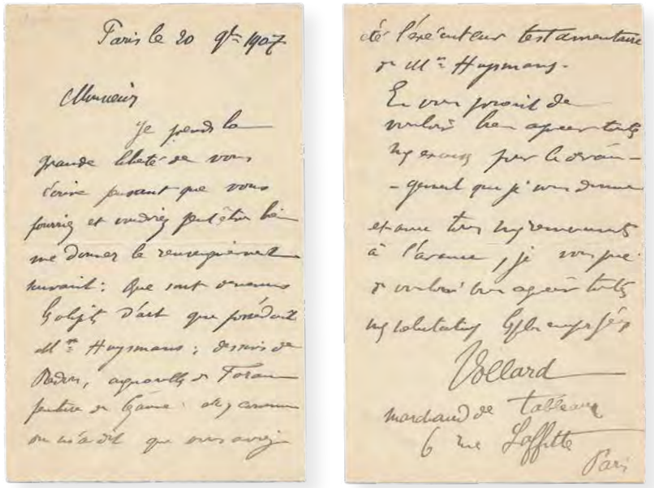
Toutes mes amitiés à Marguerite et aux enfants.

Je vous embrasse. Lucien

Les Décombres, publié chez Denoël (le même éditeur que pour les ouvrages de son ami). Les deux écrivains se retrouvent outre-Rhin, à Sigmaringen, après l'arrivée des Alliés, dans une atmosphère d'apocalypse. Céline reprend son activité de médecin tandis que Rebatet, grand mélomane, exerce celle de professeur de musique. Alors que Céline parvient à prendre la fuite vers le Danemark, l'auteur des Décombres est finalement arrêté à Feldkirch, en Autriche, le 8 mai 1945.

Journaliste et activiste d'extrême droite belge, Robert Poulet est l'éditeur du *Pont de Londres*, seconde partie de *Guignol's Band*, publiée en 1964. De ce dernier, Céline dira dans l'incipit de *Rigodon* : « Je vois bien que Poulet me boude… Poulet Robert condamné à mort… il parle plus de moi dans ses rubriques… autrefois j'étais le grand ceci… l'incomparable cela… maintenant à peine un petit mot accidentel assez méprisant. Je sais d'où ça vient, qu'on s'est engueulés… à la fin il m'emmerdait à tourner autour du pot !… vous êtes sûr que vos convictions ne vous ramènent pas à Dieu ! »

Provenance :
Coll. particulière



« Dessins de Rodin, aquarelles de Forain, peinture de Cezanne etc. »

29. [Cézanne] Ambroise Vollard

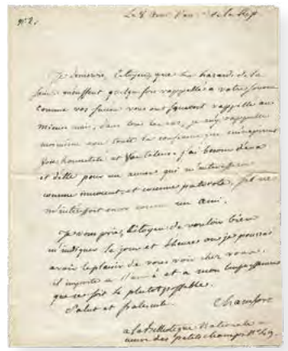
Lettre autographe signée « Vollard » [à Lucien Descaves]
Paris, 20 nov. 1907, 2 p. in-12°, en recto-verso, sur papier vergé

Rare lettre du marchand d'art, témoignant de sa perpétuelle quête d'œuvres

« Monsieur,
Je prends la grande liberté de vous écrire pendant que vous pourriez et voudriez peut-être bien me donner le renseignement suivant : Que sont devenus le objets d'art que possédait Mr Huysmans : dessins de Rodin, aquarelles de Forain, peinture de Cézanne etc ; comme on m'a dit que vous aviez été l'exécuteur testamentaire de Mr Huysmans.
En vous priant de vouloir bien agréer toutes mes excuses pour le dérangement que je vous donne et avec tous mes remerciement à l'avance, je vous prie de vouloir bien agréer toutes mes salutations les plus empressées.
Vollard
Marchand de tableaux
6 rue Laffitte Paris »

On ignore par quel moyen Vollard eut connaissance du testament de Huysmans. Celui-ci mentionnait notamment une nature morte de Cézanne, cédée à Jean de Caldain (futur biographe de l'écrivain), ainsi qu'une aquarelle de Forain. Outre ces œuvres originales, on relève des eaux-fortes (*La Dentelière*) de Rops sur Japon. Aucune mention, toutefois, de dessins de Rodin. (Huysmans, *Cahiers de l'Herne*, André Guyaux, 1985, pp. 30-34)
On connaît les liens tout particuliers qui unirent Cézanne et Vollard dès 1895. Flairant la bonne affaire, le jeune marchand racheta tout l'atelier du maître aixois en 1899. Cette démarche de Vollard n'était pas due au hasard : c'est lui-même qui contribua à la valorisation des toiles de Cézanne.

Provenance :
Coll. particulière



« Il importe à l'accusé et à mon empressement que ce soit le plus tôt possible »

30. Sébastien-Roch Nicolas de Chamfort

Lettre autographe signée « Chamfort » à Guillaume Alexandre Tronson du Coudray
S.l, « 8 août, l'an 2 » [1793], 1 p. petit in-4° sur bifeuillet vergé
Adresse autographe sur la quatrième page
Filigrane : Blason à double croix de Saint-André avec initiales «SKW» sur un écu entouré de lambrequins ornementaux et sommé d'un oranger (Gaudriault, p. 51)

Chamfort tente de trouver un appui officieux auprès du célèbre avocat après l'arrestation de son collègue Carra, bibliothécaire de la nation

« Je désirerois, Citoyen, que les hasards de la société m'ussent quelquefois rappellé à votre souvenir comme vos succès vous ont souvent rappelé aux miens mais, dans tous les cas, je m'y rappelle moi-même avec toute la confiance que m'inspire votre honnêteté et vos talens. ***J'ai besoin d'eux et d'elle pour un accusé qui m'interesseroit comme un innocent, et comme patriote, s'il ne m'interesseroit encore comme un ami.*** *Je vous prie, Citoyen de vouloir bien m'indiquer le jour et l'heure ou je pourrai avoir le plaisir de vous voir chez vous.* ***Il importe à l'accusé et à mon empressement que ce soit le plus tôt possible.***
Salut et fraternité
Chamfort »

Au lendemain de la chute de la monarchie, le ministre de l'Intérieur Roland nomme conjointement Jean-Louis Carra et Chamfort « à la place de bibliothécaires pour la Bibliothèque nationale, aux appointemens de 4 000 livres chacun... ». Cette nomination vise à récompenser le « civisme » et l'engagement révolutionnaire des deux hommes, en particulier celui de Carra, dont l'action en faveur du renversement de la monarchie est alors largement reconnue. Si le tandem est officiellement placé à la tête de l'institution, Carra participe toutefois peu à son administration effective. Rapidement absorbé par ses activités politiques et ses missions auprès des armées, il laisse l'essentiel de la gestion quotidienne à Chamfort.

La situation de Carra se dégrade brutalement en 1793. Isolé politiquement et abandonné par une grande partie de ses anciens soutiens, il est arrêté puis traduit devant le Tribunal révolutionnaire dans le cadre du procès des Girondins. Alors que plusieurs de ses anciens amis prennent leurs distances avec lui, Chamfort se distingue par sa fidélité. Malgré les menaces qui pèsent également sur sa propre personne, il s'emploie à organiser la défense de son collègue et ami. Le 8 août 1793, il sollicite ainsi le célèbre avocat Tronson du Coudray afin qu'il accepte de défendre Carra. Démarche est d'autant plus remarquable que Chamfort est lui-même attaqué pour ses positions politiques et bientôt inquiété par les autorités révolutionnaires. Si Tronson du Coudray ne devient finalement pas le défenseur officiel de Carra ; ce dernier aura Guigné pour défenseur officieux. Tronson du Coudray défendra quant à lui Marie-Antoinette deux mois plus tard. Carra est condamné à mort avec les Girondins et exécuté le 1er novembre 1793.

Provenance :
Coll. particulière

Littérature :
Lettre mentionnée mais non transcrite dans *Jean-Louis Carra (1742-1793), parcours d'un révolutionnaire*, Stefan Lemny, L'Harmattan, 2000, p. 260

« Chateaubriand parle déjà de son retour... »

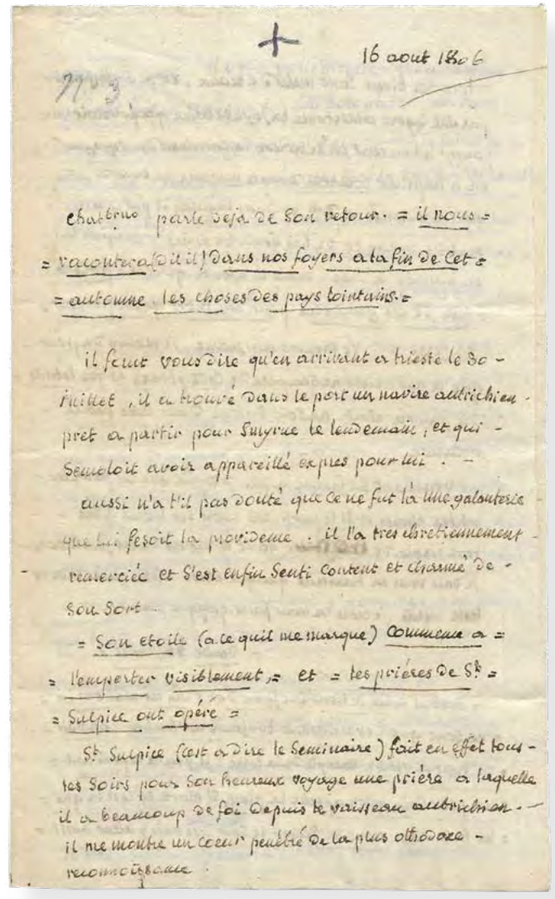
31. [Chateaubriand] Joseph Joubert

Lettre autographe signée (paraphe) à Mme de Vintimille
[Paris], 16 août 1806, 4 pp. in-12°, à l'encre brune
Plusieurs caviardages et surcharges de la main de Joubert

Précieux témoignage de Joubert sur les pérégrinations italiennes de son ami Chateaubriand, en partance pour l'Orient

« ***Chateaubriand parle déjà de son retour. «Il nous racontera, dit-il, dans nos foyers, à la fin de cet automne, les choses des pays lointains.»***
Il faut vous dire qu'en arrivant à Trieste, le 30 juillet, il a trouvé dans le port un navire autrichien, prêt à partir pour Smyrne le lendemain et qui semblait avoir appareillé exprès pour lui. Aussi n'a-t-il pas douté que ce ne fût là une galanterie que lui faisait la Providence. Il l'a très chrétiennement remerciée et s'est enfin senti content et charmé de son sort.
«Son étoile, à ce qu'il me marque, commence à l'emporter visiblement et les prières de Saint-Sulpice ont opéré.» *Saint-Sulpice, c'est-à-dire le séminaire, fait en effet, tous les soirs, pour son heureux voyage, une prière à laquelle il a beaucoup de foi depuis le vaisseau autrichien* […] *On a imprimé ce matin dans le Mercure un bout de lettre qu'il a adressé à Bertin et dans laquelle il parle assez mal de Venir et de ses gondoles noires.* […] ***Il ajoute «qu'il a pris une de ces gondoles pour un mort qu'on portait en terre.» Je meurs moi-même, je meurs de peur que le Publiciste*** [devenu plus tard *Le Journal des débats*] ***ne s'empare de cette phrase et que l'étoile du pauvre Chateaubriand ne soit battue dans cette petite occasion.***
Vraiment, sa femme entend mieux les petites choses et, si le Publiciste lisait ses lettres, il les trouverait de bon goût et dignes de ses feuilletons. […] *Cette plume vive et leste mérite, je crois, de vous faire quelque plaisir.*
[Ici Joubert reproduit la lettre de Madame de Chateaubriand du 26 juillet, n°139 142]. *Je n'ai pas sous les yeux la deuxième lettre à ma femme, et qui est encore plus piquante. Au moment où elle l'écrivait, son mari était parti la veille à dix heures du soir.* ***Il voyage toujours la nuit, comme vous voyez*** […] *Dieu les conduise et les ramène tous les deux ! J'attends la femme et le mari. Nous consolerons celle-ci du mieux que nous pourrons. C'est fâcheux de ne pouvoir espérer des nouvelles de l'autre que par son retour et sa présence.* ***Enfin, il faut espérer que la même Providence que vous lui assignez ainsi que moi, et qui l'a suivi jusqu'au port, ne l'abandonnera pas et l'y ramènera.*** *Ici finissent mes fonctions de nouvelliste et je donne ma démission. »*

Rendu aux lettres, Chateaubriand conçoit le projet d'une épopée chrétienne, où seraient mis en présence le paganisme expirant et la religion naissante. Désireux de visiter par lui-même les lieux, il quitte Venise pour l'Orient le 28 juillet 1806. Laissant derrière lui une épouse aimante et patiente, il traverse Trieste, la Dalmatie et Corfou, puis débarque dans le Péloponnèse le 10 août. Il parcourt ensuite la Grèce, l'Asie Mineure, la Palestine et l'Égypte avant de revenir en France dans le courant de l'année 1807.


16 août 1806

Chateaubriand parle déjà de son retour. = il nous =
= racontera, dit-il, dans nos foyers à la fin de cet =
= automne les choses des pays lointains. =

il faut vous dire qu'en arrivant à trieste le 30 -
juillet, il a trouvé dans le port un navire autrichien -
prêt à partir pour Smyrne le lendemain ; et qui -
semblait avoir appareillé exprès pour lui. -
aussi n'a-t-il pas douté que ce ne fut là une galanterie -
que lui faisait la providence. il l'a très chrétiennement -
remerciée et s'est enfin senti content et charmé de -
son sort.
= son etoile (a ce qu'il me marque) commence à =
= l'emporter visiblement = et = les prières de St =
= Sulpice ont opéré =
St Sulpice (c'est à dire le Séminaire) fait en effet tous -
les soirs pour son heureux voyage une prière à laquelle
il a beaucoup de foi depuis le vaisseau autrichien. -
il me montre un cœur pénétré de la plus orthodoxe -
reconnoissance.

Chateaubriand fait la connaissance de Joubert en 1801 par le truchement de Louis de Fontanes, dans le salon parisien de Pauline de Beaumont. Il édite, en 1838, pour le cercle restreint de ses amis, le premier *Recueil des pensées de M. Joubert*, choisies parmi les quinze mille pages de ses carnets.

Dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand esquisse en quelques traits le portrait de Madame de Vintimille : « Femme d'autrefois, comme il en reste peu, [elle] fréquentait le monde et nous rapportait ce qui s'y passait » (t. II, p. 263).

Provenance :
Coll. P.E.R.

Bibliographie :
Correspondance générale, t. II, éd. Rémy Tessonneau, William Blake & Co. Edit, Bordeaux, 1996, n°141

« Je meurs par morceaux »

32. François-René de Chateaubriand

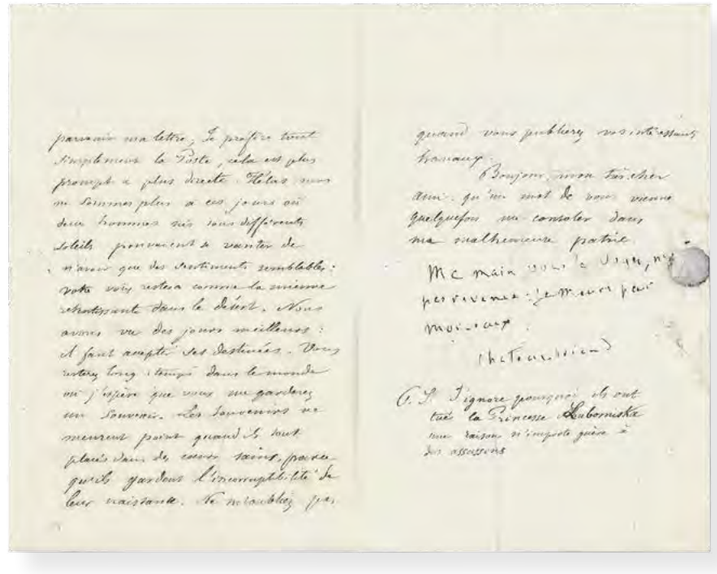
Lettre signée « Chateaubriand » (avec trois lignes autographes) à John Wilson Croker
Paris, 29 mars 1844, 3 p. in-8°,
La lettre est sans doute dictée par Chateaubriand à son secrétaire de l'époque Julien Danielo
Adresse sur la quatrième page : à West-Moseley (Surrey), marques de compostage

Bouleversante lettre du crépuscule à l'une de ses admirations littéraires anglaises

« Les souvenirs ne meurent point quand ils sont placés dans des cœurs saints, parce qu'ils gardent l'incorruptibilité de leur naissance »

Il remercie son ami de sa « bonne amitié ; ***elle me console au bord de la tombe où je ne tarderai pas à descendre.*** *Votre erreur touchant mon frère est bien naturelle* [Jean-Baptiste de Chateaubriand, guillotiné avec une partie du reste de la famille, en 1794]*, ce sont des méprises fort faciles et dans lesquelles doivent souvent tomber les étrangers.* ***J'ai trouvé le moyen d'insérer votre nom*** [dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, allusion au livre IX du tome II, consacré aux gloires littéraires d'outre-Manche] ***parmi ceux des amis que j'avais autrefois en Angleterre.*** *N'ayant rien de secret à vous dire je n'ai point voulu importuner Sir Anthony Perrier qui avait la bonté de me faire offrir un moyen de vous faire parvenir ma lettre* […] ***Hélas, nous ne sommes plus à ces jours où deux hommes nés sous différents soleils pouvaient se vanter de n'avoir que des sentiments semblables : votre voix restera comme la mienne retentissante dans le désert.*** *Nous avons vu des jours meilleurs :* ***il faut accepter ses destinées.*** *Vous resterez long temps dans le monde où j'espère que vous me garderez un souvenir.* ***Les souvenirs ne meurent point quand ils sont placés dans des cœurs saints, parce qu'ils gardent l'incorruptibilité de leur naissance.*** *Ne m'oubliez pas quand vous publierez vos intéressants travaux.*
Bonjour à mon très cher ami, qu'un mot de vous vienne quelquefois me consoler dans ma malheureuse patrie.
[Bien que souffrant, Chateaubriand trouve un regain de force pour rajouter de sa main de sa main tremblante ces quelques lignes :]
Ma main vous le voyez, n'est pas revenue. Je meurs par morceaux.
Chateaubriand
P.S. ***J'ignore pourquoi ils sont tué la Princesse Lubomirska, une raison n'importe guère des assassins.*** [allusion à l'exécution Rosalie Lubomirska sous la Grande Terreur, le 30 juin 1794]

Chateaubriand découvre l'Angleterre lors d'un premier séjour londonien en 1793. Il est alors dans un certain dénuement. Sa nomination au poste d'ambassadeur dans la capitale anglaise au tournant des années 1820 lui ouvre les portes du cénacle littéraire britannique. N'ayant jamais caché son admiration pour la littérature anglaise, il y consacre un chapitre



entier dans ses *Mémoires*. Le nom de John Wilson Croker y figure une première fois aux côtés de Thomas Moore, Campbell, Rogers, Crabbe, Wordsworth, Southey, Hunt, Knowles, lord Holland et Canning (t. II, livre IX, p. 199, Garnier, 1910).
Plus tard, Chateaubriand revient sur ses liens avec Croker : « M. Croker, membre de l'Amirauté, célèbre comme orateur et comme écrivain, appartenait à l'école de M. Pitt, ainsi que M. Canning ; mais il était plus détrompé que celui-ci. Il occupait à White-Hall un de ces appartements sombres d'où Charles Ier était sorti par une fenêtre pour aller de plain-pied à l'échafaud. […] M. Croker vint, il y a deux ans [1822], me visiter à l'Infirmerie de Marie-Thérèse. Il m'a fait remarquer la similitude de nos opinions et de nos destinées. Des événements nous séparent du monde ; la politique fait des solitaires, comme la religion fait des anachorètes. Quand l'homme habite le désert, il trouve en lui quelque lointaine image de l'être infini qui, vivant seul dans l'immensité, voit s'accomplir les révolutions des mondes. » (*ibid.*, tome IV, livre IX, p. 263)

Homme politique comme Canning et lord Holland, membre du parlement et membre d'un cabinet tory, John Wilson Croker (1780-1857) se livra avec ardeur à ses goûts littéraires, multipliant les livres d'histoire et les écrits de circonstance, critique infatigable et poète à ses heures pour chanter les victoires anglaises.

Lettre inédite.

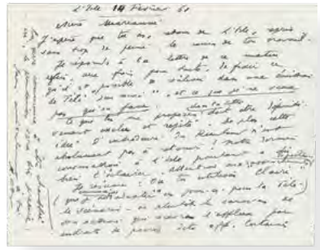
Provenance :
Coll. particulière

« Cette idée d'introduire du Rimbaud n'est absolument pas à retenir ! »

33. René Char

Lettre autographe signée « R. Char » à Marianne Oswald
L'Isle[-sur-Sorgue], 14 fév. [19]61, 2 p. in-8° oblongues
Quatre mots soulignés, sans doute par Marianne Oswald
Fentes aux plis, deux mots caviardés par Char et deux surcharge de sa main
Infime manque en marge inférieure

Le poète pose sèchement ses conditions pour une prochaine émission télévisée à lui consacrée



« Chère Marianne,
J'espère que tu as, retour de l'Isle, repris sans trop de peine le cours de ton travail. Je réponds à ta lettre de ce matin afin, une fois pour tout, de fixer ce qu'il est possible de réaliser dans une émission de Télé 'sur moi', et ce que je ne veux pas qu'on fasse. Ce que tu me proposes dans ta lettre doit être définitivement exclu et rejeté. ***De plus cette idée d'introduire du Rimbaud n'est absolument pas à retenir !*** *Notre dernière conversation à L'Isle pourtant a dû bien t'éclairer.* ***Attention aux rapprochements de poètes…*** *Je résume :* ***Ou tu utilises 'Claire' (que j'ai commencé d'adapter ces jours-ci pour la Télé), le scénario – ou plutôt le canevas de son action qui recevra l'afflux par endroits de poèmes dits off. Certains tableaux : le 3, le 7 supprimés ; le 5, le 8 remaniés ; à la place du 7, des extraits de 'Feuillets d'Hypnos' lus off sur des images****… de paysages arides du désert etc. Tout cet ensemble nourri d'images, d'êtres appropriés ; ou alors nous abandonnons très simplement et naturellement le projet de cette émission. Tu ne dois pas être chagrinée à cause d'un projet avorté. C'est aussi, dans la vie, tous les jours.*
Je crois que ma proposition permet de faire une belle, une originale, une chaleureuse chose dans laquelle le poème proprement dit prendrait une place importante. ***Pour te la faciliter je propose un autre titre que 'Claire', celui de 'Pays de R. Char' ou tout autre.***
Dis-moi rapidement, je te prie, ce que tu décides à partir de ma proposition. ***Il est indispensable aussi, si le film se faisait, de prendre un réalisateur intelligent et sensible.*** *Par seulement un technicien. D'autre part je n'ai rien contre l'assistant* [Fernand] *Marzelles s'il est dirigé et assistant seulement. La terre commence à être chauffée ici* […]
Bien amicalement à toi
R. Char »

Paru en novembre 1949 chez Gallimard, *Claire* est une pièce en dix tableaux, pour un Théâtre de verdure, ayant pour principal personnage une rivière, symbolisée par une jeune fille. Écrits entre 1943 et 1944 – lorsque le poète était engagé dans la Résistance sous le nom de Capitaine Alexandre – les *Feuillets d'Hypnos* ne furent publiés qu'à la fin de la guerre, en 1946. D'abord édités séparément, les *Feuillets* ont ensuite intégré le recueil *Fureur et mystère* (1948), prenant place entre *Seuls demeurent* (1945) et *Le Poème pulvérisé* (1947). Marianne Oswald (1901-1985), chanteuse et actrice, amie des poètes, était une remarquable diseuse. Elle participa à des émissions radiophoniques et télévisées consacrées à la poésie.

Provenance :
Succession Marianne Oswald

« La dentelle accidentelle / Du rose ouvre la mer »

34. Jean Cocteau

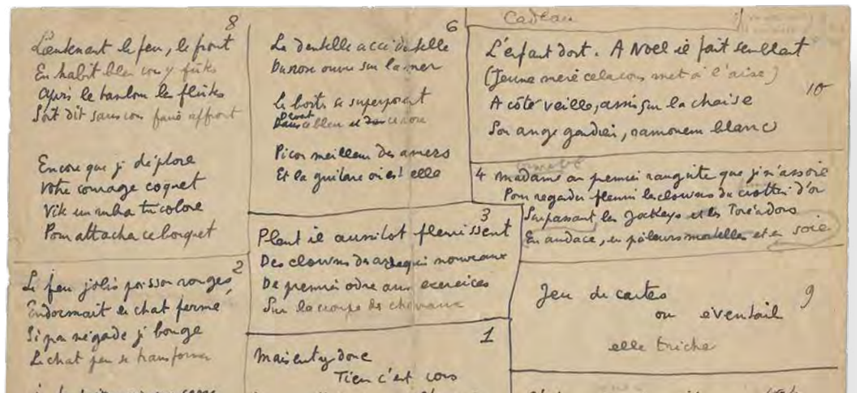
Dix poèmes autographes préparatoires : « Cadeau » [*Le Mirliton d'Irène*]
S.l.n.d. [c. 1919 – 1921], 1 p. grand in-8° oblongue
Chaque poème a été délimité de la main de Cocteau par des cases
Léger manque au coin inférieur droit (sans manque de texte), marques de pliures
Une petite décharge d'encre et un caviardage, quelques surcharges à la mine de plomb, le tout de la main de Cocteau
[*A verso* :] Une reproduction du portrait de Jean Cocteau par Pablo Picasso en 1916, annotation autographe de Cocteau à la mine de plomb

Ensemble de dix poèmes, la plupart inédits, pour « Le Mirliton d'Irène », parus dans son recueil *Vocabulaire*

« Le Mirliton d'Irène » est une allusion à Irène Lagut, artiste-peintre et élève de Picasso, comme que le confirme cet extrait d'une lettre de Cocteau à celle-ci, en date du 8 octobre 1919 : « Me voilà couché, Irène, avec une extinction de voix ridicule. «Je suis un mirliton entouré de vers tristes», dirait le poète » (*Bulletin d'information*, Société des amis de Jean Cocteau, avril 1922). Conformément au souhait de Cocteau de revaloriser le lieu commun en poésie, ce dernier pourrait avoir puisé ses inspirations dans les mauvais vers comparables à ceux que l'on fait imprimer sur des bandes de papier dont on entoure les pâtisseries. Une autre hypothèse, ainsi que le souligne Michel Décaudin, peut être celle de vers de circonstances, tels que les « madrigaux » composés par Mallarmé et publiés en 1919 aux Éditions de la Sirène. Enfin, Cocteau attribue lui-même à ces vers mallarméens la « grâce d'une époque japonaise, d'éventails, d'albums, de sacs à bonbons […] » (*Le Rappel à l'ordre*, Stock, p. 80).
De cette partie du recueil, ici titrée « Cadeau », Cocteau n'en retiendra que trois poèmes. La case « 2 » deviendra *Chat* ; la « 9 », *Prise sur le fait* ; et enfin la « 10 », *Minuit*. Tous trois sont ici dans leur version définitive si l'on ne tient pas compte de l'alinéa pour *Minuit* au deuxième vers, présent dans le recueil publié. La période de rédaction de *Vocabulaire* s'étend de la fin de l'année 1919 à l'automne 1921. On pourrait donc sans risque situer la rédaction de cet ensemble à cette époque. L'essentiel de ce projet de dix poèmes fut largement remanié par Cocteau avant publication.
Vocabulaire marque chez Cocteau la transition entre une forme de poésie héritée de l'avant-garde et celle d'une facture plus classique, préfigurant *Plain-chant* ou *Le Requiem*.

Provenance :
Librairie Bernard Loliée

Bibliographie :
Œuvres poétiques complètes, éd. Michel Décaudin, Pléiade, 1999, p. 308-310



« La poésie est une langue à part »

35. Jean Cocteau

Manuscrit autographe (signé en divers endroits) de premier jet pour le recueil *Clair-obscur* S.l.n.d. [c. 1952-1954], 296 pages in-4° et 56 pages in-8°, principalement sur vélin provenant de blocs des papeteries Lalo ; trois fonds cartonnés ont également servi de supports aux brouillons, ainsi qu'une enveloppe ; s'y ajoutent 5 ff. in-folio de papier à dessin provenant d'un bloc à spirale. Une trentaine de poèmes sont accompagnés de leur copie carbone. La plupart des pages sont écrites au stylo-bille bleu, une trentaine au crayon, quatre au stylo-bille vert pâle sur papier ligné. Le tout est rassemblé dans une chemise ocre, titrée par Cocteau « Esquisses pour Clair-obscur ». Ce corpus, formant plus de 350 pages d'esquisses, notes, brouillons et mises au net intermédiaires, porte d'innombrables caviardages, ratures et surcharges, permettant de prendre la mesure, dans toute son ampleur, de la genèse du recueil. Quelques feuillets sont effrangés en marge haute (sans atteinte aux textes) ; on relève aussi quelques insolations, sans gravité.

Exceptionnel corpus préparatoire de *Clair-obscur*, enrichi de cinq dessins originaux

L'un des plus importants recueils poétiques de la maturité de Cocteau, pour partie en hommage aux maîtres espagnols

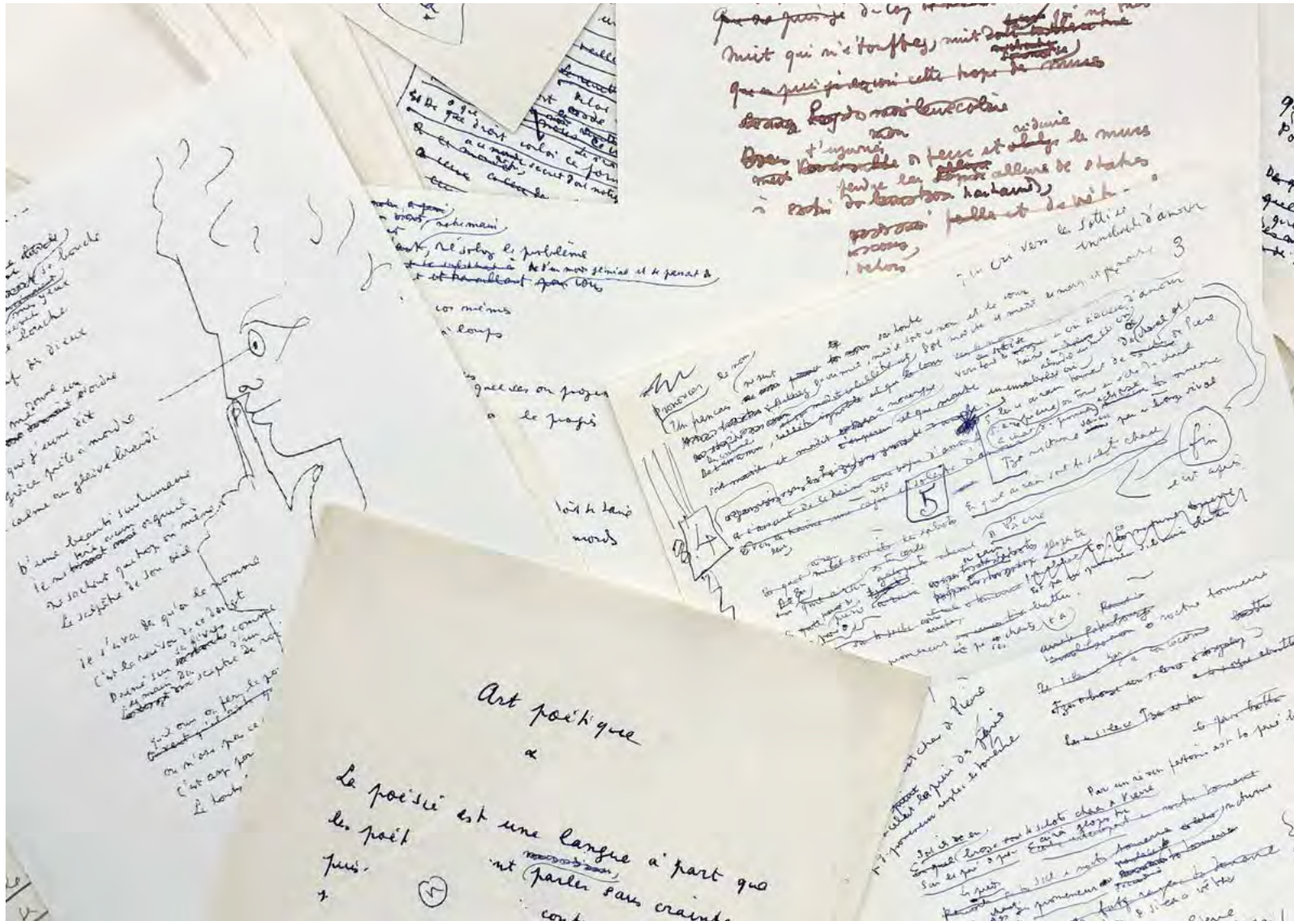
Le présent manuscrit constitue la toute première élaboration du recueil *Clair-obscur*, témoignage d'une laborieuse et complexe mise en œuvre poétique. Les variantes, plus tard écartées du recueil définitif, sont innombrables. Si la composition se situe principalement entre août 1952 et juillet 1954, Cocteau émet vraisemblablement le désir d'aller « jusqu'au bout de Clair-obscur » lors de l'élaboration de son « Hommage à Picasso », vers la mi-juin 1953. En août de la même année, il conçoit « Hommages et poèmes espagnols » comme la partie centrale (« Obscur » dans le recueil), mais souhaite les entourer d'un début et d'une fin « en clair » (*Le Passé défini*, t. II, Gallimard, 1985, p. 157, 165). Ainsi, la division du livre en trois parties distinctes est présente très tôt. En témoigne le plan de cette toute première ébauche : « 1. La petite préface – avec étoile et note à la fin du livre. / 2. Choix sévère des poèmes non espagnols. / 3. Suite espagnole (datée) / 4. Il faudrait finir sur un chef d'œuvre – mais voilà ! »
Si ce corpus témoigne de l'effervescence et de l'enthousiasme du poète lors de la rédaction de son recueil, on note que cette ambitieuse entreprise poétique a été soigneusement élaborée par Cocteau.
La célèbre petite préface du recueil est fixée dès cette première ébauche, dans une version plus complète que celle publiée, comportant un second paragraphe écarté dans le corpus préparatoire suivant : « La poésie est une langue à part que les poètes peuvent parler sans crainte puisque les foules ont coutume de prendre pour cette langue une certaine façon de parler la leur / La poésie oblige à nouer et dénouer le fil du verbe de telle sorte que sa pelote déroute et jamais ne se dévide jusque dans la rue ».

Cinq dessins originaux accompagnent ce dossier préparatoire : outre un très beau profil en partie superposé à un poème, Cocteau a dessiné une belle scène espagnole dans laquelle s'enchevêtrent taureaux, toréadors et danseuses de flamenco. Sur d'autres feuillets, des petits dessins, esquisses informes et ondulations accompagnent et prolongent l'écriture tourmentée des brouillons, contrastant avec la graphie des manuscrits achevés. Les vers occupent parfois la page en diagonale ou dans tous les sens, offrant un ensemble d'une étonnante richesse graphique produite par l'écriture elle-même, comme de véritables œuvres.

Cet ensemble donne un panorama très complet de l'avant-texte et révèle les diverses étapes du travail du poète, offrant une immersion au cœur de son processus créatif. Tandis que certains feuillets témoignent de notes jetées s'ajoutant à des brouillons déjà surchargés de biffures, d'autres pages présentent des formes quasi-définitives de poèmes mis au net, dont certains signés et datés.
Outre les dates, on relève d'importantes précisions ; ainsi sur un brouillon des trois premières strophes de l'*Hommage à Goya* : « L'Hommage à Goya a été écrit le même jour mais l'Hommage à Gréco était fait dans ma tête depuis Tolède ». En plus d'indications chronologiques ou contextuelles, Cocteau a pu ajouter aux marges des notes prises pour mémoire, sans rapport direct avec le texte.
Les poèmes de la dernière partie, où la recherche formelle est la plus poussée, portent la trace des hésitations et réécritures successives. Ainsi, les brouillons pour *Hommage à Pouchkine* occupent dix feuillets, dont neuf datés. Les étapes de la fabrication du poème s'échelonnent du 25 juin au 5 juillet 1954. Le dernier feuillet donne une autre version de la strophe finale, encore très raturée. Une série de notes rédigées durant sa composition ainsi qu'une épreuve et deux dactylogrammes sont aujourd'hui conservées à la *BHVP*. On relève par ailleurs un autre manuscrit préparatoire, aujourd'hui conservé dans une collection particulière, auquel manquent dix-sept pages. Le recueil est publié aux Éditions du Rocher, à l'automne 1954.

Provenance :
Carole Weisweiller

Bibliographie :
Œuvres poétiques complètes, éd. Michel Décaudin, Pléiade, 1999, p. 835-967

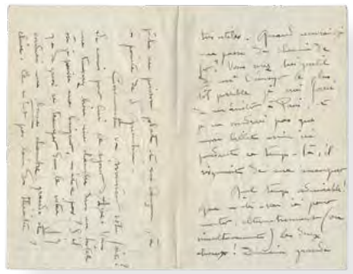


« Missy ne peut pas quitter sa maison pleine d'amis »

36. Sidonie Gabrielle Colette

Lettre autographe signée « Colette Willy » à Albert Michel
[Saint-Quentin, c. 15 mai 1909 ?], 4 p ? in-12° à l'encre noire, sur papier vert pâle
Annotation autographe de Willy Michel en marge inférieure de la quatrième page

Belle lettre écrite lors de la tournée Baret, au printemps 1909



« Cher ami, je vous ai envoyé une carte postale hier. Je ne sais pas encore la date de mon arrivée, mais je vous préviens lâchement que j'arriverai le plus tard possible – et seule, malheureusement. ***Missy ne peut pas quitter sa maison pleine d'amis.***
D'ailleurs, Vouthier et Verneuil, qui ont joué Claudine (et très bien) à Lyon, donneront à leurs camarades des indications très utiles. […] *Quel temps admirable ! Que n'êtes-vous ici pour monter, alternativement (ou simultanément) les deux chevaux ! Demain grande pêche au poisson plat et au lançon, à la pointe de St Quentin.* […]
Vous me trouverez bien une chambre dans un hôtel où je puisse me baigner n'est-ce pas ? ***S'il y a de quoi se tremper dans le vôtre j'y voudrais une bonne chambre, grande et claire. Ce n'est pas loin du théâtre ?***
Je vous embête, mon petit Michel-Valentin, mais vous y mettez tant de bonne grâce. […]
Missy et moi vous envoyons mille amitiés
Colette Willy »

Colette avait été engagée par l'impresario Charles Baret pour une tournée d'un mois, au cours de laquelle elle joua *Claudine à Paris*.

Mathilde de Morny rencontre Colette en 1905 au Cercle des arts de la mode, milieu mondain réunissant artistes, journalistes et aristocrates, où Colette est introduite par son mari Willy. Leur relation se développe à partir de 1906 lors de séjours communs au Crotoy, dans un contexte de collaboration artistique et d'émancipation personnelle. Elle devient publique en 1907 avec la participation de Missy à la pantomime Rêve d'Égypte au Moulin Rouge, événement qui provoque un scandale retentissant.
Missy inspire à Colette le personnage de la « Chevalière » dans *Le Pur et l'Impur*, publié en 1932, figure qu'elle n'apprécie guère. Colette dira d'elle : « La Chevalière », qui, « en sombre ajustement masculin, démentait toute idée de gaieté et de bravade… Venue de haut, elle s'encanaillait comme un prince ».

Les lettres de Colette évoquant Missy sont peu courantes.

Provenance :
Willy Michel, puis bibliothèque Jean Jacobs



Colette et Missy

37. [Sidonie Gabrielle Colette] Anonyme



Deux tirages argentiques d'époque
[Nice ou Cannes, printemps 1909] 13,5 x 8,8 cm chacun
Photographies originales à marges dentelées
Légendes autographes de Willy Michel au verso (second tirage annoté de croix par le même au recto)

Deux précieuses épreuves originales de Colette en compagnie de sa maîtresse, la marquise de Morny, dite Missy

Ces clichés furent pris à Nice ou à Cannes, lors de la tournée théâtrale Baret, au printemps 1909.

La première épreuve représente Colette en pied, coiffée d'un chapeau et d'une fine voilette, laissant apparaître les traits de son visage anguleux ; elle a les yeux dirigés vers l'objectif. Derrière elle se tient sa maîtresse, Mathilde de Morny, dite Missy, en pleine discussion avec deux hommes.

Le second tirage montre les deux amantes sur le perron d'une propriété, en compagnie sans doute de la troupe théâtrale. À l'extrême droite de ce portrait de groupe se tient Albert Michel, l'administrateur. Ce dernier est le père de Willy Michel, très proche du couple Colette–Missy.

De toute rareté

Provenance :
Willy Michel, puis bibliothèque Jean Jacobs

Iconographie :
Les 7 vies de Colette, Frédéric Maget, Flammarion, 2019, p. 91

38. Sidonie Gabrielle Colette



La Chatte
Bernard Grasset, Paris, 1933

In-8° (13 x 19 cm). Broché, non coupé
207 pp., (2) ff. de justification de tirage et d'achevé d'imprimer
Édition originale, tirage de tête sur Japon impérial, celui-ci numéroté « II »
Bel exemplaire, tel que paru

L'un des grands textes de Colette

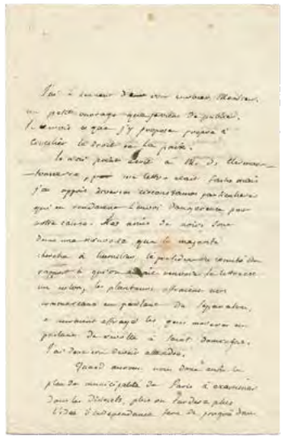
Un des dix exemplaires en tirage de tête sur Japon impérial

Court roman ou longue nouvelle, *La Chatte* revisite de façon originale et inédite le triangle amoureux faisant d'un animal, Saha, « la chatte », la rivale de Camille dans le cœur d'Alain. Situé au milieu du troisième chapitre, le présent fragment, tinté de sensualité et d'érotisme, correspond aux premiers moments de l'installation du couple dans leur appartement. D'emblée s'exprime le trouble et bientôt le dégoût d'Alain pour ce logis et la présence corporelle de sa compagne à la sensualité débordante.

Provenance :
Coll. particulière

« Les amis des noirs sont dans une minorité, que la majorité cherche à humilier »

39. Nicolas de Condorcet



Lettre autographe « Colette Willy » [à Jacques Pierre Brissot de Warville]
Filigrane (tronqué) : Cornet à courroie double sur écu coiffé d'une couronne / pendentif petite fleur de lis renversée / "D & C BLAUW"
Une décharge d'encre sur la première page, témoignant d'un pliage de Condorcet alors que l'encre n'était pas encore sèche
Cinq caviardages et un insertion interlinéaire de sa main, très légères rousseurs

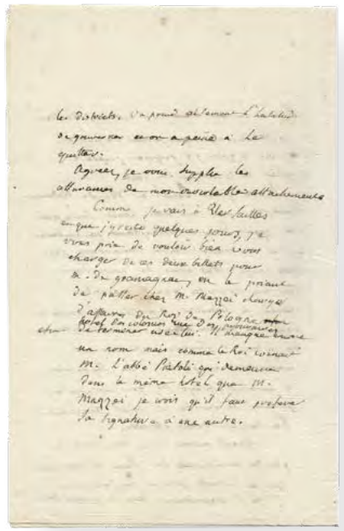
Belle lettre sur son combat contre l'esclavage aux premières heures de la Révolution

> *« J'ai l'honneur d'env de vous envoier, Monsieur,* ***un petit ouvrage que je viens de publier*** [Sur l'admission des députés des planteurs de Saint Domingue, dans l'Assemblée nationale]. ***Je ~~le~~ crois ce que j'y propose propre á concilier le droit et la paix.*** *Je n'ai point ecrit a M. de Clermont-Tonnerre, ~~par~~ ma lettre etait faite mais j'ai appris diverses circonstances particulieres qui en rendaient l'envoi dangereux pour notre cause.* ***Les amis des noirs sont dans une minorité, que la majorité cherche à humilier****, ~~l'a~~ le president du comité rapport à qui on aurait renvoie la lettre est un colon, les planteurs effraient nos commercans en parlant de separation, et auraient effrayé les gens moderés en parlant de revolte á Saint Domingue. J'ai donc cru devoir attendre.*
> *Quand aurons-nous donc enfin le plan de municipalité de Paris á examiner dans les districts, plus on tardera plus l'idée d'independance fera de progrès dans les districts.* ***On prend aisement l'habitude de gouverner et on a peine à le quitter.***
> ***Agreez, je vous supplie les assurances de mon inviolable attachement.*** *Comme je vais à Versailles et que j'y reste quelques jours, je vous prie de vouloir bien vous charger de ces deux billets pour M. de Gramagnac, en le priant de passer chez M. Mazzei chargé d'affaires du Roi de Pologne ~~afin~~* [hotel des colonies rue des Prouvaires] *afin de terminer avec lui. Il manque encore un nom mais comme le Roi connait M. l'abbé Piatoli qui demeure dans le même hotel que M. Mazzei, je crois qu'il faut preferer sa signature á une autre »*

Condorcet et Brissot ont conjointement mené, sous la Révolution, une action déterminante contre l'esclavage au sein de la Société des Amis des Noirs. Le débat parlementaire se cristallise en juin 1789 sur la question de l'admission d'une députation de colons de Saint-Domingue au sein de l'Assemblée nationale constituante. En envoyant à Brissot « un petit ouvrage » de sa plume à ce sujet (*Sur l'admission des députés des planteurs de Saint Domingue, dans l'Assemblée nationale*), Condorcet lui explique toutefois avoir dû renoncer à envoyer au député Clermont-Tonnerre (qui préside alors l'Assemblée) un mémoire au nom de la Société des Amis des Noirs pour s'opposer à cette admission. La majorité de l'Assemblée y étant favorable, c'est à juste titre qu'il estime qu'une telle réclamation serait à contre-emploi.
Plus loin, il demande également à Brissot des nouvelles du « plan de municipalité » qui est alors en cours de discussion pour permettre à la municipalité « patriote », créée le 25 juin 1789 et dans laquelle siège Brissot, de ne pas rester l'otage des soixante districts parisiens qui affichent alors des velléités « d'indépendance » que Condorcet estime nuisibles.
Condorcet demande enfin à son correspondant de transmettre « deux billets » à M. de Gramagnac », secrétaire de la Société des Amis des Noir. Il recommande à ce dernier de se rendre chez le marchand florentin Filippo Mazzei (1730-1816), également fervent abolitionniste et membre de la Société des Amis des Noirs, pour y recueillir la « signature » de l'abbé Scipione Piattoli (1749-1809). L'adhésion à la Société des Amis des Noirs de cet ancien professeur de l'université de Modène est d'autant plus précieuse que Piattoli est « connu » du roi pour avoir été membre de la cour du roi de Pologne Stanislas-Auguste Poniatowski (dont Mazzei est alors l'agent à Paris).

Provenance :
Drouot, 2 avr. 2003, n°19 ; M.L.M. N°40234 ;
succession B.L.

Référencement :
Inventaire Condorcet (dir. Nicolas Rieucau), n°1661



« Je vous envoie un tableau pour l'ouverture de votre exposition »

40. Gustave Courbet

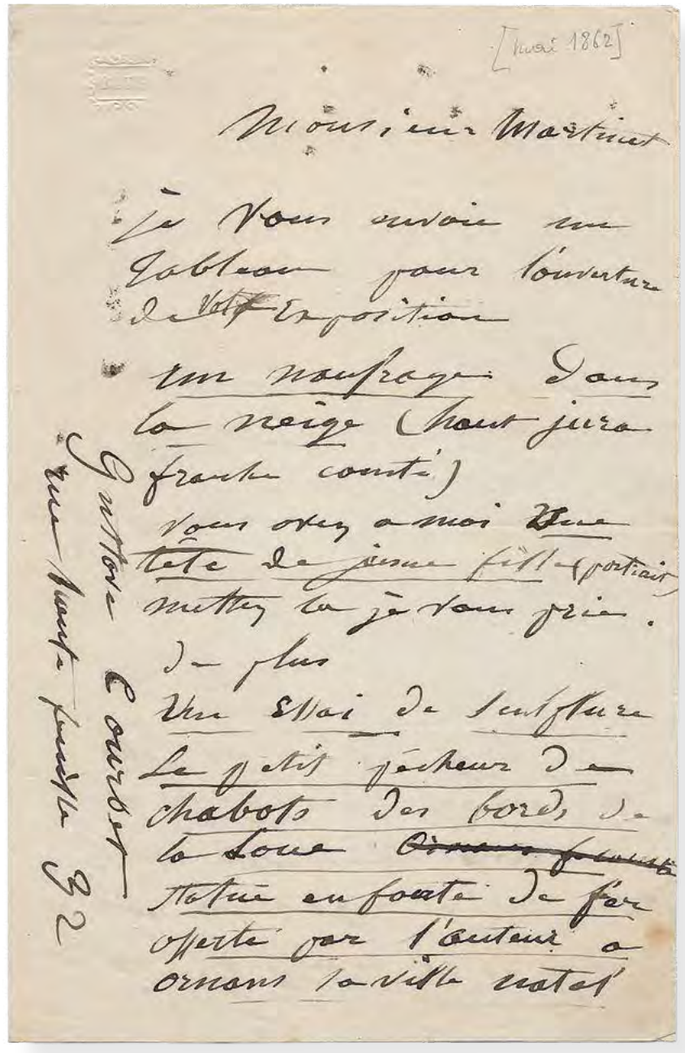
Lettre autographe signée « Gustave Courbet » à Louis Martinet
[Paris] « rue Hautefeuille 32 », s.d. [mai 1862 ?] 1 p. ¼ in-8°, à l'encre brune
Légère décharge d'encre sur la partie supérieure de la première page témoignant d'un pliage de Courbet alors que l'encre n'était pas encore sèche, trois mots caviardés par l'auteur
Timbre à sec « BATH » au coin supérieur gauche
Nous restituons la prose et la ponctuation de Courbet en l'état

Courbet donne ses directives pour l'exposition de ses œuvres, tableaux et sculpture, à la Société nationale des Beaux Arts

Lettre inédite, la seule aujourd'hui connue de Courbet adressée à Martinet

> *« Je vous envoie un tableau pour l'ouverture de votre exposition.*
> *Un naufrage dans la neige (haut jura franche comté)*
> ***Vous avez à moi une tête de jeune fille (portrait) mettez la je vous prie.***
> *de plus*
> ***Un essai de sculpture Le petit pêcheur de chabots***
> ***des bords de la Loue*** ~~*Ornans fr.*~~ [anche] ~~*comté*~~
> *Statue en fonte de fer offerte par l'auteur a Ornans sa ville natal*[e]
> [en marge :]
> *Gustave Courbet*
> ***rue haute feuille 32***
> […] »

D'abord inspecteur dans l'administration des Beaux-Arts, Louis Martinet quitte ses fonctions pour ouvrir, en 1859, sa première galerie d'exposition permanente de peintures au 26, boulevard des Italiens, à Paris. Afin d'augmenter son crédit auprès des grands collectionneurs de l'époque, il s'associe à Théophile Gautier en 1862 pour fonder la même année et à la même adresse la Société nationale des Beaux Arts, dont « le principe […] est le *droit d'auteur* en peinture, – le profit légitime et équitable que l'artiste doit pouvoir tirer de l'exposition qui se fait de son œuvre » (Louis Martinet, dans son propos liminaire du *Courrier artistique*, 15 mars 1862).
Courbet se joint à Delacroix et Corot à l'appel du galeriste pour la toute première exposition de la Société, qui ouvre ses portes le 15 juin. À son inévitable sculpture du *Pêcheur de Chabots* s'ajoutent trois huiles sur toile : *Le Naufrage dans la neige* (1860), *Les Demoiselles de village* (1852), dont il n'est pas fait mention dans la lettre, et, semble-t-il, une troisième toile, la « *Tête de jeune fille* » ici mentionnée par Courbet et que nous n'avons pu identifier.
Réalisé en mars 1862 devant ses élèves, le *Pêcheur de chabots* était alors pour Courbet l'objet de toutes ses fiertés. La statue représente un enfant d'environ dix ans, entièrement nu, en train de pêcher avec un trident. On retrouve, ainsi qu'il le précise dans sa lettre, la mention « essai » sur l'exemplaire en fonte offert par l'artiste à Ornans, sa ville natale. Courbet avait parallèlement envoyé un exemplaire, sans doute en plâtre, à l'Exposition internationale de Londres ainsi qu'à Paris, où, dit-il dans une lettre à son père d'avril 1862, « elle [fit] un bruit extraordinaire » (*Corr.*, éd. Petra Ten-Doesschate Chu, n°62-2). Un autre exemplaire, en plus de celui exposé par Martinet à la Société nationale des Beaux Arts, fut quant à lui envoyé à l'exposition de Besançon.


[mai 1862]
Monsieur Martinet
Je vous envoie un tableau pour l'ouverture de votre exposition
un naufrage dans la neige (haut jura franche comté)
vous avez à moi une tête de jeune fille (portrait) mettez la je vous prie.
de plus
Un essai de sculpture le petit pêcheur de chabots des bords de la loue ~~Ornans fr.~~ statue en fonte de fer offerte par l'auteur a ornans sa ville natal
Gustave Courbet
rue haute feuille 32

Depuis Saintes et soucieux de la réception critique de ses œuvres, l'artiste s'enquiert de l'avancement de l'exposition dans une lettre à Jules Troubat de juin 1862 : « Donnez-moi des nouvelles de ma statue et de l'exposition Martinet. » (*Ibid.*, n°62-4).
Le Naufrage dans la neige est aujourd'hui conservé à la National Gallery de Londres (inv. NG3242). L'adresse du 32, rue Hautefeuille est l'atelier parisien de Courbet, dans lequel il réalisa, entre autres, sa célèbre toile *L'Atelier du peintre, Allégorie Réelle déterminant une phase de sept années de ma vie artistique (et morale)*, exécutée en 1855 et aujourd'hui conservée au Musée d'Orsay (inv. RF2257)

Littérature :
Gustave Courbet en Saintonge, Roger Bonniot, éd. C. Klincksieck, Paris, 1973, p. 286 ; *Courbet* [Catalogue raisonné], t. I et t. II, Robert Fernier, Bibliothèque des arts, 1978, p. 267 [pour *Le Naufrage dans la neige*] et p. 315 [pour le *Pêcheur de Chabots*, orthographié « chavots »] ; *Correspondance de Courbet*, éd. Petra Ten-Doesschate Chu, Flammarion, 1995, p. 186-189

« Tout est si imposant au Vatican, qu'on en revient toujours émerveillé et instruit. Michel-Ange, ce sublime corrupteur de l'art, n'est nulle part plus étonnant ! »

41. Astolphe de Custine

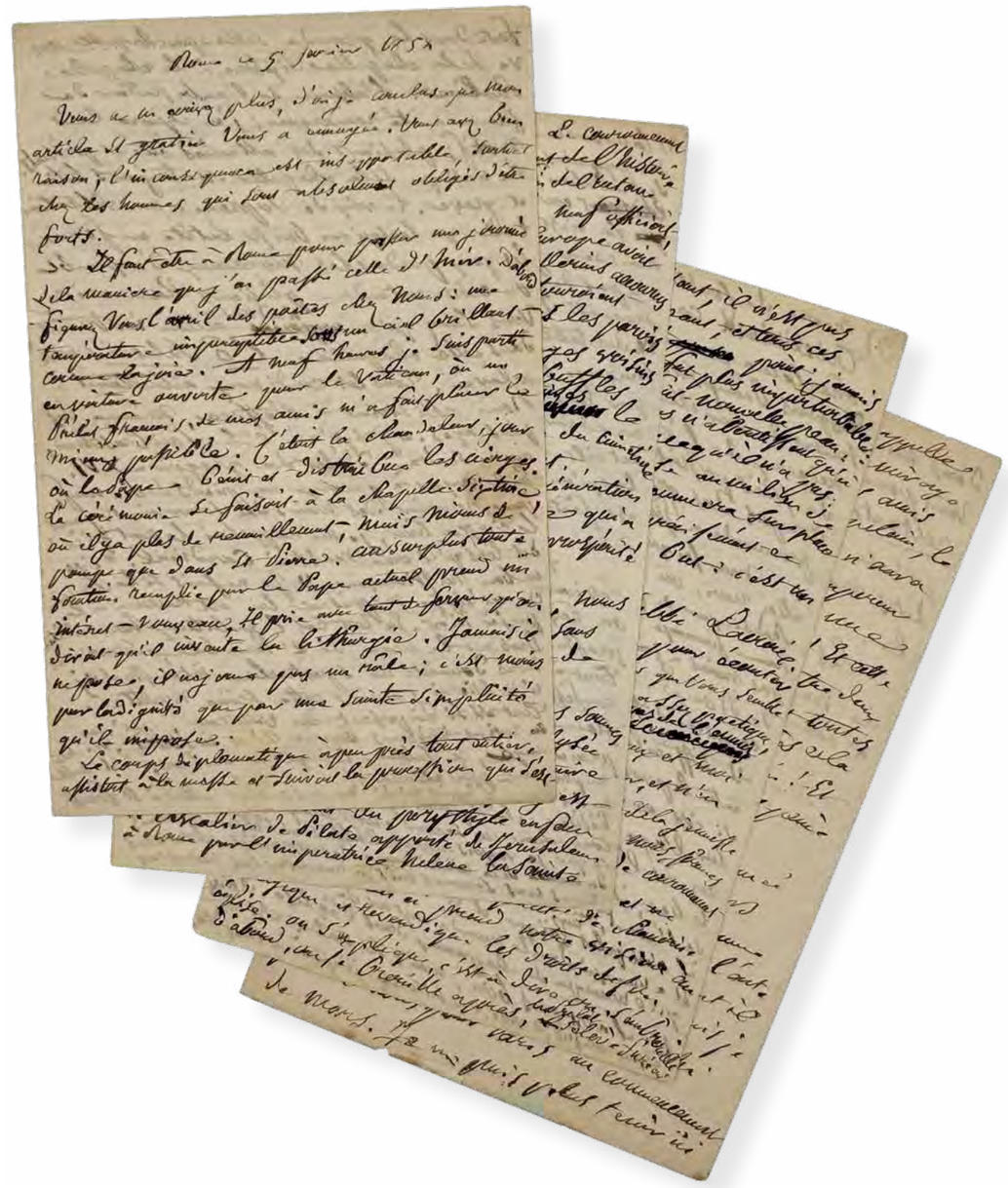
Lettre autographe signée « A. de Custine » [à Madame de Courbonne]
Rome, 5 fév. 1852, 9 p. ¼ in-8°, à l'encre brune
Quelques légères corrosions d'encre, infimes manques marginaux sans gravité, papier uniformément bruni

Immersion dans Rome avec Custine :

Longue lettre ne manquant pas de mordant, relatant la célébration de la Chandeleur au Vatican ainsi que sa visite des basiliques Saint-Paul-hors-les-Murs et Saint-Jean-de-Latran

> *« Vous ne m'écrivez plus, d'où je conclus que mon article St-Gratien* [allusion à son domaine de Saint-Gratien dans le Val-d'Oise, qu'il avait un moment envisagé de vendre et qu'il évoque longuement dans une lettre à la même du 12 janvier 1852] *vous a ennuyée. Vous avez bien raison ;* ***l'inconséquence est insupportable, surtout chez les hommes qui sont absolument obligés d'être forts.***
> *Il faut être à Rome pour passer une journée de la manière que j'ai passé celle d'hier. D'abord figurez-vous l'avril des poètes chez nous : une température imperceptible sous un ciel brillant comme la joie.* […] *C'était la chandeleur, jour où le Pape bénit et distribue les cierges. La cérémonie se faisait à la chapelle Sixtine, où il y a plus de recueillement, mais moins de pompe que dans St-Pierre,* ***Au surplus toute fonction remplie par le Pape actuel prend un intérêt nouveau. Il prie avec tant de ferveur qu'on dirait qu'il invente la lithurgie*** [sic]. *Jamais il ne pose, il ne joue pas un rôle ; c'est moins par la dignité que par une sainte simplicité qu'il impose.* […]
> ***Tout est si imposant au Vatican, qu'on en revient toujours émerveillé et instruit. Michel-Ange, ce sublime corrupteur de l'art, n'est nulle part plus étonnant !***
> *L'après-midi, nous sommes allés à St-Paul hors des murs, avec Monseigneur Lacroix, clerc national et camérier secret.* […] *Les Romains sont ou apathiques ou passionnés : leur caractère tient du grand style qui se retrouve ici dans tout. Mais le véritable agrément de la société, la causerie, leur est inconnu : ils ne sont que sublimes, ils ne sont point aimables. Leur morale n'est pas plus applicable à la vie du monde que leur esprit n'est sociable.* ***A Rome il y a des saints et des anges, il n'y a pas un honnête homme.*** […]
> *Nous arrivâmes à la basilique ressuscitée par une route d'un quart de lieue, inondée de monde et bordée de ruines et de tombeaux qui aujourd'hui servent de tavernes au peuple de Rome. La solitude avait disparu, le désert même s'animait, tant il y avait de soleil dans l'air !* ***Quelle merveille que la nouvelle église de St-Paul ! Étonnant acte de foi de Léon XII !*** [successeur de Pie VII en 1823, mort en 1829, surnommé le Pape de la Sainte-Alliance] ***Dans le siècle de l'incrédulité, il a cru qu'on pouvait rebâtir St-Paul ! Et il a commencé le plus grand monument de l'Europe.*** *Ses successeurs l'ont continué, Pie neuf l'achève, la charité de la terre entière a concouru au prodige. Les peuples et les potentats, tous, jusqu'au Pacha d'Égypte, ont rivalisé de générosité pour embellir le phénix des églises* [presque entièrement détruite

⟶



par un incendie dans la nuit du 14 au 15 juillet 1823, elle est rebâtie selon le plan et les dimensions originaux. C'est le plus vaste monument religieux de Rome après St-Pierre]. ***Les colonnes d'albâtre oriental envoyées d'Alexandrie sont ce qu'on a vu de plus beau :*** *on dit que Pie neuf espère consacrer cette nouvelle merveille de Rome en 1853* [fin 1854, en fait]. ***La nef est d'une grandeur qui accable. La magnificence des matériaux passe tout ce qu'on a vu. Le pavé sera d'un très beau marbre, les murs sont déjà revêtus de marbres encore plus précieux. Le plafond en bois à compartiments dorés est magnifique et d'une largeur qui fait peur.*** *Les cinq nefs sont séparées par une forêt de colonnes de granit du Simplon dont l'effet est prodigieux : là, l'œil perd la mesure des objets : les hommes y paraissent des pygmées, rampant dans la plaine, et la dégradations* [sic] *de la lumière se fait sentir comme dans un lointain de paysage. On me dit : ce n'est pas une église ! Je n'en sais rien ; mais ce que je sais c'est que le monde moderne n'a pas de plus bel édifice.* […]
Abîmés dans cette vision, nous sommes remontés en voiture sans savoir si nous avions envie de rire de nous-mêmes ou de pleurer de joie.
Au lieu de rentrer chez nous nous sommes fait conduire [sic] *en passant sous le Colysée* [sic] *à St-Jean-de-Latran, autre sanctuaire vénéré de toute la catholicité qui y est née. Là du haut du péristyle en face de l'escalier de Pilate apporté de Jérusalem à Rome par l'impératrice Hélène la sainte mère de Constantin et devant le Triclinium contemporain de Charlemagne, nous avons admiré l'un des plus beaux sites du monde.* ***Les teintes du soir illuminaient les sommets neigeux de l'Apennin, et la magie du soleil passait à travers les arcs rompus des grand aqueducs. Notre promenade a fini là.*** […]
Vous pouvez encore m'écrire ici, poste restante. Je sais bien qu'on n'a pas le temps de lire à Paris, mais dites-moi que vous ne m'avez pas lu.
Pas un mot de plus, huit pages de verbiage [neuf, en réalité] : c'est de l'amitié à chaque ligne.
A. de Custine. »

Les séjours de Custine à Rome deviennent réguliers lorsque celui-ci achète une propriété à Ciampino, située près de Frascati (au sud-est de la capitale), le 26 février 1845 ; elle sera revendue le 16 décembre 1856. Custine considère Rome comme le refuge idéal pour oublier « tout ce qui vous choque dans l'esprit du siècle » et « pour tous ceux qui sont fatigués sans être désespérés ». C'est pour lui une véritable retraite qu'il aime retrouver chaque année, notamment à la basse saison, car la ville est « inhabitable l'été à cause du mauvais air », ainsi qu'un lieu qui le dépayse de Paris. Rome est présente dans ses *Mémoires et Voyages* (1830). L'écrivain s'y était rendu entre 1811 et 1812, années que relate son récit, ainsi que dans son dernier roman, *Romuald ou la Vocation* (1848).

Née Antoinette-Camille Le Pescheux (1786-1853), Madame de Courbonne est l'une des principales figures du milieu mondain et politique parisien sous la Restauration et la Monarchie de Juillet. Installé successivement rue Royale puis rue d'Anjou, son salon rassemble tout le Paris culturel et politique. Elle fut l'une des grandes et fidèles amies d'Astolphe de Custine. Ce dernier louait son « gracieux esprit » et sa « société douce et aimable ». Leur amitié fut nourrie par une correspondance régulière et une estime réciproque. Mme de Courbonne joua notamment un rôle d'intermédiaire entre Custine et la princesse Mathilde, favorisant leur rencontre dans les années 1840.

Bibliographie :
La Revue de France, Fernand Vandérem, 1er juillet 1934, p. 54-60

« Ma première lettre du Moulin… était faite pour moitié sur des notes que vous m'aviez envoyées »

42. Alphonse Daudet

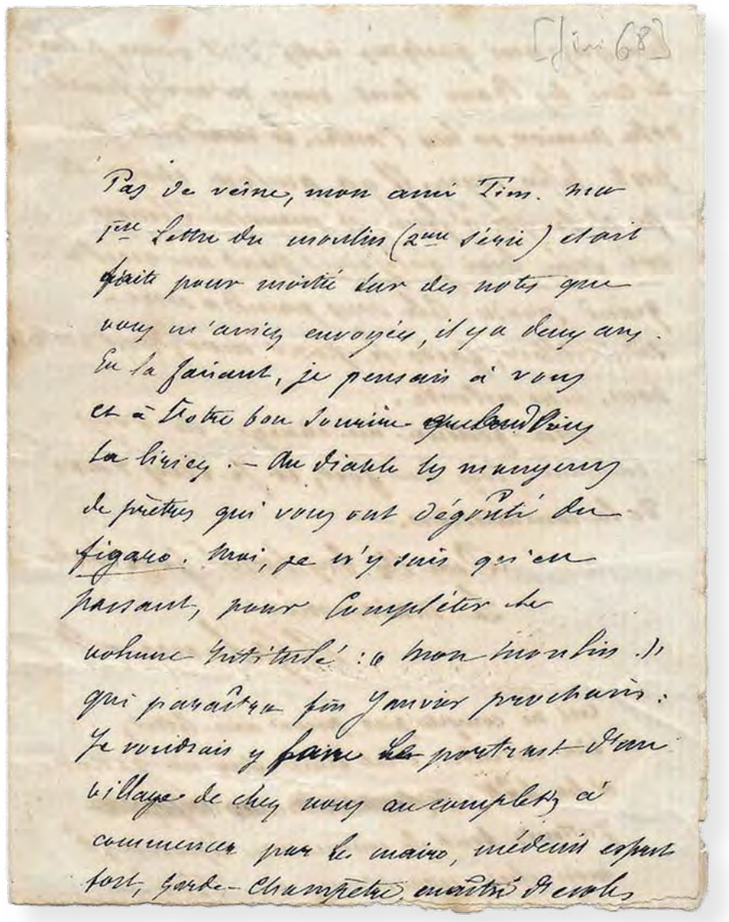
Lettre autographe signée « Alphonse D. » à Timoléon Ambroy
S.l., [après le 16 octobre 1868], 2 p. in-12°
Trois mots caviardés et deux surcharges par Daudet
Rousseurs éparses, marques de pliures

Belle lettre, en partie inédite, sur les *Lettres de mon moulin*, apportant de précieuses informations sur la façon dont Daudet se documentait pour la rédaction de son recueil

> *« Pas de veine, mon ami Tim,* ***ma première lettre du Moulin (2ème série)*** [La Diligence de Baucaire] ***était faite pour moitié sur des notes que vous m'aviez envoyées, il y a deux ans. En la faisant, je pensais à vous et à votre bon sourire quand vous la liriez.*** *– Au diable les mangeurs de prêtres qui vous ont dégoûté du Figaro. Moi, je n'y suis qu'en passant, pour compléter le volume intitulé : 'Mon Moulin'* [premier titre envisagé par Daudet] *qui paraîtra fin janvier* [1869] *prochain :* ***Je voudrais y faire le portrait d'un village de chez vous au complet*** [Le poète Mistral ?], *à commencer par le maire, médecin esprit fort, garde champêtre, maître d'école. Envoyez moi quelques notes s'il vous plaît. Le curé des Baux dont vous m'aviez parlé. Votre Marion, ou bien l'autre, la maîtresse de poste… Enfin, voyez. Il y a quelque chose de fin et de gai à faire* […] *cela vous prendra une soirée. Allons, faites-le pour moi ; tout entre nous, bien entendu.*
> *Ma femme me charge de vous embrasser tout bien fort, et je suis ravi de la commission. Donc, un bon baiser pour toute la maisonnée.*
> *Alphonse D.*
> *Ceci ne compte pas pour une lettre, bien entendu. C'est écrit sur un genoux à la hâte* […] »

Bien que rédigée « sur un genou à la hâte », cette lettre éclaire la manière dont Daudet appréhendait la rédaction des *Lettres de mon moulin*, qui doivent être envisagées dans le cadre de ses activités journalistiques. Par une écriture brève, aux effets concentrés et utilisant volontiers la première personne, l'écrivain mêle tantôt le réel à l'imaginaire, méthode que l'on retrouve chez ses contemporains comme Vallès ou Zola. Daudet s'inscrit ainsi dans la logique de la chronique, conçue pour instaurer un rapport plus intime entre le journal et son lecteur.
La « première lettre du Moulin » est ici une allusion à *La Diligence de Baucaire*, publiée le 16 octobre 1868 dans *Le Figaro*. Cette nouvelle, qui ne formait qu'un seul texte avec *Installation*, en fut détachée à compter de la première édition chez Hetzel, au début de l'année 1869. *Installation* introduisant le livre entier, *La Diligence* ouvre la série de *Lettres* à proprement parler.

→



Pas de veine, mon ami Tim. Ma
1re Lettre du moulin (2me série) était
faite pour moitié sur des notes que
vous m'aviez envoyées, il y a deux ans.
En la faisant, je pensais à vous
et à votre bon sourire
La livre. — Au diable les mauvais
de prêtres qui vous ont dégoûté du
figaro. Moi, je n'y suis qu'en
passant, pour compléter le
volume intitulé : Le mon moulin !!
qui paraîtra fin janvier prochain :
Je voudrais y faire le portrait d'un
village de chez vous au complet, à
commencer par le maire, médecin expert
fort, garde-champêtre, maître d'école

Daudet et Timoléon Ambroy se connaissaient depuis le début des années 1860. Ce dernier, qui lui servait de rabatteur d'informations pour la rédaction de ses *Lettres*, fut dédicataire de *En Camargue* (subdivisée en cinq parties), l'avant-dernière nouvelle du recueil. Daudet séjourna à plusieurs reprises chez les Ambroy à Fontvieille lors de ses passages en Provence, où il venait écrire pour « se reprendre à la nature et se guérir de Paris et de ses fièvres ».

Provenance :
Coll. particulière

Bibliographie :
Lettres familiales, (dir. Lucien Daudet), Plon, 1944, p. 75-76, n° XXXIV (transcription largement fautive et incomplète)
Œuvres I, éd. Roger Ripoll, Pléiade, 1986, p. 1282 (transcription très succincte)

« Après de longues années de luttes, de misère, de courses, de voyages, j'ai pu me mettre sérieusement à l'ouvrage… »

43. Alphonse Daudet

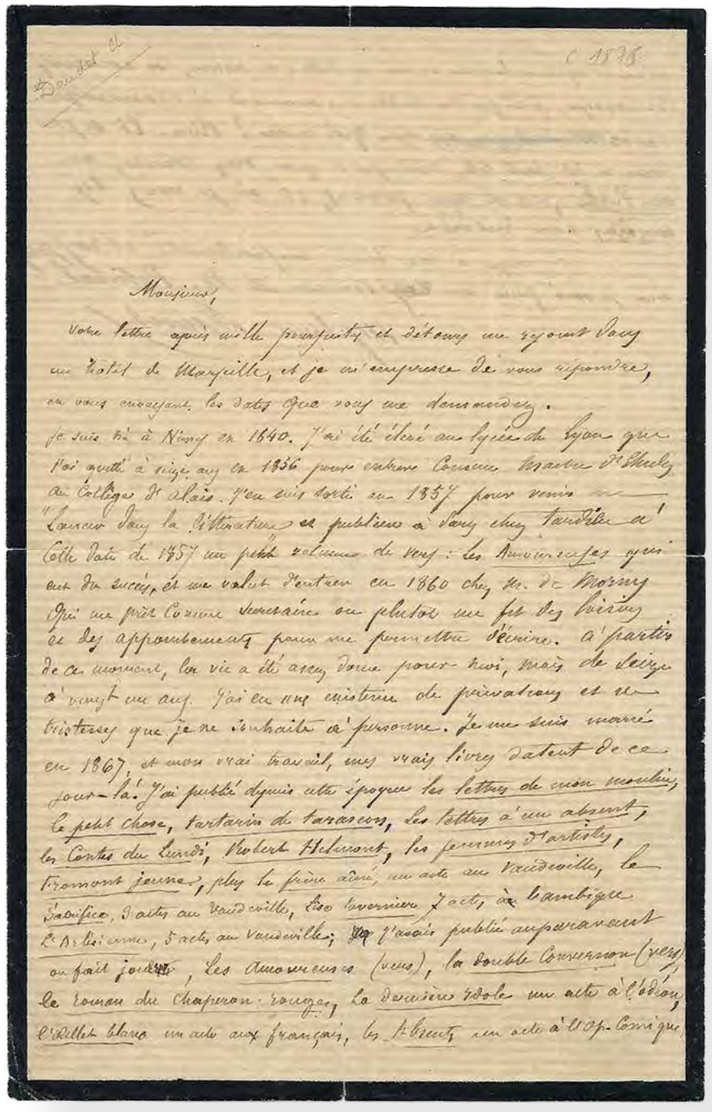
Lettre autographe signée « Alphonse Daudet » à un journaliste du *Bien public*
S.l.n.d., [Marseille, c. 1876], 1 p. ½ in-8° à l'encre brune, liseré de deuil
Quels caviardages de la main de Daudet

Touchante biobibliographie inédite de l'écrivain, retraçant l'ensemble de son œuvre, des années de bohème à sa consécration littéraire

« Monsieur,
Votre lettre après mille poursuites et détours me rejoint dans un hôtel de Marseille, et je m'empresse de vous répondre, en vous envoyant les dates que vous me demandez. ***Je suis né à Nîmes en 1840.*** *J'ai été élève au Lycée de Lyon que j'ai quitté à seize ans en 1856 pour entrer comme maître d'Études au collège d'Alais* [Alès]. *J'en suis sorti en 1857* ***pour venir me lancer dans la littérature et publier à Paris chez Tardieu à cette date de 1857 un petit volume de vers :*** *Les Amoureuses, qui eut du succès, et me valut d'entrer en 1860 chez M. de Morny qui me prit comme secrétaire ou plutôt me fit des loisirs de ses appointements pour me permettre d'écrire. À partir de ce moment, la vie a été assez douce pour moi, mais de seize à vingt-cinq ans, j'ai eu une existence de privations et de tristesses que je ne souhaite à personne.* ***Je me suis marié en 1867, et mon vrai travail, mes vrais livres datent de ce jour-là. J'ai publié depuis cette époque les Lettres de mon moulin, Le Petit chose, Tartarin de Tarascon, les Lettres à un absent, Les Contes du lundi,*** *Robert Helmont, les Femmes d'artistes, Fromont jeune, plus le frère aîné, un acte au Vaudeville, le Sacrifice, 3 actes au Vaudeville, Lise Tavernier, 7 actes à L'Ambigu, L'Arlésienne, 5 actes au Vaudeville ; j'avais publié auparavant ou fait joué, Les Amoureuses (vers), la Double conversion (vers), le roman du Chaperon rouge, la dernière idole, un acte à l'Odéon, L'Œillet blanc, un acte aux français, Les Absents, un acte à l'Opéra-comique.*
En somme après de longues années de luttes, de misère, de courses, de voyages, j'ai pu me mettre sérieusement à l'ouvrage.
J'ai été décoré il y a six ans. Quoi encore ? Rien. Et si je vous ai dit tout cela, c'est parce que vous écrivez au Bien public qui a été mon journal, et où je vous lis toujours avec intérêt.
Croyez à ma bonne confraternité et rappelez-vous je vous prie au souvenir de M. Patural
Alphonse Daudet »

Pour entrer plus en détail dans la genèse du parcours littéraire de Daudet, soulignons que son poste de maître d'étude dans un collège d'Alès constitue pour lui une expérience pénible, qui lui inspirera son premier roman, *Le Petit Chose* (1868). Lorsqu'il rejoint son frère Ernest à Paris, en 1857, s'ouvre une période de vie bohème, certes joyeuse, mais marquée par la précarité. Au surplus, sa fréquentation d'une des dames de l'entourage de l'impératrice Eugénie lui vaut de contracter une affection syphilitique extrêmement grave, dont les complications le feront souffrir toute sa vie. À l'instar de son confrère Zola (né comme lui en 1840), il nourrit d'abord des ambitions poétiques avant de collaborer

→



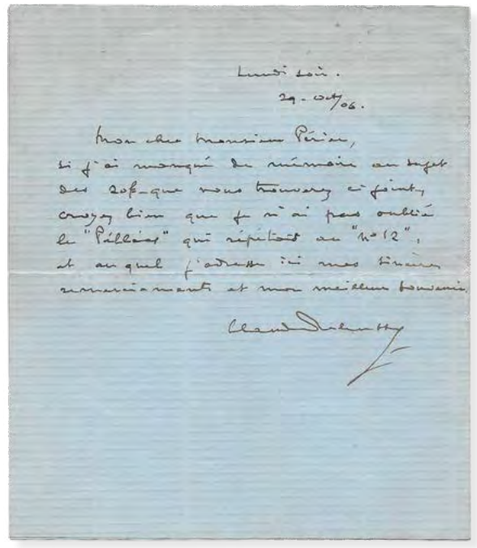
Monsieur,

Votre lettre après mille perquisitions et détours me revient Rue
au Hôtel de Marseille, et je m'empresse de vous répondre,
en vous envoyant les dates que vous me demandez.
Je suis né à Nîmes en 1840. J'ai été élevé au Lycée de Lyon que
j'ai quitté à seize ans en 1856 pour entrer Comme Boursier d'Etudes
au Collège St Louis. J'en suis sorti en 1857 pour venir
Lancer Paris la Littérature et publiens à Paris chez Tresse, Libraire
Cette date de 1857 un petit volume de vers : les Humoristes qui
eut du succès, et un volume d'Contes en 1860 chez M. de Morny
Qui me prit Comme secrétaire ou plutôt me fit des loisirs
et des appointements pour me permettre d'écrire. A partir
de ce moment, ma vie a été assez douce pour moi, mais de seize
à vingt ans j'ai eu une existence de privations et de
tristesses que je ne souhaite à personne. Je me suis marié
en 1867, et mon vrai travail, mes vrais livres datent de ce
jour-là. J'ai publié depuis cette époque les Lettres de mon moulin,
Le petit chose, Tartarin de Tarascon, les Lettres à un absent,
les Contes du Lundi, Robert Helmont, les femmes d'artistes,
Tramont jeune, plus le prince aîné, un acte au Vaudeville, le
Sacrifice, 3 actes au Vaudeville, Eve Lavernier 5 actes, à Cambrige
Les Rustiennes, 5 actes au Vaudeville; j'avais publié auparavant
un fait journal, Les Amoureuses (vers), la double Conversion (vers)
le roman du Chaperon rouge, La dernière idole un acte à l'Odéon,
L'Oillet blanc un acte aux français, les Absents un acte à l'Op.-Comique

à différents journaux, notamment, *L'Universel* et *Le Figaro*. Plus tard, son emploi auprès du duc de Morny lui laisse un temps précieux qu'il consacre à la rédaction de contes et de chroniques. Au début des années 1860, ses voyages en Algérie, en Corse et en Provence constituent autant de sources d'inspiration pour les *Lettres de mon moulin*, dont le succès éditorial lui sert de tremplin dans sa carrière d'écrivain.

Document inédit.

Provenance :
Coll. particulière



Lundi soir.
29. Oct/06.

Mon cher monsieur Périer,
si j'ai manqué de mémoire au sujet
des 20 frs que vous trouverez ci-joints,
croyez bien que je n'ai pas oublié
le "Pelléas" qui répétait au "N°12",
et auquel j'adresse ici mes sincères
remerciements et mon meilleur souvenir.

Claude Debussy

« Croyez bien que je n'ai pas oublié le Pelléas »

44. Claude Debussy

Billet autographe signée « Claude Debussy » à Jean Périer
S.l., 29 oct. [19]06, 1/2 p. in-12° sur bifeuillet vergé bleu, à l'encre noire
Marque de pliure centrale

Affectueux billet du compositeur à Jean Périer, premier interprète de Pelléas

> *« Mon cher monsieur Périer,*
> *Si j'ai manqué de mémoire au sujet des 20 frs. – que vous trouverez ci-joints-,* ***croyez bien que je n'ai pas oublié le Pelléas qui répétait au « n°12 »*** [allusion au dernier tableau du cinquième acte]*, et auquel j'adresse ici mes sincères remerciements et mon meilleur souvenir.*
> *Claude Debussy »*

La première de *Pelléas et Mélisande* a lieu le 30 avril 1902 à l'Opéra-Comique, à Paris, sous la direction d'André Messager. Considéré par Debussy comme un *drame lyrique*, cet opéra, le plus célèbre du compositeur, se divise en cinq actes et douze tableaux. Il constitue une transposition du mythe de Tristan et Yseult. Jean Périer (1869-1954) y interprète le rôle de Pelléas aux côtés de Mary Garden (1874-1967), qui incarne Mélisande. Debussy fait ici allusion aux répétitions du baryton, qui devait reprendre son rôle pour une série de huit représentations données du 1er novembre au 30 décembre 1906, cette fois sous la direction de Franz Ruhlmann. Sur les 107 représentations de *Pelléas et Mélisande* données du vivant de Debussy, Périer incarna *Pelléas* à 93 reprises.

Provenance :
Jean Périer, puis Gérard Périer par descendance

Bibliographie :
Correspondance, éd. François Lesure et Denis Herlin, Gallimard, 2005, n°1906-65

« J'ai été voir votre chapelle à St Sulpice. C'est splendide.
Je vous admire plus que jamais et je vous aime comme toujours »

45. [Delacroix] George Sand

Lettre autographe signée « G. Sand » à Eugène Delacroix
S.l.n.d., [Paris, 4 avr. 1862], 1 p. in-8° sur bifeuillet gaufrée à ses initiales, à l'encre bleue
Ancienne marque d'onglet sur la quatrième page, annotations d'une autre main à la mine de plomb

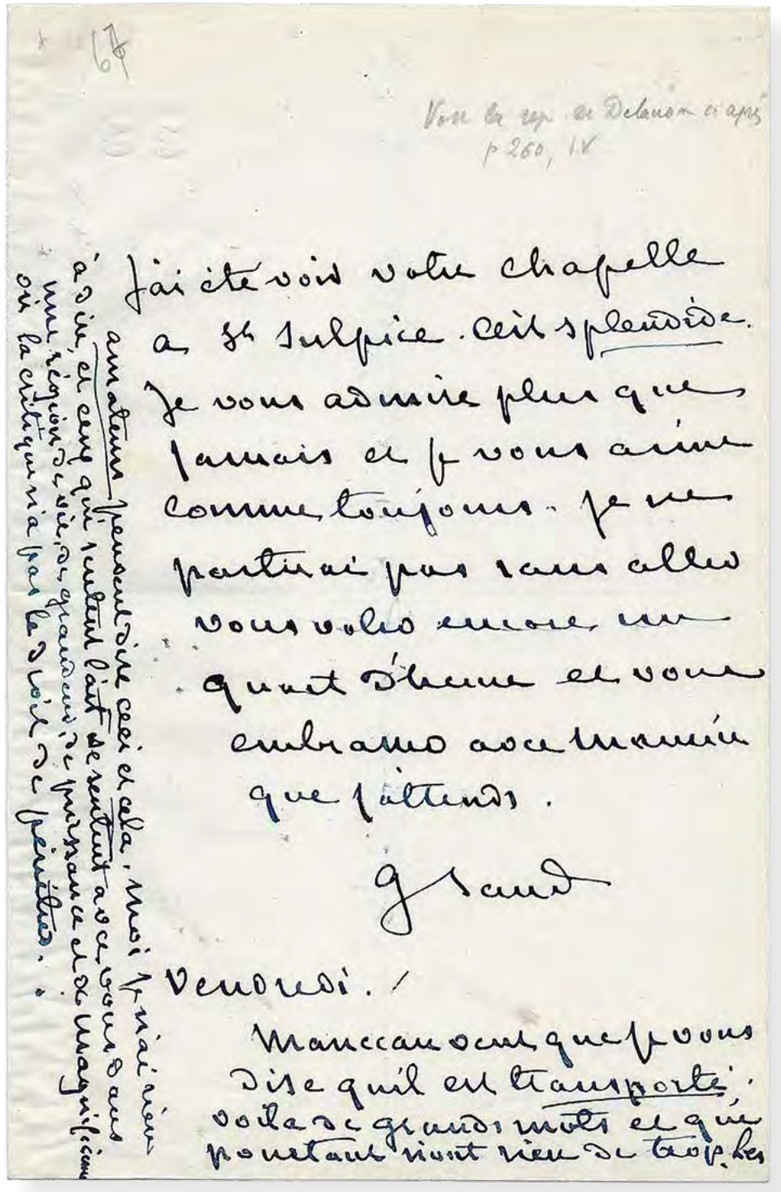
Merveilleuse déclaration à son ami Delacroix pour ses travaux à l'église Saint-Sulpice, véritable testament spirituel du peintre

> « ***J'ai été voir votre chapelle à S***[ain]***t Sulpice. C'est splendide. Je vous admire plus que jamais et je vous aime comme toujours.*** *Je ne partirai pas sans aller vous voler encore un quart d'heure et vous embrasser avec Maurice que j'attends.*
> *G. Sand*
> *Manceau* [dernier amant de Sand] *veut que je vous dise qu'il est transporté. Voilà de grands mots et qui pourtant n'ont rien de trop. Les amateurs peuvent dire ceci et cela, moi je n'ai rien à dire et* ***ceux qui sentent l'art se sentent avec vous dans une région de vie, de grandeur, de puissance et de magnificence où la critique n'a pas le droit de pénétrer.*** »

En 1849, Delacroix reçoit la commande de trois fresques destinées à la chapelle des Saints-Anges de l'église Saint-Sulpice à Paris, entreprise qu'il mènera à son terme en 1861. Ces œuvres : *Le Combat de Jacob et de l'Ange* et *Héliodore chassé du temple*, complétées par la composition du plafond *Saint Michel terrassant le Dragon*, sont généralement considérées comme le testament spirituel du peintre. Pour les réaliser, Delacroix quitte son atelier de la rue Notre-Dame de Lorette, jugée trop éloigné, pour s'installer au 6 rue Furstemberg. Malade, il est épuisé par le travail dans le froid et des conditions difficiles. À l'inauguration des fresques, aucun officiel ne sera présent. On sait que George Sand s'y rend par deux fois, les 26 mars et 9 avril 1862, lors de son séjour parisien du printemps. Dans la *Revue fantaisiste* du 15 septembre 1861 [*L'Art romantique*, Lévy frères, 1868], Baudelaire consacre à la décoration de cette chapelle un article des plus laudatifs (*Œuvres complètes II*, éd. Claude Pichois, Pléiade, 1976, p. 729-731).
On connaît la chaleureuse réponse du peintre à son amie : « Je vous remercie du bon mouvement qui vous a porté à me dire ce que vous pensiez de cette grosse besogne qui m'a tant occupé. […] Avec ces remerciements de cœur que j'adresse à M. Manceau pour sa flatteuse hyperbole […] Je n'ai plus de place que pour vous dire que je vous aimerai toujours. » (*Correspondance*, t. IV, éd. André Joubin, Plon, 1935, p. 260)

Cette lettre constitue l'une des dernières déclarations d'affection adressées à son ami Delacroix, amitié qui trouve ses racines trente ans plus tôt, quand le peintre réalise le portrait de la romancière, laquelle s'était alors coupé les cheveux très courts à la suite de sa rupture avec Musset.

Delacroix meurt l'année suivante, le 13 août 1863.



Provenance :
Coll. Marc Loliée, puis coll. particulière

Bibliographie :
Correspondance, t. XVII, éd. G. Lubin, Garnier, 1983, n°9483

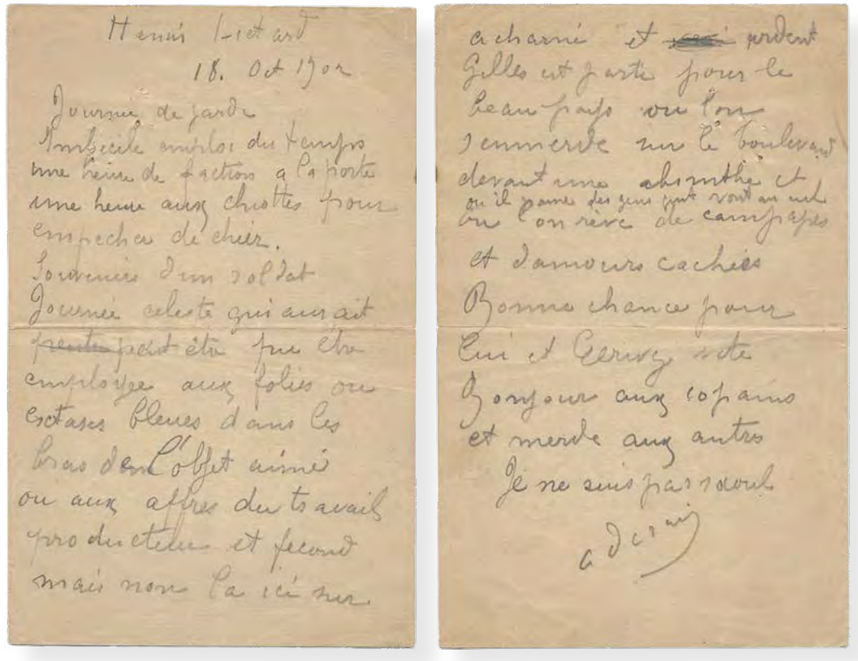
« Tu pourrais peut être baiser la femme de tes rêves la blonde ou la brune ou la rousse »

46. André Derain

Lettre autographe signée « A Derain » à son ami Philbert
« Henin I-i et ard » [Hénin-Liétard], 18 oct. 1902, 4 p. in-12°
Filigrane : « St Denis »
Petits trous d'épingle, papier uniformément bruni, légère déchirure au pli central, deux mots caviardés par Derain

Incroyable lettre du peintre écrite pendant son service militaire, au ton tout à fait délirant et scabreux, et que l'on imagine sous l'emprise de substances illicites

« Journée de garde. Imbécile emploi du temps. ***Une heure de factions à la porte. Une heure aux chiottes pour empêcher de chier.***
Souvenirs d'un soldat. Journée céleste qui aurait peut-être pu être employée aux folies ou extases bleues dans les bras de l'objet aimé ou aux affres du travail producteur et fécond mais non là ici sur le banc et [à] *la table gras et poisseux à crayonner aux amis éloignés les rancœurs d'un ennemi stérile ;*
Astiqué et rasé de frais mais les pieds les mains et la chemise sales.
Reçu du trèfle incarnat et des cuisses entrevues dans des fouillis chauds et vaporeux [allusion au sexe féminin]
et tout cela loin. ***les valses idiotes des heures d'absinthe et le défilé ininterrompu d'un boulevard qui t'a au cul.***
Mon pauvre Philbert, tandis que tu souffles avec des yeux démesurés dans un saxophone par trop baryton,
tu pourrais peut être baiser la femme de tes rêves la blonde ou la brune ou la rousse et d'hygiénique pauvresse qu'il est ton amour deviendrait acharné *et prudent.* ***Gilles est parti pour le beau pays où l'on s'emmerde sur le boulevard devant une absinthe et où il passe des gens qui vont au cul où l'on rêve de compagnes et d'amours cachées.***
Bonne chance pour lui et écrivez vite.
Bonjour aux copains et merde aux autres.
Je ne suis pas saoul.
A Derain. »


Henin I-i et ard
18. Oct 1902
Journée de garde
Imbécile emploi du temps
une heure de factions à la porte
une heure aux chiottes pour
empêcher de chier.
Souvenirs d'un soldat
Journée céleste qui aurait
peut-être pu être
employée aux folies ou
extases bleues dans les
bras de l'objet aimé
ou aux affres du travail
producteur et fécond
mais non là ici sur
le banc et à la table gras et poisseux à crayonner aux amis éloignés les rancœurs d'un ennemi stérile ;
Astiqué et rasé de frais mais les pieds les mains et la chemise sales.
Reçu du trèfle incarnat et des cuisses entrevues dans des fouillis chauds et vaporeux [allusion au sexe féminin]
et tout cela loin. les valses idiotes des heures d'absinthe et le défilé ininterrompu d'un boulevard qui t'a au cul.
Mon pauvre Philbert, tandis que tu souffles avec des yeux démesurés dans un saxophone par trop baryton,
tu pourrais peut être baiser la femme de tes rêves la blonde ou la brune ou la rousse et d'hygiénique pauvresse qu'il est ton amour deviendrait acharné et prudent. Gilles est parti pour le beau pays où l'on s'emmerde sur le boulevard devant une absinthe et où il passe des gens qui vont au cul où l'on rêve de compagnes et d'amours cachées.
Bonne chance pour lui et écrivez vite.
Bonjour aux copains et merde aux autres.
Je ne suis pas saoul.
A Derain.

Derain part pour Commercy en septembre 1901 afin d'effectuer son service militaire dans l'infanterie pour une durée de trois ans. L'année précédente, dans le train en direction de Chatou, sa ville natale, il rencontre Vlaminck, qui devient rapidement un ami et un allié dans le combat qu'ils décident de mener pour se libérer des formules impressionnistes. À la même époque, Derain illustre *D'un lit dans l'autre*, tandis que Vlaminck rédige un nouveau roman, *Tout pour ça*, dont le personnage principal s'inspire fortement de Derain, qu'il illustre lui-même.
Manifestement désœuvré pendant sa mobilisation, Derain aurait sans doute noyé son ennui dans la fée verte au moment d'écrire cette lettre, et ce malgré ses dénégations.

Provenance :
Coll. particulière

« Plus que jamais j'ai besoin de barricade et par ces jours chauds d'une guillotine sanglante et de balles de plomb sur le macadam »

47. Robert Desnos



Lettre autographe signée « Robert Desnos » à Jean Carrive
Paris, 2 mai [1923], 4 p. in-12° à l'encre bleue foncée
À en-tête de L'Élysée-Bellevue
Enveloppe autographe jointe, timbrée et oblitérée (léger manque marginal)

Belle lettre du poète faisant allusion à l'un de ses sommeils hypnotiques et enrichie d'un autoportrait en pleine page

« Mon cher Carrive,
***Je serai bientôt millionnaire ou mendiant**. Du moins je le souhaite. La vie m'est médiocre depuis quelques jours et pour l'amour il faut être en haillons ou… passons.*
Je vous assure que l'amour se trouve partout. […]
***À grand'peine j'ai réussi à me procurer un exemplaire de Maldoror** que je vous envoie (édition de la Sirène épuisée et rare)*[édition de 1920. La première date de 1869]. *Pour moi j'ai été assez heureux pour découvrir la première édition.*
Il fait beau comme à Bordeaux aujourd'hui mais nos révolutionnaires ont le cœur froid.
***J'ai réellement cessé d'écrire. Quelques lignes encore paraîtront de moi puis ce sera le silence que je souhaite éternel sans toutefois m'engager à rien, ne voulant dépendre que des événements.** Nous verrons à faire mieux.* […]
À paraître, Anthologie de l'orgueil par André Breton et Paul Éluard.
Je me tais pour le contenu. ~~Et à paraître d'ici longtemps sans doute~~.
Ne vous lassez pas d'écrire à Breton mais pardon pour nos silences. ***Plus que jamais j'ai besoin de barricade et par ces jours chauds d'une guillotine sanglante et de balles de plomb sur le macadam.***
Aisément je m'imagine gonflant des discours incendiaires à l'usage de multitudes versatiles ou fait pour des amours très obscènes, puissantes et cérébrales dans des cadres divers.
Je ne veux plus faire que cela.
J'attends cette biographie surréaliste, intelligent bougre, avec espoir. Envoyez.
[ici Desnos dessine son autoportrait, faisant sortir la signature de son prénom par sa bouche]
Robert Desnos »

Intégré au futur groupe surréaliste formé autour de Éluard et Breton, Desnos se distingue surtout par ses expériences de sommeils hypnotiques, initiées notamment chez ce dernier, en 1922. Endormi, il répond, improvise poèmes et dessins, incarnant une parole automatique d'une grande liberté. Ces séances révèlent son goût pour l'involontaire, le rêve et le fabuleux, où surgissent visions et figures. Son besoin d'une « barricade et par ces jours chauds d'une guillotine sanglante » est un motif récurrent chez Desnos, qui apparaît dans son sommeil hypnotique du 30 septembre 1922 (*Littérature*, n.s. n°6, novembre 1922, p. 11). En vis-à-vis de la dernière page, Robert Desnos fait son autoportrait, dont sa signature, en toutes lettres, semble sortir de sa bouche. À l'horizon, un navire portant à la proue les lettres « N.H. » semble faire référence à *Nouvelles Hébrides*.



Élève bordelais isolé et en révolte contre les conventions familiales, Carrive découvre à l'âge de 18 ans la revue *Littérature* et cherche, par le biais d'André Breton, à s'agréger au cercle d'avant-garde parisien. Méfiant à l'égard de ce correspondant prolixe, Breton délègue souvent à Desnos le soin de lui répondre. Entre les deux jeunes hommes s'instaure alors un échange d'une liberté et d'une virulence singulières, où la provocation et le goût de la subversion littéraire tiennent lieu de manifeste implicite.
Carrive figure parmi les dix-neuf noms mentionnés dans le *Manifeste du surréalisme* (1924) comme ayant « fait acte de surréalisme absolu ». Il contribue au douzième et dernier numéro de *La Révolution surréaliste* en 1929, avant de progressivement se détacher du mouvement à la fin des années 1920. André Breton finit par lui régler son compte, parmi d'autres, dans le *Second Manifeste du surréalisme* (1930) : « M. Carrive, incapable d'envisager le problème politique ou sexuel autrement que sous l'angle du terrorisme gascon, pauvre apologiste en fin de compte du Garine de M. Malraux.

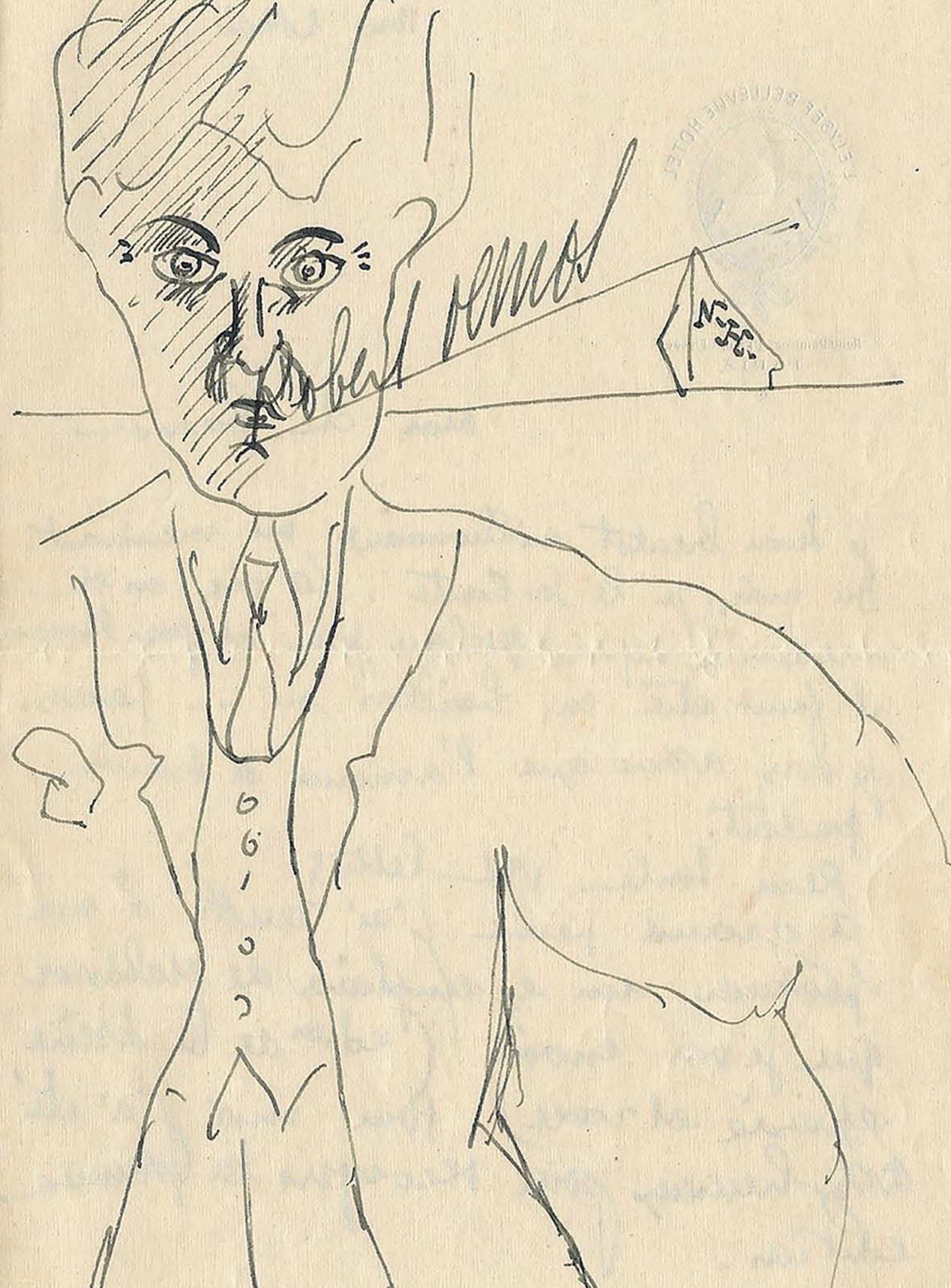
Provenance :
Jean Carrive, puis Charlotte Behrendt, épouse Carrive (1909-2002) ; *Bibliothèque surréaliste de Jean Carrive*, Tajan, 17 nov. 2016, n°416, (succession Charlotte Carrive)

Bibliographie :
Cahiers Robert Desnos – 1923, ns n°9, 2020, p.71-73 (transcription fautive sur un mot)

Ne vous lassez pas d'écrire à Breton mais pardon pour nos silences. Plus que jamais j'ai besoin de barricade et par ces jours chauds d'une guillotine sanglante et de balles de plomb sur le macadam. Aisément je m'imagine gonflant des discours incendiaires à l'usage de multitudes versatiles ou fait pour des amours très obscènes, puissants et cérébrales dans des cadres divers.

Je ne veux plus faire que cela.

J'attends cette biographie surréaliste, intelligent bougre, avec espoir. Envoyez



« Je relis Sade – Borel et… et la connerie »

48. Robert Desnos



Lettre autographe signée « Robert Desnos » à Jean Carrive
[Paris, 15 mai 1923], 1 p. in-4°
À en-tête du *Paris-Journal*
Enveloppe autographe jointe, timbrée et oblitérée
Très légère fente au pli, un mot caviardé par Desnos

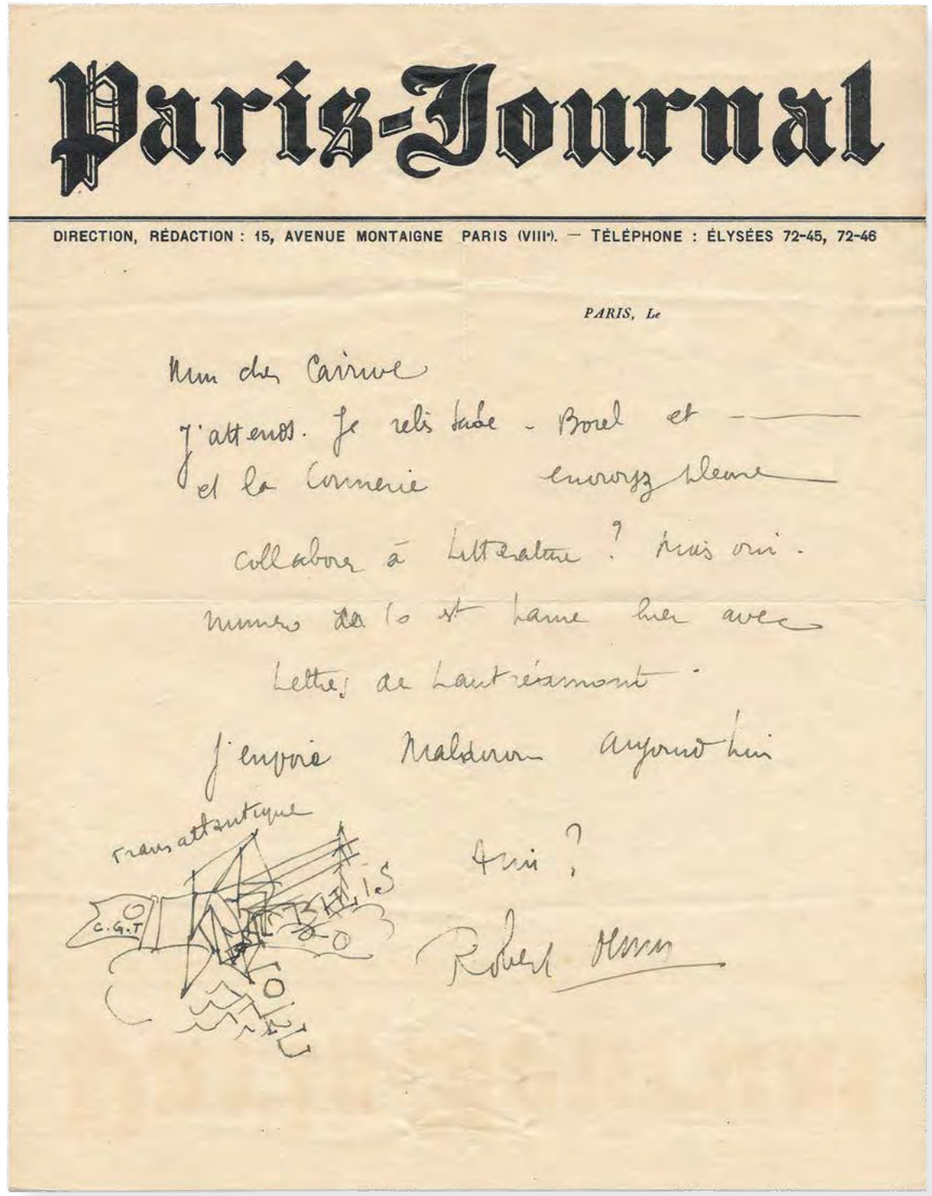
Desnos fait part de ses lectures et enrichie sa lettre d'un dessin sibyllin

> *« Mon cher Carrive,*
> *J'attends.* ***Je relis Sade – Borel et… et la connerie.***
> *Envoyez please.*
> *Collaborer à Littérature ?* [revue dirigée par Breton] *mais oui.*
> *Numéro 10 est parue hier* ***avec lettres de Lautréamont.***
> *J'envoie Maldoror aujourd'hui.*
> *Ami ?*
> *Robert Desnos »*

Média essentiel de l'avant-garde fondé en 1919, la revue *Littérature* marque les premiers coups d'éclat du groupe dadaïste Aragon-Breton-Soupault. Lorsque le mouvement Dada est a son apogée entre les années 1920-1921, la revue bénéficie de nombreuses collaborations de figures émergentes telles Ernst, Picabia ou encore Tzara. Après une interruption d'un an, une deuxième série est lancée au printemps 1922 sous la direction, cette fois, du binôme Breton-Soupault. Elle marque rapidement sa rupture définitive avec Dada et voit de nouveaux contributeurs comme Desnos. Consacré à Lautréamont, le numéro 10 ici évoqué comprend une introduction d'Éluard aux lettres de ce dernier, ainsi que des contributions d'Aragon, de Desnos (avec deux poèmes), de Picabia et de Breton. Dans une lettre envoyée quarte jours plus tôt à Pierre Picon, Desnos marquait son admiration de Sade en ces termes : « Est-il vrai que vous n'aimez pas Sade ? Sans doute ne le connaissez-vous pas ? C'est le type le mieux de tous les temps et de tous les pays. »

Desnos enrichit sa lettre d'un dessin original :
Surmonté de l'inscription « Transatlantique », le dessin met en relation un navire en mer et un poteau télégraphique. L'oriflamme du bâtiment porte le sigle C.G.T. (Compagnie générale transatlantique), tandis que le mot « Volubilis » apparaît fragmenté en deux éléments, disposés à la fois sous les fils du poteau et sur la surface des flots. Cette référence renvoie à une formule célèbre de Desnos — « Le volubilis et je sais l'hypoténuse » — énoncée en présence d'André Breton lors d'une séance de sommeil hypnotique le 28 septembre 1922. Breton avait d'ailleurs annoncé, dans *Littérature*, nouvelle série, n°8 (janvier 1923), la publication prochaine d'un ensemble intitulé *Poèmes*, comprenant un extrait de *Le Volubilis et je sais l'hypoténuse*, présenté comme devant paraître à Barcelone en tirage très limité (cinq exemplaires). L'ouvrage ne sera finalement publié qu'en novembre 1923, dans *Clair de terre*. Le dessin semble ainsi suggérer, de manière symbolique, l'articulation espérée entre engagement social et dynamique proprement surréaliste (*Cahiers Desnos*, ns n°9, p.80).

Sur Jean Carrive, voir fiche précédente.



Provenance :
Jean Carrive, puis Charlotte Behrendt, épouse Carrive (1909-2002) ; *Bibliothèque surréaliste de Jean Carrive*, Tajan, 17 nov. 2016, n°416

Bibliographie :
Cahiers Robert Desnos – 1923, ns n°9, 2020, p.79-80 (transcription fautive sur deux mots)

« C'est l'empire des sens anémone l'ivresse
Et le sulfure et la saveur d'un sang chéri
La légitimité de toutes les caresses
Et la mort délicieuse entre des bras flétris »

49. Robert Desnos

Manuscrit autographe pour son poème *Sirène-anémone*
S.l.n.d. [1929] 9 p. in-4° à l'encre noire ou au crayon
Le tout sur trois types de supports : papier pelure (3 f.), papier à carreaux (4 f. dont un en recto-verso) et papier vélin (1 f.)
Manques angulaires sur les deux premiers feuillets ; le premier mineur, le second plus important mais qui toutefois ne semble pas rogner sur la composition même du poème. On distingue le début d'un mot rogné par la déchirure : ce feuillet a-t-il été déchiré par Desnos lui-même, insatisfait d›une partie de ses recherches ? Les quatre feuillets suivants sont quant à eux bien complets, avec de très légers défauts usuels du temps (brunissures, micro-déchirures aux marges etc.). Le dernier feuillet, qui ne comporte que quatre vers au crayon, est à en-tête de l' « America Export Film C° / A. de la Rivière. » Au verso de celui-ci a été rédigé d'une main inconnue « Sirène-anémone / manuscrit complet ». Outre les nombreux caviardages, surcharges et rajouts marginaux, Desnos a dessiné le portrait d'un homme vu de profil.

***Sirène-anémone* ou la passerelle amoureuse entre Yvonne et Youki – L'un des deux manuscrits connus de ce poème monumental, celui-ci le seul en mains privées**

Le plus long poème de Desnos, ici en tout premier jet et fragmentaire, totalisant 134 vers sur les 242 publiés, avec d'innombrables variantes inédites

Au cœur du processus créatif de Robert Desnos, dans l'un de ses poèmes les plus emblématiques

« C'est aussi beau que ce que vous pouvez connaître de plus beau dans le genre, Baudelaire ou Ronsard » (Antonin Artaud)

Tout amateur de la poésie de Desnos identifie immédiatement cet incipit :

« Qui donc pourrait me voir
Moi la flamme étrangère
L'anémone du soir
Fleurit sous mes fougères

Ô fougères mes mains
Hors l'armure brisée
Sur le bord des chemins
En ordre sont dressées »

Demeuré inconnu aux chercheurs et universitaires, ce manuscrit de *Sirène-anémone* se présente sous forme elliptique : on retrouve couchés sur le papier 134 vers sur les 242 du poème final. La différence des supports et des moyens d'écriture utilisés par le poète témoigne instantanément d'une composition à la fois laborieuse et échelonnée sur plusieurs époques. Un premier mouvement réunissant les trois premiers feuillets en papier pelure forme les quatorze premières strophes. On peut d'emblée remarquer que Desnos est en frénétique recherche de musicalité, caviardant parfois rageusement jusqu'à rendre difficile la lecture des mots ou des vers écartés. Ce sont par endroits des strophes entières que le poète a biffé, jusqu'à changer radicalement leur structure :

Ainsi, la strophe :
« ~~Nulle armure jamais ne garda notre cœur~~
~~de la floraison lente~~
~~De la fl~~
~~De votre apparition fougères dont où~~ [surcharge] *~~la flamme~~*
~~Dort d'un premier sommeil~~ »

devient :
« Nulle armure jamais ne valut votre angoisse
Fougères pourrissant parmi nos souvenirs
Mais vous charbonnerez longtemps sous nos cuirasses
Avant la flamme où se cabrant pour mieux hennir »

S'ensuivent quatre feuillets sur papier à carreaux, dont l'un a été entièrement rempli sur chaque face. Un autre feuillet ne laisse apparaître qu'un quatrain isolé et caviardé par endroits. De ces quatre feuillets, on remarquera tant une intensité d'encre qu'une graphie fort variable au gré des recherches du poète. Notons en outre que si l'ordre des strophes demeure à peu près cohérent sur les trois premiers feuillets, la composition du poème sur les feuillets à carreaux ne respecte pas toujours l'ordre chronologique de l'état final du poème, témoignant là encore d'une rédaction espacée dans le temps.

Un dernier feuillet, cette fois rédigé au crayon, restitue quatre vers avec toujours d'importantes variantes en regard du texte final :

« Et ces phrases tordues comme notre amour même
Et que je murmurais [« Et que nous nous disions » dans le manuscrit] lorsque minuit blafard
Posait ses maigres doigts sur des visages [« sur nos figures »] blêmes
Séchant les yeux mouillés et barbouillant les fards [« mes yeux mouillés et maculant ton fard »] »

Sirène-anémone paraît sans prépublication dans le recueil *Corps et biens*, le 5 mai 1930, chez Gallimard. Celui-ci rassemblant la majeure partie de l'œuvre de Desnos de 1919 à 1929, comme un « journal en marge de sa vie », il constitue un recueil faisant œuvre de premier bilan pour le poète, qui n'avait encore jamais publié en volume. Le présent poème s'inscrit comme la clôture d'une séquence, débutée avec *À la mystérieuse* (1926) et *Les Ténèbres* (1927), dont les images marines et forestières, éminemment prégnantes,



contrastent avec les inspirations amoureuses du poète. Derrière ce titre au prénom double semble s'esquisser une transition. Dans *Corps et biens de Robert Desnos*, Marie-Paule Berranger souligne l'inexorable déclin d'Yvonne George, l'étoile disparue prématurément à l'âge de trente-trois ans, dévastée par la tuberculose et l'opium, au profit de Youki, l'éternelle figure de la sirène : « *À la mystérieuse*, en 1926, et *Les Ténèbres* en 1927, puis *Sirène-anémone* constituent un journal de la vie amoureuse, où se devine l'amour sans espoir d'une Eurydice qui se refuse obstinément à quitter ses enfers familiers et y poursuit obstinément sa propre destruction. » *(ibid.*, Gallimard, coll. « Foliothèque », 2010, p. 70.) Ce vers déchirant n'est-il pas la parfaite illustration d'une Yvonne consumée par ses propres excès : « La plus belle et la plus fatale la comète [« l'étoile » dans le présent manuscrit] le destin de larmes et / d'éternels égarements ». *Sirène-anémone* définit ainsi la passerelle amoureuse entre deux femmes, deux ans avant que *Siramour* ne redécouvre un nouvel équilibre en la figure de Youki.

Rédigé un an avant la parution du volume, *Sirène-anémone* est d'autant plus capital qu'il marque un renouvellement dans l'œuvre de Desnos. Si l'essentiel des poèmes qui jalonnent la période 1919-1929 obéit à l'esthétique de l'ode, *Sirène-anémone* marque, avec *De silex et de feu*, une diversification en jouant avec des quatrains d'hexasyllabes tout en mêlant alexandrins et vers libres dans une même coulée, renforçant la fluidité. Desnos vient rompre avec certaines formes du merveilleux surréaliste. La sensibilité exprimée dans le poème, que l'on peut étendre à d'autres pièces du recueil telles que *L'Aveugle* ou *Mouchoir au Nadir*, sera diversement appréciée par ses contemporains : dès le premier numéro du *Surréalisme au service de la révolution* (1930), Aragon fustige « l'absurde délectation qui s'étale aux quinquets de l'alexandrin ». Breton, de son côté, en réaction au pamphlet *Un cadavre* dirigé contre lui, dénonce « une grande complaisance avec soi-même », avant de saluer, dans ses *Entretiens* (1952), « le goût romantique du naufrage », porté par *Corps et biens*.

On recense un seul autre manuscrit de ce poème, sous forme de mise au propre, aujourd'hui conservé à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet (cote 7119-24).

Provenance :
Ancienne coll. Jean de Palacio

Bibliographie :
Œuvres, éd. Marie-Claire Dumas, Quarto Gallimard, 1999, pp. 567-574



50. [Robert Desnos] Anonyme

Contretype d'époque
S.l.n.d. [Paris, début des années 1930 ?], 8,8 x 6,3 cm avec les marges

Touchant portrait du poète, qui semble inédit

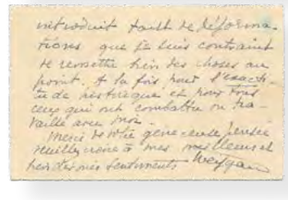
Sur cette épreuve, qui semble avoir été prise dans les rues de Paris, Robert Desnos apparaît de plain-pied, une fine canne à la main droite et un béret dans l'autre. Sa posture légèrement inclinée lui confère une attitude naturelle et posée. Malgré son format restreint, le cliché restitue avec netteté les traits du poète, représenté ici dans la force de l'âge.

Provenance :
Coll. particulière

« Le jeune de Gaulle a fait entrer dans ses mémoire tant d'erreurs… »

51. [De Gaulle] Maxime Weygand





Carte autographe signée « Weygand » [au commandant Lanrezac, selon une note au crayon]
S.l. [entre 1954 et 1959 ?], 2 p. in-12° oblongues, à l'encre bleue
Carte imprimée, illustrée d'un chérubin grimé en soldat romain
Annotation « R » du destinataire au coin supérieur gauche

Sévère jugement de Maxime Weygand sur les *Mémoires de guerre* de Charles de Gaulle

« [Vœux de Noël et de nouvel an] *très amicaux mon cher commandant.*
Le jeune de Gaulle a fait entrer dans ses mémoires tant d'erreurs, il y a introduit tant de déformations que je suis contraint de remettre bien des choses au point. À la fois pour <u>l'exactitude</u> historique et pour tous ceux qui ont combattu ou travaillé avec moi.
Merci de votre généreuse pensée, veuillez croire à mes meilleurs et bien dévoués sentiments,
Weygand »

La rivalité entre Weygand et de Gaulle prend forme au moment où le premier, alors âgé de 73 ans, remplace Gamelin le 19 mai 1940 comme généralissime. De vingt-trois ans son cadet, de Gaulle ne manque pas d'accabler Weygand dans ses Mémoires de guerre. Il y remet en cause aussi bien son âge que l'accession aux plus hauts échelons de la hiérarchie militaire d'un officier n'ayant jamais commandé de troupes. Il le présente comme un « brillant second » qui « n'avait exercé au cours de sa carrière aucun commandement », « frappé de stupeur » par la guerre éclair, attaché à des principes militaires dépassés puisqu' « il n'avait jamais envisagé les possibilités réelles de la force mécanique ». De Gaulle critique également une stratégie limitée au « cadre étroit de la métropole », ainsi qu'une fuite devant ses responsabilités qui l'aurait conduit à soutenir la demande d'armistice du maréchal Pétain. Enfin, il lui reproche sa participation à la mise en place du régime de Vichy qui, « sans foi et sans vigueur, opta pour le pire abandon ».

Au-delà des divergences personnelles, la rivalité entre Weygand et de Gaulle reflète l'affrontement de deux lectures de la défaite de 1940 et de deux conceptions du salut national. Si premier privilégie la préservation des forces françaises dans le cadre de l'armistice, le second fait le choix de la poursuite immédiate du combat depuis l'étranger. Les jugements sévères portés par de Gaulle ont longtemps contribué à façonner l'image de Weygand dans l'historiographie.

Provenance :
Coll. H.D.

Littérature :
Mémoires de guerre – L'Appel : 1940-1942, t. I, Paris, éd. Plon, 1954, p.53-56

« Il est évident que l'histoire de son premier mariage est extrêmement intéressante et jette un jour très curieux sur son œuvre »

52. [Dostoïevski] Jacques Rivière



Lettre autographe signée « Jacques Rivière » au traducteur franco-russe Ely Halpérine-Kaminsky
Paris, 26 fév. [19]23, 4 p. in-8° à l'encre noire
En-tête : « Éditions de la Nouvelle Revue Française »
Enveloppe autographe timbrée et oblitérée

Intéressante lettre à l'un des premiers traducteurs de Dostoïevski en langue française

Au sujet de manuscrits et documents inédits de l'auteur russe après mise aux fers, dans le bagne d'Omsk, en Sibérie

« Cher Monsieur,

J'ai pris connaissance de tous les documents que vous m'avez signalés et, en particulier, de votre intéressant chapitre sur « Dostoïevski et les femmes ».

Il est évident que l'histoire de son premier mariage est extrêmement intéressante et jette un jour très curieux sur son œuvre. *Mais vous vous rendez compte certainement vous-même qu'en admettant qu'elle n'ait fait l'objet jusqu'ici d'aucune étude,* ***elle se trouve néanmoins singulièrement déflorée par votre propre récit dans le volume de la Confession de Stavroguine.*** [Premier traducteur de *La Confession de Stavroguine, complétée par une partie inédite du Journal d'un écrivain*, Halpérine-Kaminsky y tient un long propos liminaire sur la découverte du fragment inédit de l'auteur]

Je sais bien que vous m'avez promis différents documents inédits, comme les extraits du journal de Melle Dostoïevski et probablement aussi des passages de celui du Baron Wrangel […]

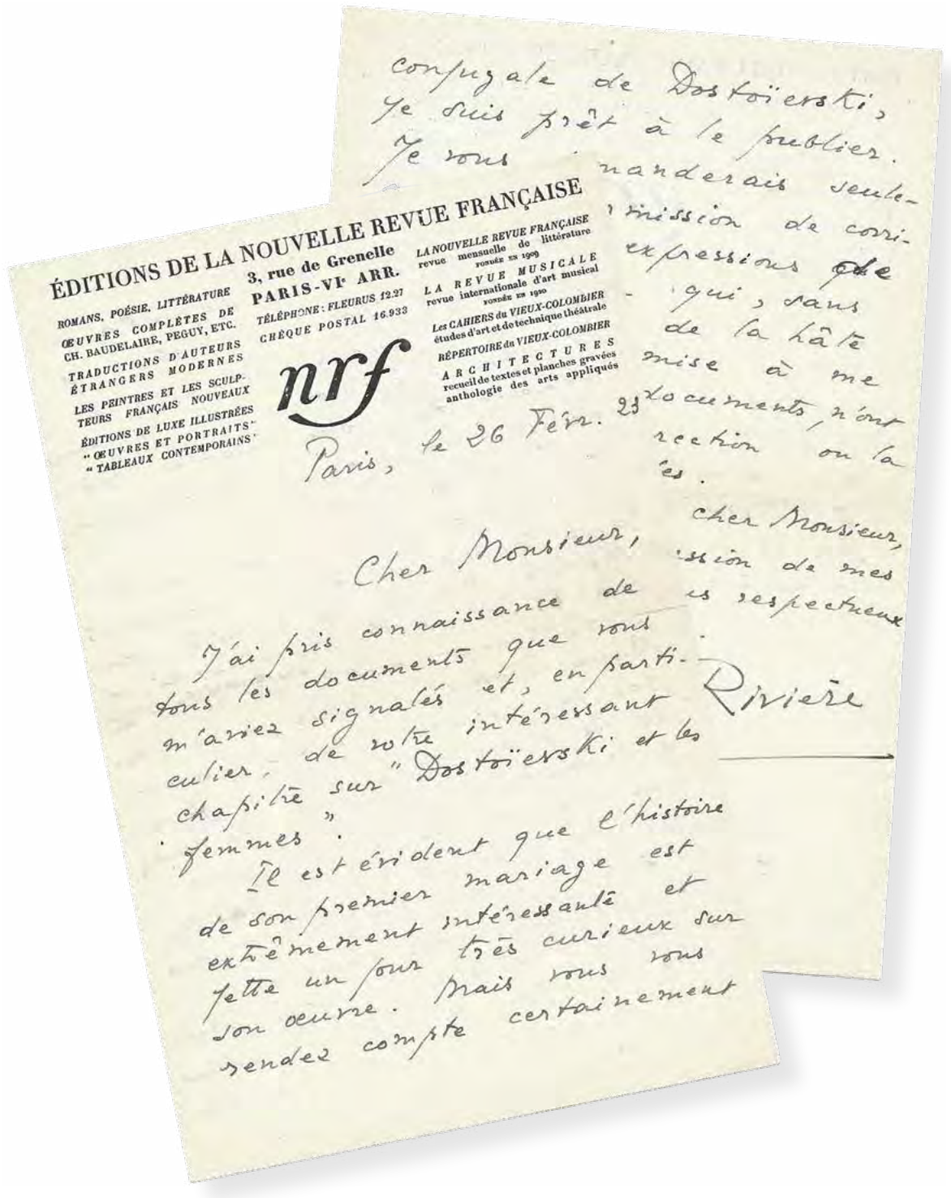
Parmi les lettres en traduction manuscrite que vous m'avez communiquées, la lettre à Madame von Wizin[e] *et très intéressante ; l'autre, de 1855, au Baron Wrangel, n'a d'intérêt que par rapport à l'histoire du mariage de Dostoïevski* [Allusion ici au premier mariage de Dostoïevski, à l'automne 1856, avec Maria Dmitrievna, dont les traits de caractère et les épisodes de sa biographie se reflètent dans l'œuvre de l'écrivain] […] *En existe-t-il qui aient été adressées par D.*[ostoïevski] *à Mme Issaïev* [toujours Maria Dmitrievna Dostoïevskaïa, épouse Issaieva de son premier mariage] *avant leur mariage ?*

Si nous arrivons à grouper un ensemble de documents inédits assez important pour éclairer toutes les faces de l'étrange situation conjugale de Dostoïevski, je suis prêt à le publier.

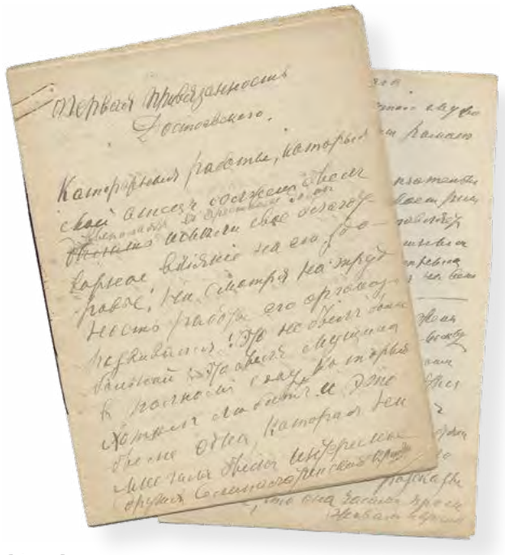
Je vous demanderai seulement la permission de corriger quelques expressions de votre traduction qui, sans doute à cause de la hâte que vous avez mise à me soumettre ces documents, n'ont pas toute la correction ou la netteté désirables.

Je vous prie, cher Monsieur, d'agréer l'expression de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués.

Jacques Rivière »



Rivière laisse ici transparaître certaines nuances qui pourraient sembler condescendantes : on se souvient que Gide, chef de file de la NRF aux côtés de Rivière, venait de publier son essai *Dostoïevski* en 1922, soit vingt ans après Vogüé (qui avait introduit la littérature russe au public français). Ce dernier, proche de Halpérine-Kaminsky, n'a pas les faveurs de Gide, bien au contraire. L'auteur de *L'Immoraliste* contribue, à la même époque, à favoriser des œuvres de Léon Chestov et les traductions de Boris de Schloezer, sans doute au détriment de Halpérine-Kaminsky. Le projet de publication évoqué ici par Rivière semble n'avoir pas vu le jour.



[***Avec :***]
Manuscrit (d'une main inconnue)
S.l.n.d., 23 pages in-8° reliées en couture à cheval (un bifeuillet volant), à l'encre brune
En alphabet cyrillique prérévolutionnaire, celui utilisé avant la réforme de 1917

Ce manuscrit correspond au neuvième chapitre des mémoires de Lioubov Fiodorovna Dostoïevskaïa sur son père

Le premier mariage de Dostoïevski :
Dostoïevski rencontre Maria Dimitrievna, épouse d'un petit fonctionnaire, Alexandre Ivanovitch Issaïev, que l'écrivain fréquentait depuis sa libération du bagne, au début de l'année 1854. Séduit par ce qu'il interprète comme un intérêt amoureux, Dostoïevski cherche à persuader la jeune femme de quitter son mari pour l'épouser. Ce sera chose faite l'année suivante. La nomination du baron Wrangel comme procureur de Semipalatinsk (où Dostoïevski est affecté comme simple soldat) permet à l'écrivain d'améliorer grandement sa situation. Curieux de connaître le développement des relations entre Fiodor Dostoïevski et Maria Dmitrievna, Wrangel note que, pour l'épouse Issaeva, il s'agissait plus de pitié « pour un homme malheureux, perdu dans la tourmente », plutôt que d'un sentiment sincère. Tandis que pour Fiodor Dostoïevski, celui-ci « était tombé amoureux avec toute l'ardeur de sa jeunesse ».
Leur mariage dure sept années. Les traits de caractère de Maria Dmitrievna Dostoïevskaïa et les épisodes de sa biographie se reflètent abondamment dans l'œuvre de Dostoïevski.

Traducteur des œuvres de Dostoïevski et de Tolstoï, Ely Halpérine-Kaminsky (1858-1936) étudie à la faculté des sciences de Paris, où il arrive en janvier 1880. Il fonde en 1883 le périodique bilingue *Le Franco-russe*, puis travaille comme secrétaire pour plusieurs journaux. C'est à lui que l'on doit la toute première traduction des *Frères Karamazov*, en 1888, ainsi que *La Confession de Stavroguine*, traduite en 1922.

Provenance :
Coll. P.E.

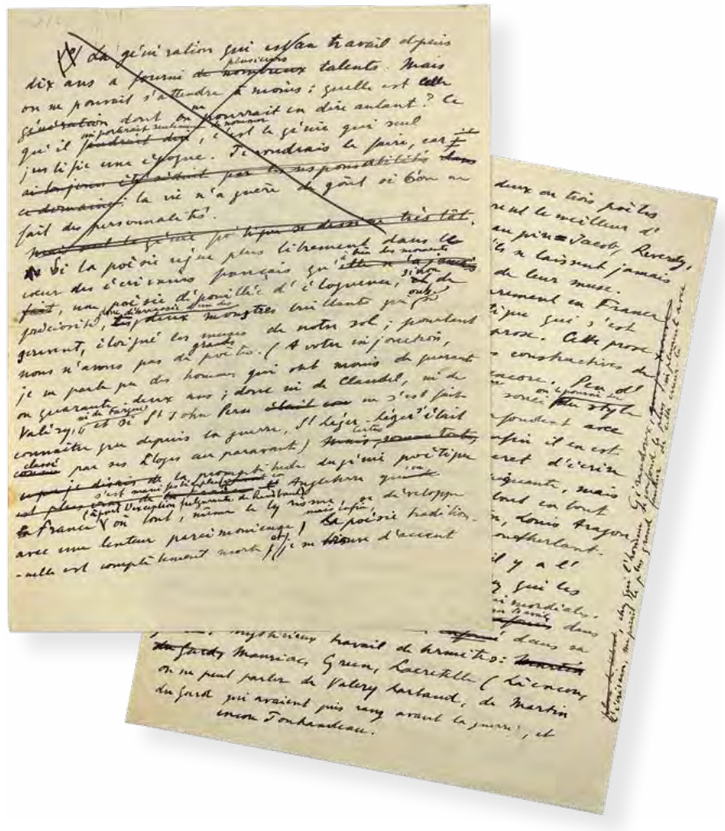
« La poésie traditionnelle est complètement morte »

53. Pierre Drieu la Rochelle

Manuscrit autographe
S.l.n.d. [c. 1940-1942 ?], 2 p. in-2° à l'encre noire
Légères rousseurs, anciennes marques de trombone
Nombreux caviardages et surcharges de la main de Drieu

Réflexions tranchées sur la poésie et les écrivains de son époque

Le premier paragraphe, consacré au génie, a été entièrement barré par Drieu d'une grande croix : *« La génération qui est au travail depuis dix ans a fourni plusieurs talents. Mais on ne pourrait s'attendre à moins :* […] *ce qu'il est important seulement de nommer,* ***c'est le génie qui seul justifie une époque.*** […]
Puis l'auteur se livre à de sévères considérations sur la poésie de son époque, qu'il met en regard avec celle produite outre-Manche :
« Si la poésie règne plus librement dans le cœur des écrivains français qu'à bien des moments, une poésie dépouillée d'éloquence, sinon de préciosité, donc débarrassée d'un des deux monstres brillants qui ont si souvent éloigné les muses de notre sol ; ***pourtant nous n'avons pas de grands poètes.*** […] *Je ne parle pas des hommes qui ont moins de quarante ans ou quarante-deux ans ; donc ni de Claudel, ni de Valéry* […] ***Certes la promptitude du génie poétique s'est manifesté plus en Angleterre qu'en France (à part l'exception fulgurante de Rimbaud) où tout, même le lyrisme, se développe avec une lenteur parcimonieuse, mais enfin la poésie traditionnelle est complètement morte****, et je ne trouve d'accent qui me touche que chez deux ou trois poètes qui, par désespoir, ne livrent le meilleurs d'eux-mêmes qu'enchaînés au pire* […]
Mais la poésie a rarement en France retenu le génie poétique qui s'est plus souvent porté vers la prose. Cette prose, capable de toutes les puissances constructives de la musique ne chôme pas encore. ***Peu d'écrivain, pourtant, de nos jours, on le souci ou le pouvoir du style, que la plupart confondent avec la recherche des images.*** *Mais enfin il en est encore quelques-uns qui ont le secret d'écrire bien autre chose qu'une phrase piquante, mais des pages, des livres entiers où de bout en bout se révèlent la science harmonique : André Breton, Louis Aragon, Marcel Jouhandeau et Henri de Montherlant.*
En dehors de ceux-là, il y a l'immense cohorte des romanciers chez qui les vertus de l'écriture ne peuvent être primordiales. Comment les ordonner ? Ils sont tous au travail dans l'obscurité de la mine, chacun enfoncé dans sa galerie […] *»*



Ces feuillets servirent selon toute vraisemblance à Drieu pour ses essais critiques, rassemblés et publiés à titre posthume dans le volume *Sur les écrivains*, aux éditions Gallimard, en 1964. Cette critique sur les grand poètes du XIXe est d'autant plus cruelle que l'écrivain renouvelle l'exercice dans nombre de ses articles, à l'image de *L'évolution du grand siècle romantique* : « Comme Baudelaire, plus que Baudelaire, Lautréamont avec Rimbaud et Bloy approfondit et rend vivant l'illuminisme. Jeunes, ils sont de plain-pied dans le monde de la vision où la solitude de Guernesey amène Victor Hugo vieillissant par lourdes saccades » (*ibid.*, p. 236). À la fin de sa vie, en 1944, Drieu notait dans son journal : « J'aurais aimé être poète, peintre, musicien ; mais écrivain du genre que je suis, non. Quelle vulgarité ! […] »

Provenance :
Succession Brigitte Drieu la Rochelle, Drouot, 15 déc. 2023, n°166

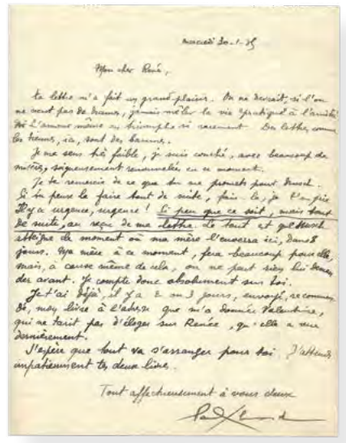
« On ne devrait, si l'on ne veut pas de drames, jamais mêler la vie 'pratique' à l'amitié, l'amour même en triomphe si rarement »

54. Paul Éluard

Lettre autographe signée « Paul Eluard » [à René Char]
[Davos], 30 janv. 1935, 1 p. in-4° à l'encre noire sur papier ligné
Marques de pliures, habile restauration en marge inférieure, petites effrangures dans gravité
Un mot caviardé par Paul Éluard

Jolie lettre intime à son ami René Char

Nusch ou la résurrection amoureuse de Paul Éluard



« Mon cher René,
Ta lettre m'a fait un grand plaisir. ***On ne devrait, si l'on ne veut pas de drames, jamais mêler la vie « pratique » à l'amitié, l'amour même en triomphe si rarement. Des lettres comme les tiennes, ici, sont des baumes.***
Je me sens très faible, je suis couché, avec beaucoup de misères, soigneusement renouvelées en ce moment.
Je te remercie de ce que tu me promets pour Nusch.
SI tu peux le faire tout de suite, fais-le, je t'en prie. Il y a urgence, urgence ! Si peu que ce soit, mais tout de suite, au reçu de ma lettre. Le tout est que Nusch atteigne le moment où ma mère l'enverra ici, dans 8 jours. Ma mère à ce moment, fera beaucoup pour elle, mais, à cause même de cela, on ne peut rien lui demander avant. Je compte donc absolument sur toi.
Je t'ai déjà, il y a 2 ou 3 jours, envoyé, recommandé, mon livre à l'adresse que m'a donnée Valentine [Hugo]*, qui ne tarit pas d'éloges sur Renée* [Gauthier]*, qu'elle a vu dernièrement.*
J'espère que tout va s'arranger pour toi. ***J'attends impatiemment tes deux livres.***
Tout affectueusement à vous deux
Paul Eluard »

C'est à l'un de ses plus fidèles amis qu'Éluard écrit depuis le sanatorium de Davos, en Suisse, où il est venu rejoindre René Crevel le 22 décembre 1934. Éluard connaît bien les lieux, depuis 1912, époque à laquelle on lui diagnostique une tuberculose à l'âge de 16 ans. Quelques jours plus tôt, le 8 janvier 1934, il confiait à Valentine Hugo : « On a découvert ici de très vieilles avaries de mon organisme qui, bien qu'elles eussent dû depuis longtemps me tuer, restent assez inquiétantes. Mes nerfs et mon cœur m'ennuient. » Le début des années 1930 compte toutefois parmi les périodes les plus heureuses d'Éluard. Sa rencontre avec Nusch marque pour lui un nouvel élan, tant sentimental qu'artistique. Il voit en elle l'incarnation même de la femme : compagne et complice, sensuelle et fière, sensible et fidèle. Témoin de leur mariage le 21 août 1934, René Char rend visite à son ami à Davos le mois suivant, en février 1935. Leur amitié résistera aux tensions traversant le groupe surréaliste auquel ils appartenaient tous deux.

Provenance :
M.L.M

« Je ne me sens pas le courage de revenir vers un passé si plein de douleurs, de désillusion et de dégoût »

55. Eugénie de Montijo, impératrice des français

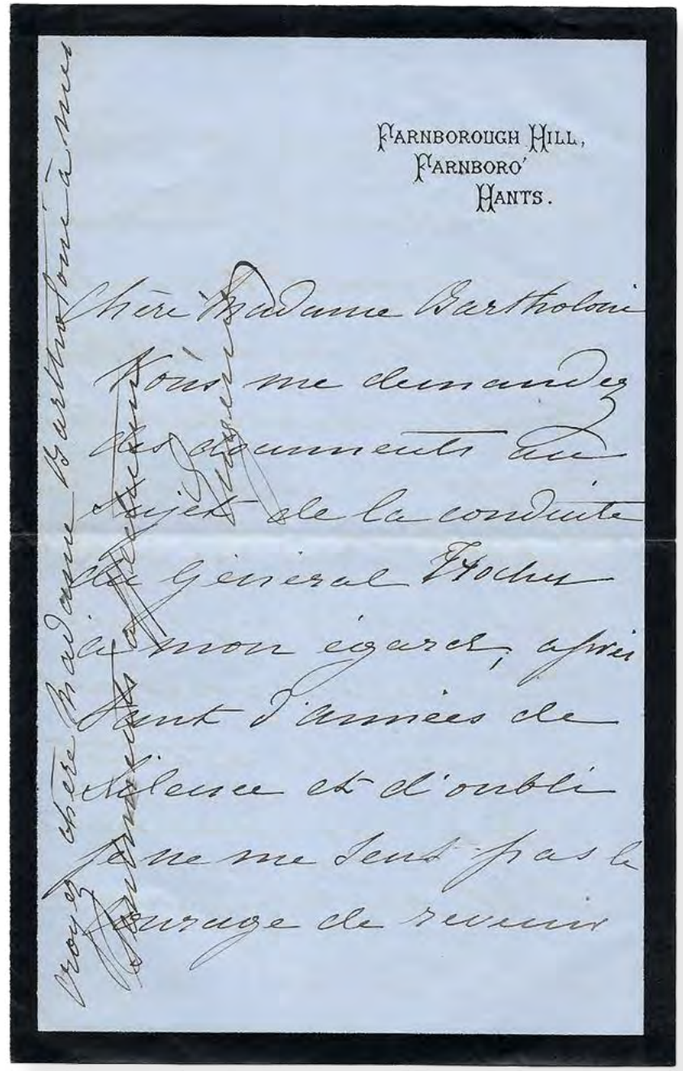
Lettre autographe signée « Eugénie » à Marie-Thérèse Bartholoni
[Farnborough Hill, Farnboro'Hants] s.d. [après 1873], 4 p. in-8° à l'encre noire
Papier de deuil, légères rousseurs sans gravité

L'honneur au-dessus de tout : le sévère jugement de l'impératrice Eugénie sur la conduite du général Trochu au lendemain de la défaite de Sedan

« Chère Madame Bartholoni,
Vous me demandez des documents au sujet de la conduite du général Trochu à mon égard ; après tant d'années de silence et d'oubli, ***je ne me sens pas le courage de revenir vers un passé si plein de douleurs, de désillusion et de dégoût.***
Ce que le général a été au 4 septembre, tout le monde le sait.
Le procès qu'il fit au « Figaro » vous en dit plus long que je ne saurais ni voudrais le faire ; les actions valent des documents et ***il me répugne de le poursuivre dans sa retraite.***
Il fut autrefois un vaillant soldat. L'orgueil le perdit dans un jour de malheur et lui fit oublier son devoir et son honneur.
Il crut sincèrement, je crois, sauver Paris. A ce prix, il trahit par excès de confiance en lui-même. C'est son excuse. Il s'est trompé et s'est fait justice lui-même.
C'est tout ce que je puis vous dire à ce sujet pénible pour moi, au-delà de ce que vous pouvez penser. Aujourd'hui, je tache d'oublier une époque qui, après le premier insuccès de nos armes, a été surtout la déroute des caractères.
Croyez, chère Madame Bartholoni, à mes sentiments affectueux.
Eugénie »

D'obédience orléaniste, Louis Jules Trochu (1815-1896) ne fut jamais un partisan du Second Empire. Toutefois, la notoriété que lui valurent ses critiques de l'organisation militaire française conduit Napoléon III à le nommer gouverneur de Paris le 17 août 1870, en pleine guerre franco-prussienne. Le principal grief porté par l'impératrice concerne l'attitude du général lors de la fatidique journée du 4 septembre 1870, estimant que celui-ci n'a pas cherché à défendre activement la Régence ni les institutions impériales contre le mouvement qui allait provoquer la chute du régime : des manifestants parisiens, ayant appris la veille la capitulation de l'armée devant Sedan et la captivité de Napoléon III, envahissent l'Assemblée nationale et empêchent le Corps législatif de délibérer. La République est alors proclamée à l'Hôtel de ville. Dans ce contexte de vacance du pouvoir, le général Trochu devient président du Gouvernement de la Défense nationale. Il n'en fallait pas plus à l'impératrice déchue pour répudier ce dernier. On se souvient du mot fameux de Victor Hugo relatif à cet épisode : « Trochu, participe passé du verbe trop choir » (*L'Année terrible*, Michel Lévy frères, 1872, p. 270).

Filleule de Chateaubriand et dame d'honneur aux Tuileries de la princesse Julie Bonaparte, Marie-Thérèse Bartholoni (1833-1910) fut, par sa beauté, l'un des ornements de la Cour du Second Empire. Née Marie-Thérèse Frisell (1833-1910), elle fut l'épouse


Farnborough Hill,
Farnboro'
Hants.

Chère Madame Bartholoni
Vous me demandez
des documents au
sujet de la conduite
du général Trochu
à mon égard, après
tant d'années de
silence et d'oubli
je ne me sens pas le
courage de revenir

d'Anatole Bartholoni (1822-1902), qui fut député au Corps législatif de 1860 à 1869. Elle tint un brillant salon, qui inspira Marcel Proust. L'écrivain le fréquenta activement dans les années 1897-1899, et fut également l'hôte du château de Coudrée, que les Bartholoni possédaient sur les bords du Lac Léman, entre Thonon et Genève. La conversation spirituelle de l'ancienne « *belle de l'Empire* » paraît l'avoir fortement inspiré. Marcel Proust courtisa, un temps, une des trois filles de Madame Bartholoni, Louise, dite « Kiki », elle-même filleule de l'impératrice Eugénie.

Provenance :
Succession Bartholoni



« Je serai écrasé, ou j'écraserai »

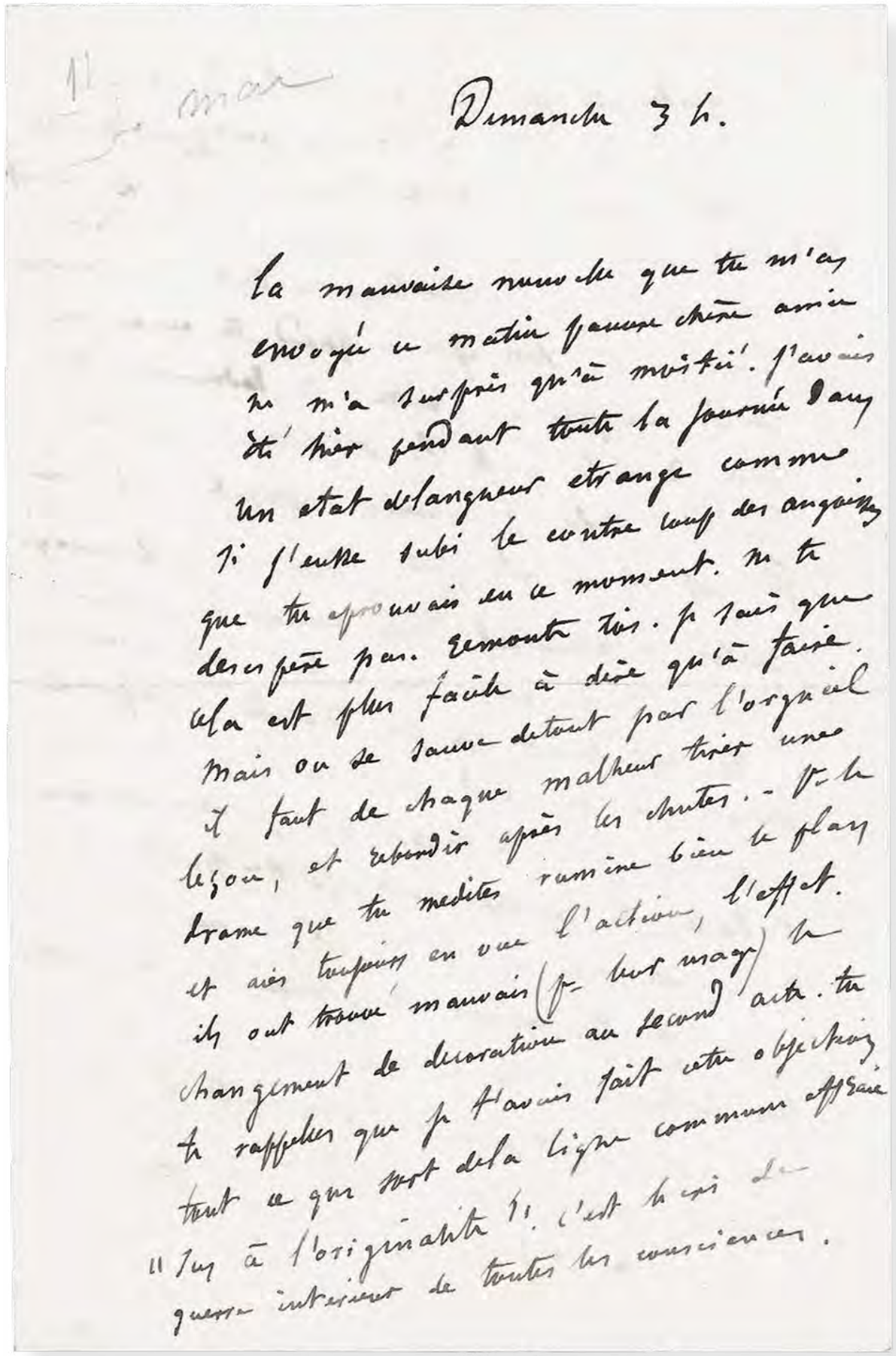
56. Gustave Flaubert

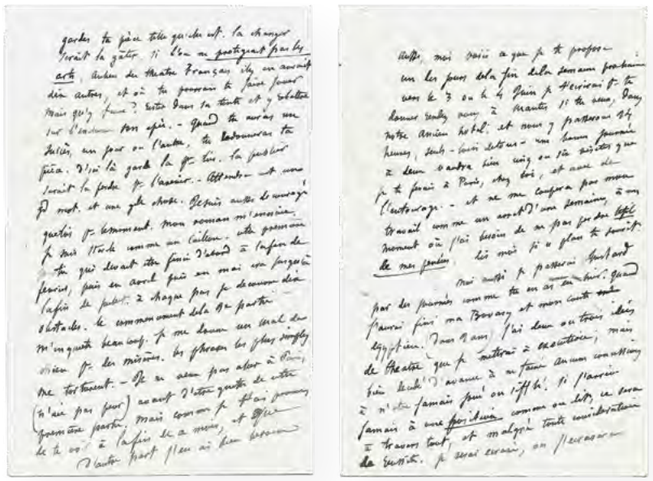
Lettre autographe à Louise Colet
« Dimanche, 3h », [Croisset, 23 mai 1852], 3 p. ½ in-8°, à l'encre noire
Enveloppe autographe jointe, cachet de cire rouge, cachet postal (du lundi 24 mai)
Marque de pliure centrale inhérente à la mise sous pli, ancienne trace de trombone
Foliotation à la mine de plomb au coin supérieur gauche (de la main de Jacques Lambert ?)

Superbe lettre à sa maîtresse, pleine de tendresse, évoquant son difficile travail de rédaction de *Madame Bovary* : « Je me donne un mal de chien pour des misères. Les phrases les plus simples me torturent »

« *La mauvaise nouvelle que tu m'as envoyée ce matin* [*Les Lettres d'amour,* comédie de Louis Colet, n'avait pas été admise au Théâtre-Français], *pauvre chère amie, ne m'a surpris qu'à moitié. J'avais été hier pendant toute la journée dans un état de langueur étrange comme si j'eusse subi le contre-coup des angoisses que tu éprouvais en ce moment. Ne te désespère pas. Remonte-toi. Je sais que cela est plus facile à dire qu'à faire.* ***Mais on se sauve de tout par l'orgueil.*** *Il faut de chaque malheur tirer une leçon et rebondir après les chutes. – P*[ou]*r le drame que tu médites rumine bien le plan et aie toujours en vue l'action, l'effet. Ils ont trouvé mauvais (pr leur usage) le changement de décoration au second acte. Tu te rappelles que je t'avais fait cette objection.* ***Tout ce qui sort de la ligne commune effraie. « Sus à l'originalité ! » C'est le cri de guerre intérieur de toutes les consciences.*** *Garde ta pièce telle qu'elle est. La changer serait la gâter. Si l'on ne protégeait pas les arts, au lieu du Théâtre-Français il y en aurait dix autres, et où tu pourrais te faire jouer mais qu'y faire ? Rester dans sa tente et y rebattre sur l'enclume son épée. – Quand tu auras un succès, un jour ou l'autre, tu redonneras ta pièce. D'ici là, garde-la pr toi. La publier serait la perdre pr l'avenir. – Attendre est un gd mot et une gde chose.*
Je suis aussi découragé que toi pr le moment. ***Mon roman m'ennuie. Je suis stérile comme un caillou. Cette première partie qui devait être finie d'abord à la fin de février, puis en avril, puis en mai, ira jusqu'à la fin de juillet. À chaque pas je découvre dix obstacles. Le commencement de la 2e partie m'inquiète beaucoup. Je me donne un mal de chien pr des misères. Les phrases les plus simples me torturent.*** *– Je ne veux pas aller à Paris (n'aie pas peur) avant d'être quitte de cette première partie. Mais comme je t'ai promis de te voir à la fin de ce mois, et que d'autre part j'en ai bien besoin aussi, moi, voici ce que je te propose : un des jours de la fin de la semaine prochaine vers le 3 ou le 4 juin je t'écrirai pr te donner rendez-vous à Mantes si tu veux, dans notre ancien hôtel, et nous y passerons 24 heures seuls – loin de tous –* ***Une bonne journée à deux vaudra bien cinq ou six visites que je te ferais à Paris, chez toi et avec de l'entourage, et ne me coupera pas mon travail comme un arrêt d'une semaine, à un moment où j'ai besoin de ne pas perdre le fil de mes pensées. Dis-moi si ce plan te sourit.***
Moi aussi je passerai plus tard par des journées comme tu en as eu une hier. ***Quand j'aurai fini ma Bovary*** *et mon conte ~~ind~~ égyptien (dans 2 ans)* [ce projet ne verra jamais le jour], *j'ai deux ou trois idées de théâtre que je mettrai à exécution ; mais bien*

⟶





décidé d'avance à ne faire aucune concession, à n'être jamais joué ou sifflé. ***Si j'arrive jamais à une position, comme on dit, ce sera à travers tout, et malgré toute considération de réussite. Je serai écrasé, ou j'écraserai.*** *Si j'ai en moi qq valeur, ce parti pris (que je n'ai jamais pris mais qui est venu de lui-même) doit l'augmenter, si je n'en ai aucune, c'est au moins qq chose que cet entêtement.* ***Mais j'éprouve en revanche de belles lassitudes. – de fiers ennuis, et des saouleurs de moi, à me vomir moi-même si je pouvais. Ça me fera bien de te voir, de m'appuyer la tête sur ton pauvre cœur plein de moi, de causer en regardant tes yeux.*** *Adieu, chère amour, à bientôt, un long baiser sur tes lèvres. À toi. »*

Entre 1851 et 1856, Flaubert consacre plusieurs années à une élaboration minutieuse de son roman, fondée sur une documentation rigoureuse et une observation quasi scientifique du réel. Chaque phrase fait l'objet de multiples réécritures, traduisant une volonté d'atteindre une perfection formelle absolue. Flaubert recourt par ailleurs au procédé du « gueuloir », consistant à lire ses textes à voix haute afin d'en éprouver la musicalité et la cohérence syntaxique. Cette discipline contraignante illustre une véritable ascèse littéraire, où l'écriture devient un travail laborieux et obsessionnel.
On connaît l'anecdote du brouillon de l'incipit de *Madame Bovary*, plus long que le roman lui-même. En effet, l'écrivain est convaincu qu'il n'y a qu'une et unique bonne façon d'écrire les choses ; nous comprenons alors la quête perpétuelle du « style juste », un style qui exige que « toutes les phrases soient différentes et, en même temps, que les mots ne puissent être changés quand ils [sont] dans une phrase. » (*Flaubert - Vie et travaux*. Yvan Leclerc, 2005).

Provenance :
Ancienne collection Jacques Lambert, puis collection H.D.

Bibliographie :
Correspondance, t. II, éd. Jean Bruneau, Pléiade, 1980, p. 92-94, avec la mention « Autographe non retrouvé ». Transcription établie d'après une copie de la main de R. Descharmes (Bibliothèque national de France, cote Nafr. 23831, ffos 62-64)

« Le snobisme, c'est une bulle de champagne qui hésite entre le rot et le pet »

57. Serge Gainsbourg

Épreuves avec corrections autographes, signées « SG »
S.l.n.d. [Paris, 1986], 8 p. in-4°
À en-tête de l'imprimerie Floch
Foliotation : 287-294

Gainsbourg corrige scrupuleusement une longue liste de ses aphorismes, pensées et réflexions, en vue d'un ouvrage à lui consacré

De cette longue liste de 59 aphorismes et citations du chanteur-compositeur, 28 ont été corrigés ou éliminés de sa main. Pour ces derniers, plusieurs semblent être restés inédits.

Nous en dressons ici une liste non exhaustive. Entre certains, savoureux, et d'autres, provocateurs, nombre sont entrés dans la postérité :

« Lucien Ginzburg… maintenant ça passe.
Je voulais m'appeler Julien, à cause de Julien Sorel. Après, je suis tombé sur Lucien Leuwen, autre héros de Stendhal. Ça m'a réconcilié avec mon prénom, mais finalement j'ai choisi Serge. Par nostalgie d'une Russie que je n'ai jamais connue. »
« Le snobisme, c'est une bulle de champagne qui hésite entre le rot et le pet. »
« L'homme a créé des dieux. L'inverse reste à prouver. »



« Juif : ce n'est pas une religion.
Aucune religion ne fait pousser un nez comme ça. »
« Qui a coulé le Titanic. Iceberg, encore un juif. »
« Je fume, je vois, je baise. Triangle équilatérale pas dégueu. »
« Socialisme… J'aimerais que les pauvres aient
tous des Rolls, quant à moi j'ai vendu la mienne. »
« J'arrête de fumer. Toutes les cinq minutes. »
« Carresses [sic] *et coups de poing dans la gueule sont les pleins et les déliés de l'amour. »*
« La beauté est la seule vengeance des femmes. »
« La connerie c'est la décontraction de l'intelligence. »
« Les gens me regardent chez eux, débraillés, en pantoufles, en train de baffrer et de boire dans la cuisine. Je ne vois pas pourquoi je mettrais un smoking. »
« Ma démarche a été de redonner avec ma chanson Aux armes et cætera, sur le support d'une musique révolutionnaire, le reggae, une nouvelle pulsion révolutionnaire à La Marseillaise, ce qu'elle est à l'origine. »
« Jane Birkin, en trois mots : Perte. Irré. Parable. »
Ces épreuves furent corrigées par Gainsbourg en préparation de son anthologie *Mon propre rôle*, publiée chez Denoël, en 1987.

Un remarquable panorama de la pensée gainsbourienne

Provenance :
Archives F.L.

Bibliographie :
Mon propre rôle, vol. 1, éd. Denoël, pp. 287-294


directeur de la photo
camera
ingénieur du son
déco

avec la participation
de Gainsbourg
dans le rôle
de David

58. Serge Gainsbourg

Manuscrit autographe signé (dans le texte)
S.l.n.d. [c. 1988-1989], 1 p. in-4° (29,7 x 21 cm)
Sur papier filigrané [*Marais*] : figure hellénique vue de profil
Parfait état de conservation

Premières ébauches pour *Stan de Flasher*, l'ultime réalisation cinématographique de Gainsbourg

« *directeur de la photo*
camera
ingénieur du son
déco

avec la participation
de Gainsbourg
dans le rôle
de David »

Sorti en salles le 7 mars 1990, *Stan the Flasher* est l'ultime réalisation cinématographique de Gainsbourg. Dès 1988, il en esquisse les contours auprès son saxophoniste, Stan Harrison, auquel il confie : « J'ai cette idée de film, c'est l'histoire d'un type qui porte un manteau et qui s'exhibe pendant tout le film, mais il est toujours filmé de dos. À la fin, il s'écroule, mort, son manteau s'ouvre et on découvre qu'il a un tout petit truc […] Je vais lui donner ton nom, le film s'appellera *Stan the Flasher.* » (*Le Gainsbook*, dir. Sébastien Merlet, Seghers). Fidèle à ses habitudes créatrices, Gainsbourg rédige le scénario en huit jours durant l'été 1989, depuis sa chambre de l'Hôtel Raphael à Paris.
Ce manuscrit révèle que Gainsbourg avait initialement envisagé d'incarner le rôle de David, avant de se raviser. Le rôle échoit finalement à Richard Bohringer, tandis que Gainsbourg interprète un ami du personnage.

Provenance :
Archives F.L.



59. [Gary] Albert Harlingue

Photographie originale
Tirage argentique d'époque sur cartoline
S.l.n.d. [Paris, déc. 1956], 20,2 (23,8 cm avec la marge) x 17,8 cm
Marge blanche inférieure légèrement salie, perforation de punaise en marge gauche, légers frottements de surface
Encadré sous verre musée 70%

Le mythique portrait de Romain Gary par Albert Harlingue, pris à l'occasion du prix Goncourt que l'écrivain venait d'obtenir pour *Les Racines du ciel*

Gary exerce une carrière diplomatique comme consul général de France à Los Angeles (1956-1960) quand il est couronné par le prix Goncourt le 3 décembre 1956 pour *Les Racines du ciel*. L'écrivain revient pour l'occasion en France dans les jours qui suivent, le quai d'Orsay lui accordant une permission de deux semaines. C'est dans une effervescence médiatique que Gary est alors photographié par Albert Harlingue, dans les locaux des Éditions Gallimard. L'écrivain y apparaît âgé de 42 ans, cigarette en main, le regard doux, esquissant un léger sourire. C'est l'un des plus beaux portraits de l'écrivain, en rare tirage d'époque.
Souvent reproduit, ce portrait a notamment servi pour la couverture de l'ouvrage de Nancy Huston, *Le Tombeau de Romain Gary* (Actes Sud, éd. 1999).

« Toutes nos paroles sont la projection sur les autres hommes de notre volonté de domination »

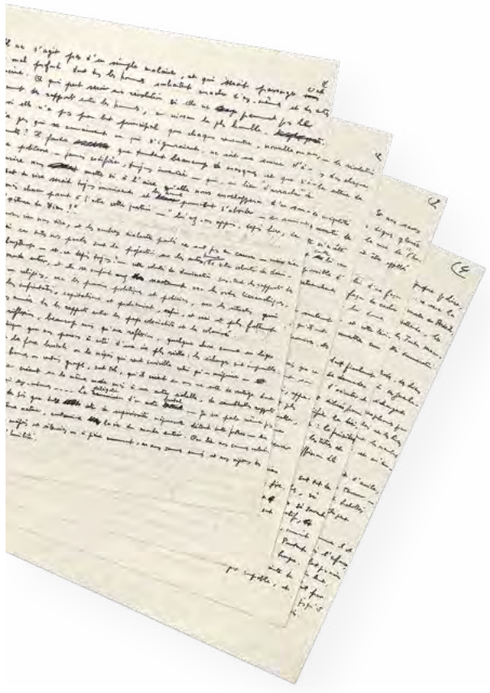
60. Jean Genet

Manuscrit autographe
S.l.n.d. [c. 1969], 4 p. in-4° en recto simple, sur papier ligné, au feutre noir
Filigrane : « A.M.C » orné d'un profil de tête de cheval
Nombreux caviardages et surcharges, foliotation au coin supérieur droit de chaque feuillet

Axiomes de la domination blanche : politique, économique, religieuse, culturelle et patriarcale à travers une analyse radicale des rapports de pouvoir

Manuscrit inédit et en premier jet

> *« Il ne s'agit pas d'un simple malaise, et qui serait passager. C'est un mal profond dont tous les hommes souhaitent arracher d'eux-mêmes et des autres la racine.* ***À qui peut servir une révolution si elle ne permet pas le changement des rapports entre les hommes****, au niveau le plus humble, si elle n'a pas pour but principal que chaque rencontre, nouvelle ou non* […] *ne soit source d'émerveillements ?* […]
> *Nous ne pouvons rien nous dire, et les nombreux dialectes parlés ne sont pas en cause – mais rien nous dire de vrai car* ***toutes nos paroles sont la projection sur les autres hommes de notre volonté de domination. Depuis longtemps – est-ce depuis toujours ? cette volonté de domination sous-entend les rapports des hommes, dans le monde entier, et elle se confond assez exactement avec les ordres hiérarchiques, sociaux ou religieux, avec les pouvoir politiques et policiers, avec les situations qui opposent, dans toutes les confrontations, capitalisme et prolétariat, enfin, et ceci est plus fortement ressenti depuis plusieurs années dans les rapports entre les pays colonialistes et colonisés.*** […]
> *Les pouvoirs de dominer sont la force brutale ou le mépris qui rend invisible celui qu'on méprise* […] *La délégation d'un acte brutal – je ne parle même pas d'injustice tant il va de soi que tout acte de supériorité méprisante détruit toute justice – en une série d'actes de même nature, contamine la vie du monde entier.* ***Ou bien nous sommes vulnérables physiquement et notre mépris est silencieux ou à peine murmurant, ou nous sommes armés et nous exigeons des autres la déférence et l'humilité.***
> *Il semble que je me propose de dénoncer – une fois de plus et plus mal – ce que les révolutions n'ont pas réussi à détruire, ce qui subsiste,* ***ce qui subsistera peut-être toujours dans chaque homme : la volonté de dominer et la force – ou plutôt non, pas la force, la sottise de mépriser.***
> *On espérait que c'est d'abord en opérant au niveau de la lutte de classe et des inégalités économiques, que les révolutions viendraient à bout de ce qui, semble-t-il, est ressenti de plus en plus, avec la plus grande cruauté.* ***En aucun pays la révolution socialiste n'a été menée de façon à diminuer l'injure que l'on fait à tout homme en exerçant contre lui un acte ou une parole d'autorité qui ne suppose pas chez lui la contrepartie d'une réponse possible d'une aussi grande intensité.*** *C'est, derrière un mur très opaque, que les hommes se retranchent quand il commettent contre l'homme une agression.* […]
> *Pacotille.* ***Le pouvoir du blanc qui se croit supérieur aux noirs et aux autres. Je sais que ce mépris dissimule la volonté d'utiliser une main d'œuvre qui nous livre non seulement son travail mais la matière première qui était sur son sol*** […] ***C'est vrai, apparemment, en fait le mépris du blanc – nommer racisme le racisme – est d'autant plus après que les anciens colonisés se révoltent, veulent leur indépendance nationale et culturelle, et des égaux aux salaires des blancs.***
> *Tout se passe donc comme si le racisme devenait de plus en plus venimeux à mesure que les blancs perdent la possibilité d'exercer leur paternalisme.* ***Où sont les bons nègres ? les bons Mahomet ? les bons boys ?*** […]
> *Il faudrait se demander où, finalement, réside le pouvoir, c'est-à-dire non seulement de légiférer, mais d'exécuter et de punir. Épars – distincts peut-être mais non indépendants – ces pouvoirs sont dilués parmi trop d'hommes pour que chacun n'en possède que l'apparence. Que signifie la décision d'un président quand le secrétaire chargé du cachet doit d'abord aller aux chiottes : le président doit attendre et avec lui l'ordre qu'il veut donner. L'homme de pouvoir – celui qui a les titres et les honneurs – dépend de sous-ordres qui s'empressent, ou qui ralentissent la diffusion de l'ordre présidentiel.*
> *Pacotille* ***les pouvoirs de la police, même quand ils paraissent souverains, obtenus par la crainte de la torture et par les humiliations*** […] ***les menottes à ceux qu'elle tient pour coupable*** […] ***Il est difficile de lui échapper.*** *Si chaque pays suscite ou laisse se développer sa propre police, il est facile de comprendre qu'une police uniforme veut noyer le monde : ce sera la cinquième internationale, la policière.* […]
> *Les représentants de cette internationale s'invitent, il s'échangent des diplômes, des méthodes, des chiens enragés, des gammes de gaz-hilarants, lacrymogènes, paralysants – ils se convient généralement où valsent les légions d'honneur avec les décorations nationales et les femmes, ils échangent des techniques d'encerclements* […] *je m'arrête, cette énumération me fatigue et m'emmerde.* […] »



Phénoménologie de la domination blanche

On retrouve ici une théorisation radicale de ce que Genet nomme une « volonté de domination » structurelle, à savoir les ordres hiérarchiques, pouvoirs policiers et rapports coloniaux. L'auteur distingue deux instruments de cette domination : la force brute et le mépris, lequel « rend invisible celui qu'on méprise ». Le racisme blanc y est explicitement nommé et analysé comme mécanisme économique autant qu'idéologique dont la virulence s'accroît, selon Genet, à mesure que les anciens colonisés revendiquent leur indépendance.

Un engagement forgé par le théâtre anticolonial

Les Paravents (L'Arbalète, 1961), créées au début des années 1960 en pleine guerre d'Algérie, constituent à l'époque une attaque frontale contre la domination coloniale française. Genet relie lui-même cette pièce aux *Nègres* (L'Arbalète, 1958) en affirmant y avoir « mis en scène la nécessité d'une lutte révolutionnaire des Noirs et des Algériens ». Après une longue crise d'écriture consécutive au suicide de son amant Abdallah, Genet retrouve la plume non pour la fiction, mais pour l'analyse politique directe. Ce manuscrit restitue ici pleinement l'ethos de ses textes et articles regroupés dans *L'Ennemi déclaré*, publié à titre posthume (Gallimard, 1991).

Provenance :
Coll. particulière

Littérature :
Les valises de Jean Genet, Albert Dichy, IMEC, 2000

« Tout ce que fait le christianisme pour abolir successivement l'esclavage ancien, l'esclavage féodal, l'esclavage des Nègres, celui des Indiens du Nouveau Monde… »

61. Henri Grégoire, abbé

Manuscrit autographe
S.l.n.d. [c. 1813 ?], 3 p. ¼ petit in-4° sur papier vergé, à l'encre noire
Filigrane : Contremarque aux initiales «FL MDE» des papetiers auvergnats Fénérol et Malmenaide (Gaudriault, p. 291)
Plusieurs caviardages de la main de Grégoire, apostille au coin supérieur gauche d'une autre main

Discours inédit à l'Institut pour son ouvrage consacré à la cause noire, le grand combat de sa vie : *De l'influence du christianisme sur l'abolition de l'esclavage*

> Nous restituons ici une transcription volontairement elliptique de ce manuscrit demeuré inédit. Il reflète sinon le plus emblématique, l'un des engagements les plus marquants du prélat. Rédigé à la troisième personne, Grégoire s'adresse en ces termes : *« La question envisagée sous l'aspect religieux présente un grand intérêt à quiconque sent la nécessité de rattacher son existence fugitive sur la terre à un ordre de choses stable et consolant dans l'avenir. Ce point de vue est le plus intéressant pour l'auteur de cet ouvrage, mais il a dû ne traiter son sujet que sous les rapports par lesquels il rentre dans le domaine de l'histoire et des travaux de la classe.* […] ***Le fondateur du christianisme ne voulut pas s'immiscer dans les institutions politiques et, par cette raison, il ne proclame pas, d'une manière formelle, l'abolition de l'esclavage. Cette mesure eût déchaîné toutes les passions, brisé les ressorts de la société et fourni de nouveaux prétextes pour le décrier ; mais il prêche une doctrine qui, par une marche progressive, devait l'adoucir et enfin l'abolir, en inculquant, sans relâche, les sentiments de justice et de charité.*** […] *Quoique le christianisme convienne à tous les siècles, les pays, les états, il s'adapte plus spécialement aux besoins des malheureux qui furent toujours les objets privilégiés de sa sollicitude. Après avoir présenté le tableau des efforts de la société chrétienne en faveur des pauvres et des captifs très nombreux dans les premiers siècles de notre ère* […] *dont la plus ancienne est celle des parabolains à Alexandrie.* ***L'auteur développe, d'une manière étendue, tout ce que fait le christianisme pour abolir successivement l'esclavage ancien, l'esclavage féodal, l'esclavage des Nègres, celui des Indiens du Nouveau Monde. On voit cette religion luttant sans cesse contre la cupidité et les préjugés, pour réintégrer dans les droits sociaux diverses portions de l'histoire humaine que des lois ou des opinions erronées frappent d'un injuste mépris, tels que les Juifs, les parias, …etc.*** *Un chapitre nouveau ajouté par l'auteur à ses recherches expose l'influence salutaire du christianisme sur l'état et la condition des femmes* […] »

Rallié au tiers état à l'Assemblée constituante, Henri Grégoire réclame l'abolition totale des privilèges et de l'esclavage et prône le suffrage universel masculin. Dès 1789, il adresse à l'Assemblée nationale un *Mémoire en faveur des gens de couleur ou sang-mêlés de St. Domingue & des autres isles françoises d'Amérique.* Opposé au rétablissement de l'esclavage


De l'influence du christianisme sur l'abolition de l'esclavage

par Bonaparte en 1802, mais isolé, il publie en 1808 *De la littérature des nègres, ou recherches sur leurs facultés intellectuelles, leurs qualités morales et leur littérature* pour contrer l'offensive colonialiste et ségrégationniste du régime. Bien que jamais publié, De l'influence du christianisme sur l'abolition de l'esclavage s'inscrit de toute évidence dans sa continuité : le présent manuscrit de présentation est à ce jour le seul témoignage du corps même de ce texte. Grégoire mènera sans relâche les combats abolitionnistes au sein des Sociétés des Amis des Noirs. Son fondement philosophique fut l'unité du genre humain, qui lui permit de concilier la proclamation révolutionnaire des droits de l'homme et le message évangélique. Souvent désigné comme « l'Ami des hommes de toutes les couleurs », Grégoire a lutté contre le racisme toute son existence, défendant ceux qui étaient considérés par d'autres comme consubstantiellement inférieurs.

Provenance :
Coll. H.D.

« Mon prochain livre s'appellera décidément Rosa Mystica, et sera précédé d'une volumineuse préface en prose où je dirai mes idées sur la poésie & les poètes »

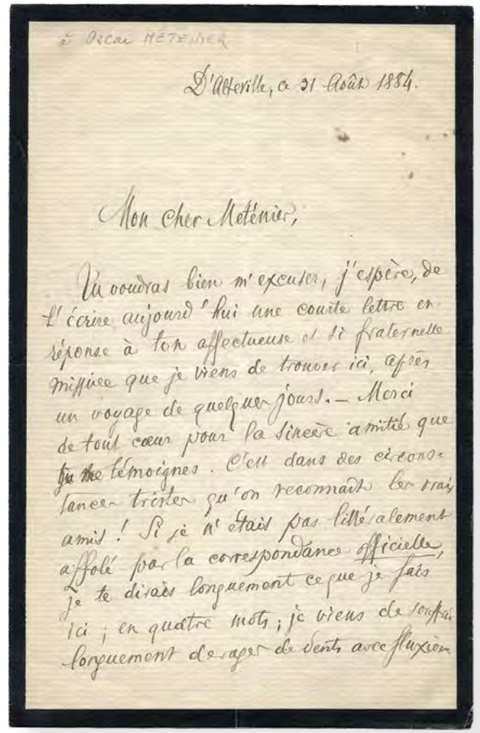
62. Stanislas de Guaita

Lettre autographe signée « SDG » à Oscar Méténier
[Château] d'Alteville [Lorraine allemande], 31 août 1884, 2 p. in-8°, sur papier vergé, petit deuil
Quelques taches sans gravité, trois mots caviardés par Guaita

Guaita annonce la parution prochaine de *Rosa Mystica*, son ultime recueil poétique

> *« Mon cher Méténier,*
> *Tu voudras bien m'excuser, j'espère, de t'écrire aujourd'hui une courte lettre en réponse à ton affectueuse et si fraternelle missive que je viens de trouver ici, après un voyage de quelques jours. – Merci de tout cœur pour la sincère amitié que tu me témoignes. C'est dans des circonstances tristes qu'on reconnaît les vrais amis ! Si je n'étais pas littéralement affolé par la correspondance officielle, je te dirais longuement ce que je fais ici* […] *Vrai ç'a été atroce ! Quant à la peine morale vient s'adjoindre une douleur physique, juge ce que c'est. Blanche vient, sur mon conseil, du reste de partir chez ses parents, où elle demeurera au bon air jusqu'au jour, prochaine, j'espère, de ma réinstallation à Paris.*
> ***Mon prochain livre s'appellera décidément Rosa Mystica*** [paru chez A. Lemerre, en 1885]***, et sera précédé d'une volumineuse préface en prose où je dirai mes idées sur la poésie & les poètes*** […]
> *Pardon encore de mon laconisme, mais vrai, je ne puis…*
> *Affectueusement, Vieux*
> *SDG »*

Guaita venait de perdre sa grand-mère maternelle, Françoise-Octavie de Barthélémy (1799-1884), épouse du baron Victor Aimé Grandjean d'Alteville, qu'elle avait épousé en 1819. Le jeune poète-marquis, alors âgé de 23 ans, séjourne durant l'été 1884 au château d'Alteville en compagnie de sa mère. Cet été-là s'avère déterminant dans sa vie artistique : Guaita y découvre *Le Vice Suprême* de Joséphin Péladan, ouvrage qui l'initiera à l'occultisme. Les deux hommes se rencontrent à l'automne suivant.
En 1888, Guaita devient cofondateur, aux côtés de Péladan, de l'Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix. Ses lectures assidues d'Éliphas Lévi, de Fabre d'Olivet, ainsi que de son ami Papus, font rapidement de lui un initié averti du mysticisme chrétien et de la Synarchie. Sous l'influence de ces pensées, le poète défend un spiritualisme exaltant la Tradition chrétienne.



Observateur précoce des bas-fonds parisiens en tant que fils d'un commissaire de police, Oscar Méténier (1859-1913) devient écrivain au début des années 1880, dans la lignée de Zola et du courant naturaliste. Généralement crues et provocantes, ses nouvelles paraissent dans *Le Chat noir*. Il se fait bientôt un nom au théâtre grâce à des pièces naturalistes mettant en scène vagabonds, apaches et prostituées, s'exprimant dans un langage populaire et réaliste.

[***Avec :***]
Maurice Barrès
Un Rénovateur de l'Occultisme – Stanislas de Guaita
Envoi autographe de Barrès
Chamuel | Paris 1898 | 14,5 x 23 cm, broché
Édition originale en tirage courant, marques d'usage
Bien complet de ses deux portraits.

« Ce ne sont pas les relations, mais les objets physiques qui agissent immédiatement sur le corps humain. Tout si je l'ose dire est corps »

63. Claude-Adrien Helvétius

Lettre autographe signé « Helvetius » à Jean-Simon Lévesque de Pouilly
S.l., [1759 ou 1760 ?], 7 p. in-4° à l'encre brune sur papier vergé
Cousu aux marges, papier uniformément bruni
Nombreuses corrections autographes, repentirs et interlignages de la main d'Helvétius

Extraordinaire redécouverte de cette fameuse lettre d`Helvétius, en partie inédite, portant sur l'ouvrage de son correspondant et préfigurant certaines théories reprises dans *De l'Homme*, son chef d'œuvre posthume

« Je sais bien que lorsque j'étais jeune, je me serais fait scrupule de ne pas f[outre] une femme quand je me trouvais seul avec elle, et que son rang ou son caractère ne m'imposait point »

Foisonnant de réflexions, dans une prose souvent libre, Helvétius analyse la passion éprouvée pour le sexe dans les différentes races et celles qui égarent l'imagination, dont l'amour

Dans les trois premières pages demeurées inédites (et dont nous ne restituerons ici que quelques fragments), Helvétius commente les articles 3 à 5 consacrés à la perception extérieure et souligne qu'il faut se méfier des racontars des voyageurs et des commerçants établis à l'étranger (en particulier en ce qui concerne l'ardeur de la passion éprouvée pour le sexe féminin chez les différents peuples). Il compare d'emblée l'ouvrage de Lévesque de Pouilly à l'*Enquiry concerning the Principles of Morals* du philosophe écossais David Hume, dont il se propose de traduire un « morceau ». Si cette hypothèse est juste, la rédaction de la lettre devrait se situer entre novembre 1751, date de la publication en anglais de l'*Enquiry*, et sa traduction par Robinet en 1760 sous le titre *Essais de morale, ou Recherches sur les principes de la morale* – à moins que cette traduction ait échappé à Helvétius ou qu'il s'agisse d'un autre livre. Toujours est-il que le 12 juillet 1759, Helvétius écrit à Hume qu'il s'est remis à l'anglais et qu'il traduit « tous les morceaux de vos ouvrages qu'on ne nous a point donnés », ajoutant qu'il vient de lire la section 5 de l'*Enquiry concerning the Principles of Morals*. La lettre pourrait donc dater des années 1759-1760. Nous restituons le texte avec une ponctuation moderne pour une lecture plus aisée :

« Mr Hume a fait un ouvrage excellent sur le même sujet. Il est absolument nécessaire que Mr Pouilly le lise […] ***Ce ne sont pas les relations, mais les objets physiques qui agissent immédiatement sur le corps humain. Tout si je l'ose dire est corps.*** *Les objets extérieurs frappent par ce moyen nos yeux, nos oreilles, notre tact etc. Je ne sais pas ce que vous voulez dire en cet endroit par ces mots,* ***de là est née la distinction qui s'est faite entre les relations morales et les relations physiques.***

Art. 4. Il est certain que les objets sont différents dans les différents climats. Mais comme les besoins physiques des hommes dans les divers climats sont les mêmes, il ne paraît pas que cette différence d'objets en mette dans leurs désirs. Ils veulent manger, les Normands mangent des pommes, les esquimaux du poisson, les Américains des ananas, les Africains des oranges. On désire des couches, les uns avec ***une négresse, d'autres une femme rouge, et quelques autres avec une blanche. Mais l'objet commun de tous les désirs c'est de manger et de ~~décharger~~ coucher. Deux besoins physiques, par conséquent même objet de désirs.***

Mais, dira-t-on, on a plus d'ardeur pour les femmes en Afrique qu'au Nord. Je n'en sais rien. […]

Au reste tout ce que je dis et pourrais dire là de plus, ne signifie rien, il faudrait s'assurer du fait, avoir une douzaine d'Hommes du Nord et autant de nègres, les faire coucher devant soi avec des femmes, et répéter plusieurs fois cette expérience pour avoir là-dessus quelque chose de certain. *Les on-dit en ce genre sont si fautifs qu'il faut un Lien pour étudier l'histoire naturelle de l'Homme comme pour étudier celle des insectes.* […]

Ils diront par ex. que les gens des pays chauds sont trop faibles [la partie publiée du manuscrit commence ici] *pour agir beaucoup. Et ensuite ils soutiendront qu'ils sont les plus vigoureux pour les femmes. Mais on ne peut être vigoureux pour les femmes sans l'être en effet.* ***La semence est l'excédent des esprits animaux nécessaire pour la nutrition des parties du corps. Voilà pourquoi l'on n'a point de semence ni dans l'enfance ni dans la vieillesse. Ces mêmes voyageurs diront que les nègres du Sénégal situés sous la ligne sont très vites à la course, ils ont donc beaucoup de force dans les muscles des cuisses, des reins, etc. Quant au Chinois, il faudrait savoir de même s'il couche plus souvent avec une femme qu'un Européen.***

D'ailleurs en quel endroit de la Chine sont-ils si forts ? Cet empire est si grand qu'il renferme dans son étendue presque tous les différents climats du monde. Il est donc évident que le voyageur qui dira tant de bien de la force chinoise envers les dames, paraît n'avoir parlé qu'au hasard et sous des ouï-dire, s'il n'a pas déterminé le lieu, la province où les Chinois sont tels qu'il le dit. Il faudrait de plus qu'il eût assisté à ces entretiens particuliers des Chinois avec des femmes, pour savoir si ce n'est pas air de leur part et s'ils ne regardent point ces entreprises libertines comme des politesses que tout homme bien élevé doit au sexe. ***Je sais bien que lorsque j'étais jeune, je me serais fait scrupule de ne pas f***[outre] ***une femme quand je me trouvais seul avec elle, et que son rang ou son caractère ne m'imposait point.***

L'Homme n'est point essentiellement actif en Europe, mais essentiellement paresseux en tous pays. Le sauvage de quelque climat qu'il soit depuis le Caraïbe jusqu'à l'Illinois, dès qu'il a fait sa provision, reste à fumer et à boire assis sur son cul et à voir couler un ruisseau. Il est bien vrai que dans les pays chauds où la nature fournit des fruits en abondance ils ont moins besoin de chasser et en conséquence font moins d'exercice. *En général les hommes restent toujours dans la même place s'ils n'en sont arrachés par des besoins quelconques.* […]

7. La différence des climats pourrait dites-vous influer sur les sciences et les arts. Mais y influe-t-elle en effet, voilà la question. Si les sciences et les arts ont parcouru la terre depuis le Midi jusqu'au Nord, depuis l'Éthiopie jusqu'à Londres, il paraît donc que tous les climats leur sont également bons. Ce fait une fois constaté, il est inutile, à ce que je pense, d'examiner une question décidée par le fait.

[…] ***D'ailleurs si toutes nos idées nous viennent par les sens comme nous en assure l'expérience faite sur nous-mêmes, il est évident que si le nègre du***

→

Sénégal, le Chinois de Pékin et le Suédois ont les yeux, l'ouïe, le tact, etc. aussi fins l'un que l'autre, et qu'on n'ait pas constaté à cet égard de différence entre eux, ils ont tous reçu de la nature une égale disposition à l'esprit. Surtout si l'on convient que juger ne soit que sentir. Car alors tous les peuples qui seront susceptibles des mêmes sensations seront susceptibles des mêmes idées.

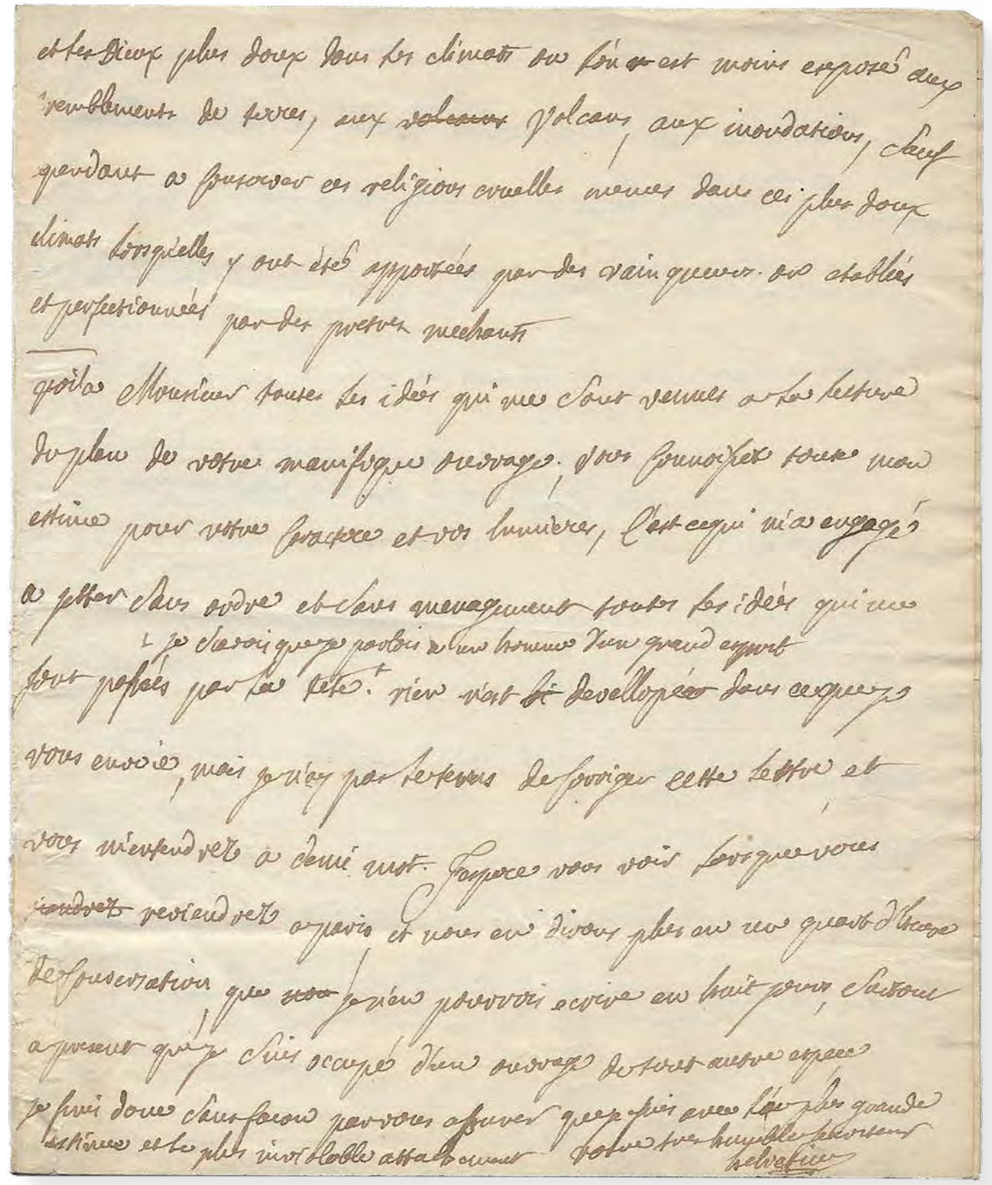
C'est ce qui explique si naturellement la raison pour laquelle les sciences et les arts ont fleuri au Nord comme au Midi, pourquoi l'Écossais Milton a autant d'imagination que le Grec Homère, pourquoi le Gascon Montaigne est aussi philosophe que l'Anglais Hume, etc, etc.

Je ne trouve rien à redire aux art[icles] *8, 9, 10, 11, 12. C'est un simple exposé qui me paraît vrai et dont je prévois que les développements peuvent être admirables. En gros je vous conseille de placer le berceau de vos dieux près d'un volcan et dans un moment de quelque révolution arrivée au globe de la terre, de faire les dieux et la religion cruels dans les pays où ces révolutions physiques sont arrivées. De faire la religion et les dieux plus doux dans les climats où l'on est moins exposé aux tremblements de terre, aux volcans, aux inondations, sauf cependant à conserver ces religions cruelles mêmes dans ces plus doux climats lorsqu'elles y ont été apportées par des vainqueurs ou établies et perfectionnées par des prêtres méchants.*

Voilà, Monsieur, toutes les idées qui me sont venues à la lecture du plan de votre magnifique ouvrage ; vous connaissez toute mon estime pour votre caractère et vos lumières, ***c'est ce qui m'a engagé à jeter sans ordre et sans ménagement toutes les idées qui me sont passées par la tête.*** *Je savais que je parlais à un homme d'un grand esprit. Rien n'est développé dans ce que je vous envoie, mais* ***je n'ai pas le temps de corriger cette lettre et vous m'entendrez à demi-mot.*** *J'espère vous voir lorsque vous reviendrez à Paris, et nous en dirons plus en un quart d'heure de conversation que je n'en pourrais écrire en huit jours, surtout à présent que je suis occupé d'un ouvrage de tout autre espèce. Je finis donc sans façon par vous assurer que je suis avec la plus grande estime et le plus inviolable attachement votre très humble serviteur*
Helvétius »

Préfiguration de son ouvrage posthume *De l'Homme* : L'ouvrage « de tout autre espèce » dont le philosophe parle en fin de lettre, et qui de fait ne portait pas encore son titre » est selon toute vraisemblance *De l'Homme*, publié un an après sa mort, en 1772. La lettre en anticipe d'ailleurs plusieurs passages, en particulier le rejet de la théorie des climats selon laquelle l'esprit des hommes est sujet aux conditions environnementales (géographie, climat, fertilité etc.) de l'endroit où ils habitent (*De l'Homme*, section II, chap. 10 et 12).

La structure même de la présente lettre est assez singulière pour devoir être soulignée. Helvétius prend la plume pour d'abord coucher diverses réflexions sur l'ouvrage reçu par son correspondant Jean-Simon Lévesque de Pouilly (1734-1820) : *Théorie de l'imagination, par le fils de l'auteur de la Théorie des sentiments agréables.* Ces notes vont rapidement se transformer en une lettre à son auteur, (de « Monsieur Pouilly » Helvétius est passé au « vous »). En dépit des très nombreux repentirs, Helvétius adressera son épître en l'état, ainsi qu'il le dit lui-même : « Rien n'est développé dans ce que je vous envoie, mais je n'ai pas le temps de corriger cette lettre et vous m'entendrez à demi-mot ». Notons que l'ouvrage de son correspondant ne paraît qu'en 1803 (Paris, Bernard, An XI), le manuscrit fut sans doute maintes fois remanié. En effet, le plan des chapitres de la version publiée diffère nettement de celui que suit Helvétius dans la présente lettre. Helvétius examine le « plan » dans ce qui est sans doute une première épreuve ou manuscrit dudit ouvrage.



Provenance :
Coll. du général Naudet, Boulouze-Leblanc, 25 mai 1847, n°254 ; Charavay 3 avril 1890, n° ?, puis coll. Slatkine

Bibliographie :
Œuvres complètes, t. III, éd. G. Stenger, Champion, 2020, p. 151-155 (incomplète, manque les trois premières pages) ; *Correspondance générale*, vol. V, éd. D. Smith, J. Orsoni, Jonas Steffen, Marie-Thérèse Inguenaud, Peter Allan, Alan Dainard, University of Toronto Press, 2004, p. 546 (incomplète, même chose que pour l'édition Stenger). Un manuscrit non autographe de la deuxième moitié de la lettre, à partir de « pour agir beaucoup », se trouve à la Bibliothèque municipale de Besançon (fonds général, ms 1441, p. 466-469)

« Il faut que Hitler tombe. Il le faut, pour la paix même du monde. »

64. [Hitler] Romain Rolland

Lettre autographe signée « Romain Rolland » à Victor Margueritte
Villeneuve (Vaud) [Suisse], 10 oct. 1933, 3 p. in-8°, à l'encre noire sur papier vert pâle
Parfait état hormis quatre anciennes perforations de classeur habilement restaurées (manque sur deux lettres)

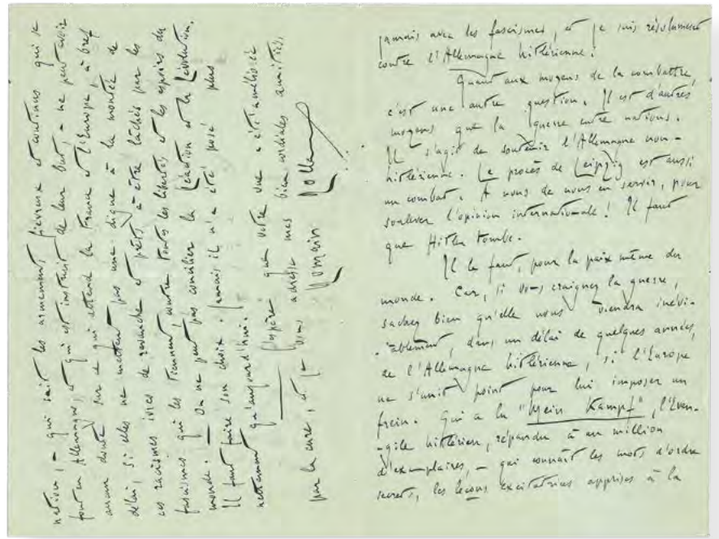
Lettre prophétique de l'écrivain pacifiste sur les volontés expansionnistes de l'Allemagne hitlérienne

« Qui a lu *Mein Kampf*, l'Évangile hitlérien, répandu à un million d'exemplaires […] ne peut avoir aucun doute sur ce qui attend la France et l'Europe »

Sans doute l'une des lettres les plus importantes de la correspondance de Romain Rolland

« Cher Victor Margueritte,
Ma position n'a pas changé :
'Avec les opprimés, contre les oppresseurs'
Ce serait abuser singulièrement de mon titre : 'Au-dessus de la mêlée' [paru en 1915], *qui s'appliquait à la guerre entre impérialismes, de 1914, que d'en faire une sorte d'absolution à tous les crimes sociaux. Quand vous me demandez de prendre aujourd'hui 'Le parti de tous les hommes', je suis certain que vous ne comprenez pas dans la même acception les bourreaux et les victimes.* ***En ce qui me concerne, je ne pactiserai jamais avec les fascismes, et je suis résolument contre l'Allemagne hitlérienne !*** *Quant aux moyens de la combattre, c'est une autre question. Il est d'autres moyens que la guerre entre les nations. Il s'agit de soutenir l'Allemagne non-hitlérienne. Le procès de Leipzig est aussi un combat. À nous de nous en servir, pour soulever l'opinion internationale !* ***Il faut que Hitler tombe.***
Il le faut, pour la paix même du monde. Car si vous craignez la guerre, sachez qu'elle nous viendra inévitablement, dans un délai de quelques années, de l'Allemagne hitlérienne, si l'Europe ne s'unit point pour lui imposer un frein. Qui a lu 'Mein Kampf', l'Évangile hitlérien, répandu à un million d'exemplaires, - qui connaît les mots d'ordre secrets, les leçons excitatrices apprises à la nation, - qui sait les armements fiévreux et continus qui se font en Allemagne, et qui est instruit de leur but, - ne peut avoir aucun doute sur ce qui attend la France et l'Europe, à bref délai, si elle ne mettent pas une digue à la montée de ces racismes ivres de revanche et prêts à être lâchés par les fascismes qui les tiennent, contre toutes les libertés et les espoirs du monde. *– On ne peut pas concilier la Réaction et la Révolution. Il faut faire son choix. Jamais il n'a été posé plus nettement qu'aujourd'hui.* […] *je vous adresse mes cordiales amitiés*
Romain Rolland »

La clairvoyance ici exprimée par l'écrivain pacifiste sur la montée du fascisme hitlérien revêt une résonance toute particulière au regard de la postérité, tant il a su anticiper, de façon quasi-prophétique, ce qu'il adviendrait de l'Europe au tournant des années 1940. Prix Nobel de littérature en 1915, Romain Rolland met son autorité morale dans la balance tout de suite après l'incendie du Reichstag (27-28 février 1933), avec son célèbre appel, publié le 15 mars 1933 dans la revue *Europe* (n° 123).



Rolland fait ici allusion à l'incendie, tournant majeur dans la prise de pouvoir du Parti national-socialiste, à la suite duquel venait de s'ouvrir le procès de Leipzig, le 21 septembre 1933. Attribué par les autorités nazies à un vaste complot communiste, cet incendie criminel fut matériellement imputé à Marinus van der Lubbe, jeune militant communiste néerlandais, qui survint pendant la campagne électorale précédant les élections législatives du 5 mars 1933. Les nazis exploitèrent immédiatement l'événement afin de justifier une politique de répression massive contre les communistes et l'ensemble des opposants au régime.
Peu avant l'appel de Rolland du 15 mars 1933, le parti nazi obtenait près de 17 millions de voix aux élections du Reichstag du 5 mars, avec 43,9% des suffrages. Hitler allait former une majorité avec le Parti national du peuple allemand (Deutschnationale Volkspartei, DNVP), qui avait obtenu 7,97% des suffrages, pour faire adopter, dès le 24 mars, la loi des pleins pouvoirs (*Ermächtigungsgesetz*), fondement juridique de la dictature nazie.

Cette mise en garde de Romain Rolland à Victor Margueritte traduit en réalité une méfiance du premier sur les atermoiements des pacifistes intégraux, et tout particulièrement de son correspondant. En effet, le pacifisme de Margueritte fut pour le moins ambigu : d'importantes sommes furent investies par les autorités allemandes et divers organismes liés à la politique d'influence du Reich dans certaines revues pacifistes de Victor Margueritte afin de soutenir leur diffusion et d'assurer leur propagande. Margueritte finit par collaborer avec l'Allemagne pendant l'Occupation, au nom de la paix. Il signera en ce sens une lettre publiée en 1941 dans *L'Œuvre*, journal dirigé par le collaborationniste Marcel Déat. De nombreux versements d'argent provenant de l'achat massif des ouvrages de Victor Margueritte sont retrouvés après la guerre dans les archives du ministère des Affaires étrangères allemand.

Provenance :
Piasa, 22 mars 2006, n°220

Bibliographie :
Cahiers Romain Rolland, n°17, Albin Michel, p. 328-329

« Je suis écrivain, et je tiens à ma langue ; c'est ma seule identité »

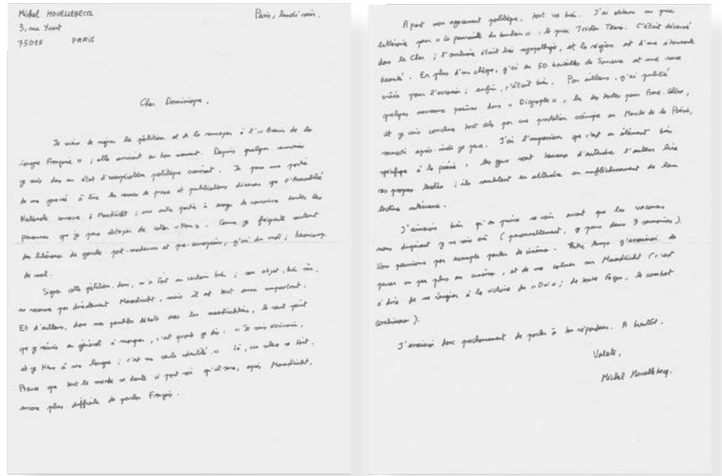
65. Michel Houellebecq

Lettre autographe signée « Michel Houellebecq » à l'écrivain et critique cinématographique Dominique Noguez
Paris « lundi soir » [22 juin 1992], 2 p. in-4° à l'encre noire
Filigrane : 'Jean Neurf – Extra Strong', pliure centrale inhérente à la mise sous pli d'origine

Exaspéré par la situation politique et fermement opposé au traité de Maastricht, Houellebecq profite de sa lettre pour partager ses réflexions sur le référendum et faire le point sur son actualité littéraire

« J'ai obtenu un prix littéraire pour « *La Poursuite du bonheur* » […] En plus d'un chèque, j'ai eu 50 bouteilles de Sancerre »

« Cher Dominique,
Je viens de signer la pétition et de la renvoyer à l' »Avenir de la langue française » [appel publié dans *Le Monde* du 11 juillet 1992, cosigné par 300 signataires du monde culturel]*; elle arrivait au bon moment.* ***Depuis quelques semaines je suis dans un état d'exaspération politique croissant.*** *Je passe une partie de ma journée à lire les revues de presse et publications diverses que l'Assemblée Nationale consacre à Maastricht ; une autre partie à essayer de convaincre toutes les personnes que je peux côtoyer de voter « non ».* ***Comme je fréquente surtout des libéraux de gauche post-modernes et pro-européens, j'ai du mal ; beaucoup de mal.***
Signer cette pétition, donc, m'a fait un certain bien ; son objet, bien sûr, ne recouvre pas directement Maastricht, mais il est tout aussi important. Et d'ailleurs, dans mes pénibles débats avec les Maastrichtiens, le seul point que je réussis en général à marquer, c'est quand je dis : « Je suis écrivain, et je tiens à ma langue ; c'est ma seule identité. » Là, un silence se fait. *Preuve que tout le monde se doute à part soi qu'il sera, après Maastricht, encore plus difficile de parler français.*
À part mon engagement politique, tout va bien. ***J'ai obtenu un prix littéraire pour « La Poursuite du bonheur » : le prix Tristan Tzara. C'était décerné dans le Cher ; l'ambiance était très sympathique, et la région est d'une étonnante beauté. En plus d'un chèque, j'ai eu 50 bouteilles de Sancerre*** *et une rose créée pour l'occasion ; enfin, c'était bien. Par ailleurs, j'ai publié quelque nouveaux poèmes dans « Digraphe », lu des textes pour France Culture, et je vais conclure tout cela par une prestation scénique au Marché de la Poésie, samedi après-midi* [27 juin] *je pense.*
J'ai l'impression que c'est un élément bien spécifique à la poésie : les gens sont heureux d'entendre l'auteur lire ses propres textes ; ils semblent en attendre un infléchissement de leur lecture intérieure.
J'aimerais bien qu'on puisse se voir avant que les vacances nous dispersent je ne sais où (personnellement, je pars dans 3 semaines). Nous pourrions par exemple parler de cinéma. Entre temps, ***j'essaierai de penser un peu plus au cinéma, et de me calmer sur Maastricht (c'est à dire de me résigner à la victoire du « oui » ; de toute façon, le combat continuera).***
J'essaierai donc prochainement de parler à ton répondeur. À bientôt.
Valete,
Michel Houellebecq »



Houellebecq exprime un engagement ardent, quoique teinté de fatalisme, contre le référendum français portant sur la ratification du traité de Maastricht, prévu pour le 20 septembre 1992, et qui devait aboutit à une courte mais nette victoire du « oui ». Cette opposition de l'écrivain laisse entrevoir les orientations anti-européennes et les préoccupations identitaires qui marqueront ultérieurement sa production romanesque. En formulant sa crainte d'une érosion de la langue française, il articule un thème central de son imaginaire : l'idée d'une identité linguistique menacée par les processus politiques et économiques supranationaux.

L'écrivain reçoit son tout premier prix littéraire pour *La Poursuite du bonheur*, son deuxième recueil de poèmes, paru en 1991 aux Éditions de la Différence. Il prend à cette époque ses distances avec le vers libre et l'éclatement contemporain de l'expression poétique pour renouer avec la contrainte de la versification classique. La poète Juliette Darle, qui avait rencontré le jeune Houellebecq pour la remise du prix, se souvient : « J'ai perçu une personnalité singulière et j'ai assimilé immédiatement Michel aux grands auteurs du vingtième siècle […]. Michel Houellebecq s'était lancé dans une diatribe contre le libéralisme. Le député-maire d'Aubigny, Yves Fromion, en avait été soufflé et avait tenu à rencontrer ce curieux poète. […] Il n'y avait plus de chambre de libre, il a dû dormir dans une caravane. Nous avons passé des soirées formidables. Michel lisait des poèmes de Louis Aragon en pleurant et en s'envoyant des lampées de whisky. Le lendemain nous l'avons emmené à Sancerre. » La poésie tient une place centrale dans l'activité littéraire de Houellebecq, qui n'a eu de cesse de publier nombre de recueils en marge de sa production romancière.

Éminent critique cinématographique, passionné par la vie littéraire, Dominique Noguez (1942-2019) s'est employé à défendre ceux que l'époque catégorisait volontiers comme « mal-pensants ». Il fut tout autant un défenseur attentif du rayonnement de la langue française. La mention par Houellebecq de la pétition publiée dans *Le Monde* du 11 juillet 1992 par le collectif *L'Avenir de la langue française* (réunissant environ trois cents signataires issus du monde culturel) témoigne de leur proximité intellectuelle. Pour Houellebecq, l'acte de signer cette pétition apparaît comme un geste symbolique permettant de canaliser son exaspération politique du moment, et surtout de réaffirmer la primauté de la langue comme matrice identitaire.

« L'avidité avec laquelle je recherche tout ce qui fait honneur à la nature humaine m'a exercé à juger les hommes aussi vite que je les découpe »

66. Jean Huber

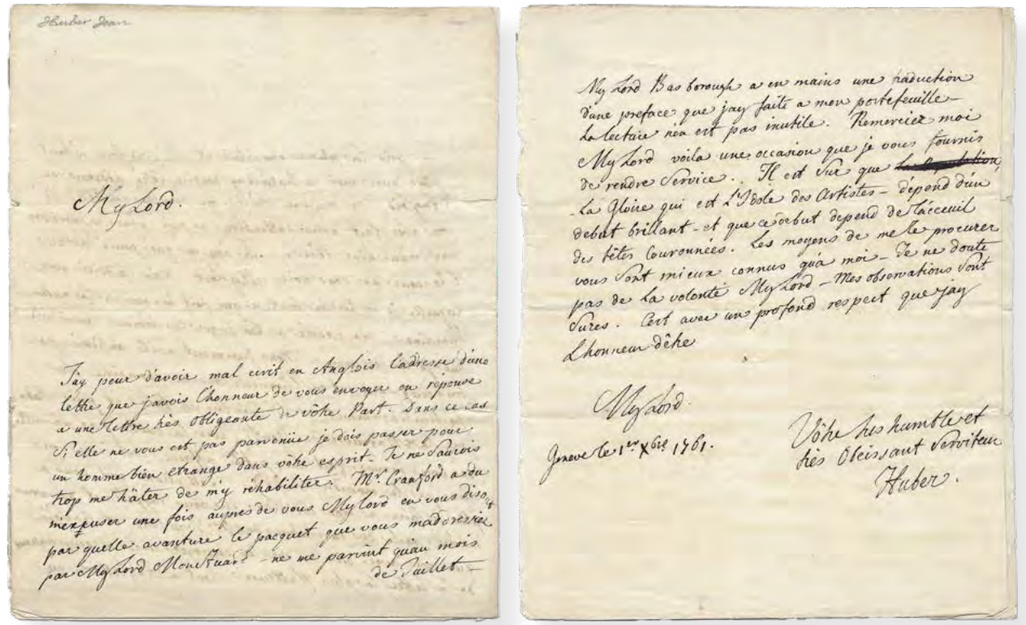
Lettre autographe signée « Huber » à un Lord
Genève, 1er déc. 1761, 5 p. in-4° vergées cousues au centre, à l'encre noire
Sous chemise titrée et timbrée à sec « The Athenaeum »
Plusieurs corrections et caviardages de la main de l'auteur, coutures centrales fragilisées par endroits
Nous restituons la prose de Huber en l'état

Jean Huber en quête de reconnaissance artistique outre-Manche :

« On me dit pour me persuader à faire ce voyage que mon petit talent (dont la nouveauté fait tout le mérite) ne peut être illustré que dans un pays ou tout ce que les arts ont produit de mieux […] Que je dois commencer par mériter l'attention de Sa Majesté »

Rare lettre du silhouettiste genevois

Dans l'espoir d'un voyage prochain vers l'Angleterre, qu'il n'effectuera finalement pas, Jean Huber s'emploie à se faire connaître, non sans habileté, auprès des cercles de la cour royale par le truchement de son correspondant : *« Je n'ay eu que peu d'instans l'honneur de vous voir My Lord – mais* ***l'avidité avec laquelle je recherche tout ce qui fait honneur a la nature humaine, m'a exercé a juger les hommes aussi vite que je les découpe.*** *Mon jugement a été confirmé par tous ceux qui ont eu l'honneur de vous connoitre plus particulièrement. Mr Cranford en tête, et puis Madame la Marquise de Genti* [sic, Angélique de Gentils (1731-1771), marquise de Langallerie, née Constant] *(avec la quelle par parenthèse vous m'avez fait une petite affaire dont je ne vous veux pas le moindre mal). L'attention qu'il vous a plû de faire a mon individu envous rappellant que vous maviez parlé des caricatures de Mr Townsend et le soin que vous avez pris de me les envoyer en les accompagnant de la lettre la plus flatteuse, etant* ***en Angleterre au Sein des honneurs et des plaisirs****, cela acheve le tableau et augmente mes regrets de n'être pas a portée de profiter de mes decouvertes. J'en ay fait quelques unes a peu près de la même espèce et je déplore la fatalité qui a dispersé tous les individus qui se conviennent. Mylord Orford est un de ces individus ; je souhaitterois que vous le connussiez particulièrement, il me serviroit dans votre esprit et vous disposeroit a me voir arriver avec une sorte de plaisir a la suite de My Lord Duc de Grafton, qui me presse de faire avec lui le voyage d'Angleterre lété prochain. J'en ay reçu mille marques de bontes pendant le sejour quil a fait ici. J'ay eu le bonheur de contribuer aux amusemens de Madame la Duchesse.* […]
On me dit pour me persuader a faire ce voyage que mon petit talent (dont la nouveauté fait tout le merite) ne peut être illustré que dans un pays ou tout ce que les arts ont produit de mieux, est [sic] ***rassemblé. Que je dois commencer par meriter l'attention de Sa Majesté*** [George III, qui venait d'accéder au trône huit mois plus tôt]***, et lui faire agréer que mes ouvrages ayent une place dans son cabinet. Cet honneur seul me suffit, il porte toute la recompense que je puis pretendre.*** *Je desirerois que Sa Majesté daigna faire cette faveur a un Portefeuille que My Lord Basborough* [sic, William Ponsonby, (1704-1793) 2e comte de Bessborough] *doit lui presenter de la part du duc de Grafton. Et pour operer un accueil plus favorable, la recommadation de Mr Worsley* [Thomas Worsley (1710-1778)] *auroit un grand poids.* […] *Il savoit je suis neveu de son grand ami Mr de Dardagny. C'est ce que vous pourriez My Lord lui insinuer la premiere fois quil se trouvera sous vos pas.*
My Lord Basborough a en mains une traduction d'une preface que j'ay faite a mon portefeuille. La lecture n'en est pas inutile. […] ***Il est sur que la Gloire qui est l'Idole des artistes dépend d'un debut brillant – et que ce debut depend de l'accueil des têtes couronnées.*** *Les moyens de me le procurer vous sont mieux connus qu'à moi. Je ne doute pas de la volonté My Lord. Mes observations sont sures.* […]
J'ay l'honneur d'être
My Lord
Votre tres humble et très obéissant serviteur.
Huber »



Issu d'une famille de financiers genevois cosmopolites, Jean Huber (1721-1786) est destiné par les siens à la magistrature. Dans sa jeunesse, entre 1737 et 1741, il sert comme aide de camp de Guillaume VIII, vice-landgrave de Hesse-Cassel, puis sous les drapeaux de Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne, dans la guerre de Succession d'Autriche.
Huber se distingue comme artiste polymorphe, dont la renommée repose essentiellement sur ses représentations multiformes de Voltaire, son illustre voisin de Ferney, chantournés dans des cartes à jouer, tels que le *Voltaire s'élançant dans les airs sur Pégase* (c. 1768), ainsi que par des paysages et des scènes de genre ou de mythologie antique taillés dans du parchemin ou du papier vélin préparé en blanc. Il désigne ces pièces de grand format sous l'appellation de « tableaux en découpures ».

→

Ses relations avec l'aristocratie britannique constituent le vecteur principal de sa pénétration dans les cercles artistiques anglais. Il noue des liens étroits avec Augustus Henry Fitzroy, 3e duc de Grafton, le 2e vicomte Palmerston et William Beckford, qu'il rencontre lors de leurs passages genevois dans le cadre du Grand Tour. C'est précisément par l'entremise du duc de Grafton qu'en 1760, une de ses grandes œuvres sur parchemin (tableau en découpure) est offerte au British Museum et qu'en 1762, un ensemble de *tableaux en découpure* est présenté au roi George III, fraîchement couronné. Ce dernier gratifie en retour Huber d'un album relié en cuir contenant les gravures complètes de William Hogarth, œuvres qui inspireront directement l'autoportrait définitif de l'artiste.

Lettre inédite.

Provenance :
Coll. particulière

Littérature :
Garry Agpar in *British-French Exchanges in the Eighteenth Century* [Chapt. 14], éd. Kathleen Hardesty Doig and Dorothy Medlin, Cambridge Scholars Publishing, 2007, p. 274-287

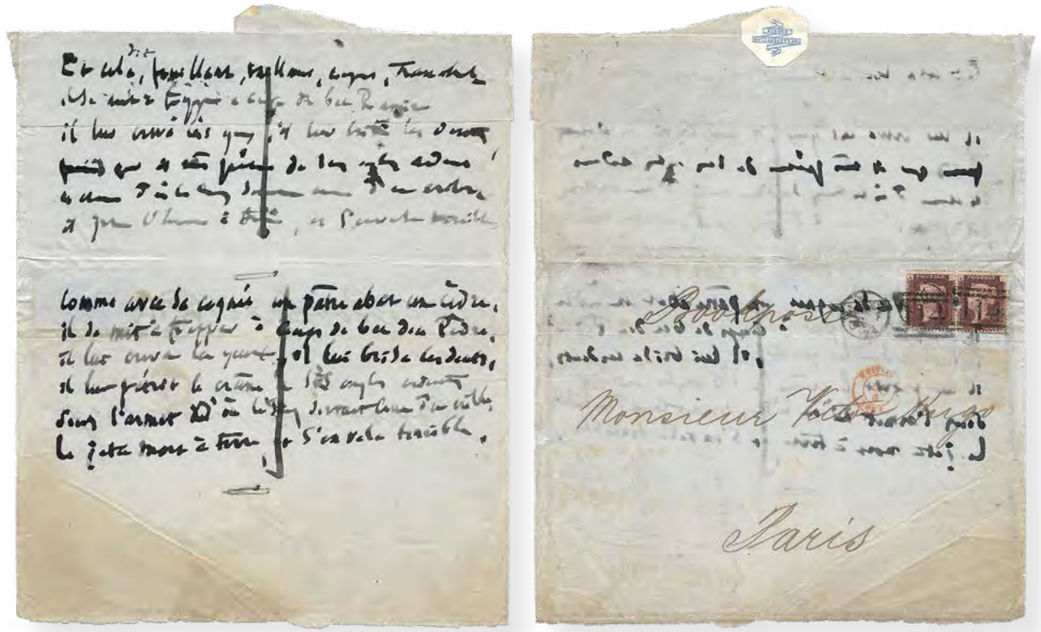
67. Victor Hugo

Manuscrit autographe
[Paris, c. 1874-1876], 1 p. petit in-4° (env. 23 x 19 cm), à l'encre noire sur papier gris clair
Au verso d'une enveloppe dépliée, adressée depuis le Royaume-Uni par une personne non identifiée à « Monsieur Victor Hugo / Paris » (timbres et marques postales) ; cachet de fermeture « The Eastern Club / Dundee »
Petites pliures et salissures sans gravité

Deux variantes inédites des sept derniers vers de *L'Aigle du casque*, monumental poème paru dans *La Légende des siècles*

On relève deux groupes de vers au verso de l'enveloppe ayant servi de copeau au poète. Ces deux strophes correspondent à l'exipit de son monumental poème *L'Aigle du casque*. Hugo y dresse le portrait de Tiphaine, chevalier saxon solitaire, redouté et sans attaches connues, incarnant le guerrier cruel et sans pitié : il provoque en duel le jeune comte Angus, un adolescent de seize ans, puis, après un combat inégal, le poursuit sans relâche à travers bois malgré les supplications d'un ermite, de religieuses et d'une mère, avant de le tuer sauvagement. Hugo livre ici les premières esquisses, demeurées à ce jour inédites, du châtiment imposé à Tiphaine.

> *« Et cela dit, ainsi qu'un piocheur fouille un champ,*
> *Comme avec sa cognée un pâtre brise un chêne,*
> *Il se mit à frapper à coups de bec Tiphaine ;*
> *Il lui creva les yeux ; il lui broya les dents ;*
> *Il lui pétrit le crâne en ses ongles ardents*
> *Sous l'armet d'où le sang sortait comme d'un crible,*
> *Le jeta mort à terre, et s'envola terrible. »* (version publiée)



L'Aigle du casque figure dans le tome I de la Nouvelle Série de *La Légende des siècles* (Calmann-Lévy, 1877), au sein de la section IX, « Avertissements et châtiments » (p. 255-276). Comme pour *Le Mariage de Roland* et *Aymerillot (La Légende des siècles, éd. 1859),* le poème trouve son origine dans l'article de l'historien médiéviste Achille Jubinal : *Quelques romans chez nos aïeux*, publié dans le *Journal du dimanche* du 1er novembre 1846, et plus spécifiquement dans la traduction libre de ce dernier pour la chanson de geste de Raoul de Cambrai. Ainsi que le rapportent Jacques Seebacher et Guy Rosa dans leur appareil critique des *Œuvres complètes* (voir référence infra), « l'aigle justicier remplace la cigogne au 'bec d'acier' d'abord prévue ». Derrière le châtiment du « sombre » lord Tiphaine se faisant dévorer par l'aigle de métal ornant son casque se dessine un farouche avertissement du poète, en plein combat pour l'amnistie des Communards.
Les *Œuvres complètes* situent la rédaction du recueil de la Nouvelle série de *La Légende des siècles* au 5 août 1876, qui doit nécessairement correspondre à la mise au propre. Le présent fragment a été rédigé au verso d'une enveloppe adressée au poète datant du 7 octobre 1874. On peut dès lors penser que Hugo a rédigé ces variantes dès réception du courrier, ou peu après. Comme à son habitude, il a barré d'un trait vertical et franc chacune des strophes, en vue d'une nouvelle mise au propre.

Provenance :
Coll. particulière

Bibliographie :
Poésies complètes III, éd. Jacques Seebacher et Guy Rosa, Bouquins, 1985, p. 339 ; Hugo, *La Légende des siècles de 1859*, Claude Rétat, Sedes, p. 223

« Mais faites-moi sultan ; et je n'en voudrai pas »

68. Victor Hugo

Manuscrit autographe (copeaux)
[Hauteville-house, c. déc. 1869 – janv. 1870 ?], deux grands feuillets de format verticaux (21 x 13,5 cm pour le premier ; 39 x 16,3 cm pour le second avec une découpe irrégulière en marge haute), à l'encre noire p. ¼ petit in-4° sur papier vergé, à l'encre noire
Nombreuses décharges d'encre, certaines ayant entrainé des perforation du papier par endroits, déchirure au centre du premier feuillet

Deux spectaculaires copeaux autographes pour son recueil posthume
Les Années funestes

Chacun des deux copeaux correspond à deux stades rédactionnels distincts pour les poèmes « LVIII – 2 Janvier 1870 » et « LXIII – Coups de clairon », figurant dans le recueil posthume du poète *Les Années funestes*.
Sur chacun d'eux, Hugo a tout d'abord jeté à même le papier ce qui semble s'apparenter aux toutes premières esquisses versifiées des poèmes. Celles-ci, très difficilement lisibles, s'apparentent à des essais de sonorité et de métrique et offrent une immersion dans le processus de création du poète. Une fois biffées à la verticale comme il en a l'habitude, Hugo a ensuite réécrit certains vers sur ces mêmes copeaux, cette fois dans leur version définitive ou quasi-définitive, et de surcroît nettement plus lisibles.

Ainsi, on retrouve pour « LVIII – 2 Janvier 1870 » un groupe de vers (n° 16 à 22 dans la version publiée) :
« On ne vend point Rouland comme on vendrait Lola.
Ferez-vous acheter bien cher par le Khédive
Suin mirant aux lacs bleus sa beauté 'maladive ?
Rouher en femme, certe, aurait beaucôup d'appas,
Mais faites-moi sultan ; et je n'en voudrai pas.
Faut-il mettre au sérail ou bien mettre à la broche
Cette grasse blancheur qui s'appelle Baroche ? »

Par ailleurs sur le copeau, on trouve deux vers isolés, situés à postériori au milieu du poème, ici dans leur version définitive :
« De jeunes belles point avares de leur sein » ; « Et Zangiacomi ne vaut pas Margoton »

Enfin, on retrouve les deux derniers vers du poème, l'avant-dernier étant recopié à deux reprises :
« Certes, je donnerais, malgré leur teint bruni,
Certes, je donnerais, malgré leur teint bruni,
Goyon, Korte et Leboeuf pour Blanche d'Antigny. »

Le titre du poème est une allusion au Ministère Émile Ollivier, qui inaugure ce qu'il est convenu d'appeler l'Empire libéral. Ce même ministère déclare la guerre à la Prusse, le 15 juillet 1870.

Sur le même principe que le premier copeau, Hugo s'est exercé de façon identique sur le second en couchant des bribes de rimes, tout aussi illisibles puis barrées d'un trait vertical. On distingue ici la deuxième strophe du très long poème « LXIII – Coups de clairon », formant quatre vers :
« Soufflez la huée !
Penchez-vous sur moi,
Venez, ô nuée.
Des faces d'effroi »

Ce poème est à rapprocher de « Sonnez, sonnez toujours, clairons de la pensée », paru dans Châtiments, dans lequel Hugo utilise la métaphore biblique de Jéricho pour évoquer la puissance différée mais inéluctable de la parole poétique et satirique face au pouvoir tyrannique, ici celui de Napoléon III.

« Un procédé satirique que dans *Châtiments*, la même thématique et la même colère »
(*Poésies complètes IV*, Jacques Seebacher et Guy Rosa)

Le titre même du recueil désigne les années de l'exil politique de Hugo après le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte (futur Napoléon III) du 2 décembre 1851. À l'instar des *Châtiments*, Hugo fait de son verbe une arme pour dénoncer le coup d'État. On y retrouve la répression politique, l'exil à Jersey puis Guernesey, la dénonciation du Second Empire et les combats pour la liberté et la République.
Les Années funestes est publié à titre posthume, chez J. Hetzel, en 1898.

La mise au propre par Hugo du recueil est aujourd'hui conservée à la BNF (NAF 24773)

Bibliographie :
Poésies complètes IV, éd. Jacques Seebacher et Guy Rosa, Bouquins, 1986, p. 789-790 et 793-807

Provenance :
Coll. particulière



« En art, comme dans la vie, la Douleur est le plus puissant levier et le véritable tremplin de Beauté »

69. Joris-Karl Huysmans



Carte autographe signée « GHuÿsmans » à André Godard
Paris, 16 fév. 1899, 1 p. ½ in-12° oblongue, à l'encre noire
Enveloppe autographe timbrée et oblitérée (déchirures)

Prodigieuse formule inédite de l'écrivain, résumant à elle seule l'esthétique huysmansienne

« Votre lettre me fait peine, car je vous vois démâté. Il y a pourtant une chose qu'il faut se dire – le succès, les éditions ne prouvent absolument rien pour la valeur d'un livre – Les articles de presse, encore moins. L'important est d'avoir fait l'œuvre ; et qui vous dit que là où vous ne savez, à Paris ou à l'étranger, il ne se trouve point des gens qui ont été heureux de lire votre livre et en ont tiré profit ?

Tout est là – très évidemment, le public n'est pas assez avancé pour comprendre qu'en art, comme dans la vie, la Douleur est le plus puissant levier et le véritable tremplin de Beauté. Elle est la seule expression qui anoblisse les êtres les plus vulgaires et les choses les plus laides ; et certainement, à ce point de vue, les œuvres qui resteront, seront les œuvres douloureuses ;

Mais il n'y a pas d'impatience à avoir. Ce que le nommé Gambetta appelait la justice immanente des choses et ce que nous appelons, nous, d'un autre nom, vient à son temps – et votre livre lèvera quand le moment sera venu.

N'ajoutez donc pas cet ennui, à vos chagrins. Fiez-vous à la Personne de la littérature, au St Esprit, et n'emportez point ce souci, au cloître.

***J'ai toujours prié pour vous, depuis que je vous vis si malheureux, priez aussi un peu pour moi,** et à bientôt, n'est-ce pas, cher Monsieur*

Bien votre

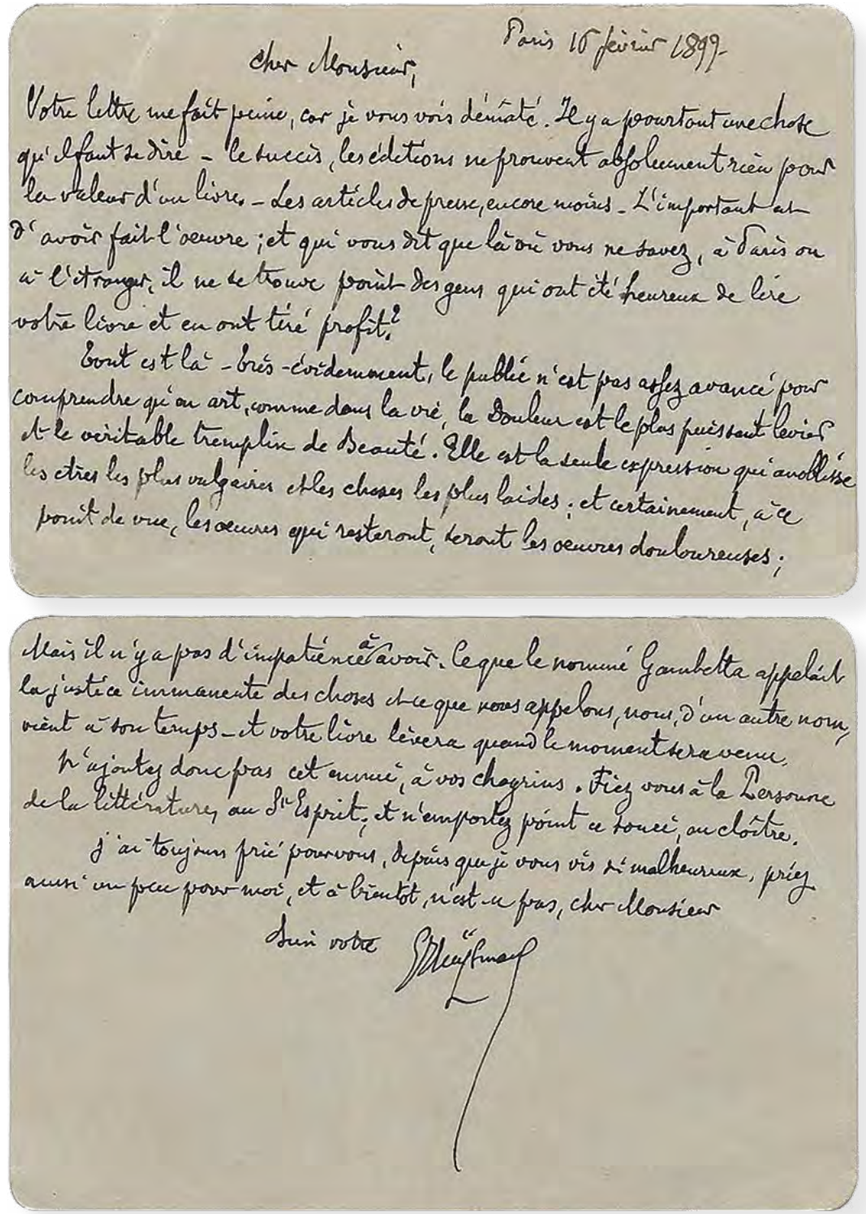
GHuÿsmans »

La douleur comme voie mystique :

Après sa conversion au catholicisme, que l'on date de mai 1891(suite à sa visite à l'abbé Mugnier dans la sacristie de Saint-Thomas d'Aquin), l'esthétique de Huysmans valorise une beauté spirituelle fondée sur l'ascèse, la souffrance et l'altération du corps. Cette entreprise de l'écrivain s'inscrit dans une quête spirituelle, explorant la mystique chrétienne. À la même époque, il explore les trésors de l'architecture religieuse de Paris et compose plusieurs monographies et études historiques sur divers monuments.

Dans Sainte Lydwine de Schiedam (1901), Huysmans transpose au corps hagiographique ce que Grünewald donnait à voir sur la toile. Émilie Sermadiras souligne en outre que le corps déchiqueté de la sainte relève d'un imaginaire situé au croisement de l'analyse scientifique et de la spiritualité catholique doloriste, où fond et forme s'unissent dans une « poétique du fragment » centrée sur le corps souffrant.

Cherchant à réconforter son correspondant après ce qui semble être un échec éditorial, Huysmans fait sans doute allusion à *Ysabelle*, roman d'André Godard (1865-1941) paru l'année précédente.



Provenance :
Coll. particulière

Littérature :
Émilie Sermadiras, *La poétique du fragment dans Sainte Lydwine de Schiedam de J.-K. Huysmans, ou comment donner forme à «un amas répugnant de bribes»*, in Véronique Cnockaert et Marie-Ange Fougère (dir.), *La chair aperçue. Imaginaire du corps par fragments (1800-1918)*, coll. « Cahiers ReMix », Observatoire de l'imaginaire contemporain (UQAM), 2018)

« C'est du gothique flamboyant, changeant du roman - mais quel degré de décadence, de renaissance ! »

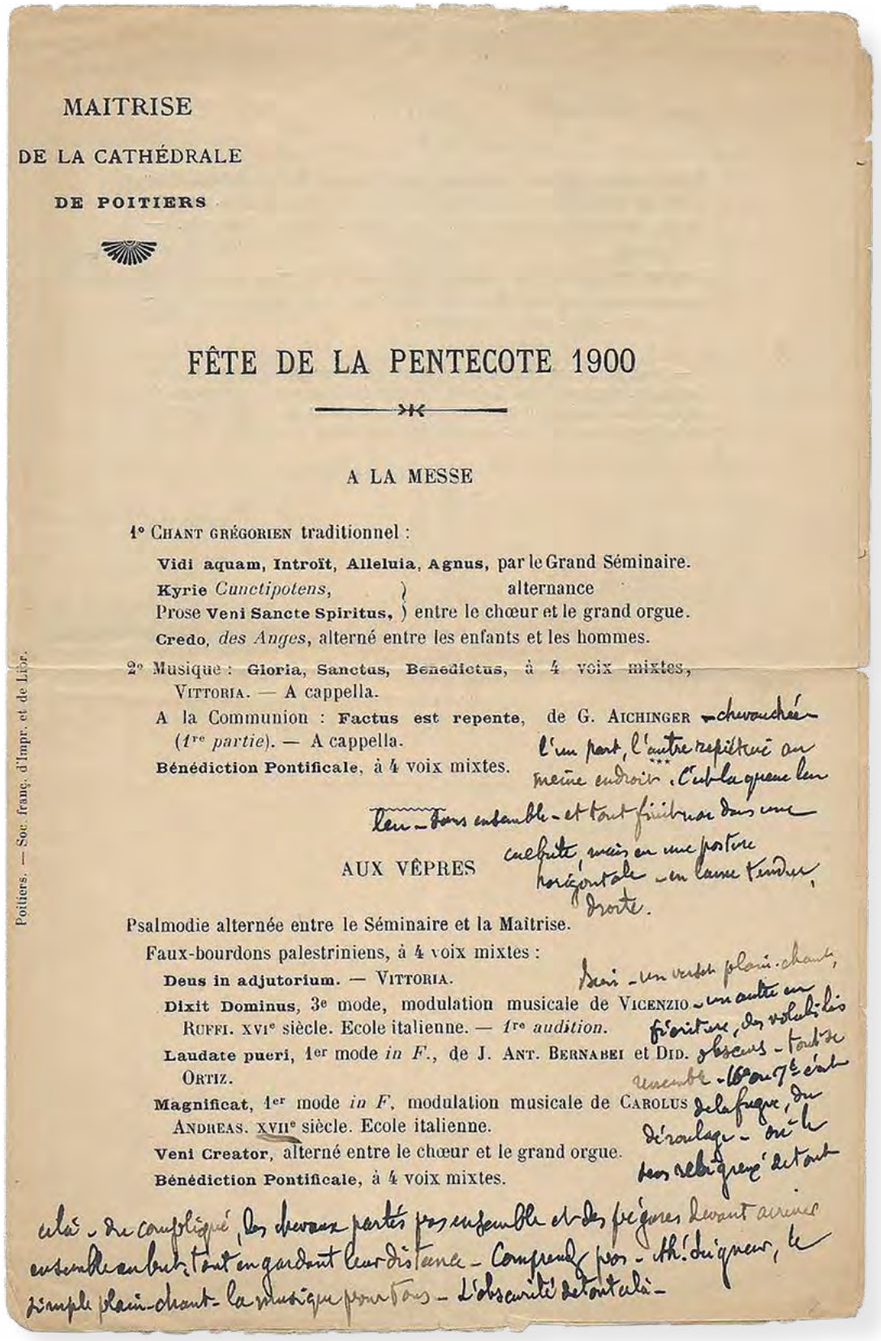
70. Joris-Karl Huysmans

Notes autographes sur une plaquette de la Cathédrale de Poitiers pour la Pentecôte de l'année 1900
S.l. [juin 1900], 2 p. ½ petit in-8°, à l'encre noire
En-tête « Maitrise de la Cathédrale de Poitiers », fentes aux plis

Intéressantes notes inédites de l'écrivain sur son adoration du plain-chant et sa détestation de la Renaissance

Huysmans a rédigé diverses réflexions, parfois sous formes abrégées, en marges d'une plaquette de la Pentecôte pour l'année 1900. On peut ainsi lire, en regard du programme imprimé, ce qui semble être des réactions à chaud de l'écrivain : *« chevauchée - l'un part, l'autre repiétine au même endroit. C'est la queue leu leu - sans ensemble - et tout finit non dans une culbute, mais en une posture horizontale, en lame tendre, droite. »*
Plus en bas de la première page, il rajoute : *« Bien - un verset plain-chant, un autre en fioriture, des volublilis obscurs - tout se ressemble - 16e ou 7e - c'est de la fugue, du déroulage - où sens religieux de tout cela - du compliqué, des chevaux partis pas ensemble et des pégases devant arriver ensemble au but, tout en gardant leur distance - comprends pas - Ah ! Seigneur, le simple plain-chant - la musique pour tous - L'obscurité de tout cela. »*
En regard de la deuxième page imprimée, Huysmans poursuit ses réflexions à travers un long paragraphe sur la troisième page : *« Le Dixit, le Magnificat, système de St Sulpice - un verset plain-chant puis la broderie de l'autre. Plus curieux qu'à St Sulpice. Intéressant pour les psaumes, parce que plus clair. C'est du gothique flamboyant, changeant du roman - mais quel degré de décadence, de renaissance !*
la cacophonie - la chevauchée là-dedans, avec en même temps ? bidet.
Vive celui du plain-chant - «du resurrexit, ? dixit», si simple, si sérieux, si frêle, si ample. Et vive les Tantum ergo. C'est un lacis inextricable. Ce n'est pas de la musique de l'Église, ça ; c'est de la filanderie embrouillée de tous fils. – […] *Et le pis, c'est que qui en a entendu une, a entendu l'autre.* […]. *Toucher des âmes avec ça, zut ! - C'est de la mécanique très savante, je veux le croire. Je préfère les ris ou les larmes des alleluia ou du stabat du plain-chant. »*

Huysmans est installé à l'abbaye Saint-Martin de Ligugé depuis juin 1899. On devine donc qu'il est allé entendre la messe à Poitiers, tout près de Ligugé. On retrouve sur ces notes l'une des thématiques de prédilection de Huysmans : adoration du plain-chant, détestation de la Renaissance (qu'il fait naître à la fin du gothique, dit «flamboyant»). Cette opinion, très tranchée, est déjà bien présente dans *Là-bas* (1891) : « C'est seulement à partir de la Renaissance que la crasse s'est implantée en France. Quand on songe que cette délicieuse Reine Margot avait le corps macéré de parfums mais jambonné tel qu'un fond de poêle ! — Et Henri IV qui se flattait d'avoir les pieds fumants et le gousset fin ! » (éd. Tresse & Stock, 1895, chap. XII, p. 252).
Notons enfin que ces notes sont proches, dans le temps et dans leur esprit, d'un projet de roman sur la liturgie, qui date très probablement de la même année 1900 et dont il ne reste que quelques pages d'esquisses, publiées dans le *Cahier de l'Herne Huysmans* (1985, rééd. 2019, p. 206-218).



MAITRISE
DE LA CATHÉDRALE
DE POITIERS

FÊTE DE LA PENTECOTE 1900

A LA MESSE

1° Chant grégorien traditionnel :
Vidi aquam, Introït, Alleluia, Agnus, par le Grand Séminaire.
Kyrie *Cunctipotens*, } alternance
Prose **Veni Sancte Spiritus,** } entre le chœur et le grand orgue.
Credo, *des Anges*, alterné entre les enfants et les hommes.
2° Musique : **Gloria, Sanctus, Benedictus,** à 4 voix mixtes, Vittoria. — A cappella.
A la Communion : **Factus est repente,** de G. Aichinger (*1re partie*). — A cappella.
Bénédiction Pontificale, à 4 voix mixtes.

AUX VÊPRES

Psalmodie alternée entre le Séminaire et la Maîtrise.
Faux-bourdons palestriniens, à 4 voix mixtes :
Deus in adjutorium. — Vittoria.
Dixit Dominus, 3e mode, modulation musicale de Vicenzio Ruffi. XVIe siècle. Ecole italienne. — *1re audition.*
Laudate pueri, 1er mode *in F.*, de J. Ant. Bernabei et Did. Ortiz.
Magnificat, 1er mode *in F*, modulation musicale de Carolus Andreas. XVIIe siècle. Ecole italienne.
Veni Creator, alterné entre le chœur et le grand orgue.
Bénédiction Pontificale, à 4 voix mixtes.

Poitiers. — Soc. franç. d'Impr. et de Libr.

Provenance :
Coll. particulière

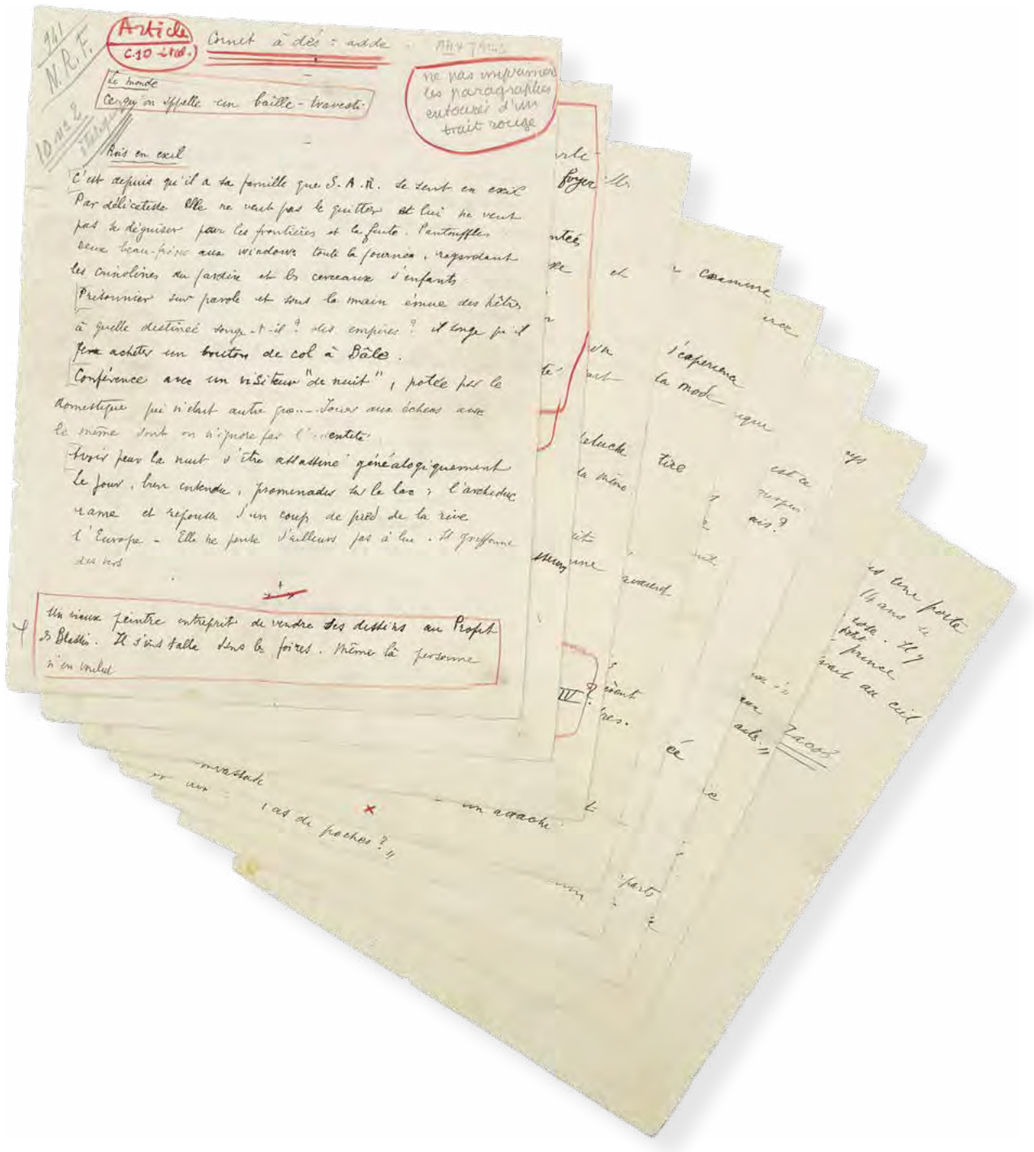
« Ce n'était pas la peine de trancher le cou du clown pour montrer que la foire est finie, le cadavre suffisait… »

71. Max Jacob

Manuscrit autographe signé « Max Jacob » pour *Cornet à dés : adde*
S.l., [automne 1931], 7 p. ½ in-4° en recto seul, à l'encre noire
Nombreuses annotation typographiques en vue de la publication, apostille autographe de Jean Paulhan (directeur de La *NRF*) au coin supérieur droit du premier feuillet, quelques taches sans gravité, infimes manques marginaux

Précieux manuscrit complet du *Cornet à dés : adde* ayant servi à sa publication dans *La Nouvelle Revue Française* de décembre 1931

Jean Paulhan sollicite Max Jacob à l'automne 1931 pour des poèmes dans l'esprit du *Cornet à dés* (1917) en vue d'une publication dans *La Nouvelle Revue Française*. Dans une carte adressée à Paulhan en octobre 1931, Jacob lui confirme qu'il s'occupe de « ramasser ce qu'il a de poèmes en vers ou en prose » (*Max Jacob - Jean Paulhan – Correspondance 1915-1941*, éd. Anne Kimball, Paris Mediterranee, 2006, p. 170). Le poète fait dès lors parvenir à Paulhan ces huit feuillets, rassemblant trente-trois poèmes en prose (certains sous forme aphorismes), qui paraîtront dans *La Nouvelle Revue Française* du 1er décembre 1931 (p. 868-872). On peut à ce titre observer que les indications de Paulhan ont été respectées : trois propositions de poèmes en prose n'ont pas été retenues et restent inédits (« Un vieux peintre… » ; « Les Magazines » ; « Une gargouille de N. D… »). Le titre du premier poème « Un Roi en exil » a été supprimé pour ne garder que le sous-titre, devenu le titre général du poème ; un aphorisme a été barré par l'auteur (f. 5). Au coin supérieur gauche du premier feuillet figurent les indications des protes pour la composition. Les culs-de-lampe souhaités par Jacob sont modifiés par indication d'un trait rouge de Jean Paulhan.
Des trente-trois poèmes ici proposés par Jacob, trente seront donc retenus pour la publication de 1931, puis repris pour l'édition du *Cornet à dés* édité en 1945 (p. 236-242) aux éditions Gallimard : la tête du chapitre où ils figurent est celle du manuscrit (*CORNET À DÉS : ADDE*). Ils seront enfin repris dans l'édition de 2012 (JACOB Max, *Œuvres*, éd. Gallimard, coll. Quarto, p. 430-434), à l'exception de l'aphorisme : « Mes vêtements sur la chaise étaient un pantin, un pantin mort. », suite à un oubli de numérisation.
L'éditeur adopte dès 1945 une règle de publication des poèmes d'après l'édition et la composition définitive revues par l'auteur. En 1955, l'édition du *Cornet à dés II* rassemblée et présentée par André Salmon donnera un ensemble de poèmes laissés à l'état de manuscrits, offerts par Jacob à des amis au gré de sa correspondance ou pour quelques-uns parus en revues de son vivant.
S'agissant du titre *Cornet à dés : adde*, le poète s'en est expliqué sur un exemplaire du *Cornet à dés* enluminé pour Paul Bonet, en 1943, auquel il avait apporté de nombreux poèmes inédits : « Les poèmes que j'ajoute à ceci et en manuscrit forment un ensemble que j'intitule "*Cornet à dés…adde*". Cet ensemble est indéfiniment extensible » (BnF Réserve des livres rares, RES 8-NFZ-16, en p. de faux titre)



Provenance :
Drouot, 28 nov. 1996, ét. Laurin, Guilloux, Buffetaud, n° 142

Bibliographie :
La Nouvelle Revue Française ; n°219, 1er déc. 1931 (p. 868-872) ; *Cornet à dés* , éd. Gallimard, 1945 (p. 236-242) ; JACOB Max, *Œuvres*, éd. Gallimard, coll. Quarto, p. 430-434

« Cet honnest Ferrarois quy estoit a moy ma desrobé une copie de la Princesse de Montpensier et la donnee a vint personnes »

72. Marie-Madeleine Pioche de La Vergne, dite Madame de La Fayette

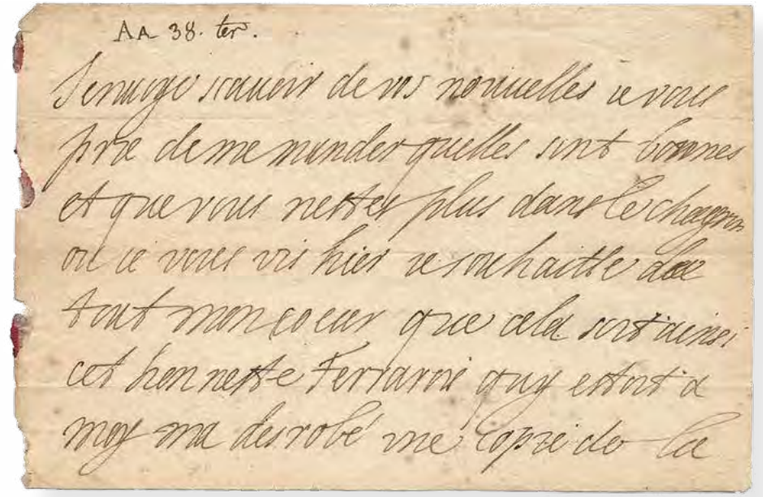
Lettre autographe à Gilles Ménage
S.l., [juin ou juillet 1662], 2 p. in-12° à l'encre brune
Adresse autographe au verso du second feuillet : « Pour Mr Menage »
Papier vergé filigrané, foliotation « AA.38.ter. », deux surcharges dans le texte
Décharge d'encre, rousseurs, léger trou au bris de cachet (résidu) sans atteinte au texte, petit manque à la marge supérieure du second feuillet

Une lettre capitale de Madame de La Fayette, la toute première dans laquelle elle évoque l'une de ses œuvre

Érigé en manifeste de la nouvelle française, *La Princesse de Montpensier* marque l'acte de naissance d'un genre littéraire nouveau

> *« Jenvoye scavoir de vos nouvelles. Je vous prie de me mander quelles sont bonnes et que vous nestes plus dans le chagrin ou je vous vis hier. Je souhaitte de tout mon cœur que cela soit ainsi.* ***Cet honnest Ferrarois*** [domestique de Mme de La Fayette, qui venait de quitter son emploi] ***quy estoit a moy ma desrobé une copie de la Princesse de Montpensier et la donnee a vint personnes. Elle court le monde mais par bonheur ce nest pas sous mon nom. Je vous conjure si vous en entendes parler de faire bien comme si vous ne lavies jamais vue et de nier qu'elle vienne de moy si par hasard on le disait.*** »

Premier ouvrage de Madame de Lafayette, *La Princesse de Montpensier* s'impose comme un véritable manifeste de la nouvelle française et en constitue l'acte fondateur. Récit court, la nouvelle telle qu'elle le conçoit se caractérise également par l'intégration d'événements historiques contemporains. Fondée sur un arrière-plan historique, l'œuvre retrace le parcours tragique d'une princesse déchirée par ses passions, tout en relevant pleinement du registre romanesque. Publiée avec un privilège du 27 juillet 1662 et un achevé d'imprimer du 20 août de la même année, l'œuvre qui fait de Madame de Lafayette une femme de lettres paraît sans nom d'auteur. Son ouvrage a toutefois connu une diffusion antérieure à sa publication, contre la volonté de la romancière, comme en témoigne la présente lettre, adressée à l'abbé Gilles Ménage (1613-1692). Ce dernier, grammairien averti, poète et historien très en vogue, fut le précepteur de Madame de Lafayette et de Madame de Sévigné. *La Princesse de Montpensier* est écrit avec la collaboration de Ménage, c'est à dire relu et sans doute corrigé par lui en vue de la publication, à l'été 1662. Leur abondante correspondance, émaillée de nombreuses confidences, témoigne de leur indéfectible amitié. Ménage lui dédia plusieurs de ses poèmes, dont *Le Jardinier* et *L'oiseleur*.



Provenance :
Succession F.d.C ; coll. particulière

Bibliographie :
Œuvres complètes, éd. Camille Esmein-Sarrazin, 2014, Pléiade, p. 930, n°62-6 (transcription en orthographe contemporaine) / *Historienne et romancière ?*, G. Mouligneau, éd. Université de Bruxelles, 1980 / *Correspondance*, t. I, éd. André Beaunier, 1942, Gallimard, p. 168-169 / *Madame de La Fayette*, éd. Harry Ashton, Cambridge University Press, 1922, p. 107

« Et je vois tourner autour de moi le menuet silencieux des morts… »

73. Jules Laforgue

Manuscrit autographe : « Danse Macabre »
S.l.n.d., [c. 1879 ?] 1/2 p. in-12°
Marges effrangées sans manque de texte

Saisissante ébauche d'un poème en prose, resté inédit du vivant de l'auteur

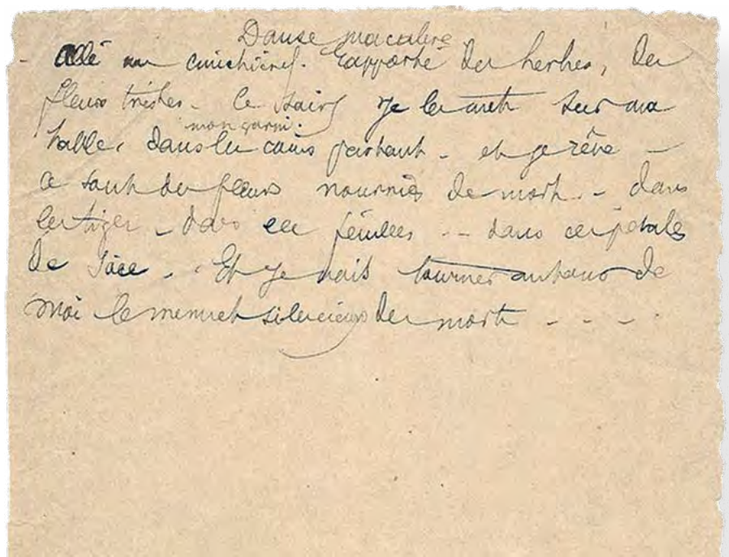
De la collection Emma Bardac, épouse Debussy

> *« Allé au cimetière, rapporté des herbes, des fleurs tristes. Le soir je les mets sur ma table, mon garni dans les coins partout – et je rêve – ce sont des fleurs nourries de morts – dans ces tiges – dans ces feuilles – dans ces pétales de soie. Et je vois tourner autour de moi le menuet silencieux des morts… »*

Les poèmes en prose font partie des toutes premières armes de Laforgue. Bien que foudroyant dans le style, le poète fini par renoncer à cet exercice. Dans sa thèse *Jules Laforgue and Poetic innovation* (Clarendon Press Oxford – 1993, p. 438), Anne Holmes situe la rédaction de cette ébauche de poème à l'année 1879, lorsque Laforgue s'attelle à l'écriture de son roman *Un raté*, resté inachevé.

Provenance : Leah Lee, épouse Laforgue ; Emma Bardac, épouse Debussy ; Librairie Marc Loliée, bulletin XXXVI (1961), n°42 (transcription fautive à deux mots) ; collection P.E.

Bibliographie :
Œuvres complètes, t. 3, L'Age d'homme, Lausanne, – p. 832 (transcription fautive sur un mot) – Une copie (de la main de Jean Aubry) est conservée à la Bibliothèque Jacques Doucet.


Danse macabre
Allé au cimetière. Rapporté des herbes, des
fleurs tristes. Ce soir je les mets sur ma
table dans mon garni dans les coins partout. et je rêve —
ce sont des fleurs nourries de morts — dans
ces tiges — dans ces feuilles — dans ces pétales
de soie. Et je vois tourner autour de
moi le menuet silencieux des morts . . .

« Les Rubens, des gens robustes, solidement pétris, immortellement frais… les Rembrandt, des malades maniaques de lèpres »

74. Jules Laforgue


ce tableau des êtres des organismes
la concurrence des tons qui se mangent
sous les vernis les tons qui chauffent
changent (blanc en jaune, bleu en vert,
blond en roux) et meurent. Les microbes
des temps, salle trop chauffée, la poussière
se logeant dans les fendillements des vernis,
l'humidité.
Thérapeutique et hygiène des tableaux.
Les Rubens, des gens robustes, solidement pétris,
immortellement frais dans la simplicité de leur pâte,
de leur harmonie, de leur chimie, les Rembrandt
des malades maniaques de lèpres appelant
les sudorifiques des vernis accumulés
sous lesquels ils muent, changent de peau
qui craquèle, comme de riches serpents,
les pénombres d'hôpital etc.
embaumés dans les vernis, les repeints.
vernis accumulés tous les 20 ou 30 ans,
jusqu'au jour où le nettoyage est absolument
nécessaire. »

Manuscrit autographe
S.l.n.d., [c. 1879 ?] 1/2 p. in-12°
Marges effrangées sans manque de texte

Remarquable exercice critique du poète sur les peintures de Rubens et Rembrandt

De la collection Emma Bardac, épouse Debussy

> « **Les tableaux, des êtres, des organismes, la concurrence des tons qui se mangent sous les vernis, les tons qui chauffent, changent (blanc en jaune, bleu en vert, blond en roux) et meurent**. *Les microbes des temps, salle trop chauffée, la poussière se logeant dans les fendillements des vernis, l'humidité.*
> *Thérapeutique et hygiène des tableaux.*
> ***Les Rubens, des gens robustes, solidement pétris, immortellement frais dans la simplicité de leur pâte, de leur harmonie, de leur chimie, les Rembrandt des malades maniaques de lèpres appelant les sudorifiques des vernis accumulés sous lesquels ils muent, changent de peau qui craquèle, comme de riches serpents, les pénombres d'hôpital etc.***
> *embaumés dans les vernis, les repeints.*
> *vernis accumulés tous les 20 ou 30 ans, jusqu'au jour où le nettoyage est absolument nécessaire. »*

Ce manuscrit ne fut jamais publié du vivant de Laforgue. Si les circonstances exactes de sa rédaction demeurent inconnues, on sait que le poète prenait des notes sur l'art et la peinture lors de ses nombreuses visites au musée du Louvre, au tournant des années 1880. À cette époque, il devient secrétaire de l'érudit collectionneur Charles Ephrussi, directeur de *La Gazette des beaux-arts*. Laforgue acquiert alors un goût sûr pour la peinture, qu'il développe par une étude approfondie consacrée à Albrecht Dürer.

Provenance : Leah Lee, épouse Laforgue ; Emma Bardac, épouse Debussy ; Li Librairie Marc Loliée, bulletin XXXVI (1961) ; collection P.E.

Bibliographie :
Œuvres complètes, t. 3, L'Age d'homme, Lausanne, – pp. 513-514 (transcription fautive sur un mot) – Une copie (de la main de Jean Aubry) est conservée à la Bibliothèque Jacques Doucet.

« Je seray ces jours cy auprès de mon feu, si vous venez de nostre coté venez vous y chauffer »

75. Ninon de Lenclos



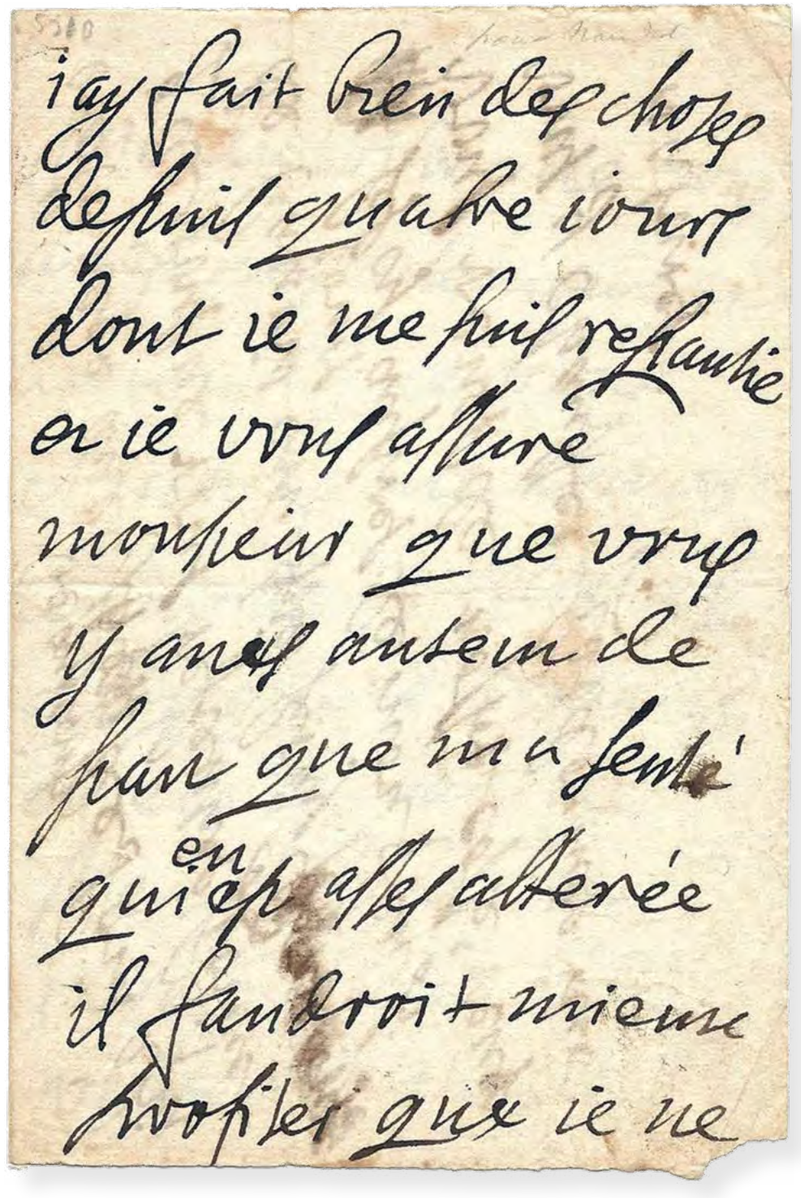
Lettre autographe à François d'Usson de Bonrepos
S.l.n.d. [entre 1675 et 1701], 3 p. in-8° à l'encre noire
Adresse autographe sur la quatrième page
Quatre mots caviardés par Ninon de Lenclos, dont une surcharge
Bris de cachet (sans atteinte au texte)

Rare lettre intime de Ninon de Lenclos, la sémillante courtisane du Grand Siècle

> *« J'ay fait bien des choses depuis quatre jours dont je me suis repantie et je vous assure monsieur que vous y avez autem de part que ma senté qui en est assez alterée.*
> ***Il faudroit mieux profiter que je ne faits du loisir que vous avez presentement et du tems que vous cherchez a me donner. J'en ay de la reconnessance quoy que je reconnesse en cela la main de Me de la Sabliere.***
> *J'ayme a tenir d'elle vostre amitié. Je la cultiveré avec beaucoup de soin afin que vous ne vous ressentiez poin de l'avoir crue.* ***Je seray ces jours cy auprès de mon feu, si vous venez de nostre coté venez vous y chauffer.*** *Pardonnez au ratures. »*

Courtisane de légende, Ninon de Lenclos captive ses contemporains par l'indépendance de ses mœurs et de son esprit. Le salon qu'elle tient à partir de 1667 accueille, en plus de ses galants, l'élite littéraire, artistique et scientifique du Tout-Paris. Sa respectabilité est durablement acquise lorsqu'elle est elle-même admise, dix ans plus tard, dans le salon de Marguerite de la Sablière, en 1677.
Les invités de Ninon de Lenclos comptent parmi les figures les plus prestigieuses de l'époque : Jean-Baptiste Lully, Jean de La Fontaine, Nicolas Boileau-Despréaux, le prince de Condé, Henri de Sévigné ou encore le duc de Saint-Simon. Ce dernier dresse dans ses *Mémoires* un portrait au vitriol de François d'Usson de Bonrepaus (c. 1654-1719), jeune amant de Ninon, de trente-quatre ans son cadet : « Un très petit homme, gros, d'une figure assez ridicule, avec un accent désagréable, mais qui parloit bien et avec qui il y avoit à apprendre et même à s'amuser […] ».
La correspondance entre les deux amants, qui s'étend de 1675 à 1701 et dont on recense treize lettres et billets (Martine Hardy, *Ninon de Lenclos : le parcours d'une libertine au XVIIe siècle*, 2011), témoigne de la longévité des liens qui unirent la courtisane à un membre éminent du Secrétariat d'État à la Marine, ambassadeur extraordinaire de Louis XIV en Angleterre, au Danemark et aux Provinces-Unies.

Provenance :
Coll. particulière



« Je viens de faire peindre un petit Jésus couché sur la paille, comme au moment de sa naissance »

76. Marie Leszczynska

Lettre autographe à Charles-Jean-François Hénault d'Armorezan, dit le « président Hénault »
S.l.n.d. [Versailles ? c. 1753], 2 p. in-4°, à l'encre brune sur papier vergé
Cachet de cire aux armes de la Reine,
Petit manque sans atteinte au texte (fragment conservé à l'ouverture du cachet)
Foliotation « 358 » à la mine de plomb sur la deuxième page
Nous rétablissons la ponctuation

Marie Leszczynska et la peinture :

Longue lettre, en partie inédite et empreinte de piété, sur ses activité picturales

« ***Je sors de chez Mme de Luynes*** [Marie Brûlart de La Borde , sa première dame d'honneur] *dont je suis très contente mon cher Président mais je vous avertis que tant que je ne la verrai plusieurs jours sans fièvre je ne serai point tranquille, il y en a où elle n'en a point mais ce n'est pas tout il ne nous en faut point du tout, le Bon Dieu nous fera cette grâce. Est-il possible qu'elle se soit occupé à vous parler de mon amitié pour elle, vous savez combien elle l'a méritée. Comment allez-vous mon cher Président. Qu'il m'ennuie de ne vous point voir, enfin j'ai entendu le Père Clieu* [Gabriel-Mathieu d'Erchigny de Clieu ?]*, c'est un beau discours, c'est parler, mais ce n'est point prêcher. Ne dites pas ce que je vous dis car c'est ce qu'il y a le plus à la mode après l'inoculation que je vous dois, mon Président. Cela ne vient point fort à propos, n'importe* ***je viens de faire peindre un petit jésus couché sur la paille, comme au moment de sa naissance. Il tient sa petite croix dans une main, tous les instruments de sa Passion autour de lui****, et j'ai mis deux versets qui sont dans le Psaume 39, que voici* [40 selon la numérotation hébraïque moderne, versets 8-9 de la Vulgate latine] *: Sacrificium et pro peccato non postulasti; tunc dixi : ecce venio* [Tu n'as pas réclamé de sacrifice ni d'offrande pour le péché ; alors j'ai dit : « Voici que je viens »]*, celui-là est écrit au-dessus, celui-ci au dehors du tableau : In capite libri scriptum est de me ut facerem voluntatem tuam, Deus meus, volui et legem tuam un medio cordis mei* [Au commencement du livre, il est écrit de moi que je fasse ta volonté. Mon Dieu, je l'ai voulue, et ta loi est au milieu de mon cœur]. *Cela est-il bien ?* ***cela n'est pas tout, j'ai fait aussi un petit tableau du super flumina babylonis*** [il s'agit du psaume 137, l'un des 150 poèmes du livre des Psaumes dans la Bible]***. Tout cela part de ma bonne tête. Je désire bien, mon cher Président, non pour satisfaire mon amour propre mais mes sentiments pour vous.*** »

Marie Leszczynska reçut une éducation comprenant notamment l'apprentissage des arts d'agrément, conformément aux usages en vigueur pour les jeunes femmes de son rang. À l'instar de son père Stanislas Leszczynski, elle s'initia ainsi à la pratique de la peinture en amateur. Cette activité ne constitua pas pour autant un simple divertissement passager : très tôt sensibilisée aux arts picturaux, la reine entretint tout au long de son existence un rapport étroit avec la peinture, si bien qu'elle fut l'une des figures essentielles du mécénat artistique de la cour. Son environnement quotidien témoigne de cet attachement, puisqu'elle choisit de s'entourer de portraits, de paysages et de compositions religieuses réalisées par les artistes de son temps, auxquels s'ajoutaient ses propres productions.



Le président Hénault occupa une place singulière dans l'entourage de Marie Leszczynska, en tant que membre du petit cercle intime que la reine réunissait autour d'elle, groupe dépourvu de toute ambition politique et voué, selon les mots de Michel Antoine, à la seule complaisance mutuelle. C'est dans ce cadre de proximité affective et de confiance que s'inscrit l'abondante correspondance que la reine, grande épistolière, adressa à Hénault. Cette relation, si elle demeure étrangère aux grandes affaires du royaume, témoigne d'un lien de confiance durable, puisque Hénault fut nommé en 1759 surintendant de la maison de la Reine, fonction qu'il conserva jusqu'à la mort de celle-ci, en 1768. La reine devait par ailleurs lui offrir son portrait exécuté par Nattier, marque tangible de son estime. Cette correspondance elle-même se caractérise avant tout par son ton intime, illustrant ainsi moins l'implication de la reine dans les affaires publiques que la qualité d'un attachement personnel et durable envers son confident.

Provenance :
Ancienne coll. H.D.

Bibliographie :
Lettres inédites de la reine Marie Leckzinska et de la duchesse de Luynes au Président Hénault, Victor des Digueres, éd. H. Champion, 1886, p. 46 (transcription très succincte)

« Je me souviens qu'à l'âge de six ans, je reçu mon premier Hiroshige : cadeau qui, pendant toute mon enfance et jusqu'à l'adolescence, m'inspira une véritable passion pour l'estampe japonaise »

77. Claude Lévi-Strauss



Lettre autographe signée « Claude Lévi-Strauss » à Pierre Berès
Paris, 5 janv. 1971, 2 p. in-4° à l'encre bleue, à en-tête du Collège de France
Filigrane : « OCF Savoyeux »
Enveloppe autographe, timbrée et oblitérée

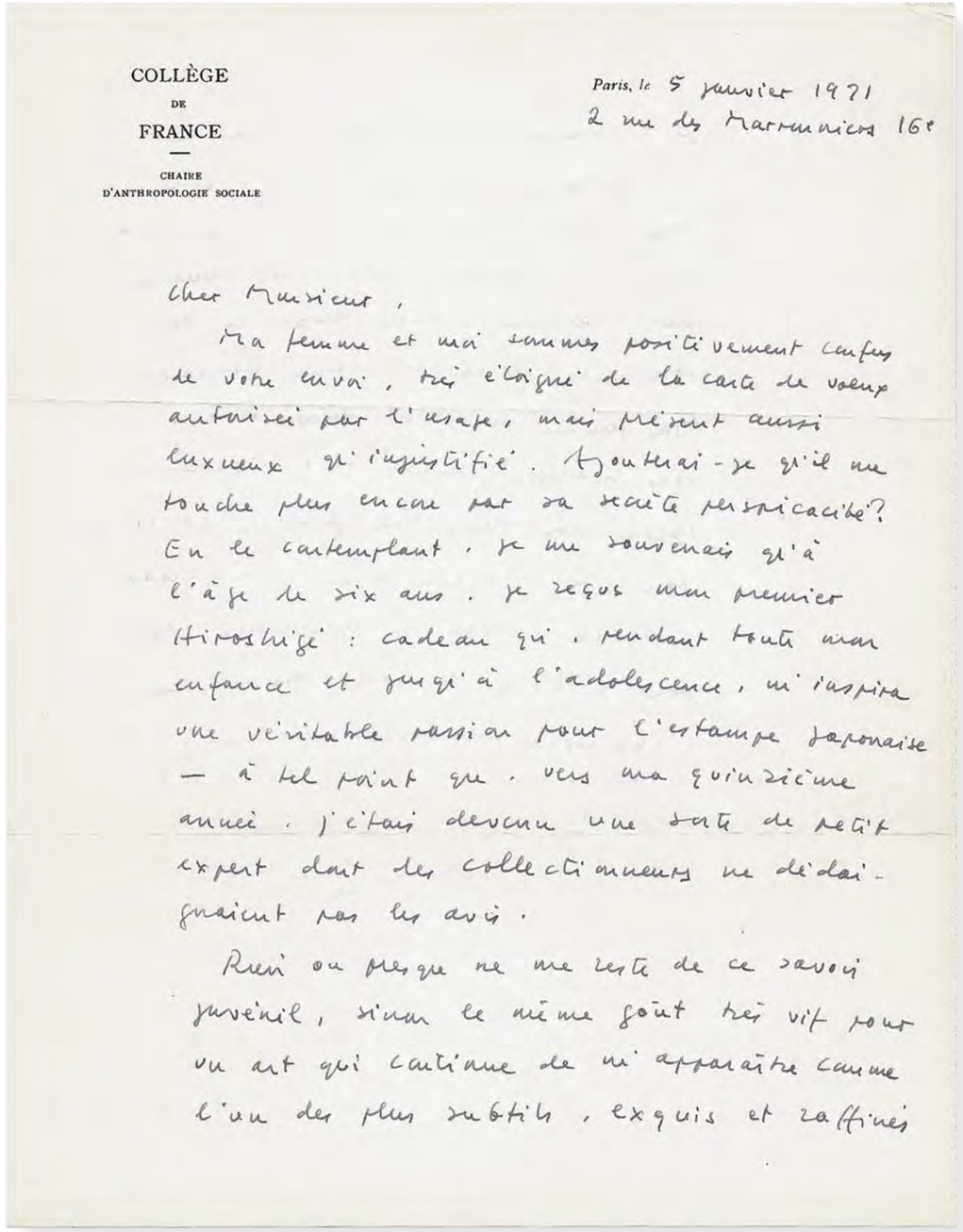
La passion de Claude Lévi-Strauss pour les estampes japonaises :
Ou quand un généreux présent convoque le souvenir d'enfance d'un premier Hiroshige

> *« Cher Monsieur,*
> *Ma femme et moi sommes positivement confus de votre envoi, très éloignée de la carte de vœux autorisée par l'usage, mais présent aussi luxueux qu'injustifié. Ajouterai-je qu'il me touche plus encore par sa secrète perspicacité ?*
> *En le contemplant,* ***je me souviens qu'à l'âge de six ans, je reçu mon premier Hiroshige : cadeau qui, pendant toute mon enfance et jusqu'à l'adolescence, m'inspira une véritable passion pour l'estampe japonaise – à tel point que, vers ma quinzième année, j'étais devenu une sorte de petit expert dont les collectionneurs ne dédaignaient pas les avis.***
> *Rien ou presque ne me reste de ce savoir juvénil* [sic], *sinon le même goût très vif pour* ***un art qui continue de m'apparaître comme l'un des plus subtils, exquis et raffinés que l'humanité sut jamais pratiquer.***
> *Ce n'est donc pas seulement d'un trop riche présent que 'de concert à avec ma femme, je vous remercie, cher Monsieur, mais aussi de tous ces souvenirs qu'i est venu ranimer. Ma femme se joint aussi à moi pour vous adresser ainsi qu'à Madame Berès nos vœux très fidèles et sincères pour la nouvelle année auxquels j'ajoute, avec d'amicaux reproches pour l'excès de votre munificence, l'expression de mes sentiments les meilleurs.*
> *Claude Lévi-Strauss »*

La passion de Claude Lévi-Strauss pour le Japon prend racine dès l'enfance, au sein du bain familial où se cultive très tôt le goût des estampes, celles d'Hiroshige et d'Hokusaï. Cette « petite madeleine » esthétique, pour reprendre l'image proustienne convoquée par l'auteur lui-même (*L'autre face de la Lune, Écrits sur le Japon*, Seuil, 2011, p. 9), ouvre chez le jeune Lévi-Strauss un goût plus large pour les objets anciens et techniques, qui déterminera nombre de ses orientations ultérieures, en particulier son tropisme pour les arts primitifs et le primitivisme des arts.

Provenance :
Coll. particulière

Littérature :
Lévi-Strauss et le Japon : l'éthos de la distance, Philippe Choulet, Le Portique, 2019, p. 65-82



COLLÈGE
DE
FRANCE
—
CHAIRE
D'ANTHROPOLOGIE SOCIALE

Paris, le 5 janvier 1971
2 rue des Marronniers 16e

Cher Monsieur,

Ma femme et moi sommes positivement confus de votre envoi, très éloigné de la carte de vœux autorisée par l'usage, mais présent aussi luxueux qu'injustifié. Ajouterai-je qu'il me touche plus encore par sa secrète perspicacité ?
En le contemplant, je me souviens qu'à l'âge de six ans, je reçus mon premier Hiroshige : cadeau qui, pendant toute mon enfance et jusqu'à l'adolescence, m'inspira une véritable passion pour l'estampe japonaise — à tel point que, vers ma quinzième année, j'étais devenu une sorte de petit expert dont les collectionneurs ne dédaignaient pas les avis.

Rien ou presque ne me reste de ce savoir juvénil, sinon le même goût très vif pour un art qui continue de m'apparaître comme l'un des plus subtils, exquis et raffinés

« J'ai grandi dans des ateliers d'artistes et très tôt participé au culte des grandes œuvres »

78. Claude Lévi-Strauss

Lettre autographe signée « Claude Lévi-Strauss » [à Pierre Lévy]
Paris, 7 fév. 1969, 2 p. in-4° à l'encre bleue, à en-tête du Collège de France
Filigrane : « OCF Savoyeux »

L'anthropologue évoque son rôle au sein du Conseil artistique des Musées nationaux et son admiration pour les peintres contemporains

« Monsieur,
Je ne me sens guère de titre que puisse mériter le présent d'une munificence extrême que vous avez eu la bonté de m'envoyer […] *éblouissant par la typographie, la qualité unique des reproductions, sans même parler de celles des œuvres. Si je partage avec vous l'honneur d'appartenir au Conseil artistique des Musées nationaux,* ***ce n'est, vous le savez, que comme expert en arts dits 'primitifs' – raison pour laquelle je ne fréquente guère que les séances tenues pour de tels achat, au Musée des arts africains et océaniens.***
Mais il se trouve que, fils et deux fois neveu de peintres, ***j'ai grandi dans des ateliers d'artistes et très tôt participé au culte des grandes œuvres.*** *C'était un milieu très académique, et éloigné des grands courants de l'époque.* ***Aussi Picasso, Léger, La Fresnaye ont-ils représenté pour moi des conquêtes, dont mon adolescence révoltée s'arrogeait le privilège.*** *À ce titre, ils me sont restés chers, comme une partie de mon histoire personnelle dont la contemplation d'œuvres que vous avez su rassembler et préserver réveille la mémoire. C'est vous dire que votre somptueux envoi ne m'a pas seulement comblé, mais aussi touché* […]
Claude Lévi-Strauss »

L'ouvrage évoqué ici renvoie sans nul doute à l'album de Pierre Lévy consacré à Roger de La Fresnaye, vol. III, avec un préface par Waldemar George, 1968, rassemblant 8 planches de l'artiste.
Grand amateur d'art contemporain, Claude Lévi-Strauss entretint une correspondance régulière avec le collectionneur Pierre Lévy, dont il recevait ouvrages et reproductions illustrant divers ensembles de sa collection.

Provenance :
Pierre Lévy, puis coll. particulière



COLLÈGE
DE
FRANCE
—
CHAIRE
D'ANTHROPOLOGIE SOCIALE

Paris, le 7 février 1969
2 rue des Marronniers, 16e

Monsieur.

Je ne me sens guère de titres qui puissent mériter le présent d'une munificence extrême que vous avez eu la bonté de m'envoyer, en soulignant encore sa destination par la dédicace imprimée à la dernière page de ce porte-folio. éblouissant par la typographie, la qualité véritablement unique des reproductions, sans même parler de celle des oeuvres. Si je partage avec vous l'honneur d'appartenir au Conseil artistique des Musées nationaux, ce n'est, vous le savez, que comme expert en arts dits "primitifs" – raison pour laquelle je ne fréquente guère que les séances tenues pour de tels achats, au Musée des arts africains et océaniens.

Mais il se trouve que, fils et deux

« Je me demande souvent pourquoi je suis au monde, car ma vie est faite de souffrance continuelle »

79. Max Linder

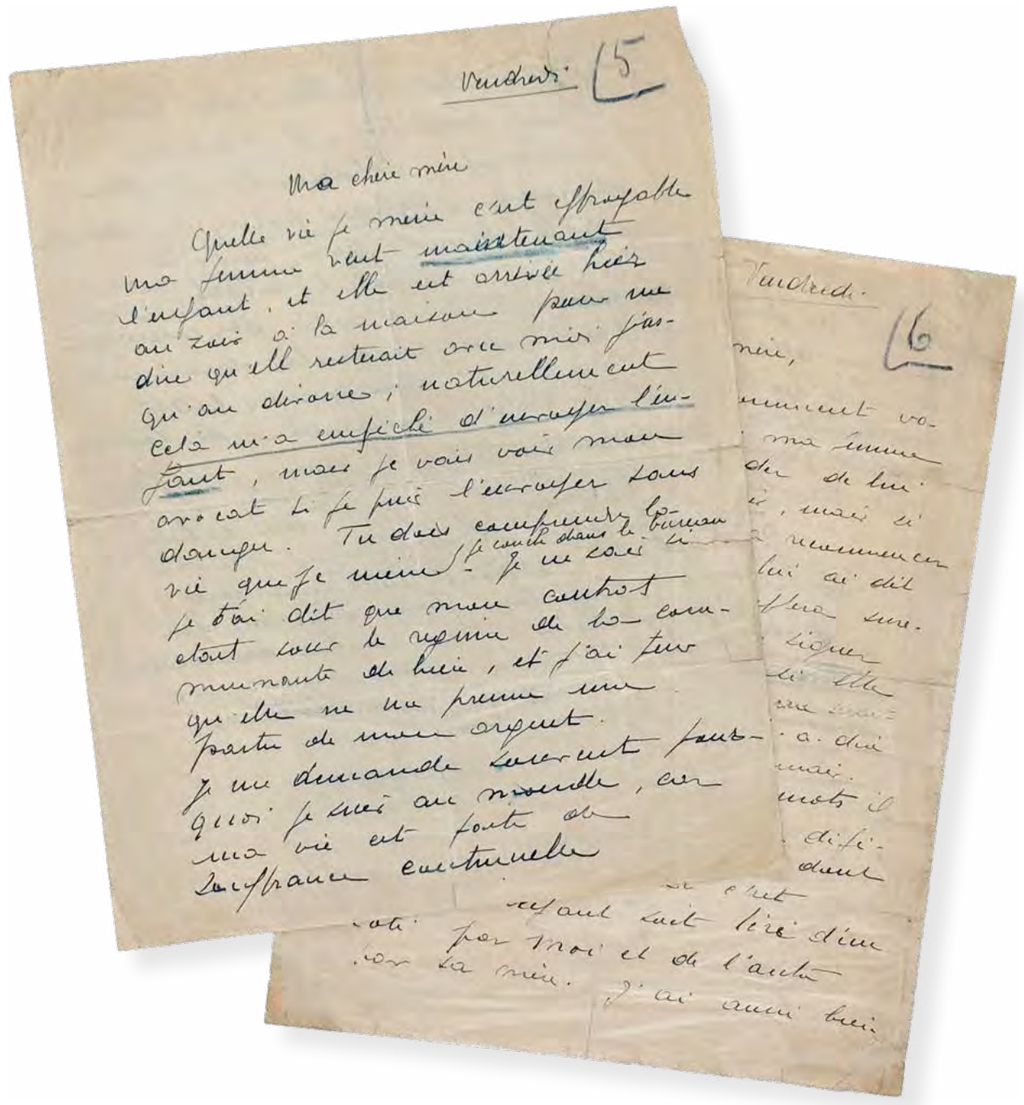
Deux lettres autographes signées « Max » à sa mère Suzanne Baron
S.l.n.d. [c. été-automne 1925], en tout 3 p. 1/2 in-4°, à l'encre bleue
Sur papiers filigranés
Froissures, habiles réparations de déchirures et comblements aux marges ; petits manques angulaires sans gravité ni atteinte au texte ; annotations typographiques au pastel gras ; foliotations « 5 » et « 6 » aux coins supérieurs droit ; trois mots caviardés par Linder

Questionnements existentiels, situation maritale critique et projets de tournages : deux lettres pathétiques de l'acteur à sa mère, peu avant son suicide

Première lettre : *« Ma chère mère,* ***Quelle vie je mène c'est effroyable.*** *Ma femme veut maintenant l'enfant, et elle est arrivée hier au soir à la maison pour me dire qu'elle resterait avec moi jusqu'au divorce ; naturellement cela m'a empêché d'envoyer l'enfant, mais je vais voir mon avocat si je puis l'envoyer sans danger. Tu dois comprendre la vie que je mène. Je couche dans le bureau. Je ne sais si je t'ai dit que mon contrat était sous le régime de la communauté de biens, et j'ai peur qu'elle ne me prenne une partie de mon argent.*
Je me demande souvent pourquoi je suis au monde, car ma vie est faite de souffrance continuelle.
Il y a des milliers de femmes dans l'univers, il y en a beaucoup d'honnêtes et de bonnes, ***pourquoi suis-je tombé sur la seule peut-être qui ait de pareils vices. –***
Je vais tâcher d'avoir du courage pour passer ce terrible moment. ***Ce qui est dangereux, c'est que je dois commencer à tourner mon film*** [sans doute l'adaptation du *Chasseur de chez Maxim's,* qui ne verra jamais le jour] *; et pour que je fasse du beau travail, il faudrait que j'ai un calme d'esprit absolu* […]
Je vous embrasse tous bien fort, ton fils qui t'aime beaucoup beaucoup
Max »

Seconde lettre : *« Ma chère mère,* ***J'ignore encore comment va finir cette triste affaire*** *; ma femme est venue me demander de lui pardonner encore une fois, mais si je le faisais ça serait à recommencer dans quelques temps. Je lui ai dit une chose qu'elle n'acceptera sûrement pas, c'est de me signer un acte comme quoi si elle me trompait* ***l'enfantserait à moi pour toujours, c'est-à-dire qu'elle ne la verrai***[t] ***plus jamais.***
Mais tout cela sont des mots, il faut attendre les décisions définitives. – Il y a une chose dont je ne suis pas partisan, c'est que cet enfant soit tiré d'un côté par moi et de l'autre par sa mère. J'ai aussi bien envie de dire à ma femme ou bien elle a l'enfant complètement et je ne m'en occupe jamais plus ou bien j'ai l'enfant maintenant pour toujours. […]
Je t'embrasse bien fort tout comme je t'aime
Votre fils qui vous aime beaucoup
Max »

Alors que sa carrière est sur le déclin, Linder rencontre Hélène Peters en 1921 ; elle n'est encore qu'une adolescente de seize ans. Leur union, célébrée le 1er août 1923, suscite alors un scandale médiatique. À cette période déjà marquée par de graves difficultés



professionnelles, des problèmes de santé et une jalousie obsessionnelle, Max Linder nourrit des pensées suicidaires. La naissance de leur fille Maud, dite Josette, en juin 1924, intervient dans un climat conjugal profondément déchirant. Malgré le succès de *Le Roi du cirque* (1924), la préparation achevée de la superproduction *Le Chevalier Barkas* et son engagement pour tourner l'adaptation du *Chasseur de chez Maxim's*, Linder interrompt brusquement toute activité artistique, accablé par la dépression et la procédure de divorce engagée par son épouse Hélène.
Figurant parmi ses rares confidents, la mère de Max reçoit à cette période plusieurs lettres empreintes d'angoisse et de désespoir. Les deux missives ici présentées, s'inscrivant clairement dans ce contexte d'effondrement intime, peuvent être datées avec certitude de l'été ou de l'automne 1925.

Alors que le couple réside à l'hôtel Baltimore, 88b avenue Kléber, leurs corps y sont découverts le 31 octobre 1925, les veines taillladées. Max, qui a forcé son épouse à ingurgiter un puissant sédatif sous la menace d'un pistolet, lui taillade les veines, puis s'applique à lui-même le même geste, scellant ainsi leur tragique destin.
Leur fille Maud Linder sera recueillie par ses grands-parents maternels après le suicide de ses parents.

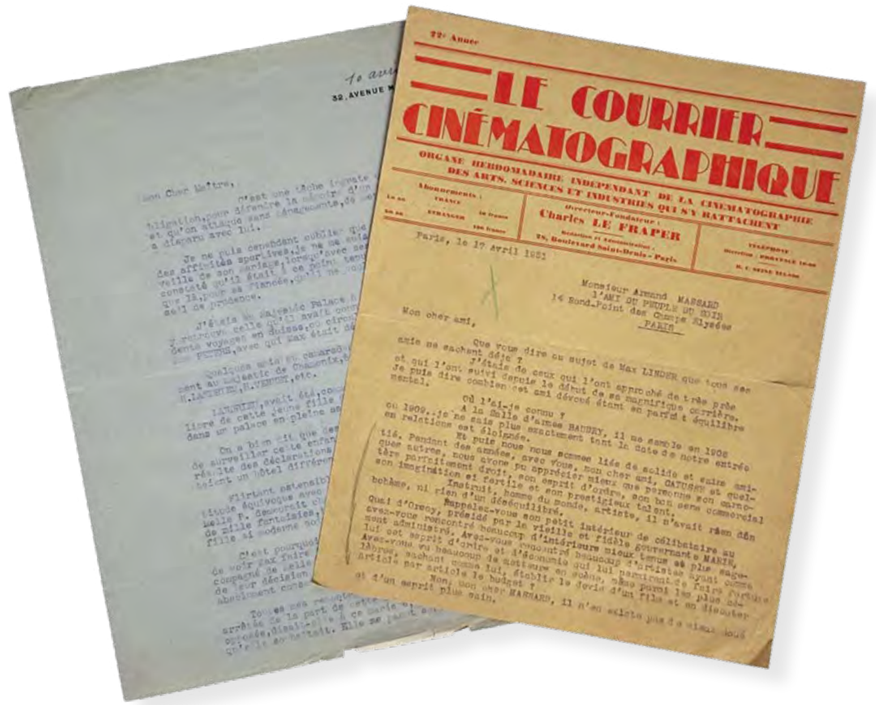
Nous n'avons pas retrouvé trace de publication de ces deux lettres, qui semblent inédites

[***Avec :***] **Deux importants témoignages inédits par des proches de Max Linder**

Une lettre tapuscrite signée de Armand Massard à un avocat
Champion olympique d'escrime multi-médaillé puis président du Comité olympique français, Armand Massard (1884-1971) collabora avec Linder sur plusieurs projets cinématographiques, dont *Comment Max fait le tour du monde* (1910) et *Max contre Nick Winter* (1912).
[Paris], 10 avril 1931, 2 p. in-4° sur papier vergé bleu
Plusieurs manques marginaux, sans atteinte au texte

Un exceptionnel témoignage d'Armand Massard, relatant en détail la rencontre du couple infernal à Chamonix, en 1921

« […] *Je ne puis cependant oublier que, lié avec Max LINDER par des affinités sportives,* ***je ne me suis brouillé avec lui que la veille de son mariage, lorsqu'avec ses meilleurs amis nous avons constaté qu'il était à ce point tenu par celle qui passait, jusque-là, pour sa fiancée, qu'il ne voulait plus écouter aucun conseil de prudence.***
J'étais au Majestic Palace à Chamonix, lorsque Max LINDER y retrouva celle qu'il avait connue fillette, *au cours de précédents voyages en Suisse, où circulait beaucoup sa mère naturelle Mme PETERS, avec qui Max était déjà en relations.* […]
LANDRIEU avait été, comme moi, frappé de la tenue plus que libre de cette jeune fille de seize ans *livrée à elle-même dans un palace en pleine saison de sports d'hiver.* […]
Flirtant ostensiblement, rendant déjà Max jaloux par son attitude équivoque avec un professeur de danse ou même ROBERT, Mlle P.[eters] *demeurait chaque soir très tard à danser et à s'amuser de mille fantaisies, tout à fait déplacées pour une jeune fille si moderne soit-elle.*[…]
Toutes mes remontrances se heurtaient à une volonté bien arrêtée de la part de cette dernière de fuir loin de sa mère, opposée, disait-elle, à ce mariage […]
Je les raisonnai longuement, montrant à Max les responsabilités de tous ordres qu'il encourait.
Je finis par les faire renoncer provisoirement à ce coup de tête. […]
Ce ne devait être que partie remise.
Pour moi qui continuai de voir Max de loin en loin (j'avais refusé de lui servir de témoin lorsqu'il se maria), rapproché surtout par des rapports d'ordre cinématographiques, j'ai constaté que si son moral se ressentait cruellement des déboires incessants qu'il éprouvait, sa lucidité fut toujours parfaite : ***c'est d'ailleurs dans le chagrin de son existence tourmentée qu'il réalisait ses meilleurs films où perçait l'amertume douloureuse qu'il portait en lui.*** […] »

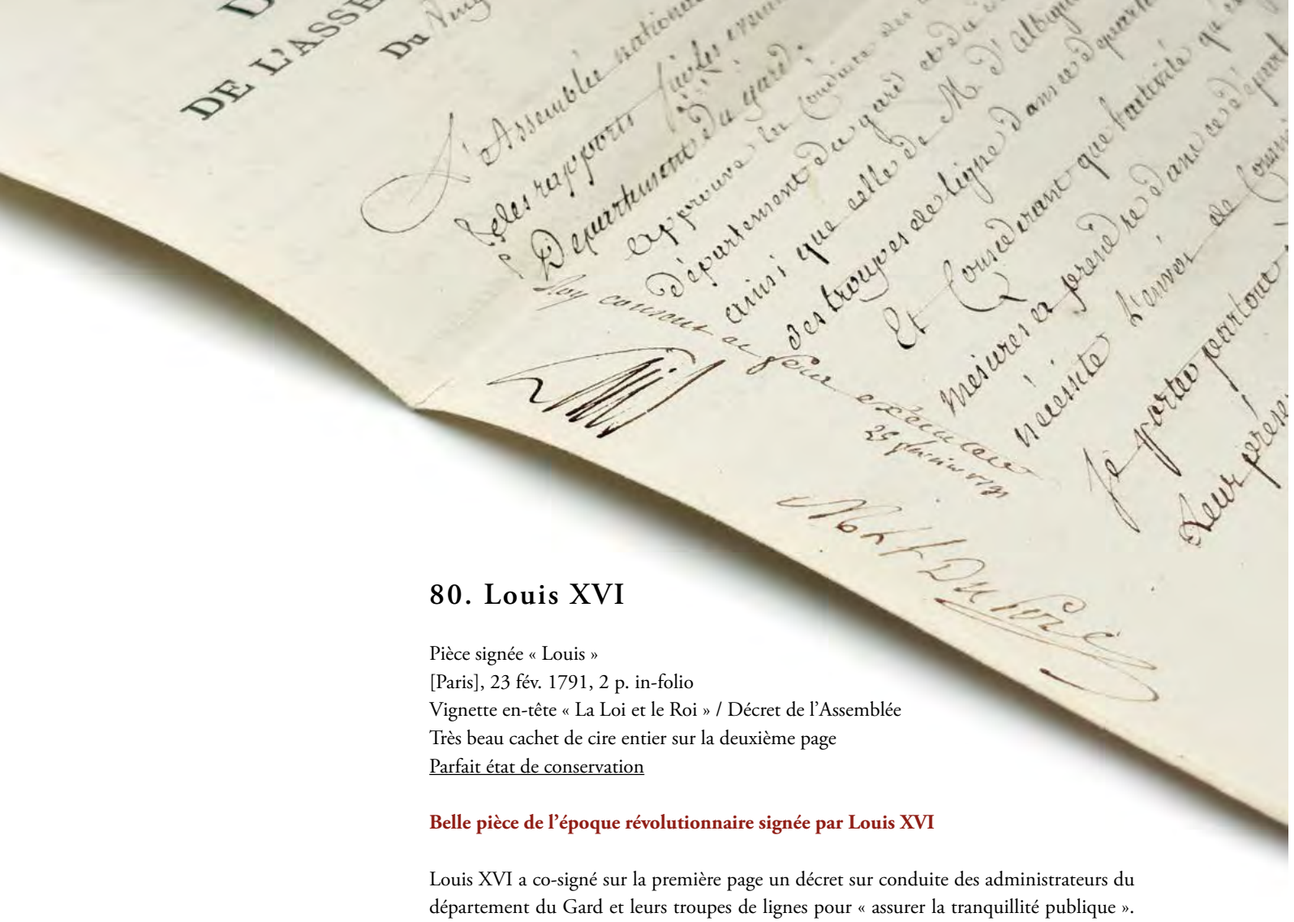


Une lettre tapuscrite signée de Charles Le Fraper à Armand Massard
Paris, 17 avril 1931, 1 p. 1/4 in-4°
En-tête du Courrier Cinématographique
Déchirure en marge supérieure restaurée au ruban adhésif
Marques de pliures d'époque, marges irrégulières

Admirable témoignage du journaliste Charles Le Fraper, proche de l'acteur et ardent défenseur de sa mémoire

« Que vous dire au sujet de Max LINDER que tous ses amis ne sachent déjà ?
J'étais de ceux qui l'ont approché de très près et qui l'ont suivi depuis le début de sa magnifique carrière. Je puis dire combien cet ami dévoué était en parfait équilibre mental.
Où l'ai-je connu ?
À la Salle d'armes BAUDRY, il me semble en 1908 ou 1909. Je ne sais plus exactement tant la date de notre entrée en relations est éloignée. […]
Instruit, homme du monde, artiste, il n'avait rien d'un bohème, ni rien d'un déséquilibré.
Rappelez-vous son petit intérieur de célibataire au Quai d'Orsay, présidé par la vieille et fidèle gouvernante MARIE, avez-vous rencontré beaucoup d'intérieurs mieux tenus et plus sagement administrés. […]
Avez-vous beaucoup d'acteurs en scène, même parmi les plus célèbres, sachant comme lui, établir le devis d'un film et en discuter article par article le budget ?
Non, mon cher MASSARD, il n'en existe pas de mieux doué et d'un esprit plus sain.
Le drame où il a sombré, m'a plongé dans la stupeur, je ne me l'explique pas et nul ne se l'expliquera tant il fut foudroyant et inattendu. […] »

Les lettres autographes de Max Linder sont d'une insigne rareté



80. Louis XVI

Pièce signée « Louis »
[Paris], 23 fév. 1791, 2 p. in-folio
Vignette en-tête « La Loi et le Roi » / Décret de l'Assemblée
Très beau cachet de cire entier sur la deuxième page
Parfait état de conservation

Belle pièce de l'époque révolutionnaire signée par Louis XVI

Louis XVI a co-signé sur la première page un décret sur conduite des administrateurs du département du Gard et leurs troupes de lignes pour « assurer la tranquillité publique ». Le document est contresigné par Adrien Duport, alors président de l'Assemblée Nationale, le révolutionnaire Jean-Henri Voulland (secrétaire de Duport depuis le 14 février) et Pierre Boussion.

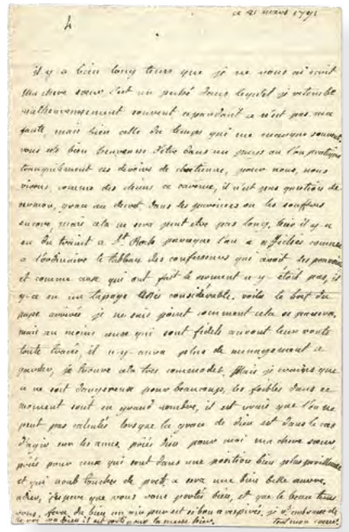
« Nous vivons comme des chiens de caverne »

81. Élisabeth de France, dite Madame Élisabeth

Lettre autographe sa « chère sœur » [peut-être à Clotilde de France, épouse de Charles Emmanuel de Savoie, qui vivait à l'époque en Piémont ?]
[Paris], 21 mars 1791, 1 p. in-12° à l'encre noire sur papier vergé filigrané
Foliotation « 4 » ; infime manque en marge droite sans atteinte au texte
Nous restituons l'orthographe de Madame Élisabeth en l'état

Le schisme constitutionnel du 10 mars 1791 sous le regard de Madame Élisabeth

> *« Il y a bien long tems que je ne vous ai écrit ma chère sœur, c'est un péché dans lequel je retombe malheureusement souvent, cependant ce n'est pas ma faute, mais bien celle du tems qui me manque souvent. Vous êtes bien heureuse d'être dans un pays où l'on pratique tranquillement ses devoirs de chrétien, pour nous,* ***nous vivons comme des chiens de caverne****, il n'est pas question de sermon ; grâce au décret, dans les paroisses*



on les souffre encore, mais cela ne sera peut-être pas long. ***Hier il y a eu du traint à St Roch parce que l'on a affiché comme à l'ordinaire le tableaux des confesseurs qui avoit les pouvoirs, et comme ceux qui ont fait le serment n'y étoit pas, il y a eu un tapage assés considérable.*** *Voilà le bref du pape arrivé, je ne sais point comment cela se passera, mais au moins ceux qui sont fidèles auront leur voute toute tracée, il n'y aura plus de ménagement à garder, je trouve cela très commode. Mais je crains que ce ne soit dangereux pour beaucoup,* ***les faibles dans ce moment sont en grand nombre****, il est vrai que l'on ne peut pas calculer lorsque la grâce de Dieu est dans le cas d'agir sur les âmes.* ***Priés Dieu pour moi ma chère sœur****, priés ceux qui sont dans une position bien plus périlleuse et qui nous touche de près. Ce sera une bien belle œuvre. Adieu, j'espère que vous vous portez bien, et que le beau tems vous fera du bien, un air pur est si bon à respirer. Je vous embrasse de tout mon cœur.* ***Le roi va bien il est sorti pour la messe hier.*** »

Cette missive s'inscrit dans les suites immédiates de la réorganisation du clergé parisien imposée par la Constitution civile : au début de 1791, les paroisses procèdent à l'élection d'un clergé assermenté au serment civique. Saint-Roch voit ainsi son prêtre (réfractaire) Claude-Marie Marduel évincé au profit de l'abbé Legrand (6 février-3 avril 1791). Madame Élisabeth éclaire sa belle-sœur sur cet épisode : « il y a eu du traint à St Roch parce que l'on a affiché [...] le tableaux des confesseurs qui avoit les pouvoirs […] il y a eu un tapage assés considérable ». Ainsi, les réfractaires, dans le but de nuire aux assermentés, substituèrent aux tableaux existants des tableaux sur lesquels ne se trouvaient désormais aucun nom d'assermenté, provoquant de fait l'émoi au sein des fidèles de la paroisse.
La lettre est écrite au lendemain même de la condamnation pontificale : le bref *Quod aliquantum*, daté du 10 mars 1791, parvient à Paris autour du 20-21 mars, ce que semble ici confirmer Madame Élisabeth : « voilà le bref du pape arrivé ». Cette division consommée entre jureurs et réfractaires prépare directement la crise des Pâques constitutionnelles : quelques semaines plus tard, la tentative de Louis XVI de se rendre à Saint-Cloud pour communier avec un prêtre réfractaire sera empêchée par la foule parisienne, épisode qui servira entre autres de prétexte à la fuite à Varennes.

Sœur cadette du roi Louis XVI, Madame Élisabeth est emprisonnée au Temple avec la famille royale en 1792. Elle est condamnée à mort devant le Tribunal révolutionnaire sous la Terreur, et exécutée le 10 mai 1794 à l'âge de 30 ans.

Provenance :
Coll. particulière

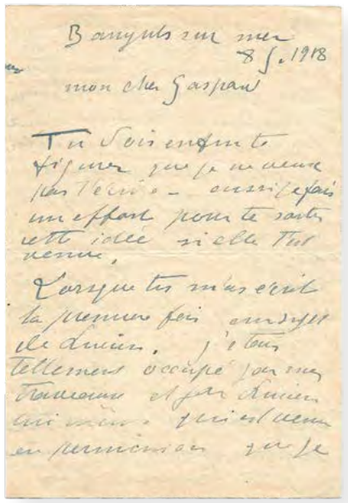
Littérature :
Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris Pendant la Révolution française, t. II, Paris, 1892, p. XXXV-XXXVI ; *Chronique de Paris*, 22 mars 1791, p. 323

« Jusqu'à la dernière minute j'ai été pour ainsi dire accablé de travail »

82. Aristide Maillol

Lettre autographe signée « Ton oncle Maillol » à son neveu Gaspard Maillol
Banyuls-sur-Mer, 8 j[anvier] [19]18, 4 pp. in-8° à l'encre bleue
Ancienne trace de mouillure sur la quatrième page

L'artiste adresse à son neveu des nouvelles de ses travaux et de son fils, mobilisé au front



« Mon cher Gaspard,
Tu dois enfin te figurer que je ne veux pas t'écrire – aussi je fais un effort pour te sortir cette idée si elle t'es venue.
Lorsque tu m'as écrit la première fois au sujet de Lucien [son fils]. ***J'étais tellement occupé par mes travaux et par Lucien lui-même, qui est venu en permission que je n'avais guère le désir d'écrire – ensuite il a fallu terminer mes travaux pour pouvoir venir à Banyuls et jusqu'à la dernière minute j'ai été pour ainsi dire accablé de travail.***
Maintenant que je suis un peu reposé ici, que je n'ai plus rien à faire – je puis te répondre car je n'ai plus de raison d'attendre – je ne puis alléguer que ma paresse qui au sujet du style épistolaire est insurmontable, enfin m'y voici tout de même et je te remercie de tes lettres – car je suis heureux de te voir revenir un peu de ton côté.
Je ne suis pas étonné de l'abandon de la Duchesse – je ne me trompe guère dans mes appréciations. Elle voulait tout simplement te rouler et il est impossible de former des projets pendant la guerre – sauf le cas où tu aurais trouvé quelqu'un qui t'aurait monté une usine pour te faire revenir du front.
À part cela il faut attendre de revenir chez toi – tu verras ce qu'il faut faire. Mes conseils qui ne sont mauvais ne te manqueront pas.
Lucien est entré dans l'aviation – Il est à Châteauroux division Caudron élève pilote. Il commence déjà à voler tout seul. Mais il fait un froid terrible, il paraît que c'est effrayant. Ici en arrivant pluie et neige pendant 15 jours mais du 1er au 7 nous avons eu du soleil. Hier et aujourd'hui froid intense. L'hiver n'est pas agréable cette année – tout le monde se porte bien depuis ma mère jusqu'à nous et te souhaitons une bonne santé
Moi je t'embrasse
Ton oncle
Maillol »

La Grande guerre marque pour Maillol un tournant majeur dans sa carrière d'artiste. Après la mort de Rodin en 1917, auquel on l'a souvent opposé en termes de style, il est considéré comme le plus grand sculpteur français vivant. Les commandes d'États ainsi que les expositions étrangères pour son travail ne cesseront de prendre de l'importance au cours des décennies suivantes.

Provenance :
Coll. particulière

« Mon équipe travaille ; édifiant exemple pour ceux qui ne foutent rien »

83. Jacques Majorelle

Lettre autographe signée « Majorelle » à un « très cher fugitif »
[Marrakech], « 21 juillet », [c. 1950 ?] 2 p. in-4° à l'encre bleue, sur papier vert pâle
À en-tête de la Villa 'Bou-Saf-Saf' – Marrakech

Longue lettre de Majorelle, au ton parfois libre, sur ses travaux en cours

« Le Ramadan continue à ravager les gueules et à aigrir les caractères »



« Très cher fugitif,
Votre télég[ramme] *d'abord et vos lettres ensuite, nous redonnent un morceau de vous-même peu transformé par l'air espagnol. Nous vous avons poursuivi en pensées vous imaginant roulottant sur une voie ferrée et déferrée, sans doute aussi. Nous sommes heureux de vous savoir au repos et au frais dans un château à renards et dorloté par votre mère, qui doit se réjouir d'avoir pour quelques temps sa monstrueuse progéniture.* […] *Que vous dire de ce que vous savez aussi bien que moi, et l'exprimez beaucoup mieux. Depuis 2 jours on est à l'autoclave, au régime du 44° à nouveau.* ***Le Ramadan continue à ravager les gueules et à aigrir les caractères, malgré lui mon équipe travaille, édifiant exemple pour ceux qui ne foutent rien.*** *Comme le peintre Hobling, qui repeint mon pavillon, et votre Abdelkader dont le ralenti finit par faire du sur-place.* […] ***Quelques emmerdements de pompage empire la biture quotidienne. J'ai terminé ma mise en état de mes paysages de Guinée, j'attends les cadres, et tout sera présentable.*** *Je vais maintenant attaquer des compositions et sans doute le panneau de Levy Soussan* […] *Ma femme vous embrasse, nous sommes seuls à table, maintenant on parle de vous, sur un mode sentimental. Je m'habitue difficilement à ce vide. Fatima vous envoie une pichnette et moi je vous les serre bien fort. Veuillez présenter mes hommages à votre chère maman.*
Majorelle »

La villa Bou Saf-Saf trouve son origine en 1923, lorsque Jacques Majorelle fait édifier, en lisière de la palmeraie de Marrakech, une demeure de style mauresque dont il conçoit lui-même le décor. Il dessine les motifs des zelliges, ces mosaïques qui ornent les murs, et peint les vantaux de la porte d'entrée en cèdre de motifs géométriques aux teintes bleu profond, vert et rouge sombre. Il entoure la propriété d'un vaste jardin botanique qu'il enrichit sans cesse d'essences rares venues du monde entier.
En 1954, à la suite d'une séparation, la villa Bou Saf-Saf est attribuée à sa première épouse. L'artiste ne conserve alors que la demeure Art déco et la moitié du jardin.

Entre 1945 et 1952, Majorelle entreprend plusieurs voyages en Afrique de l'Ouest. Après avoir quitté Marrakech, il parcourt notamment le Mali, la Guinée et la Côte d'Ivoire, s'imprégnant des paysages luxuriants et des traditions locales qu'il restitue ensuite dans ses œuvres, dont de nombreux portraits et paysages. L'occurrence de « paysages de Guinée » dans sa lettre semble faire allusion à cette période de sa vie.

« Après avoir pensé crever dans ce maudit pays… »

84. Roger Martin du Gard

Lettre autographe signée « R.M.G » à Irène Nolde
Figeac, 12 déc. [19]44, 1 p. 1/2 in-8° à l'encre noire
Pliure central inhérente à la mise sous pli d'époque, taches infimes

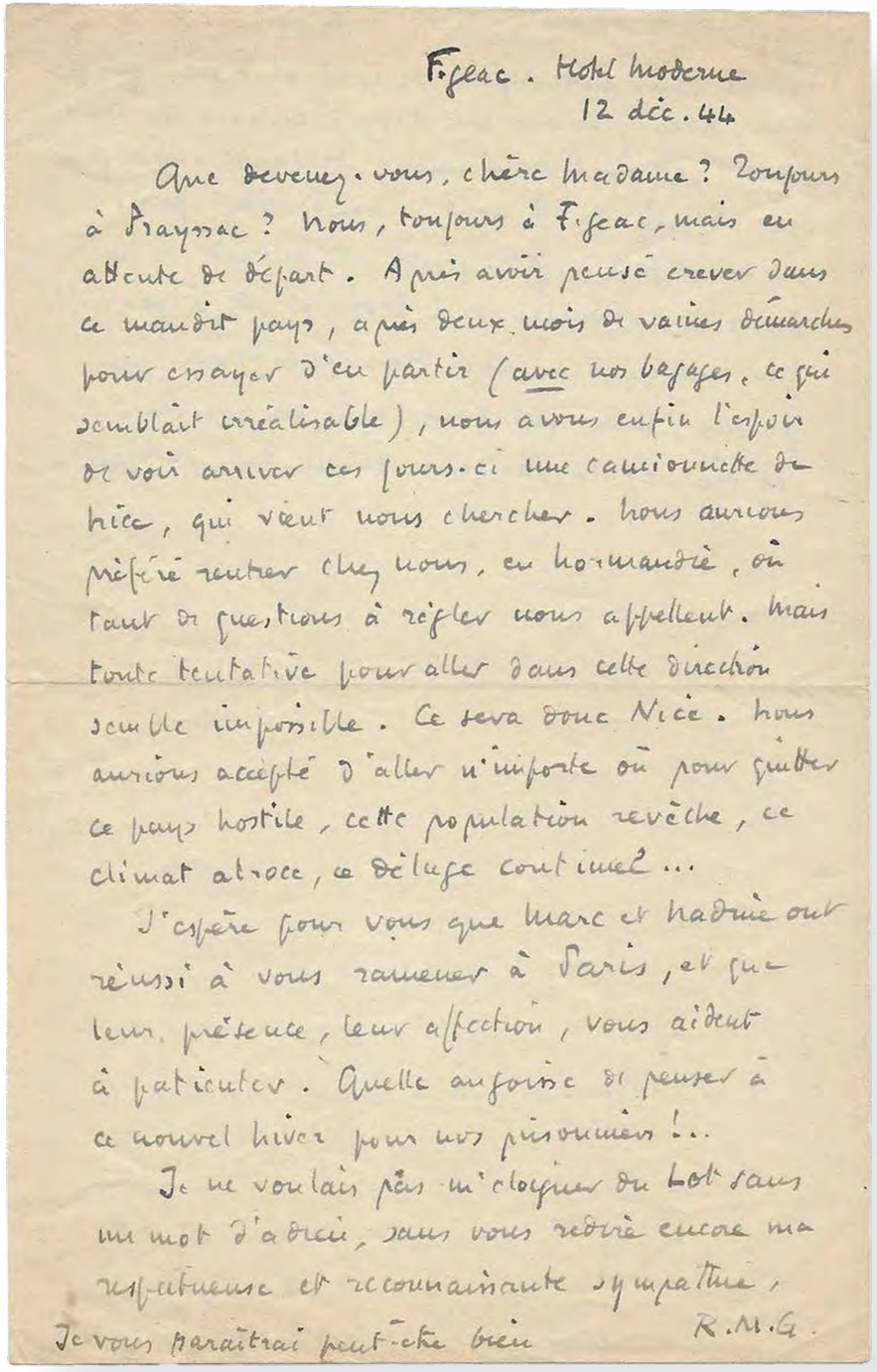
Féroce lettre de l'écrivain à l'égard des habitants de Figeac et de la région du Lot, « ce pays hostile, cette population revêche », quelques semaines après la Libération

> *« Que devenez-vous, chère Madame ? Toujours à Praysac ? Nous, toujours à Figeac, mais en attente de départ.* ***Après avoir pensé crever dans ce maudit pays****, après deux mois de vaines démarches pour essayer d'en partir (avec nos bagages, ce qui semblait irréalisable), nous avons enfin l'espoir de voir arriver ces jours-ci une camionnette de Nice, qui vient nous chercher. Nous aurions préféré rentrer chez nous, en Normandie, où tant de questions à régler nous attendent. Mais toute tentative pour aller dans cette direction semble impossible.* ***Ce sera donc Nice. Nous aurions accepté d'aller n'importe où pour quitter ce pays hostile, cette population revêche, ce climat atroce, ce déluge continuel…***
> *J'espère pour vous que Marc* [Allégret] *et Nadine* [Vogel] *ont réussi à vous ramener à Paris, et que leur présence, leur affection, vous aident…* ***Quelle angoisse de penser à ce nouvel hiver pour nos prisonniers !…***
> *Je ne voulais pas m'éloigner du Lot sans un mot d'adieu, sans vous redire encore ma respectueuse et reconnaissante sympathie,*
> *R.M.G.*
> *Je vous paraîtrai peut-être bien injuste pour cette région de lard et d'oies grasses, mais nous y avons eu trop d'ennuis de tous genres, et particulièrement de santé. Songez que, depuis le 15 août, nous avons passé, en deux fois, 72 jours et autant de nuits dans une chambre de l'Hôpital de Figeac !!! Ma femme y a subi deux opérations peu graves, mais qui nous ont empoisonné la vie, et la laissent encore très fatiguée. »*

Auréolé d'une immense gloire après le succès de son roman-fleuve *Les Thibault*, dont l'ultime volet devait paraître en 1940, l'écrivain séjourne longuement en Italie à la fin des années 30, alors que déjà la guerre s'installe dans l'ouest de l'Europe. Martin du Gard doit quitter le château du Tertre, en zone occupée, pour se réfugier à Nice, pour finalement venir se fixer à Figeac, dans le Lot. Tiraillé entre optimisme et désillusion, il tente de discerner la vérité au cœur de l'agitation de cette époque incertaine, tout en s'interrogeant sur les signes que laisse entrevoir cette guerre et sur les menaces de l'avenir.
L'essentiel de sa correspondance pendant cette période trouble se fait avec son cercle le plus proche, dont le metteur en scène Marc Allégret (fils d'Élie Allégret, précepteur d'André Gide) et son épouse, la comédienne Nadine Vogel, souffrant à l'époque de problèmes de santé. Le couple avait confié son enfant en bas âge à Irène Nolde, réfugiée elle aussi dans le Lot.

Provenance :
PBA, 17 mai 2011, n°143

Bibliographie :
Correspondance générale, t. VIII, éd. Bernard Duchatelet, Gallimard, p. 698


Figeac. Hôtel Moderne
12 déc. 44

Que devenez-vous, chère Madame ? Toujours à Praysac ? Nous, toujours à Figeac, mais en attente de départ. Après avoir pensé crever dans ce maudit pays, après deux mois de vaines démarches pour essayer d'en partir (avec nos bagages, ce qui semblait irréalisable), nous avons enfin l'espoir de voir arriver ces jours-ci une camionnette de Nice, qui vient nous chercher. Nous aurions préféré rentrer chez nous, en Normandie, où tant de questions à régler nous attendent. Mais toute tentative pour aller dans cette direction semble impossible. Ce sera donc Nice. Nous aurions accepté d'aller n'importe où pour quitter ce pays hostile, cette population revêche, ce climat atroce, ce déluge continuel…

J'espère pour vous que Marc et Nadine ont réussi à vous ramener à Paris, et que leur présence, leur affection, vous aident à patienter. Quelle angoisse de penser à ce nouvel hiver pour nos prisonniers !…

Je ne voulais pas m'éloigner du Lot sans un mot d'adieu, sans vous redire encore ma respectueuse et reconnaissante sympathie,

R.M.G.

Je vous paraîtrai peut-être bien

« Si dans ce livre mon écriture est discontinue, morcelée, éclatée, c'est que pour un tel sujet il ne pouvait en être autrement »

85. Gabriel Matzneff

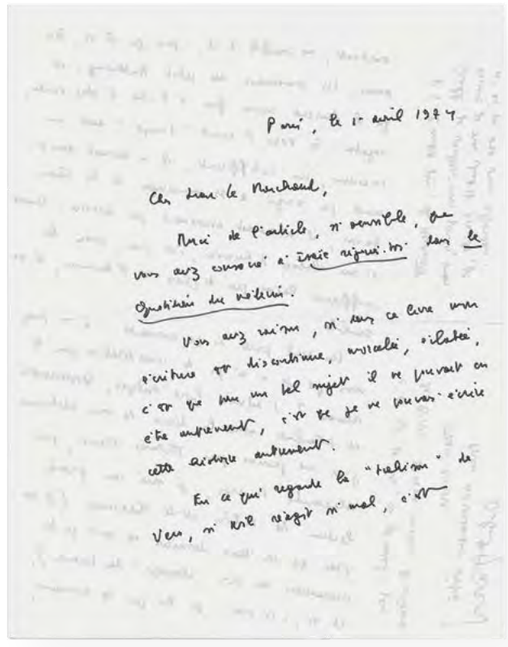


Lettre autographe signée « Gabriel Matzneff » au journaliste et critique littéraire Jean le Marchand
Paris, 1er avril 1974, 2 p. in-8° au feutre noir sur papier filigrané
Enveloppe autographe jointe, timbrée et oblitérée

Belle lettre de l'écrivain sur son roman *Isaïe réjouis-toi* et ses inspirations littéraires

« J'admire fort Balzac, Dostoïevski et Flaubert sont les dieux de mon adolescence »

« Cher Jean le Marchand,
Merci de l'article, si sensible, que vous avez consacré à Isaïe réjouis-toi dans Le Quotidien du médecin.
Vous avez raison, ***si dans ce livre mon écriture est discontinue, morcelée, éclatée, c'est que pour un tel sujet il ne pouvait en être autrement****, c'est que je ne pouvais écrire cette histoire autrement.*
En ce qui regarde la 'trahison' de Véro, si Nil réagit si mal, c'est surtout, me semble-t-il, parce qu'il est, lui aussi, très amoureux du petit Anthony, et qu'il devient comme fou à l'idée d'être exclu, rejeté. Si Véro l'avait 'trompé' avec un inconnu, un indifférent, il n'aurait assurément pas réagi à ses mensonges de la même façon, il n'aurait assurément pas divorcé. Quant à son absence d'aumône, c'est vrai, mais la souffrance laisse peu de place à l'aumône, il me semble.
Un seul point où je sursaute : ***d'où tenez-vous que je n'ai pas de considération pour le roman ? J'admire fort Balzac, Dostoïevski et Flaubert sont les dieux de mon adolescence, j'ai une passion pour Thomas Mann, pour Alexandre Dumas, je suis un grand lecteur de Miller et de Kerouac*** *(il est vrai que ces deux derniers ne sont pas des romanciers au sens 'classique' du terme), et si, c'est vrai, je lis peu de romans, c'est que je lis, en général, peu de livres. J'aime mieux le cinéma. Merci encore et bien sincèrement vôtre*
Gabriel Matzneff
P.S. L'autre jour, chez Henriette Gröll, je voulais vous parler, ***mais comme je suis plutôt timide, je n'ai pas osé vous aborder.*** *»*

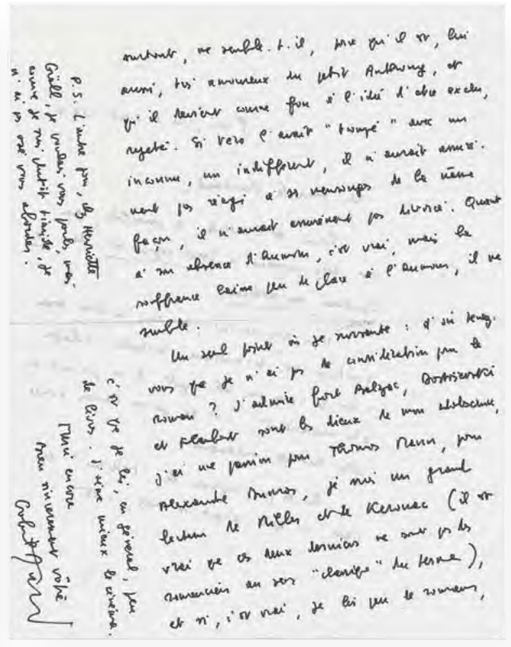

Paris, le 1er avril 1974

Cher Jean le Marchand,

Merci de l'article, si sensible, que vous avez consacré à Isaïe réjouis-toi dans le Quotidien du médecin.

Vous avez raison, si dans ce livre mon écriture est discontinue, morcelée, éclatée, c'est que pour un tel sujet il ne pouvait en être autrement, c'est que je ne pouvais écrire cette histoire autrement.

En ce qui regarde la "trahison" de Véro, si Nil réagit si mal, c'est


surtout, me semble-t-il, parce qu'il est, lui aussi, très amoureux du petit Anthony, et qu'il devient comme fou à l'idée d'être exclu, rejeté. Si Véro l'avait "trompé" avec un inconnu, un indifférent, il n'aurait assurément pas réagi à ses mensonges de la même façon, il n'aurait assurément pas divorcé. Quant à son absence d'aumône, c'est vrai, mais la souffrance laisse peu de place à l'aumône, il me semble.

Un seul point où je sursaute : d'où tenez-vous que je n'ai pas de considération pour le roman ? J'admire fort Balzac, Dostoïevski et Flaubert sont les dieux de mon adolescence, j'ai une passion pour Thomas Mann, pour Alexandre Dumas, je suis un grand lecteur de Miller et de Kerouac (il est vrai que ces deux derniers ne sont pas des romanciers au sens "classique" du terme), et si, c'est vrai, je lis peu de romans,

P.S. L'autre jour, chez Henriette Gröll, je voulais vous parler, mais comme je suis plutôt timide, je n'ai pas osé vous aborder.

Aux origines d'un cycle romanesque autobiographique : roman autobiographique paru en 1974 aux éditions de la Table ronde, *Isaïe réjouis-toi* s'inscrit dans un cycle romanesque de Matzneff dans lequel figure Nil Kolytcheff, alter ego de l'écrivain. Tatiana Scherbatcheff, que Matzneff avait épousée en 1970 (pour en divorcer en 1973), apparaît quant à elle sous les traits de Véronique. Le roman explore la tension entre l'idéal chrétien-orthodoxe du mariage et la réalité destructrice d'une passion conjugale minée par la jalousie et la trahison. L'intrusion d'un tiers, Anthony, jeune étudiant anglais âgé de seize ans dont Véro tombe amoureuse (bientôt suivie de Nil), plonge le couple dans une crise et pose la question de la fidélité, de la possession amoureuse et de la foi religieuse du narrateur.

Provenance :
Jean le Marchand, puis coll. particulière

« обак и лай и завыванье »

86. [Pouchkine] Prosper Mérimée

Notes autographes et dessins originaux
S.l.n.d., [c. 1850 ?] 2 p. in-folio, à l'encre noire
Pliure centrale, petits trous de corrosion dus à l'encre métallo-gallique utilisée par Mérimée

Vers de Pouchkine et dessins originaux :
Un spectaculaire feuillet autographe inédit de Mérimée

Ces notes et dessins originaux forment un ensemble composite de l'écrivain, ainsi qu'il en avait l'habitude. Si nombre d'entre eux nous sont aujourd'hui parvenu, ce feuillet est quant à lui demeuré inconnu aux chercheurs.
On connait l'indéfectible admiration de Mérimée pour Pouchkine. Outre les nombreuses traductions qu'il fit des vers du poète russe, la plus célèbre d'entre toutes demeure *La Dame de pique*, nouvelle paru pour la première fois en 1834 en Russie.
En bas du feuillet, l'écrivain-traducteur a soigneusement recopié, en alphabet cyrillique, deux extraits de poèmes de Pouchkine, dont il fit aussi les traductions :
Le premier est l'incipit de Boudris et ses fils (Будрыс и его сыновья, 1833), adapté par le poète russe du poème polonais de Mickiewicz *Trzech Budrysów :* « Boudrys a trois fils, trois Lithuaniens, comme lui ». Le vers introduit le vieux Boudrys et ses trois fils, qu'il envoie chacun dans une direction différente (Russie, Allemagne, Pologne) chercher fortune.
Plus en bas du feuillet, Mérimée a recopié un vers isolé qui semble se rattacher au poème *Les Bohémiens* (Цыганы, 1824), avec une faute : « Собак и лай и забыванье », littéralement « Des chiens l›aboiement, et l›oubli », tandis que le vers exact est Собак и лай и завыванье. Il s'agit du célèbre passage de ce poème décrivant le campement tsigane en mouvement : Лохмотьев ярких пестрота, Детей и старцев нагота, Собак и лай и завыванье, Волынки говор, скрып телег (« La bigarrure des haillons voyants, la nudité des enfants et des vieillards, l›aboiement et le hurlement des chiens, le murmure de la cornemuse, le grincement des chariots »). La traduction de Mérimée n'est quant à elle pas littérale : « Quelle bigarrure de haillons aux couleurs éclatantes ! Les chiens hurlent à la cornemuse qui ronfle, tandis que les roues grincent sur le gravier. »
Tout en haut du feuillet, on trouve le poème *Le Hussard (1833) , toujours en* alphabet cyrillique : Ищу уздечки, нет уздечки / Как взвился, как понёс меня / И очутились мы у печки (traduction de Mérimée, une fois de plus non littérale : « Je cherche les rênes, point de rênes. Il part, il m'emporte. Quel train ! Et je me retrouve devant notre poêle »). On retrouve le même vers écrit au verso du feuillet.

En centre du feuillet, Mérimée à recopié en alphabet grec l'incipit de l'*Odysée* : Ἄνδρα μοι ἔννεπε, Μοῦσα, πολύτροπον, ὃς / μάλα πολλὰ πλάγχθη, avec une seule inexactitude : à la place de « Μοῦσα » (Muse), Mérimée écrit « Δεά » (Déesse).
La première page est illustrée d'un beau dessin assez abouti représentant deux personnages, dans des styles vestimentaires contemporains de Mérimée. Tandis qu'une femme figure de profil, les mains emmitouflées dans un manchon, à la droite figure un homme de dos, coiffé d'un haut de forme et d'un veston cintré. On aperçoit un éperon saillant à son pied droit, peut-être un rappel au poème *Le Hussard* ? Deux figures géométriques encadrent de part et d'autre le couple.
Deux autres grands dessins figurent au verso du feuillet : le premier représente une femme vêtue à l'hellénique, sur un chariot, cravachant quatre chevaux. Le second dessin figure une femme, fouet en main, sur le dos d'un cheval.

Boudris et ses fils : Pouchkine traduit ce poème de Mickiewicz en 1833 et le publie l›année suivante dans le *Cabinet de lecture* avec le sous-titre « Ballade lituanienne, inspirée de M. » ; mention qui disparaîtra des éditions ultérieures (1835, 1838). Mérimée en fait à son tour une traduction, restée inédite de son vivant et conservée à la BnF (Naf -22739), sans savoir à l'époque qu'il s'agissait d'une adaptation de Mickiewicz plutôt que d'une œuvre originale de Pouchkine.
Le Hussard : Mérimée semble avoir inclus la traduction du poème dans son recueil de *Nouvelles* (Paris, Michel Lévy frères, 1852) simplement pour « remplir le volume », si l'on en croit sa lettre adressée à Sobolevski. Cette ballade correspond à l'idée que Mérimée se faisait du fantastique, comme en témoigne son article sur Pouchkine (*Œuvres complètes, Section I : Littérature, tome 6 : Études et traductions de littérature russe*, dir. Antonia Fonyi, p. 89), où il loue le style du poète dans ses récits merveilleux et sa capacité à adopter, à l'exemple des conteurs populaires, une crédulité enfantine communicative.
Les Bohémiens : à l'instar du *Hussard*, Mérimée demande d'inclure ce poème pour grossir le volume (voir supra) On peut noter une parenté entre Zemfira, l'héroïne des *Bohémiens*, et Carmen, les deux revendiquant la liberté dans l'amour.

Provenance :
Coll. particulière

Bibliographie :
Œuvres complètes, Section I : Littérature, tome 6 : Études et traductions de littérature russe, dir. Antonia Fonyi, textes établis, présentés par Jean-Louis Backès, annotés par Jean-Louis Backès et Antonia Fonyi avec le concours de Michel Cadot, Paris, Honoré Champion, 2016, p. 281, 315.



« La mort est préférable à la prison à vie »

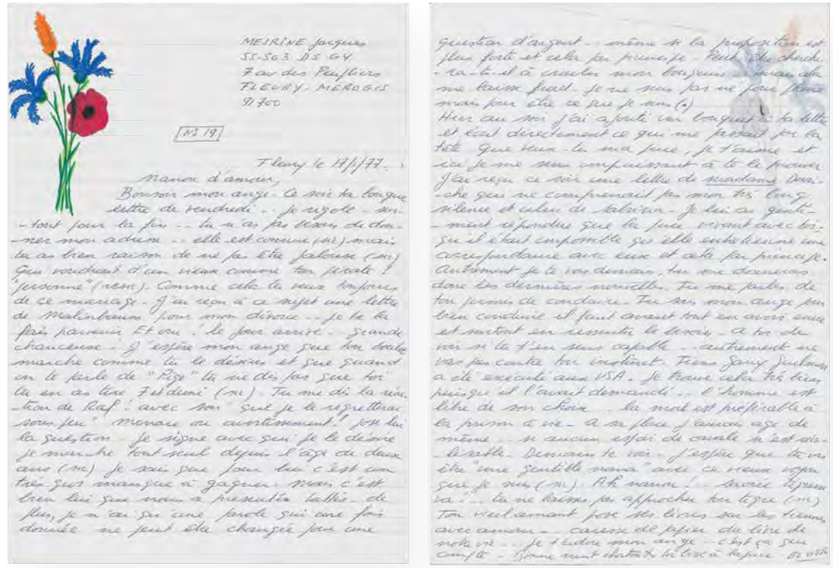
87. Jacques Mesrine

Lettre autographe signée « El Viejo » à sa maîtresse Jeanne Schneider
Fleury-Mérogis, 17 janv. 1917, 2 p. in-4° sur papier ligné, au stylo bille bleu
Marques de pliures inhérentes à la mise sous pli

Belle lettre d'amour, ornée d'un dessin original, sur la parution prochaine de son livre et ses considérations sur la peine de mort

> *« Nanou d'amour,*
> *Bonsoir mon ange. Ce soir ta longue lettre de vendredi.. je rigole… surtout pour la fin..* ***tu n'as pas besoin de donner mon adresse, elle est connue****, mais tu as bien raison de ne pas être jalouse, qui voudrait d'un vieillard comme ton pirate ? 'personne'.* […] *J'espère mon ange que ton boulot marche comme tu le désires et que quand on te parle de 'Pige' tu ne dis pas que toi tu en as tiré 7 et demi. Tu me dis la réaction de Raf ! avec son 'que je le regretterai sous peu', menace ou avertissement ? Pose lui la question.* ***Je signe avec qui je le désire*** [allusion à son ouvrage à paraître, L'instinct de mort]*, je marche tout seul depuis l'âge de deux ans, je sais que pour lui c'est un très gros manque à gagner. Mais c'est bien lui qui nous a présenté Lattès. De plus,* ***je n'ai qu'une parole qui une fois donnée ne peut être changée pour une question d'argent****… même si la proposition est plus forte et cela par principe. Peut-être cherchera-t-il à couler mon bouquin – mais cela me laisse froid.* ***Je ne suis pas né pour plaire mais pour être ce que je suis.***
> *Hier soir j'ai ajouté un bouquet à ta lettre et écrit directement ce qui me passait par la tête.* ***Que veux-tu ma puce, je t'aime et ici je me sens impuissant à te le prouver.*** […] *Autrement je te vois demain, tu me donneras donc les dernières nouvelles.* […] *Tiens Gary Gilmore a été exécuté aux USA. Je trouve cela très bien puisqu'il l'avait demandé…* ***l'homme est libre de son choix. La mort est préférable à la prison à vie. À sa place j'aurais agi de même si aucun espoir de cavale n'est réalisable.*** *Demain te voir, j'espère que tu vas être 'une gentille nana' avec ce vieux voyou que je suis. Ah nanou ! sacrée tigresse va !... tu ne laisses pas approcher ton tigre.* ***Ton vieil amant pose ses lèvres sur les tiennes avec amour****… caresse de papier du livre de notre vie… je t'adore mon ange, c'est ça qui compte. Bonne nuit chaton & la bise à la puce.*
> *El Viejo »*

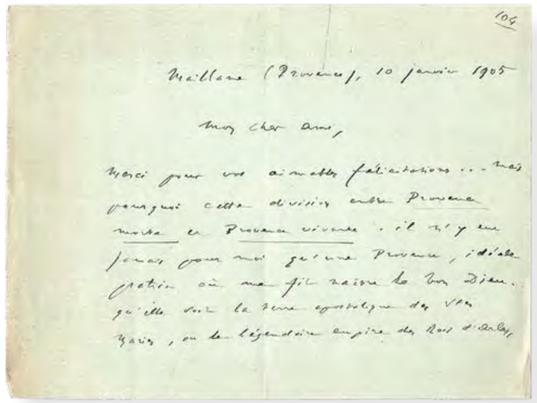
Comprenant qu'il se passera probablement des années avant qu'une nouvelle occasion d'évasion se présente à lui, Mesrine décide d'écrire son autobiographie, *L'instinct de mort*, qui paraît le 3 mars 1977 chez J-C Lattès. Il la rédige dans les Quartiers de haute sécurité de la Santé et de Fleury-Mérogis. Le 19 mai, « l'ennemi public numéro un » est condamné à 20 ans de prison pour vols à main armée, recel et port d'armes par la cour d'assises de Paris, présidée par le juge Petit.



Gary Gilmore est condamné à mort pour le meurtre de deux hommes lors de vols à main armée commis dans l'Utah en juillet 1976. Après sa condamnation, il renonça à la plupart des recours et demanda lui-même l'exécution de sa peine. Il est exécuté par peloton d'exécution le 17 janvier 1977 dans la prison d'État de l'Utah, devenant le premier condamné exécuté aux États-Unis après le rétablissement de la peine de mort par la Cour suprême en 1976.

Mesrine rencontre Jeanne Schneider en 1968. Elle est une call-girl, dont les souteneurs ont été abattus par Mesrine, selon ses dires. Après plusieurs larcins commis en Europe, les amants fuient au Québec et poursuivent leurs activités criminelles. Ils passent plusieurs années en prison, et ce malgré l'acquittement du couple suite au meurtre d'Évelyne Le Bouthilier (patronne d'un motel à Percé où le couple Mesrine-Schneider avait résidé le soir de l'assassinat).
Rentrée en France pour purger sa peine à Fleury-Mérogis au début de 1973, Jeanne apprend que Mesrine vient d'être arrêté à Boulogne-Billancourt et condamné à 20 ans de prison. Les deux amants entretiennent dès lors une correspondance amoureuse. Fatiguée de cette vie de gangster, Jeanne Schneider fini par se ranger et rompre alors que lui est toujours en prison. Mesrine ne s'arrête pas, condamne avec acharnement ses conditions de détentions et s'évade. Il tombe sous les balles de la BRI après 16 mois de cavale, le 2 novembre 1979, à l'âge de 42 ans.

Provenance :
Succession Jeanne Schneider



« En ma mère jeune femme et ma mère chenue, je vois toujours ma mère et, toute morte qu'elle soit, je la revois toujours vivante ! »

88. Frédéric Mistral

Lettre autographe signée « F. Mistral » à André Godard
Maillane, 10 janv. 1905, 2 p. 1/2 in-12° sur papier vergé vert pâle
Ancienne trace de montage sur la quatrième page, infime manque angulaire sans atteinte au texte

Belle déclaration d'amour du poète à la Provence, dressant en quelques lignes ses visages les plus emblématiques

> *« Mon cher Ami,*
> *Merci pour vos aimables félicitations…. **mais pourquoi cette division entre Provence morte et Provence vivante.** Il n'y eu jamais pour moi qu'une Provence, idéale patrie où me fit naître le bon Dieu.*
> *qu'elle soit la terre apostolique des S*[ain]*tes Maries, ou le légendaire empire des Rois d'Arles, où l'inspiratrice des troubadours, où le joli comté de la Reine Jeanne et du Roi René, ou la province de France où où fleurirent le mieux les traditions patriarcales et les franchises municipales, ou la succédanée de Rome au temps des papes d'Avignon, ou la brillante renaissance à l'époque des Félibres, **tout cela n'est pour moi qu'une immortelle entité que je trouve également belle, également adorable en toutes ses évolutions ! En ma mère jeune femme et ma mère chenue, je vois toujours ma mère et, toute morte qu'elle soit, je la revois toujours vivante !***
> *Nous voilà donc d'accord, n'est-ce pas ?*
> *Je vous serre la main*
> *F Mistral »*

L'écrivain André Godard avait fait publier *Les Routes d'Arles* en 1904, chez Perrin. Sans doute cette lettre de Mistral vient-elle en réponse à un exemplaire de l'ouvrage que celui-ci reçu de Godard ? Un témoignage émouvant de la vision mistralienne : une Provence éternelle, continue et indivisible, présentée sous les traits de ses figures historiques.

Provenance :
Coll. particulière

89. [Napoléon] François d'Orléans, prince de Joinville

Huit lettres, toutes autographes signées « F. d'Orléans » ou « F.O. », à l'amiral Charner
Paris, 1840-1841, 26 p. 1/12, soit 2 p. in-4° et 24 p. 1/2 in-8°, sur 9 bi-feuillets, à l'encre noire
Deux enveloppes cachetées jointes
Fentes à certains plis ; décharges d'encre par transfert sur certaines lettres, témoignant d'un pliage de François d'Orléans alors que l'encre n'était pas encore sèche

Exceptionnelle corpus de huit lettres du prince de Joinville à son lieutenant, sur l'armement et l'équipage de la *Belle-Poule* pour l'expédition du retour des Cendres de l'Empereur Napoléon

C'est dans un contexte international tendu en Orient, et dans l'idée de redonner à la France son prestige en rappelant l'épopée napoléonienne, que fut décidé le retour de la dépouille mortelle de Napoléon, de l'île de Sainte-Hélène à Paris. Thiers, nouveau président du Conseil de Louis-Philippe et historien du Consulat et de l'Empire, en fut le principal instigateur. Dès que l'Angleterre donna son accord de principe, au début du mois de mai 1840, de longues discussions s'ouvrirent à la Chambre sur le lieu destiné à accueillir la sépulture de l'Empereur, tandis que les préparatifs de l'expédition étaient finalisés. Le 7 juillet suivant, la *Belle-Poule*, frégate de soixante canons, quitta Toulon, suivie de la frégate *La Favorite*, à destination de Sainte-Hélène.
Commandée par le prince de Joinville, auquel incombait la responsabilité de l'expédition, la *Belle-Poule* emportait à son bord le prince de Rohan-Chabot, attaché d'ambassade à Londres et commissaire désigné par Thiers pour présider aux opérations d'exhumation, les généraux Bertrand et Gourgaud, le comte de Las Cases, fils de l'auteur du *Mémorial de Sainte-Hélène*, cinq domestiques ayant servi Napoléon sur l'île, l'abbé Coquereau, aumônier de l'expédition, ainsi que le docteur Rémy Guillard. Lieutenant du prince de Joinville, Léonard-Victor Charner en était le commandant en second.

> Tuileries, 29 février 1840, 2 p. in-4° : **François d'Orléans annonce qu'on lui fera très certainement rallier la *Belle Poule* « dans la dernière quinzaine de mars », mais cela demande encore à être confirmé :** *« Quoique je ne sache pas encore où la frégate sera envoyée, **j'ai quelques raisons de penser qu'à moins d'événements graves dans le Levant, nous dirigerons notre course vers les côtes d'Afrique*** […] *M*r *Danican m'a écrit qu'il nous quittait, je ferai des démarches pour faire donner à Fabre la compagnie ; je vous serai obligé de me dire si après l'agrandissement du poste il restera encore une chambre pour M*r *Bonié que je prendrais dans ce cas-là. Broyer et Lostréat sont maîtres* […] *Les travaux que nous avions demandés ont été faits ou se font, à ce qu'on m'a dit. Je vous prie de remercier de ma part les autorités du port de leur obligeance. J'ai appris qu'un malheureux accident a eu lieu au Mourillon en travaillant à nos obus ; ils étaient donc mal confectionnés. Avez-vous pu vous procurer la bouée* Billette. *Je ne sais pas encore si j'aurai une musique mais je le pense, elle sera embarquée en supplément. Les chapeaux de paille de Malte sont-ils arrivés ? **Enfin quand je pense à la Belle Poule je me fatigue la tête de questions**, j'oublie que vous êtes là qui n'oubliez rien pour rendre le bâtiment aussi bien que possible et je vous en remercie bien… »*

Tuileries, 28 mars 1840, 3 p. 1/2 in-8° : **on vient d'annoncer au grand désespoir du prince de Joinville qu'il est chargé du commandement de l'expédition, tandis que ses frères participeront à la campagne d'Algérie – Il informe son second qu'il rejoindra la *Belle Poule* plus tard que prévu :** *« Mon frère aîné et Aumale allant en Afrique, le roi et Mr Thiers ont déclaré ne pas vouloir me laisser quitter Paris en leur absence afin que nous soyons au moins deux pour faire face ici à toutes les éventualités ;* ***j'ai jeté des cris perçants mais on ne m'a pas écouté et me voilà cloué ici indéfiniment. Pourtant je pense que si l'affaire du Maroc s'embrouillait on me lâcherait*** *».* Le duc d'Orléans, son frère aîné, doit partir mercredi pour Toulon et il compte voir l'escadre en détail et surtout la *Belle Poule. « Je m'en rapporte à vous pour qu'il la trouve bien ; je vous prierai de dire à Lecourt de mettre ma chambre en ordre. Je pense que mon frère demandera à l'amiral Rosamel de faire faire des exercices généraux soit en branle-bas soit un armement en guerre des canots avec simulacre de débarquement. Il est possible aussi que le jour de son départ on fasse appareiller tout le monde pour lui donner la conduite jusque hors de la rade. Vous devez avoir reçu nos chapeaux de Malte, je vous prierai de ne pas les donner avant mon arrivée ; j'ai fait faire ici de nouveaux rubans. La Musique est recomposée et arrivera avec moi mais auparavant nous complèterons l'équipage… »*

Tuileries, 30 mai 1840, 7 p. in-8° : **Sur les derniers préparatifs de l'expédition et le problème posé du grand nombre de personnes prévues à bord :** *« Je suis enchanté de ce que vous me dites sur la promptitude des travaux exécutés à bord, et j'étais sûr que grâce à vous à qui je dois tant déjà tout cela marcherait parfaitement. J'ai bien eu un peu de chagrin quand il a fallu gâcher notre belle batterie, retirer les six canons, enfin détruire cet ensemble militaire qui me plaisait tant, enfin, il a bien fallu se résigner ; mais toutes ces constructions ne feront pas un long séjour à bord après notre arrivée à Cherbourg.* ***Quant au faux pont, j'ai calculé que la construction de la chapelle ardente entre le carré et la calle au vin — seul point praticable en ce que la frégate sera tellement bondée de monde qu'il ne faut pas enlever un seul poste de couchage, j'ai calculé dis-je que cette construction entraînerait la démolition de l'office des officiers et de la chambre de Paulus où il est nécessaire pour une campagne aussi longue de faire des provisions*** […]. *Ensuite je désire que Paulus conserve un trou, car c'est une grande distraction que la musique dans une aussi longue campagne et il ne pourrait pas préparer sa musique au milieu du brouhaha du navire. »* Il annonce qu'il aura un officier de plus avec lui, Mr Touchard, et qu'il faudra trouver *« un trou pour les domestiques de nos nombreux passagers, non pour les coucher — on les couchera où on pourra, mais pour mettre leurs effets et pour qu'ils s'habillent. »* Il a pensé les héberger dans la Sainte-Barbe [la soute à poudre], mais elle sera aussi remplie de provisions nécessitées par le grand nombre de passagers dont on l'a gratifié. *«* […] ***Pour en revenir à la Belle Poule, il fallait faire de la place et pour cela débarquer tout ce qui n'était pas rigoureusement nécessaire de l'état-major.*** *Mr Barrallier partait naturellement tout le premier sa présence à bord n'étant nullement nécessaire. Les trois capitaines restaient forcément, c'était donc dans les enseignes qu'il fallait taper. Or sur quatre un, Bonié est mon officier au choix, j'avais donc le droit de le garder et des trois autres, un est venu me rejoindre exprès pour naviguer avec moi* […]. *Restaient alors ces deux messieurs pour qui je regrette ce contretemps* […], *je ne les débarque pas pour les remplacer mais seulement par urgence ; nous en resterons donc à 5 officiers de quart, nombre réglementaire.* […] ***Nous aurons en cours de campagne à soigner la compagnie de débarquement qui probablement viendra à Paris avec le cercueil…*** *»*



Tuileries, 18 décembre 1840, 3 p. in-8° : **deux jours après les cérémonies parisiennes du retour des Cendres, le prince de Joinville remercie le commandant en second de la *Belle-Poule* :** *« **Je suis au regret d'avoir quitté Cherbourg et la Belle Poule sans avoir pu vous remercier** de tous les bons services que vous m'avez rendus à moi comme second et au pays comme officier. Je suis aussi affligé de n'avoir pu vous faire mes adieux et vous dire à quel point j'étais content de vous ». Il donne des nouvelles de ses hommes, alors « casés à l'École militaire« , et qui ne rentreront qu'à la fin du mois. « On a voulu me faire contre-amiral, mais j'ai paré le coup ;* ***je conserve la Belle Poule mais je ne prendrai pas la mer de sitôt****, ainsi, vous aurez des mois de commandement à exercer… »*

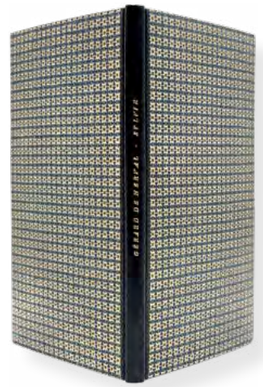
Tuileries, 24 décembre 1840, 3 p. in-8° : **sur le réarmement de la *Belle Poule* au retour de Sainte-Hélène et sur l'avancement des membres de l'expédition. Les hommes restés à Paris seront bientôt de retour :** *« Les travaux de la frégate pourront alors marcher ; je me recommande toujours à vous pour mes sabords du pont à l'endroit de l'ancre de veille ; je crois qu'en en changeant le percement et avec du temps ce ne sera pas difficile, on pourra leur donner un champ de tir étendu.* ***La chapelle disparaîtra, le poste reprendra son ancienne dimension*** *».* Il donne des nouvelles de membres de l'expédition du Retour des Cendres, évoquant leur avancement ou leur élévation au rang de chevalier de la Légion d'honneur : *« Guyet est capitaine de vaisseau. Il va remettre la Favorite à Penanros nommé capitaine de corvette. Mr Sedaiges nommé lieutenant de vaisseau remplace Penanros à bord. Quant aux croix* [:] *Gosselin, Bonnette et Hallot sont les heureux ainsi qu'un maître de la Favorite.* ***J'ai pensé que notre campagne toute honorifique était trop peu de choses pour motiver des croix pour les officiers.*** *On ne me reprochera pas de donner la main à des gaspillages de croix… »*

[*Avec :*] Deux autres lettres autographes signées du Prince de Joinville au même, évoquant la *Belle Poule*

Paris, 19 juin 1839, 4 p. un-4° avec enveloppe (lettre lacérée avec une lame tranchante, sans doute pour la censure ou un soupçon d'épidémie, déchirures par endroits) : *« Vous apprendrez bientôt que la guerre vient d'être déclarée* [2ème guerre égypto-ottomane]. ***Un si grave événement pouvant compromettre nos relations avec les diverses puissances maritimes ; une escadre française va se réunir. La Belle Poule doit en faire partie*** *; mais comme son armement peut avoir quelque durée, j'ai obtenu du roi d'être placé immédiatement près de l'amiral Labarde en qualité de chef d'état major. Je pars donc en vous recommandant toujours la Belle Poule dont l'avènement va être hâté et que vous serez chargé de conduire en Orient… »*

Troisième fils de Louis-Philippe, François d'Orléans entame une brillante carrière dans la marine. Sa première expédition marquante se tient en 1838 pendant la campagne du Mexique, au moment de la guerre des Pâtisseries. L'année suivante, il prend le commandement de la *Belle-Poule*, intégrée à l'escadre du Levant dans les Dardanelles. À ses côtés, Léonard-Victor Charner (1797–1869), lieutenant de vaisseau formé à l'École de la marine de Toulon, sert comme second lors de cette mission, puis durant l'expédition du Retour des Cendres, en 1840, placée sous son commandement. En 1844, François d'Orléans dirige l'escadre déployée sur les côtes marocaines. Contributeur actif à la modernisation de la flotte française, il publie les Essais sur la marine française en 1853 et défend l'adoption des moteurs à vapeur. Après la révolution de février 1848, il s'exile en Angleterre avec la famille royale. Il prend part à la guerre de Sécession américaine, aux côtés de ses neveux, dans les rangs nordistes.

Provenance :
Coll. particulière



« Je garde quelque chose à remanier dans Angélique »

90. Gérard de Nerval

Lettre autographe signée « Gérard de Nerval » à Daniel Giraud
[Passy], « le 25 octobre » [1853], 1 p. in-8° sur bifeuillet, à l'encre noire
Adresse autographe : « Monsieur / Monsieur Giraud / Éditeur / rue Vivienne au Coq d'or »
Petit manque angulaire dû au bris de cachet (sans manque de texte), légères rousseurs, deux trous d'épingle – Nombreuses décharges d'encre témoignant d'un pliage de Nerval alors que l'encre n'était pas encore sèche.

Interné à la clinique du docteur Blanche, le poète adresse à son éditeur ses impératifs éditoriaux pour *Les Filles du Feu*

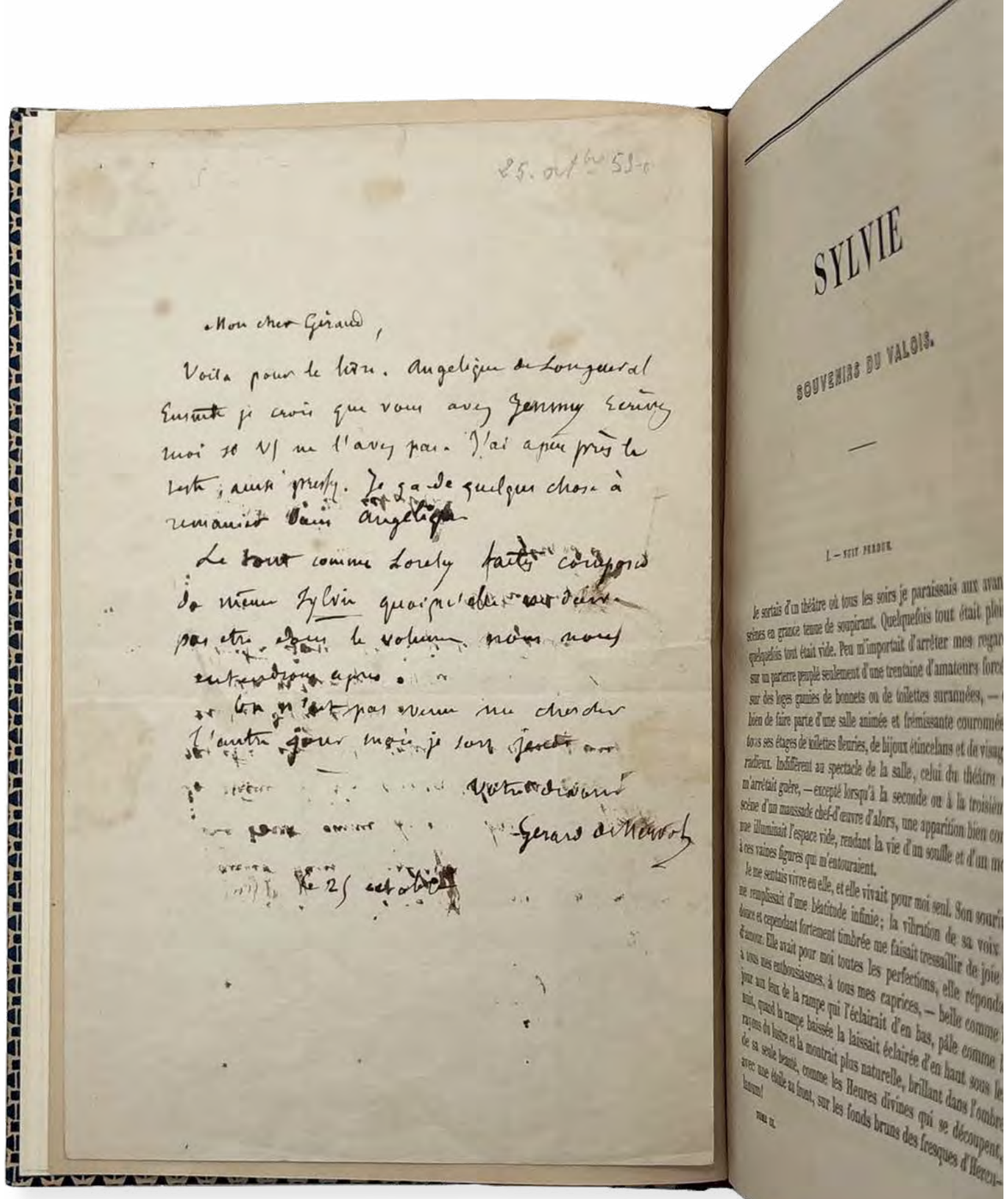
Une précieuse lettre donnant d'importantes précisions sur la genèse du mythique recueil de Nerval

De la collection Paul Beauvais

« Mon cher Giraud,
Voilà pour le livre [Les Filles du Feu] *– Angélique de Longueval. Ensuite je crois que vous avez Jemmy. Écrivez-moi si v*[ou]*s ne l'avez pas. J'ai à peu près le reste, aussi pressez.* ***Je garde quelque chose à remanier dans Angélique.***
Le tout comme Lorely, faites composer de même Sylvie quoiqu'elle ne doive pas être dans le volume, nous nous entendrons après.
On n'est pas venu me chercher l'autre jour mais je sors jeudi [le 27 oct., qui est une sortie pour la journée, et non définitive].
Votre dévoué.
Gérard de Nerval »

Genèse et publication des *Filles du Feu*
Nerval est admis dans la clinique du docteur Blanche à la suite d'une nouvelle crise de folie, survenue à la fin du mois de septembre 1853. C'est dans la fièvre de l'automne de la même année que le poète y compose *Les Filles du Feu*. Il s'ouvre par une dédicace à Alexandre Dumas, en réponse à la trahison de celui-ci qui avait fait paraître dans *Le Mousquetaire* du 10 décembre 1853 « El Desdichado », sans la permission de Nerval. Réunissant d'anciens textes déjà publiés, le recueil rassemble huit nouvelles (*Angélique, Sylvie, Chansons et légendes du Valois, Jemmy, Octavie, Isis, Corilla, Emilie*) et un ensemble de douze sonnets (*Les Chimères*). Claude Pichois relève à ce titre « [qu']étant donné l'état de Gérard, la publication tient du miracle ». *Les Filles du Feu* paraît finalement en janvier 1854, après que Nerval ait renégocié un contrat avec l'éditeur Giraud.

[***Avec :***]
Sylvie – Souvenirs du Valois. Paris, *Revue des deux Mondes*, 1er juillet 1853.
Edition pré-originale. In-8° (217 x 142 mm). Bradel moderne demi-veau noir, dos titré, plats de papiers dominoté, non rogné. Légères rousseurs.
Parution de l'une des nouvelles des *Filles du feu*, extraite de la *Revue des deux Mondes* (Nouvelle série, tome III, XXIIIe année), avant la publication du volume chez Giraud et Dagneau l'année suivante. De son propre aveu, Nerval considère ce texte comme la meilleure de ses nouvelles (*Aurélia* [Seconde partie] Pléiade, t. III, p. 735).



Provenance :
Livres et Manuscrits [Coll. Paul Beauvais], Sotheby's, 26 nov. 2013, n°47

Bibliographie :
Correspondance générale, Michel Brix, Éd. du Sandre, 2024, p. 527-528 / *Œuvres complètes*, t. III, éd. Jean Guillaume et Claude Pichois, Pléiade, p. 819 / *Œuvres*, t. I, éd. Albert Béguin et Jean Richer, Pléiade, p. 1094 / *Studi francesi*, 1967, n°33, p. 456 (par J. Richer) / *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, avril-juin 1955, p. 223 (par J. Richer).

« L'ingomplet n'être bas mon fort »

91. [Nietzsche] Paul Valéry

Lettre autographe signée deux fois, « F. Nietzsche » et « Dr. F.N. » à André Fontainas
Leipzig, s.d. [mai 1899], 4 p. in-8° sur bifeuillet, petit deuil, à l'encre noire et rouge
Très légères décharges d'encre, liseré de deuil frotté par endroits, pli central et petite déchirure restaurés

Fameuse lettre de Valéry, pleine d'allusions et de malice, parodiant Nietzsche dans un français phonétique

« Monsir Falerïe êdre, lui, un Dype blaisant, chamais zérieux. Che le rengondre souvent tant les Lieux maufais où che dravaille l'amusement dranscendantal à 20 marks le folume »

De la bibliothèque du colonel Sickles

En-tête de la lettre, Valéry a finement exécuté un premier dessin, dans toute la largeur de la page, représentant le : « NIETZSCHE-ARCHIV-HOTEL » au pied des montagnes (référence au Nietzsche-Archiv, fondé en 1894 par Elisabeth Förster-Nietzsche à Naumburg puis transféré à Weimar, en 1896. En 1897, elle s'installe dans la villa «Silberblick» afin de pouvoir accueillir et soigner son frère. Friedrich Nietzsche meurt dans cette maison, le 25 août 1900). Le soleil levant, figurant juste au-dessus de la chaine de montagnes, est-il celui du *Morgenröte* (*Aurore*) de Nietzsche ? Juste à droite du dessin apparaît le nom de Von Schwartzkoppen, l'attaché militaire impliqué dans l'affaire Dreyfus, alors au cœur de tous les débats.



« Monsir !
Monsir Falérï m'a afre tit fu n'ave goûté tu le blaisir foulu en tégusdant mein de joix de mein œufre tans l'exellente dradugtion Alpert.
Dant pire bur fus !!
Liçeztoncledoutendier Zarathoustraett'apordle Pienunddie Maletbuisfusferrez. L'ingomplet n'être bas mon fort. Cebendant, en fotre pon goût vondamendal nazional, bour gombrendre et aimer, bleine che confiance pour ai. *Fous êdes Poède gomme Je suis ubermensch, et fu êdes tans l'Octroi Paris Service gomme che suis tan l'Imperial-Royal-Mental-alienation – assiciation – associé.*
Nous bouvons nous gomprende. C'est un zimble Malentendu. Monsir Falerïe a, t'ailleurs, pien voulu me bromettre en Bersonne qu'il verait aubrès de fus ses Ervorts. ***Che dézire drès fifement que Mes Œufres vassent l'Ornement de votre Solidude.***
Foyez, douchez gomme che suis spiriduel – intellichent ce Madin ? C'êdre merfeilleux ! Che me sens dont lécher, lécher ! ***Monsir Falérie me dit que che souis un dype tant le chenre de un patard de Scholl et de Sâpphô. Mais, Monsir Falerïe êdre, lui, un Dype blaisant, chamais zérieux. Che le rengondre souvent tant les Lieux maufais où che dravaille l'amusement dranscendantal à 20 marks le folume. Nous audres allemands nous aimer la choie und la critik. Fus audres Vranzous fus aimez la boesie opskür et técatente, la metaphysik une die Künst. C'êdre trop léchers.***
Ainsi che avre bas gompris un draidre Mot en l'égrit de Monsir Falerïe (Merc. Franc. N°113 – XXXI – Méth. R.d.M.) zür le temps. Ce êdre bas glair, bas ladin, ce êdre pien vrançais. Te même, si fu boufez m'expliquer ces fers :

Le gefelure Fol d'une Vlamme a l'exdrême
Occitent te tésirs bour le dout téployer
Se Bose, je Dirai mourir un tiatème
Zur le Vront couronné son ancien Voyer etc.

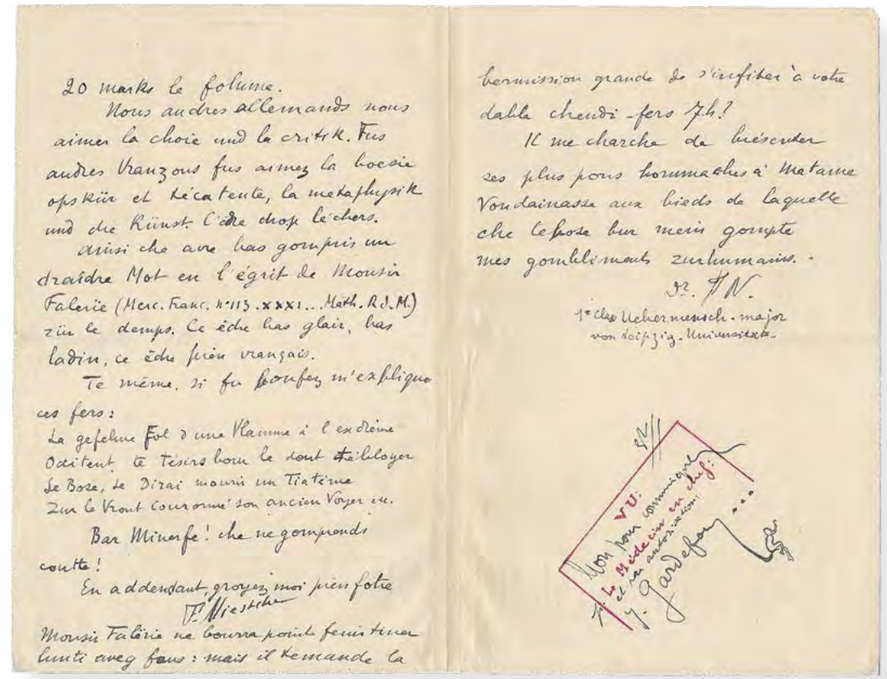
Bar Minerfe ! Che ne gomprends coutte !
En addendant, groyer mois pien fôtre.
F. Niestche [sic]
Monsir Falërie ne bourra point fenir tiner lunti aveg fous : mais il temande la bermission grande de s'infiter à votre dable cheudi – fers 7h ? Il me charche de brésenter ses plus pons hommaches à Matame Vondainasse aux bieds de laquelle che tepose bur mein gompte mes gombliments zurhumains.
Dr. F.N.
1er class Uebermensch – major von Leipzig-Universität »

En fin de lettre, Valéry exécute un second dessin, avec toujours autant de précision, représentant cette fois un cachet de clinique. La signature du médecin-chef se termine par un petit personnage vu de profil :

« VU :
bon pour communiquer
p. le Médecin en chef
et par autorisation :
J. Gardefou »

Cette lettre fait suite à la publication des *Pages choisies* de Nietzsche (achevées d'imprimer le 14 avril 1899), traduites par Henri Albert (1869-1921). On peut ainsi la dater avec certitude de mai ou juin 1899, peu après la publication de l'article sur « Le temps » paru en mai 1899 dans la « Revue du mois » du *Mercure de France*, sous la rubrique « Méthodes ». Par-delà son caractère potache, la lettre illustre l'enthousiasme suscité chez Valéry par la découverte de Nietzsche à travers les traductions publiées au *Mercure de France* par son ami Henri Albert. Écrivain germaniste et traducteur de Nietzsche (*Ainsi parlait Zarathoustra, Par-delà le bien et le mal, Pages choisies*, etc.), Henri Albert, ici orthographié « Alpert » par son ami Valéry, va par ailleurs jouer un rôle majeur dans la connaissance du philosophe allemand en France.

Valéry fait la connaissance de son correspondant André Fontainas (1865-1948), journaliste au *Mercure de France*, lors de son tout premier déplacement à Paris, au début des années 1890. Les deux hommes sont alors membres du cercle de Mallarmé, qui tient son cénacle rue de Rome. Le nom de Fontainas, ici volontairement écorché par Valéry, devient une allusion au « von » allemand, orthographié « Vondainasse ». Sans connaître la langue d'outre-Rhin, Valéry s'évertue donc à rendre l'accent tudesque appuyé jusqu'au grotesque, moque le goût des titres allemands (signature « Dr. F.N. ») et emploie un ordre des mots tout à fait étranger à la langue française : « tégusdant » pour « dégustant », « vondamendal » pour « fontamental », « Vranzous » pour « français » etc. Cette moquerie rappelle inévitablement celle de Balzac pour son personnage du baron de Nucingen dans *Splendeurs et misères des courtisanes*.
Outre l'amusement, ces lignes restituent, d'une part, l'ombre menaçante de l'Allemagne que Valéry avait lucidement illustrée dans « La Conquête allemande », publié en 1897 dans la *New Review* de W. E. Henley, et d'autre part l'atmosphère littéraire à la confluence des deux siècles. Les attaques contre Mallarmé « l'obscur », ainsi que la fierté et le mépris



avec lesquels les jeunes poètes les accueillaient s'illustrent par la strophe citée du sonnet de ce dernier « La Chevelure folle d'une flamme à l'extrême » (*Poésies*, 1887) : « La chevelure vol d'une flamme à l'extrême / Occident de désirs pour la tout déployer / Se pose (je dirais mourir un diadème) / Vers le front couronné son ancien foyer » devient ici « Le gefelure Fol d'une Vlamme a l'exdrême / Occitent te tésirs bour le dout téployer / Se Bose, je Dirai mourir un tiatème / Zur le Vront couronné son ancien Voyer ».
« L'ingomplet n'être bas mon fort » est une référence ironique au célèbre premier vers de *Monsieur Teste* (1896) : « La sottise n'est pas mon fort », vers que Valéry, loin d'imaginer qu'il deviendrait un jour membre de l'Académie, avait repris une seconde fois en réponse à une enquête du *Mercure* : « L'Académie n'est pas mon fort » (*Mercure de France*, XXI, 1897).
Cette lettre s'inscrit dans une époque où Valéry est presque entièrement détaché de toute activité littéraire. On se souvient que l'écrivain avait pris ce recul à la suite de sa « Crise de Gênes », dans la nuit du 4 au 5 octobre 1892. Valéry est dès lors résolu à « répudier les idoles » de la littérature, de l'amour et de l'imprécision. Ainsi que Michel Jarrety le rapporte dans *Sur Nietzsche* (éd. La Coopérative, 2017, p. 33), cette dernière lui « donnait le sentiment d'une véritable aliénation, en même temps que, désespéré de n'atteindre à la hauteur de Rimbaud ni de Mallarmé, il décidait de suspendre le travail des vers : il lui fallait devenir un autre, un homme nouveau qui fût totalement maître de soi-même comme de ses pouvoirs ».

Provenance :
Littérature du XXe siècle [Bibliothèque du colonel Daniel Sickles], Drouot, 15 juin 1983, n° 532 ; coll. particulière

Bibliographie :
Poèmes macaroniques et autres textes inédits, À cent lieues du quai Conti et de la rue de Villejust, [1949], p. 43-45 ; *Nietzsche-Valéry : A Letter*, Herbert Steiner, Harvard Library Bulletin, vol. IV, 1950, p. 268-270 (avec fac-similé)



« En signe de proximité spirituelle »

92. Boris Pasternak

Billet autographe signé « B. Pasternak » à Mikhaïl Mikhaïlovitch Morozov
Peredelkino [oblast de Moscou], 20 sept. 1940, 1 p. in-12° (en russe) à l'encre violette
Papier uniformément bruni, petite manque au coin inférieur gauche habilement restauré (sans manque de texte)

« Feu et vocation » : l'hommage admiratif de Pasternak à son ami Morozov

Traduction du russe :
« À Mikhaïl Mikhaïlovitch Morozov, En signe de proximité spirituelle et d'envie pour son feu et sa vocation, ainsi qu'envers son admirable assistante, Evguenia Mikhaïlovna Morozova.
B. Pasternak »

Texte original :
« Михаилу Михайловичу Морозову,
В знак душевной близости и зависти к его огню и призванию,и его чудесной помощнице,
Евгение Михайловне Морозовой.
Б Пастернак »

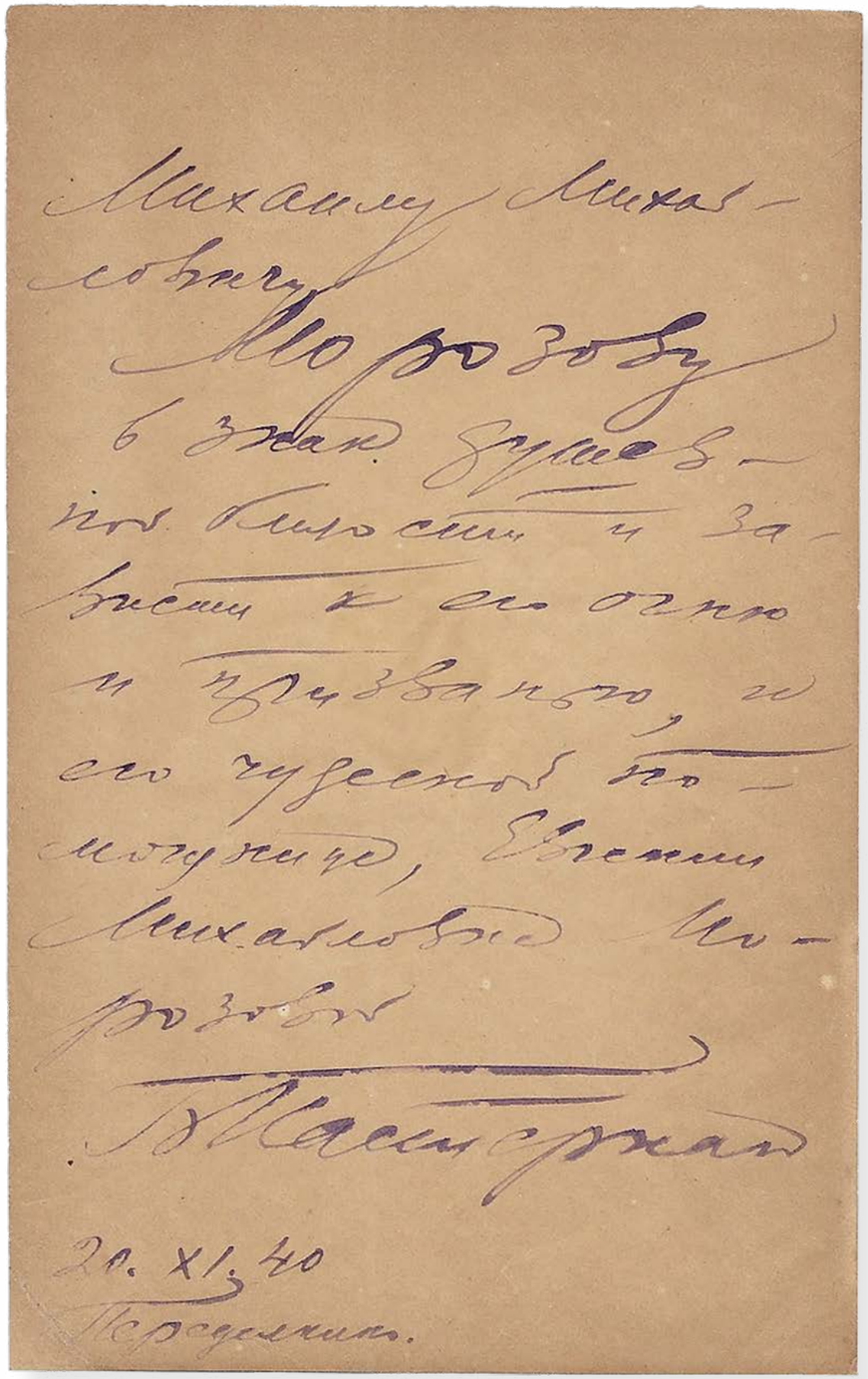
Boris Pasternak et Mikhaïl Mikhaïlovitch Morozov évoluent tous deux dans le milieu intellectuel moscovite des années 1930, où leurs chemins se croisent autour d'une passion commune pour Shakespeare. Fils du célèbre mécène et collectionneur d'art, universitaire et traducteur, Morozov s'impose comme l'un des grands spécialistes soviétiques de l'œuvre shakespearienne, dirigeant notamment le séminaire consacré au dramaturge anglais à la faculté de philologie de l'université de Moscou. Pasternak, quant à lui, nourrit pour Shakespeare un intérêt tout aussi passionné, qui le conduira à en traduire plusieurs pièces, dont *Hamlet*.

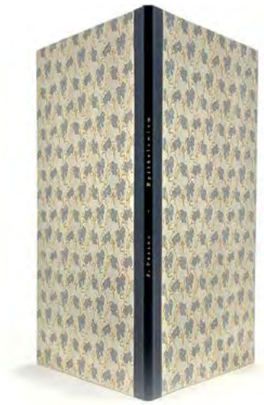
Village-datcha situé à environ 25 km au sud-ouest de Moscou, Peredelkino est créé en 1934 à l'initiative de Maxime Gorki, avec l'aval de Staline, afin de loger les écrivains soviétiques jugés les plus méritants par le régime. Le lieu combinait privilège matériel et encadrement idéologique des intellectuels. C'est à Peredelkino que Pasternak écrit une large partie du *Docteur Jivago*, dont la publication en 1957 et le prix Nobel en octobre 1958 lui valent la colère des autorités soviétiques. L'écrivain est contraint de décliner la récompense pour s'épargner, ainsi qu'à ses proches, de lourdes sanctions.

[***Avec :***] Un saisissant portrait à l'encre de Chine représentant Pasternak, de profil, une main en poche, l'autre tenant une liasse de manuscrits.

S.l.n.d. [années 1940 ?], env. 28,1 x 10 cm, à l'encre d Chine, sur papier fort
Titré « Pasternak » en alphabet cyrillique au coin inférieur gauche
Annotation et portrait [de l'artiste ?] à la mine de plomb au verso, pliure centrale

Provenance :
Coll. particulière





93. Fernando Pessoa

English poems III – Epithalamium
Lisbonne : Olisipo, 1921
Vol. in-4° (23,4 x 17,5 cm), 16 pp.
Édition originale
Sous chemise-étui demi maroquin bleu foncé, titre doré sur le dos
D'une rare fraicheur, hormis quelques légères rousseurs éparses
Exemplaire bien complet de sa couverture imprimée portant, sur le plats inférieur, le prix du fascicule en anglais: « One and sixpence net »

Troisième et dernière partie du deuxième recueil en vers du Pessoa orthonyme et anglophone

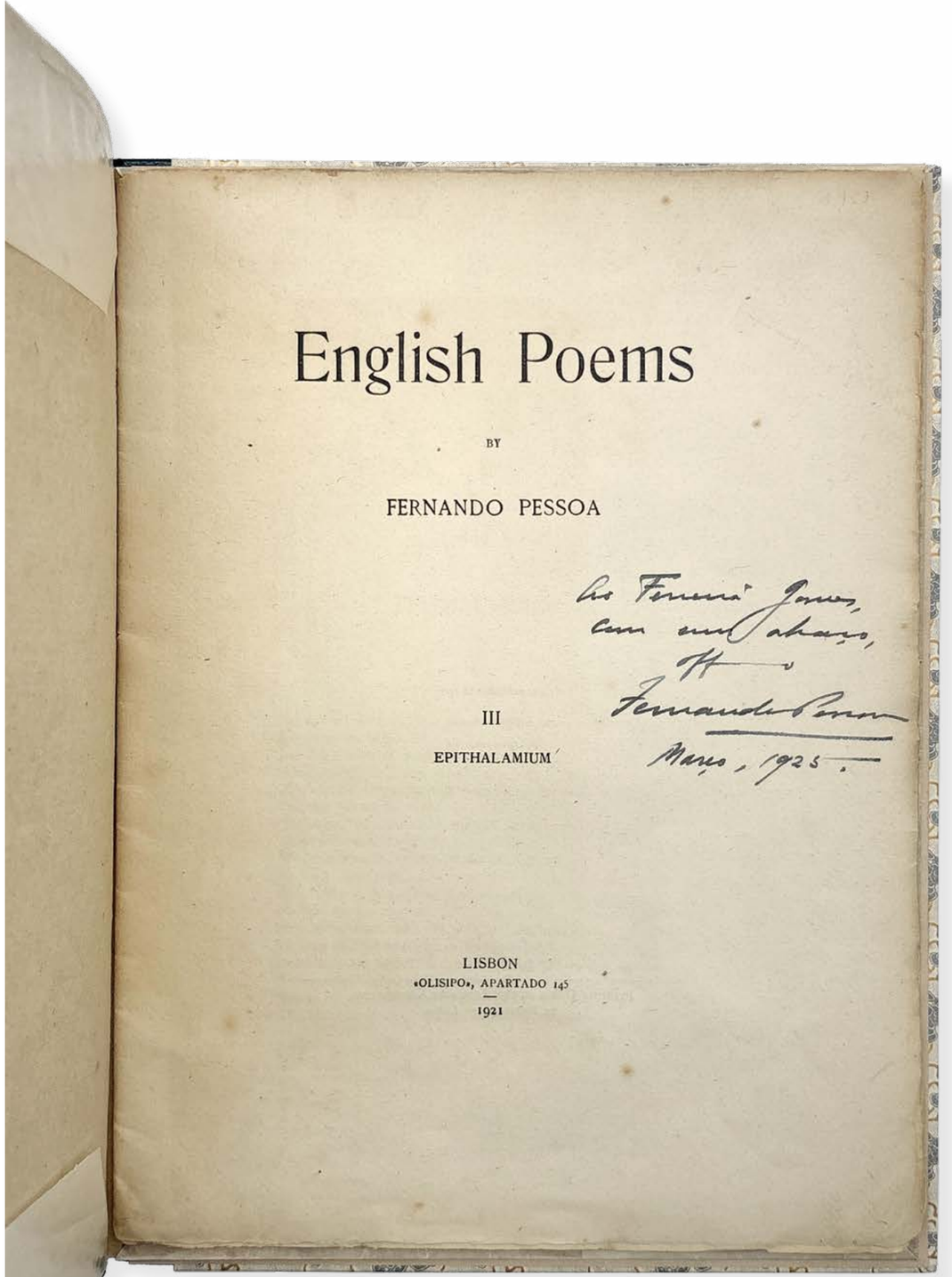
Avec un rare envoi autographe de l'auteur à son ami écrivain Augusto Ferreira Gomes, cofondateur avec Pessoa de la maison d'édition Olisipo :

« Ao Ferreira Gomes / com um abraço / off[erece] ***/ Fernando Pessoa / Março, 1925 »***

L'année 1921 marque, dans la vie et l'œuvre de Pessoa, la fondation d'Olisipo, maison d'édition et de commerce dont le nom renvoie à Olisipolis, l'appellation mythique de Lisbonne, la « ville créée par Ulysse ». Grâce à un petit héritage, Pessoa crée, avec deux de ses amis, l'ingénieur Geraldo Coelho de Jesus et l'écrivain-journaliste Augusto Ferreira Gomes cette entité à la fois commerciale et littéraire, dont l'un des objectifs est de promouvoir la culture lusitanienne à l'international. Fraîchement établie par les trois amis, cette maison d'édition permet surtout à Pessoa de faire paraître en décembre de la même année *English poems*, sous forme de deux opuscules distincts : *I-II pour Antinous* et *Inscription, III* pour *Epithalamium*, formant deux des cinq ouvrages que poète publiera de son vivant. Aventure éditoriale malheureuse, Olisipo cessera toute activité en 1923, à l'image des nombreux projets que Pessoa entreprend sans jamais les mener pleinement à terme.
Epithalamium est composé, selon la date figurant en fin de poème, en 1913. Pessoa le situe dans un cycle de cinq poèmes correspondant chacun à un « empire » du sentiment amoureux. Dans une lettre à João Gaspar Simões du 18 novembre 1930, Pessoa écrit : « *Antinoüs* et *Épithalame* sont les seuls poèmes (et même les seules compositions) que j'aie écrits qui soient nettement ce que l'on peut appeler des obscénités […] C'est là que se situe ce qui sera pour vous la violence entièrement inattendue de l'obscénité qui se révèle dans ces deux poèmes – et surtout dans *Épithalame*, lequel est direct et bestial. Je ne sais pas pourquoi j'ai écrit ces poèmes en anglais. »

Rappelons que Pessoa doit sa parfaite maîtrise de l'anglais grâce à une scolarité passée en Afrique du Sud, où il suit sa mère partie rejoindre João Miguel Rosa, son second époux, au Natal. Pessoa avait composé des poèmes en anglais dès cette époque, notamment sous le pseudonyme d'Alexander Search.

De toute rareté, Pessoa n'ayant pas eu la réputation de faire des envois autographes de complaisance.



Provenance :
Coll. particulière

Bibliographie :
Fernando Pessoa. Esboço de uma bibliografia, José Blanco, Centro des Estudos Pessoanos, 1983, pp. 213-214 ; *Œuvres poétiques*, éd. Patrick Quillier, Pléiade, 2001, P1449-1461

« Je sais que le président Roosevelt a l'intention d'affirmer qu'il vous a approuvé dès le début »

94. [Pétain] Joseph Caillaux

Carte-lettre autographe signée « Joseph Caillaux » à Philippe Pétain
Mamers, Sarthe, 30 avr. 1944, 1 p. in-8° sur papier gris, à l'encre noire
Déchirures marginales à l'ouverture sans manque de texte, décharge d'encre à la signature

Curieuse lettre de Caillaux à Pétain, au crépuscule du régime de Vichy

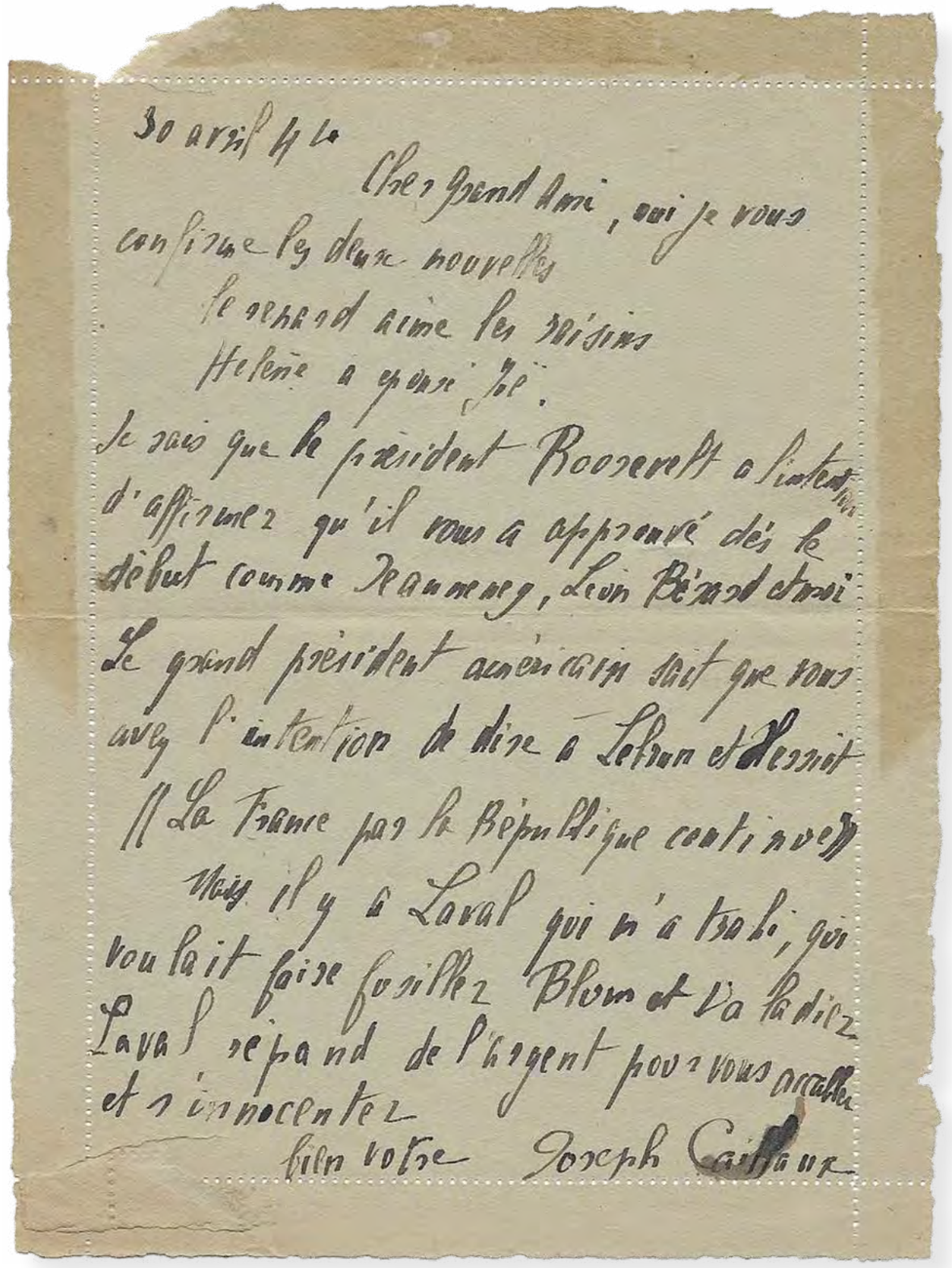


« Cher grand ami, oui je vous confirme les deux nouvelles
Le renard aime les raisins
Hélène a épousé Joë
***Je sais que le président Roosevelt a l'intention d'affirmer qu'il vous a approuvé dès le début** comme* [Jules] *Jeanneney, Léon Bérard et moi.*
Le grand président américain sait que vous avez l'intention de dire à [Albert] *Lebrun et* [Édouard] *Herriot 'La France par la République continue'.*
Mais il y a Laval qui m'a trahi, qui voulait faire fusiller Blum et Daladier. Laval répand de l'argent pour vous accabler et s'innocenter.
Bien vôtre
Joseph Caillaux »

Si Caillaux passe ses dernières années dans une forme de rumination, sa carrière politique, commencée dès 1898, s'est en réalité prolongée sans interruption jusqu'en 1940 : il préside la commission des Finances du Sénat jusqu'à cette date et occupe encore, à plusieurs reprises dans l'entre-deux-guerres, le ministère des Finances. Il vote l'octroi des pleins pouvoirs à Pétain le 10 juillet 1940. Contrairement à une lecture qui pourrait être suggérée à première vue, l'attitude de Roosevelt envers Pétain relève moins d'une adhésion idéologique que d'un calcul pragmatique : maintenir un canal diplomatique avec Vichy (via l'ambassadeur William D. Leahy) permet, espère-t-on, d'encourager les éléments du gouvernement vichyste opposés à la collaboration militaire avec l'Allemagne et de limiter les concessions françaises aux exigences allemandes en Afrique du Nord et au Levant. Cette politique s'accompagne d'une défiance persistante envers de Gaulle, jugé par Washington encombrant et peu représentatif.

La situation politique en 1944 n'augure rien de bon pour Pétain. Le chef de l'État est sur le point d'être traduit en justice pour intelligence avec l'ennemi. En décembre 1940, Pétain renvoie Pierre Laval de son poste de vice-président du Conseil, en raison notamment de son autonomie excessive et de ses tractations secrètes avec le Reich. Pétain lui reproche moins le principe de la collaboration, qu'il partage, que la manière trop indépendante dont Laval la conduit.

Bien que Pierre Laval ait tenté de « s'innocenter » comme l'évoque Caillaux, il est finalement exécuté comme traître pour sa collaboration avec les nazis, le 15 octobre 1945. Son contrôle sur la France se dégrade sous l'effet de la montée du mouvement de résistance et de la progression des courants ultra-collaborationnistes incarnés par Marcel Déat, chef du Rassemblement national populaire (RNP), dont la nomination au gouvernement en 1944 témoigne de l'emprise croissante du Reich sur le régime de Vichy.



Provenance :
Coll. particulière



« MERCI »

95. Pablo Picasso

Lettre autographe signée « Picasso » à Max Pellequer
Cannes – 'La Californie', 30 janv. 1957, 1 p. in-4° au pastel gras multicolore
Infimes manques aux coins inférieurs, marque de pliure central due à la mise sous pli d'origine
Sous chemise demi-vau moderne, titre argenté au dos

PICASSO OU L'ART ÉPISTOLAIRE

Spectaculaire lettre du maître à son ami Max, calligraphiée en multiples nuances de couleurs

« Mon cher Max
Comme vous êtes bon et quel mal je vous donne avec tous ces papiers de contributions
MERCI
Je vous envoie la feuille que vous m'avez dit de signer.
Merci merci et à vous
Picasso »

Installé à « La Californie », sur les hauteurs de Cannes, Picasso bénéficie des bons services de son secrétaire Jaume Sabartés pour rédiger l'essentiel de sa correspondance. Max Pellequer, intime du peintre, figure toutefois parmi les rares privilégiés à recevoir des lettres entièrement rédigées par Picasso lui-même. Pastels gras en main, le peintre joue de son écriture nerveuse et ample en le tournoyant, comme autant de nuances graphiques se répondant et s'accordant avec élégance dans l'espace de la feuille.

Banquier et amateur d'art avisé, Max Pellequer rassemble dès les années 1920 une considérable collection d'œuvres modernistes. Il épouse en 1920 Francine Level, nièce du marchand et homme d'affaires André Level. C'est par l'intermédiaire de ce dernier qu'il rencontre Picasso en 1914, donnant naissance à une indéfectible amitié. Pellequer devient l'un des plus proches intimes de l'artiste, mais aussi son banquier et conseiller financier. Durant plus de trente ans, il acquiert auprès du maître une remarquable collection de peintures et de sculptures.

Provenance :
Collection Max Pellequer ; collection particulière

96. [Picasso] Peter Rose Pulham

Tirage argentique postérieur
Paris, c. 1938, env. 24,1 x 24,3 cm
Épreuve de 1975 par Isolde Baumgart, à partir du négatif original
Petites taches et imperfections sur la surface du tirage
Annotation à la mine de plomb au verso

Magnifique portrait de Picasso, assis dans la pénombre de son atelier de la rue des Grands-Augustins

On connait de cette séance photographique au moins une dizaine de portrait de Picasso, toutes prises dans son atelier, au 7 de la rue des Grands-Augustins à Paris. Rares sont les photographes ayant eu l'opportunité de pouvoir photographier le maître dans son élément à cette époque. Les mains croisées, une cigarette entre les doigts et le regard songeur, Picasso semble ici observer l'une de ses toiles à l'autre bout de la pièce.

Provenance :
Collection particulière





97. [Prévert] Anonyme

Photographie originale
S.l.n.d., [c. 1925-1930], env. 8 x 5,5 cm (8,6 x 6,2 avec les marges), sur papier Velox
Petits défauts de surface, pliure au coin inférieur gauche
Épreuve flottante sous encadrement, cadre et Marie-Louise noirs, verre musée

Rare portrait du jeune Prévert

Sans doute pris au tournant des années 1930, ce portrait intime nous montre un tout jeune Prévert, longtemps avant la reconnaissance de son immense talent de poète. Représenté assis, dans les hautes herbes d'un paysage de lande sauvage, il tient un crâne de bovin entre ses mains.

Nous n'avons pas recensé d'autres exemplaires de ce cliché dans les collections publiques.

Provenance :
Coll. particulière



98. [Prévert] Robert Doisneau

Planche contact originale
S.l.n.d., [c. 1974], env. 12 x 20 cm (env. 18 x 24 cm avec les marges)
Tampon du photographe au verso, très légers frottements de surface
Sous encadrement, Marie-Louise blanche, verre musée

Rare planche contact de la mythique séance photographique du poète par Doisneau dans le quartier de Montmartre

C'est lors d'une séance avec Prévert dans la rue des Abbesses et ses alentours que Doisneau réalise une série de portraits du poète, dont l'un des clichés deviendra mythique. Cette planche-contact originale révèle une série non retenue par le photographe, offrant un rare aperçu de la séquence créative d'un artiste de génie. On distingue, sur les trois premières prises, le poète marchant au-devant de l'objectif, en contre-plongée. Les autres clichés montrent Prévert en plan rapproché, la cigarette aux lèvres et le béret sur la tête : la représentation d'un parisien d'une certaine époque dans son élément. Rappelons que Prévert habitait en contrebas de la butte depuis 1954, au 6 bis, cité Véron.

Provenance :
Coll. particulière

« L'Empereur n'est plus ! »

99. Louis-Napoléon, Prince impérial

Lettre autographe signée « Louis-Napoléon » à Charles Duperré
[Chislehurst], s.d. [9 janv. 1873], 1 p. in-8° l'encre noire
Papier à en-tête de la résidence de la résidence d'exil de la famille impériale : Camden Place, Chislehurst
Filigrane : 'Cansell'
Marques de pliures inhérentes à la mise sous pli d'origine, petites décharges d'encre à la signature

Touchante lettre du Prince impérial annonçant la mort de son père l'Empereur Napoléon III, ou l'héritage spirituel d'un Empire déchu

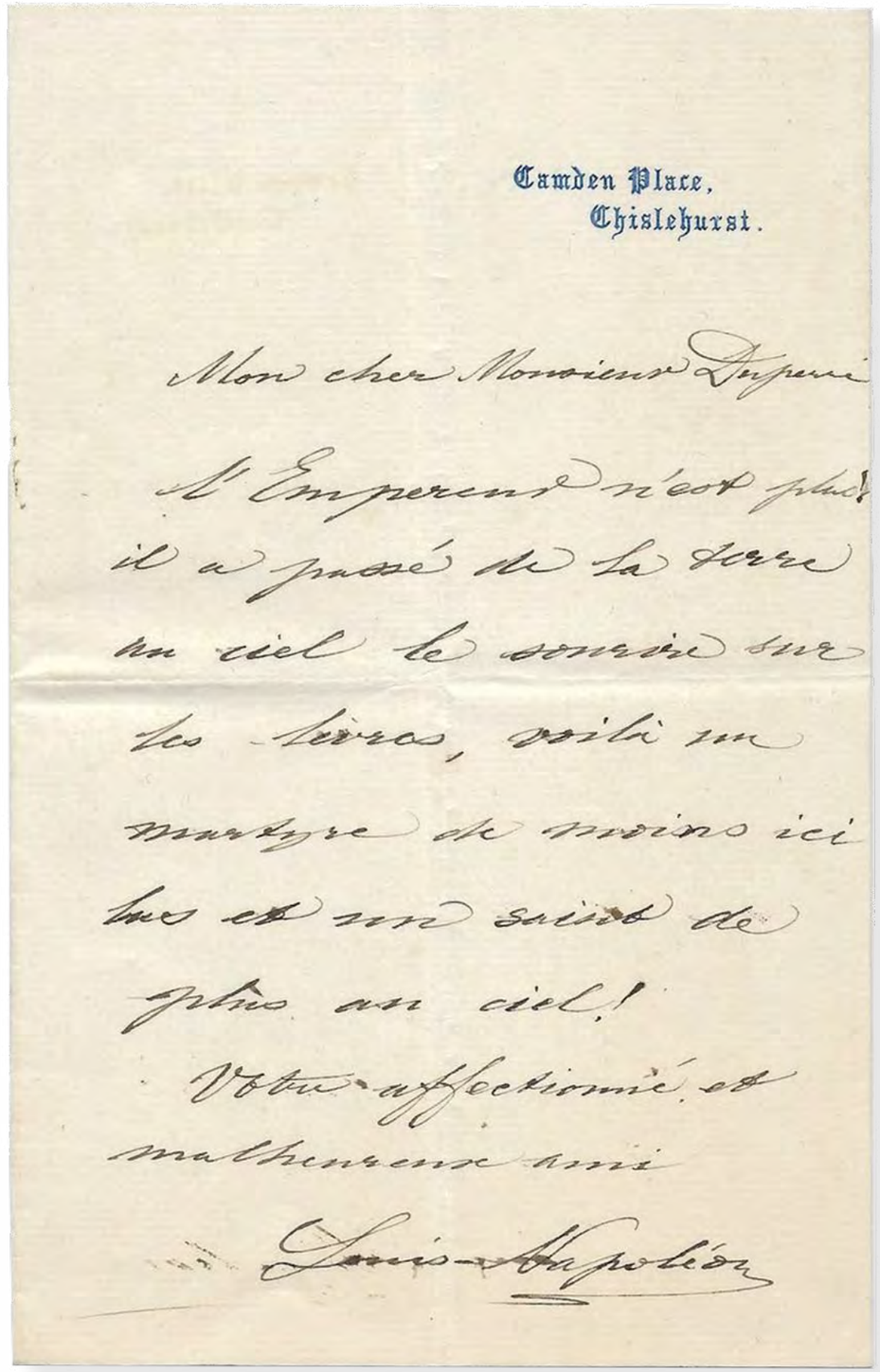
> *« Mon cher Monsieur Duperré*
> *L'Empereur n'est plus !*
> *il a passé de la terre au ciel le sourire sur les lèvres, voilà*
> *un martyre de moins ici-bas et un saint de plus au ciel !*
> *Votre affectionné et malheureux ami*
> *Louis-Napoléon »*

Atteint d'un calcul rénal depuis plusieurs années, Napoléon III voit son état s'aggraver à l'automne 1872. Deux opérations de la vessie sont effectuées les 2 et 6 janvier 1873 par Sir Henry Thompson, réputé le meilleur spécialiste anglais. Une troisième intervention, prévue quelques jours plus tard, n'aura finalement pas lieu. L'Empereur décède d'une septicémie le matin du 9 janvier 1873 à 10h45, dans une terrible agonie.

Cette lettre du Prince impérial a nécessairement été écrite le jour même de la mort de l'Empereur. Outre son contenu explicite, il s'agit peut-être de la toute dernière que le Prince impérial ait signée de son nom composé « Louis-Napoléon ». En effet, à partir de la mort de son père et jusqu'à sa propre disparition tragique en Afrique australe, sept ans plus tard, il signera systématiquement ses lettres du seul nom de « Napoléon », reprenant ainsi l'écrasant patronyme de son grand-oncle.

D'abord officier de marine, Charles Duperré (1832-1914) devient officier d'ordonnance de Napoléon III en 1863, puis aide de camp du Prince Impérial à partir de 1867. Membre du cercle de confiance le plus proche de la famille impériale, c'est à lui que l'Empereur demande d'escorter le prince jusqu'en Angleterre au lendemain de la défaite de Sedan. Duperré ne retrouve un commandement dans la Marine qu'en 1872, avant d'être promu contre-amiral en 1878.

Provenance :
Ancienne collection Jean-Claude Lachnitt





100. [Prince impérial] Benjamin Kisch

Photographie originale
Tirage albuminé, contrecollée sur carton fort
[Durban, Afrique australe, 19 avr. 1879], épreuve 9,2 x 5,5 cm (10,3 x 6,2 avec le montage)
Bon état hormis des contrastes légèrement passés

L'un des trois portraits connus du Prince impérial en Afrique australe, la veille de son départ pour la guerre

De la collection Christopher Forbes

Ce portrait du Prince impérial a été pris lors d'une séance photographique par Benjamin Kisch, dont nous connaissons aujourd'hui trois épreuves distinctes. Celui-ci doit sans doute sa postérité à l'allure martiale que prend le Prince, coiffé d'un casque colonial. C'est la dernière prise de vue que l'on connaisse de lui, à peine six semaines avant qu'il ne soit pris dans une fatale embuscade par les Zoulous.

Rare épreuve de l'époque.

Provenance :
Coll. Christopher Forbes (Drouot, 5 mars 2016, °159)

Iconographie :
Le Prince impérial « Napoléon IV », Jean-Claude Lachnitt, éd. Librairie Académique Perrin, 1997, p. 289

« L'œil droit présent une plaie à peu près verticale de la paupière supérieure produite par un instrument piquant et tranchant qui a détruit le globe oculaire en totalité »

101. [Prince impérial] Ernest Théroulde

Manuscrit autographe
Arsenal de Woolwich, 11 juillet 1879, 6 p. in-folio à l'encre noire
Filigrane : 'Stowford Mills 1877'
Petites taches sans gravité, légères fentes aux plis des marges supérieures
Manuscrit de la main de Théroulde, ancien chef de cabinet du grand chambellan ; avec de nombreuses additions autographes marginales par le marquis Napoléon de Bassano (fils du duc de Bassano, grand chambellan de l'Empereur)
Multiples caviardages et surcharges de la main de Théroulde

Premier jet du procès-verbal relatif à l'ouverture du cercueil du Prince impérial

« Des blessures reçues par son Altesse impériale dans la fatale journée du 1er juin et dont les traces apparaissent visibles à tous les assistants »

Ce premier jet de procès-verbal apporte un témoignage des plus émouvants sur l'ensemble de la cérémonie protocolaire relative à l'ouverture du cercueil, un mois et onze jours après que le Prince impérial a été tué dans une embuscade par des Zulus, en Afrique australe. Dans les moindres détails, Théroulde, ancien chef de cabinet du grand chambellan, restitue chacune des étapes de cette journée cruciale.
Nous n'en donnons ici qu'un bref aperçu :
Il est tout d'abord noté que le cercueil du Prince impérial est « débarqué de l'*Enchantress*, puis porté par des matelots […] jusqu'à une salle dépendante de l' Arsenal de Woolwich », transformée à cet effet en chapelle ardente, ainsi que le notifie Bassano en marge du feuillet. Théroulde dresse ensuite la liste des personnes ayant assisté à la réception du cercueil. Sont présents, entre autres, les Princes Lucien Bonaparte et Louis Murat ou encore Jean-Baptiste Franceschini-Pietri (l'homme de confiance de Napoléon III).
S'ensuit une allocution « émue » de [Eugène] Rouher [vice-empereur de Napoléon III, ministre d'État, chef du parti bonapartiste après 1973] ; ce dernier demandant l'ouverture du cercueil afin de procéder à la constatation de l'identité du corps ; ce à quoi Pietri demande que la décision soit soumise à un vote. En marge, Bassano fait « connaître le désire formel de l'Impératrice que le cercueil ne fût pas ouvert ». Une liste de cinq personnes, s'ajoutant à la voix de l'Impératrice, s'opposent tout autant à l'ouverture, vote insuffisant pour qu'il en fût autrement.
Théroulde procède à une longue description, très détaillée, de l'ouverture du cercueil : « Les plantes aromatiques et les linges qui recouvrent le corps sont éloignés ainsi que la gaze […] Le corps de son Altesse impériale apparaît […] sur la poitrine reposent trois photographies ; celle de l'Empereur, celle de l'Impératrice, celle de la Duchesse, Medinaceli cousine de son Altesse impériale [Maria Luisa Fitz James Stuart, morte en 1876] ; entre les mains qui sont croisées sur le ventre et enroulées dans un chapelet. – **Le corps est étendu sur le dos, le pied droit est superposé au pied gauche.** »

S'en suit l'identification formelle du corps, notamment grâce à l'inspection des dents par le dentiste attitré de la famille impériale ou à une cicatrice « à la hanche gauche », constatée elle par Corvisart. Puis vient le moment fatidique : Théroulde rédige, sous la dictée des médecins, les barons Lucien Corvisart (ancien médecin de Napoléon III) et Hippolyte Larrey (médecin militaire, ancien chirurgien de Napoléon III) la liste des blessures fatales. Toutes reçues par devant, elles permettent de retracer les circonstances de la mort du Prince impérial : « **des blessures reçues par son Altesse impériale dans la fatale journée du 1er juin et dont les traces apparaissent visibles à tous les assistants. 1° L'œil droit présente une plaie à peu près verticale de la paupière supérieure produite par un instrument piquant et tranchant qui a détruit le globe oculaire en totalité. 2° au côté droit de la poitrine on constate : une première plaie étroite près de l'articulation sterno-claviculaire. Au-dessous, entre les 4e et 5e côtes, et ayant suffi pour déterminer la mort. […] Enfin une 7e plaie à la poitrine sur le bord antérieur des dernières côtes paraissant pénétrante sur la base de la poitrine. Telles sont les plaies dont l'ouverture assez profonde porte à croire qu'elles étaient toutes pénétrantes.** […] Il est en outre constaté à l'avant-bras gauche une double plaie profonde, étendue et oblique ayant traversé de part en part l'avant-bras à la partie moyenne du rebord cubital […] Pas d'autres plaies ou cicatrices aux jambes. »

Théroulde détaille ensuite le processus, très codé, de translation du corps du premier cercueil vers celui, définitif, « en chêne recouvert de plomb et entouré d'un cercueil d'acajou », qui servira le lendemain pour la cérémonie officielle. Il détaille de quelle façon le corps y sera déposé, ainsi que les reliques qui le couvriront pour le repos éternel. Une fois le cercueil définitif refermé, « un couvercle de plomb est apporté, il est 6 heures. Sur ce couvercle est scellée une plaque également en plomb avec l'inscription suivante :

Napoléon
Eugène, Louis, Jean, Joseph
Prince Impérial
Né à Paris le 16 mars 1856
Tué à l'ennemi en Zululand (Afrique Australe)
Le 1er juin 1879 […] »

Parti rejoindre les troupes britanniques d'Afrique australe au début de l'année 1879, à l'âge de vingt-trois ans, le Prince impérial souhaite participer, aux côtés de ses camarades de Woolwich, au combat contre les Zoulous. Aussi déclare-t-il : « lorsqu'on appartient à une race de soldat, ce n'est que par le fer qu'on se fait connaître. » Sa mère, l'Impératrice, a beau le supplier de renoncer à son départ, rien n'y fait : la reine Victoria ayant finalement donné son autorisation, il embarque en février.

Le 1er juin 1879, il prend part à une mission de reconnaissance. À cheval, accompagné de quelques hommes, il atteint le lieu-dit Itelezi, à l'est du site de la bataille de Blood River, dans une région distante d'une trentaine de kilomètres de Vryheid et d'une cinquantaine de kilomètres à l'ouest de Dundee. Lors d'une halte au bord d'une rivière, où la patrouille se croit à l'abri, celle-ci est surprise par des guerriers zoulous. Une fusillade éclate, au cours de laquelle deux soldats britanniques perdent la vie ; le reste de la troupe s'enfuit à cheval. Le prince, lui, tente de regagner sa monture en courant. Mais la sangle de selle, celle-là même qu'avait utilisée son père lors de la bataille de Sedan, et à laquelle le prince tenait particulièrement, s'avère hors d'usage et cède sous son poids : il chute violemment, le bras droit piétiné. Transpercé de dix-sept coups d'iklwa, le Prince impérial succombe.

Les guerriers zoulous éviscèrent et mutilent les corps des deux soldats tombés au début de l'attaque, mais épargnent celui du prince, seul homme à s'être battu.

La dépouille est d'abord transportée à Dundee, puis à Pietermaritzburg, avant d'être rapatriée en Angleterre. Le corps est inhumé dans l'église catholique de Chislehurst, au sud-est de Londres, où repose déjà son père. En 1881, les deux dépouilles sont transférées dans la crypte impériale de l'abbaye Saint-Michel de Farnborough, dans le sud de l'Angleterre, que l'impératrice a fait aménager pour son époux, pour elle-même et pour leur fils unique. À la mort de celle-ci, en 1920, sa dépouille est à son tour déposée dans un troisième sarcophage, placé au sommet du maître-autel.

Provenance :
Archives Théroulde



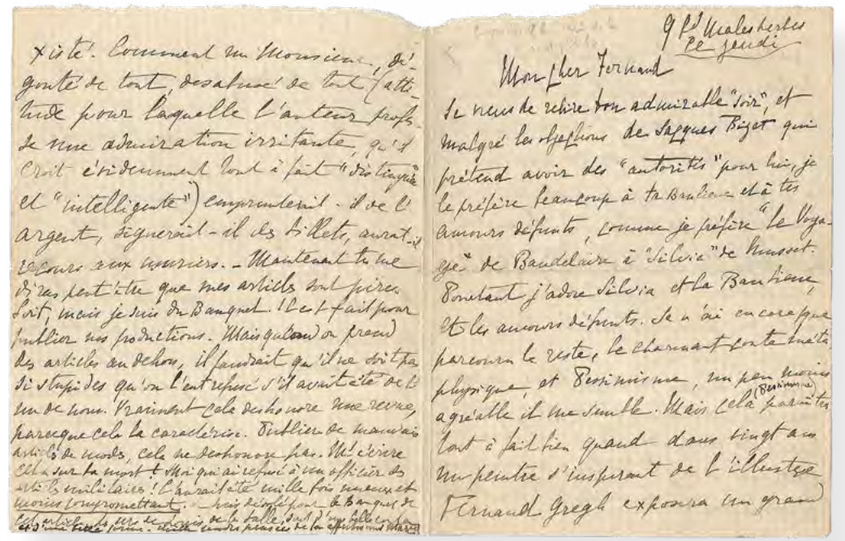
« Faut-il que vous soyez tous assez bêtes pour avoir pris “Méditation sur le suicide d’un de mes amis”, par Monsieur je ne sais plus comment »

102. Marcel Proust

Lettre autographe signée « Marcel » à Fernand Gregh
[Paris], « 9 bd Malesherbes », « ce jeudi » [2 juin ? 1892], 4 p. in-12° très remplies d’une fine écriture, à l’encre noire sur papier vergé filigrané
Marge supérieure irrégulière, discrète trace d’onglet en marge gauche, deux mots caviardés par Proust

L’aventure littéraire de la revue *Le Banquet* ou les début magistraux de Proust dans la critique. Quand l’auteur de *Jean Santeuil* éreinte cruellement Léon Blum dans une lettre à la fois érudite et d’une liberté de ton extraordinaire : « Cet article pourrait être écrit par le larbin de Barrès. »

> « *Mon cher Fernand, je viens de relire ton admirable «Soir» et* ***malgré les objections de Jacques Bizet*** *qui prétend avoir des «autorités» pour lui, je le préfère de beaucoup à ta «Banlieue» et à tes «Amours défuntes», comme* ***je préfère «Le Voyage» de Baudelaire à «Silvia» de Musset.*** *Pourtant j’adore «Silvia» et «La banlieue», et «Les amours défuntes». Je n’ai encore que parcouru le reste, le charmant «Conte métaphysique», et «Pessimisme», un peu moins agréable il me semble. Mais cela («Pessimisme») paraîtra tout à fait bien quand dans vingt ans un peintre s’inspirant de l’illustre Fernand Gregh exposera un grand tableau pour la médaille d’honneur, le dernier homme tuant la dernière femme* [dans le récit intitulé « Petit conte métaphysique », l’humanité est sauvée d’une extermination complète par la dernière femme, « misérable folle » qui seule conserve encore un désir aveugle de la vie]. *Au-dessous, il aura copié tout ce «passage» dont il se sera inspiré. Et les critiques d’art qui préfèrent, les uns le geste de l’homme, les autres le regard de la suppliante, quelques-uns le fond «cosmique», tiendront le tableau pour inégal à la description du «prosateur». Après ces éloges,* ***puis-je faire des reproches dont ma mauvaise santé fera peut-être passer la violence. Faut-il que vous soyez tous assez bêtes pour avoir pris «Méditation sur le suicide d’un de mes amis», par Monsieur je ne sais plus comment*** [Léon Blum]***. Le marquis et le vicomte dans <u>Les Précieuses ridicules</u> sont deux larbins qui singent ineptement les façons de parler de leur maîtres. Cet article pourrait être écrit par le larbin de Barrès.*** *Avec cela il respire une indulgence à l’endroit des usuriers, des billets, des emprunts qui ne peut que déshonorer la rédaction du Banquet.* ***Le jeune homme, Maxime, a-t-il réellement existé ? Si oui, je le plains de la chromo fin de siècle, la plus répugnante de toutes, dont il vient d’être le modèle.*** *Mais non, il n’a jamais existé ! Comment un monsieur, dégoûté de tout, désabusé de tout (attitude pour laquelle l’auteur professe une admiration irritante, qu’il croit évidemment tout à fait «distinguée» et «intelligente») emprunterait-il de l’argent, signerait-il des billets, aurait-il recours aux usuriers.* ***Maintenant tu me diras peut-être que mes articles sont pires, mais je suis du Banquet. Il est fait pour publier mes productions.*** *Mais quand on prend des articles au dehors, il faudrait qu’il ne soit pas si stupide qu’on l’eût refusé s’il avait été de l’un de nous. Vraiment, cela déshonore une revue, parce que cela la caractérise. Publier de mauvais articles de mode, cela ne déshonore pas. Mais écrire cela sur la mort ! Moi qui ai refusé à un officier des articles militaires ! ç’aurait été mille fois mieux et <u>moins compromettant</u>. Je suis désolé pour Le Banquet de cet article. Les vers de Louis de La Salle sont d’une belle couleur et d’une belle forme. Mille tendres pensées de ton affectionné Marcel* »



<u>*Le Banquet*</u> contient les premiers textes importants de Proust : Au début de 1892, Marcel Proust participe à la fondation de cette revue littéraire avec plusieurs anciens camarades du lycée Condorcet attirés par l’écriture, dont Fernand Gregh, Robert Dreyfus, Louis de La Salle, Daniel Halévy, Horace Finaly et Jacques Bizet. Si le titre reprend le texte éponyme de Platon (constitué principalement d’une série de discours portant sur la nature et les qualités d’Éros, dieu du Désir), la ligne éditoriale quant à elle est choisie en opposition au symbolisme et au décadentisme, avec une curiosité particulière pour la littérature étrangère. Si Proust est désigné pour faire partie du comité de lecture (sur un procès-verbal de Bizet), la direction revient bientôt à Fernand Gregh. L’aventure éditoriale du *Banquet* s’étend de mars 1892 à mars 1893, avant d’être absorbée par la *Revue blanche* des frères Natanson. Proust y publie huit contributions (dont sa première nouvelle) qui, sauf deux, seront reprises dans ses recueils *Les Plaisirs et les jours* (1896), *Pastiches et mélanges* (1919) et *Chroniques* (1927). Le jeune écrivain y dessine une doctrine personnelle qui trouvera une application concrète dans la rédaction de ses grandes œuvres, notamment en ce qui concerne la distance séparant le rêve et la réalité, ou sa conception du temps, de la beauté, des voyages. Proust y donne déjà de sublimes pages sur le thème baudelairien de la mer et y décrit la comtesse de Chevigné, qui plus tard prêterait certains de ses traits à la duchesse de Guermantes.
L’amitié entre Proust et Gregh connaît plus tard quelques vagues, en raison notamment de divergences esthétiques. Si ce dernier est amené à d’abord considérer Proust avec une certaine condescendance, Proust quant à lui moque le ridicule du caractère « charmant » de son ami. Fernand Gregh entre à l’Académie française en 1953 et y laisse d’importants souvenirs littéraires, dont un volume intitulé *Mon Amitié avec Marcel Proust* (1958), dans lequel il édite ses lettres reçues de l’auteur de *La Recherche*.

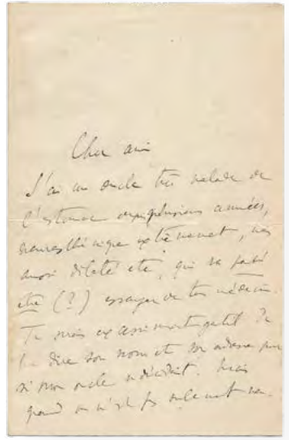
Provenance :
Fernand Gregh, puis coll. particulière

Bibliographie :
Corr., t. I, Kolb, Plon, n°47 ; *Biographie I* [Nouvelle éd.], Jean-Yves Tadié, Folio, p. p. 240-241

« J'ai un oncle très malade de l'estomac depuis plusieurs années… »

103. Marcel Proust





Lettre autographe signée « Marcel Proust » à Fernand Gregh
S.l.n.d., [Paris, 13 août 1903], 3 p. petit in-8° à l'encre noire
Ancienne marque d'onglet sur la quatrième page, surcharge sur un mot
Filigrane : « Au Printemps Paris – Nouveau Papier Français »
Enveloppe autographe jointe, timbrée et oblitérée

L'oncle Weil, personnage de l'enfance heureuse de Proust, prochainement aux soins du docteur Dubois, modèle de Du Boulbon dans la *Recherche*

> « ***Cher ami, j'ai un oncle très malade de l'estomac depuis plusieurs années, neurasthénique extrêmement,*** *mais aussi dilaté, etc., qui va peut-être (?) essayer de ton médecin* [le docteur Dubois]. *Tu serais excessivement gentil de me dire son nom et son adresse pour si mon oncle se décidait. Mais quand on n'est pas seulement neurasthénique, qu'on est très malade de l'estomac, et pas seulement nerveusement, vous soigne-t-il encore ? Vous guérit-il tout de même.*
> *Pardonne-moi de te demander un moment de tes journées fécondes, quelques lignes de ton écriture précieuse, pour un simple renseignement. Mais il aura peut-être pour résultat d'épargner de la douleur physique et toutes les tristesses qui en résultent autour de celui qui souffre. Que si le renseignement demeure inutile, tu ne m'en accuseras pas, mais le mauvais esprit d'un malade qui veut et ne peut pas guérir.*
> *Ton reconnaissant Marcel Proust »*

Denis-Georges Weil, frère de la mère de Proust, entretint une relation très amicale avec le futur écrivain. Il tenait de longues conversations littéraires avec le jeune Prout au point parfois d'en oublier l'heure de se rendre au tribunal, où il exerçait comme magistrat. L'oncle Weil illustre parfaitement l'union familiale que Proust connut dans son enfance, marquée par une vie commune étroite et un amour partagé de la conversation. Il fut en outre copropriétaire, avec madame Proust, de l'immeuble du boulevard Haussmann où Marcel viendrait habiter à partir de 1906.

Le réel transposé dans l'œuvre :
Le docteur Paul Dubois, célèbre professeur de neuropathologie de l'époque, dirigeait une clinique à Berne et publia plusieurs ouvrages, dont *De l'influence de l'esprit sur le corps* (1901). Fernand Gregh avait reçu ses soins en 1900, et Proust, qui songerait à aller le consulter en 1905, le recommanda à son oncle Denis-Georges Weil. Proust, qui cite les théories de Dubois dans les notes de sa traduction de *Sésame et les lys* de Ruskin, transposerait également l'anecdote de la visite de son oncle au docteur dans *Le Côté de Guermantes* : Dubois dit à Weil qu'il n'était pas malade et celui-ci en ressentit immédiatement un mieux, comme il advient à la grand-mère du Narrateur auprès du docteur Du Boulbon. Enfin, Proust fait également mourir son personnage de l'urémie, la même qui emporta son oncle.

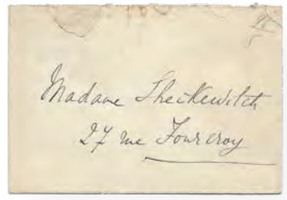
Sur Fernand Gregh, voir supra.

Provenance :
Fernand Gregh, puis coll. particulière

Bibliographie :
Corr., t. III, Kolb, Plon, n°203 (dans un texte tronqué de trois mots et avec deux variantes, établi d'après l'ouvrage de Fernand Gregh) ; *Marcel Proust II* – Biographie, Jean-Yves Tadié, Folio, pp. p. 55 / 56

« Je voulais vous écrire que vous avez procuré à mon livre sa plus grande joie, quand j'ai vu dans votre regard que vous l'attendiez, que vous le protégeriez, que vous le liriez, que vous l'aimeriez peut-être »

104. Marcel Proust



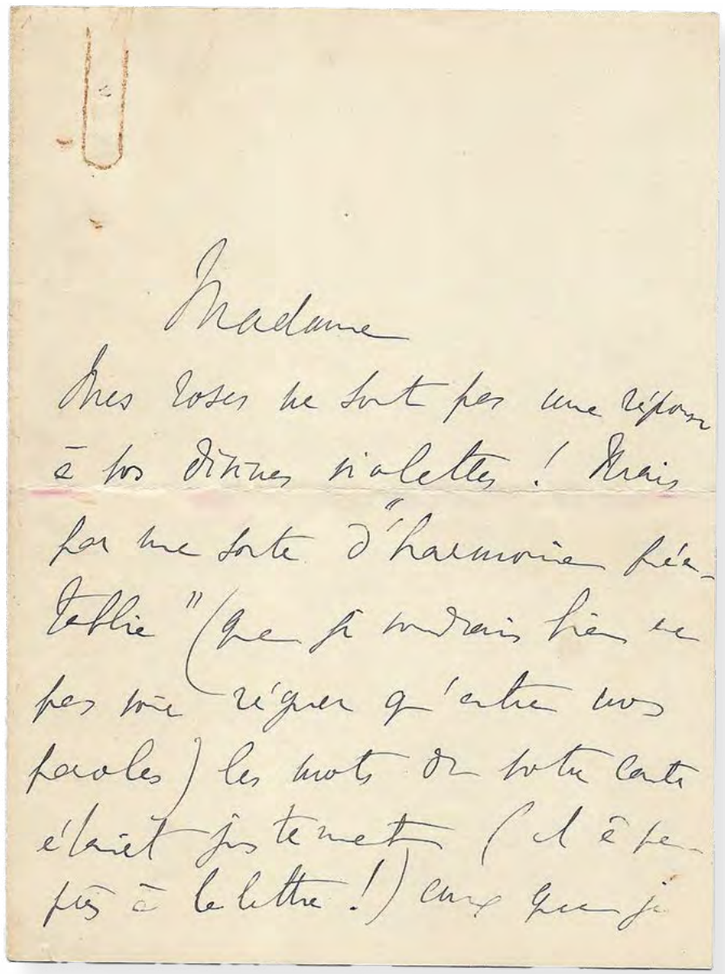
Lettre autographe signée « Marcel Proust » à Marie Scheikévitch
S.l. [Paris ? c. 1er janv. 1914], 3 p. ½ in-8° à l'encre noire, sur papier vergé
Filigrane : 'Imperial Diadem' orné d'une couronne
Ancienne marque de trombone, infimes taches
Enveloppe autographe jointe (par porteur) : « Madame Scheikévitch / 27 rue Fourcroy »

Remerciements pour la réception élogieuse de *Du Côté de chez Swann* par sa correspondante et admiration pour Bonnard

> *« Madame,*
> ***Mes roses ne sont pas une réponse à vos divines violettes !*** *Mais par une sorte d'harmonie préétablie (que je voudrais bien ne pas voir régner qu'entre nos paroles), les mots de votre carte étaient justement (et à peu près à la lettre) ceux que je voulais joindre à mes fleurs.* ***Vous me dites que mon livre*** [Du Côté de chez Swann] ***vous a procuré la plus grande joie. Je voulais vous écrire que vous avez procuré à mon livre sa plus grande joie, quand j'ai vu dans votre regard que vous l'attendiez, que vous le protégeriez, que vous le liriez, que vous l'aimeriez peut-être.*** *Je fais bien des vœux pour vous. Je connais si peu votre vie qu'ils sont à la fois bien vagues et bien vifs. Moi je suis si malheureux depuis quelques mois qu'on ne peut rien me souhaiter qu'une espèce d'engourdissement mais qui ne vient pas. Si vous voyez Bonnard, dites-lui combien j'aime son roman* [La Vie et l'Amour]. ***Ce qui en fait la plus grande valeur est naturellement ce qu'on aperçoit pas****, ce qui fait qu'on est peut-être injuste pour lui. Mais il a eu la noblesse de préférer cette beauté cachée. Je parle bien souvent de son livre mais particulièrement volontiers avec vous qui l'admirez et l'aimez.*
> *Votre respectueux et reconnaissant*
> *Marcel Proust »*

Le premier volume d'*À la recherche du temps perdu* paraît le 14 novembre 1913 chez Grasset, après un refus resté célèbre de la *NRF*, dont André Gide, son chef de file, admit plus tard qu'il s'était agi de « la plus grave erreur de la *NRF* » et de « l'un des regrets, des remords les plus cuisants de [sa] vie ». La carte de remerciement adressée par Marie Scheikévitch à Proust pour l'ouvrage, à laquelle Proust répond par la présente lettre, semble avoir laissé à cette dernière le temps d›en savourer la lecture.

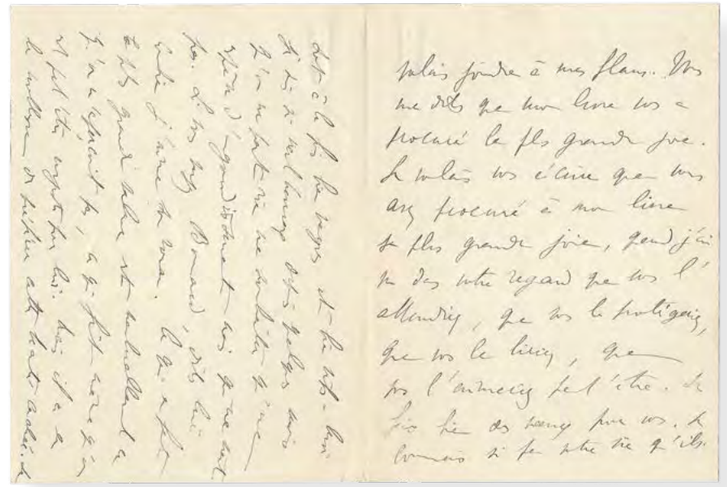
Proust fait ici allusion aux comptes rendus sur *La Vie et l'Amour*, ouvrage que Bonnard publie la même année que *Du Côté de chez Swann*. L'injustice dénoncée par Proust renvoie probablement à l'article de Gaston Sauvebois, paru dans la *Nouvelle Revue Française* du 1er janvier 1914, qu'il trouve « franchement absurde ».



Madame

Mes roses ne sont pas une réponse à vos divines violettes ! Mais par une sorte d'"harmonie préétablie" (que je voudrais bien ne pas voir régner qu'entre nos paroles) les mots de votre carte étaient justement (il a peu près à la lettre !) ceux que je

Proust et Bonnard ont, semble-t-il, été mis en relation par Marie Scheikévitch. Si les deux écrivains partagent des critères esthétiques communs, notamment une même conception du roman, cette proximité transparaît dans la correspondance de Proust, qui témoigne à son ami une admiration constante pour *Le Palais Palmacamini* (1913) : « Je ne peux vous dire avec quel plaisir j'ai reçu *Le Palais Palmacamini*. […] Je l'ai tant aimé qu'il a fait vraiment partie de ma vie, qu'il reste lié à des espérances qui se sont évanouies, à un bonheur qui est détruit. » Cette connivence esthétique s'étend également à un jugement commun sur la littérature contemporaine, Proust affirmant qu'« il me suffit de lire une ligne de vous pour penser que nous serions d'accord sur ce qu'on écrit aujourd'hui et qui est affreux ». Enfin, cette admiration se confirme doublement dans une autre lettre à Marie Scheikévitch de février 1922, dans laquelle Proust résume simplement son attachement à Bonnard : « Je l'admire et je l'aime, vous le savez. »



Une intime de Proust ayant joué de son réseau à la parution de *Swann* :

Marie Scheikévitch (1882-1964) est la fille d'un riche magistrat russe et collectionneur d'art installé en France en 1896. George D. Painter la dépeint comme « une des maîtresses de maison les plus intelligentes et les plus en vue de la nouvelle génération ». Protectrice d'artistes et d'écrivains, elle fréquente les salons puis fonde le sien. Elle compte dans son cercle Jean Cocteau, Anna de Noailles, Reynaldo Hahn ou la famille Arman de Caillavet, autant de connaissances communes avec Proust qui devaient contribuer à leur rencontre. Bien qu'ils se soient croisés brièvement en 1905 dans le salon de Mme Lemaire, c'est en 1912 que Marcel Proust et Marie Scheikévitch font réellement connaissance. Il s'ensuivra une correspondance jusqu'à la mort de l'écrivain, en 1922. Comme ils se voyaient « presque tous les jours », ainsi qu'elle le dira plus tard (les amis s'écrivant d'autant moins qu'ils se voient davantage), on ne connaît que 28 lettres de Proust à elle adressées.

Marie Scheikévitch lui ouvre les portes de son salon, fréquenté par tout ce que Paris comptait d'illustres personnalités dans les lettres et les arts, si bien que Proust lui rendra hommage dans *Sodome et Gomorrhe* sous le voile de Mme Timoléon d'Amoncourt, « petite femme charmante, d'un esprit, comme sa beauté, si ravissant, qu'un seul des deux eût réussi à plaire ».

Fervente admiratrice de l'écrivain, elle se dépense beaucoup au moment de la publication de *Du Côté de chez Swann*, s'ingéniant à mettre Proust en relation avec les personnalités parisiennes qu'elle juge les plus capables de l'aider. C'est elle qui le recommande à son amant Adrien Hébrard, l'influent directeur du journal *Le Temps*, pour lui obtenir la fameuse interview du 12 novembre 1913 par Élie-Joseph Bois, à la veille de la publication de *Swann*. Ce sera le premier article d'envergure publié dans la grande presse et consacré à *La Recherche*. Pour l'en remercier, Proust lui adressera un envoi autographe capital (acquis par la BnF en 2021) lors de la publication de *Swann*.

Provenance :
Cat. Andrieux, 12 mars 1928; n°190 ; puis coll. particulière

Bibliographie :
Lettres à Madame Scheikévitch, Librairie des Champs-Élysées, 1928, p. 45-46 ; Corr., t. XIII, Kolb, Plon, 1985, n°1 ;
Marcel Proust II – Biographie, Jean-Yves Tadié, Folio, pp. 391-392



Vous êtes prié d'assister à la Messe Anniversaire qui sera célébrée le Lundi 19 Novembre 1928, à 10 heures, en l'Eglise Saint-Pierre de Chaillot pour le repos de l'âme de

Monsieur Marcel Proust

Homme de Lettres,
Chevalier de la Légion d'Honneur

Priez pour Lui !

De la part du Docteur et Madame Robert Proust, ses frère et belle-sœur ;
De Monsieur et Madame Gérard Mante, ses neveu et nièce.
Et de toute la Famille

Paris, 2, Avenue Hoche (VIIIe)

105. [Marcel Proust]

Faire-part de funérailles commémoratives
[Paris, 19 nov. 1928], 1 p. in-12° oblongue, grand deuil
[*Maison H. de Borniol*]
Parfait état hormis quelques infimes taches et coins très légèrement frottés

Précieux faire-part de funérailles commémoratives pour le sixième anniversaire de la mort de Marcel Proust

« Vous êtes prié d'assister à la Messe Anniversaire
qui sera célébrée le Lundi 19 Novembre 1928, à
10 heures, en l'Église Saint-Pierre de Chaillot, pour
le repos de l'âme de
Monsieur Marcel Proust
Homme de Lettres,
Chevalier de la Légion d'Honneur ?
Priez pour Lui !
De la part du Docteur et Madame Robert
Proust, ses frère et belle-sœur ;
De Monsieur et Madame Gérard Mante,
ses neveu et nièce.
Et de toute la Famille
Paris, 2, Avenue Hoche (VIIIe) »

Pendant qu'il se débat avec les feuillets d'*Albertine disparue*, Marcel Proust s'éteint d'une bronchite mal soignée dans son appartement du 44, rue de l'Amiral-Hamelin à Paris, dans la soirée du samedi 18 novembre 1922, à cinq heures et demie. Ses funérailles ont lieu trois jours plus tard, le 21 novembre, en l'église Saint-Pierre-de-Chaillot, avec les honneurs militaires dus à un chevalier de la Légion d'honneur. C'est dans cette même église que sera commémoré, chaque année, l'anniversaire de sa mort (ici le sixième), lors d'une messe célébrée en sa mémoire.

Précieuse relique proustienne, de toute rareté.

Provenance :
Coll. particulière



« J'ai baisé Yvonne cet après-midi, je l'ai dépucelée, enfilée… Je ne pensais pas à mal, j'avais beaucoup bandé avant-hier »

106. Lucien Rebatet

Manuscrit autographe signé en-tête « LRebatet »
[Maison centrale de Clairvaux, dept. de l'Aube], mai 1951, 30 p. in-4°, à l'encre noire
En recto seul ; chaque page est écrite au verso de bordereaux ou d'états de comptes de l'administration pénitentiaire, tous à en-tête du Ministère de la Justice.
Petites effrangures et très légers manques marginaux, sans gravité ni atteinte au texte
En premier jet avec d'innombrables ratures, repentirs, surcharges et rajouts en marge de la main de Rebatet
Chaque feuillet folioté au crayon bleu typographique au coin supérieur gauche.
Manuscrit relié à la bradel, demi-veau anthracite à bandes, titre or, sous étui bordé

Équation mystique et plaisirs charnels : Un épilogue licencieux et entièrement inédit des *Deux étendards*, l'un des plus grands romans de l'après-guerre

« Il y a deux sortes d'hommes : ceux qui ont lu *Les Deux Étendards*, et les autres. » (François Mitterrand)

Seul fragment du roman aujourd'hui recensé en mains privées

Les Deux Étendards parait chez Gallimard en 1952. Malgré le soutien de Paulhan, le roman connaît une faible diffusion du fait de l'engagement collaborationniste et des positions violemment antisémites de son auteur durant l'Occupation. Commencé à Sigmaringen, Rebatet achève son ouvrage en prison, à la centrale de Clairvaux, au cours de l'année 1951. D'inspiration autobiographique, le roman est une peinture de la bourgeoisie lyonnaise des années 1920. Il raconte la rivalité amoureuse entre deux amis : Régis Lanthelme, qui se destine à la prêtrise dans la compagnie de Jésus, personnage inspiré de François Varillon, et Michel Croz, agnostique virulent, inspiré de l'auteur lui-même. Tous deux sont amoureux de la même jeune fille : Anne-Marie Villard, inspirée quant à elle de Simone Chevallier. Rebatet exalte et idéalise dans son récit un passé qui, dans la réalité, fut moins reluisant. Dans son article « *Les Deux Étendards* : libération, masturbation, profération » (*Les Deux Étendards – Le Chef-d'œuvre inconnu de Lucien Rebatet*, dir. Y. Reboul, *Roman 20-50,* 2017), Jean-François Louette souligne : « à l'issue de sa relation avec Simone, Rebatet est encore puceau, il ne l'a pas possédée […] l'enjeu est [dans son roman] de corriger ou de compenser le passé vécu […] de revivre, d'intensifier, et de modifier les souvenirs : à Paris, Michel a déjà, lui, connu plus d'une femme ; Rebatet regrette de ne pas avoir *eu* (comme disait Stendhal) Simone : Michel non seulement l'aura (devenue Anne-Marie), et la fera jouir, mais il nous est peint comme se payant le luxe de renoncer à plusieurs conquêtes tout acquises (sa cousine Marie-Louise, Yvonne Ageron, telle rousse charnue à l'hôtel Carlton). »

Notre manuscrit est une variation (sous forme d'épilogue) hautement érotique d'un épisode du chapitre XV du roman, intitulé « L'Équation mystique ». Dans le chapitre publié, Régis et Anne-Marie, qui vivent une relation mystique, présentent à Michel une amie d'Anne-Marie, Yvonne, dans l'espoir que Michel et Yvonne puissent vivre une relation similaire. L'équation est présentée ainsi dans le chapitre: « R + A.M. = l'infini / Y + M = R + A.M / donc Y + M = l'infini ». Cependant, même si Michel a du mal à prendre

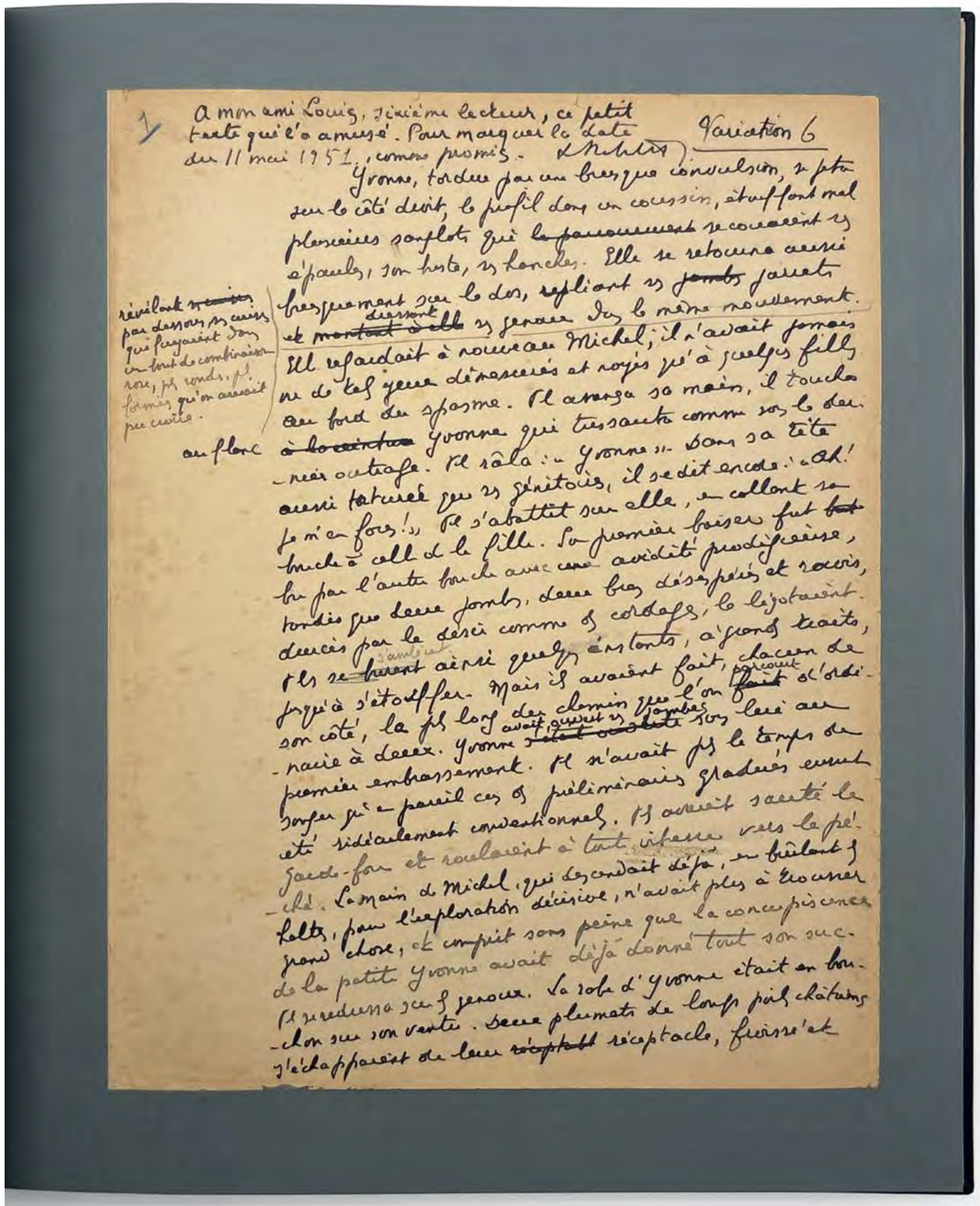
→

au sérieux les projets de ses amis et s'il n'est pas séduit par Yvonne, il comprend que, sans vraiment s'en rendre compte, Yvonne le désire sexuellement, ce qui excite fortement le garçon, qui parvient toutefois à se contrôler.
Rebatet précipite les événements à une vitesse effrénée dans cette fin alternative. Dans la version publiée de l'œuvre, contrairement à ce qui est décrit dans le présent manuscrit, Michel et Yvonne contrôlent leurs désirs et n'ont pas de relation physique. Il faudra en outre attendre des centaines de pages pour que Régis et Anne-Marie se séparent, que Michel couche avec Anne-Marie et qu'il devienne écrivain. Dans notre épilogue inédit, Michel ne peut résister au désir trop évident d'Yvonne et succombe à la tentation, si bien que l'équation est maintenant devenue: « A.M. + R = l'infini, mais Y = M = M/Y! ».
Rebatet laisse libre court à une véritable frénésie sexuelle entre les deux amants qui, ne pouvant résister à la tentation, renouvellent par cinq fois leurs rapports sexuels dans la même après-midi. De plus, Michel nargue son ami Régis, écœuré et jaloux : « *J'ai baisé Yvonne cet après-midi, je l'ai dépucelée, enfilée… Je ne pensais pas à mal, j'avais beaucoup bandé avant-hier* ».

En tête du manuscrit, Rebatet rédige une dédicace à Louis Barellon (1915-1993) : « À mon ami Louis, sixième lecteur, ce petit texte qui l'a amusé. Pour marquer la date du 11 mai 1951, comme promis, LRebatet. » Surprenante dédicace s'il en est, compte tenu que ce dernier n'apparaît ni dans la biographie ni dans aucun ouvrage consacré à l'écrivain. On connaît toutefois une lettre de Rebatet à Barellon de de l'année 1954 dans laquelle l'écrivain le décrit comme « un grand gaillard de Stéphanois ».
Quoi qu'il en soit, les deux hommes furent nécessairement assez proches pour que Barellon devienne le dédicataire de cet épilogue sous forme de fantaisie érotique. Les deux hommes firent probablement connaissance à la prison de Fresnes ou celle de Clairvaux. Officier de la milice française, Barellon s'engage sur ordre, en 1943, au 1er Régiment de France, où Darnand place ses informateurs. Il prend part à de nombreuses opérations antimaquis en Haute-Savoie avant d'être nommé, en février 1944, chef départemental adjoint de la Milice Française du Jura. Replié en Allemagne pendant l'arrivée des alliés, il intègre la Waffen-SS en novembre 1944. Capturé à Bolzano, dans le nord de l'Italie, en mai 1945, il est sévèrement condamné par la Cour de justice de Besançon l'année suivante. Barellon fait partie des derniers graciés et retrouve la liberté en 1955.

Le manuscrit et l'épreuve tapuscrite des *Deux étendards* (ainsi que l'ensemble des archives manuscrites de Rebatet) ont été légués à l'IMEC par Nicolas d'Estienne d'Orves, ayant-droit de l'écrivain. Au manuscrit de l'œuvre s'ajoutent une centaine de pages qui constituaient l'épilogue original du roman, finalement écarté par Rebatet. Cette première fin alternative est par ailleurs l'objet d'un article de Pascal Ifri (ibid. : *L'épilogue sartrien des Deux Étendards : une présentation de la fin originale du roman*).
Le présent corpus de trente pages est donc à ce jour le seul fragment connu du roman encore en mains privées.

Provenance :
Coll. particulière


1 A mon ami Louis, sixième lecteur, ce petit texte qui l'a amusé. Pour marquer la date du 11 mai 1951, comme promis. LRebatet

Variation 6

Yvonne, tordue par un brusque convulsion, se jeta sur le côté droit, le profil dans un coussin, étouffant mal plusieurs sanglots que le paroxysme secouaient ses épaules, son buste, ses hanches. Elle se retourna aussi brusquement sur le dos, repliant ses jambes jusqu'au dessus et montant celle ses genoux. Il regardait à nouveau Michel, il n'avait jamais vu de tels yeux dénaturés et noyés qu'à quelques filles au bord du spasme. Il avança sa main, il toucha à travers Yvonne qui tressauta comme sous le dernier outrage. Il râla : « Yvonne !» sans sa tête aussi tatouée que ses génitoux, il se dit encore : « Ah! je m'en fous !» Il s'abattit sur elle, en collant sa bouche à celle de la fille. Sa première baiser fut bu par l'autre bouche avec une avidité prodigieuse, tondis que deux jambes, deux bras désespérés et noueux, dressés par le désir comme des cordages, le lyotaient. Ils se luttèrent ainsi quelques instants, à grands traits, jusqu'à s'étouffer. Mais ils avaient fait, chacun de son côté, la plus long des chemins vers l'on -naire à deux. Yvonne avait ouvert ses jambes sous lui au premier embrassement. Il n'avait pas le temps de songer qu'à pareil cas de préliminaires gradués eurent été ridiculement conventionnels. Il avait sauté le fossé-fort et roulaient à tout infernes vers le pé- -ché. La main de Michel, qui descendait déjà, en brûlant de toutes, pour l'exploration décisive, n'avait plus à trouver grand chose, et comprit sans peine que la conception encore de la petite Yvonne avait déjà donné tout son suc- Il reduisa ses genoux. La robe d'Yvonne était en bou- -don sur son ventre. Deux plumets de longs poils châtains s'échappaient de leur réceptacle, frisés et

révélant malgré par dessous ses cuisses qui paraissait dans un tout de combinaison rose, pas rendu, pl. fâmes qu'on aurait pas cuites.

au flanc

« C'est notre honneur à nous, écrivains, journalistes, intellectuels, que d'assumer entièrement les conséquences souvent graves des idées que nous mettons en marche »

107. Lucien Rebatet

Lettre autographe signée « LRebatet » à Pierre Viansson-Ponté
Paris, 29 février 1972, 2 p. in-4° à l'encre noire sur papier vert pâle
À son en-tête de la rue Le Marois – XVIe

Passe d'armes inédite entre Lucien Rebatet et Pierre Viansson-Ponté sur la responsabilité morale de Jean-Paul Sartre après la mort de Pierre Overney, militant ouvrier maoïste abattu par un vigile de la Régie Renault, à Boulogne-Billancourt

L'enterrement de Pierre Overney et plus largement l'année 1972 marquent le point d'orgue de la mobilisation révolutionnaire en France

« Monsieur,

Je suppose que je vous choquerais si je commençais cette lettre par « cher confrère », bien que j'aie 43 ans de métier. Je suis Lucien Rebatet, le fasciste « enragé », l'auteur des Décombres. *Ce qui ne m'empêche pas d'être aussi votre lecteur attentif, avec les divergences que vous imaginez sans peine, mais beaucoup moins loin de vous, en tout cas, que M. Jacques de Montalais.* ***Pour une fois, cependant, je suis d'accord avec ce M. de Montalais, lorsqu'il dit que les vrais responsables de la mort navrante du jeune René-Pierre Overney sont Maurice Clavel et Jean-Paul Sartre.***

Or, dans Le Monde d'hier, vous écrivez : « Auraient-ils donc armé le bras du meurtrier ? Non, ils ont intoxiqué sa victime. Raisonnement curieux qui implique que la violence verbale engendrant la violence physique, celle-ci débouche tout naturellement sur l'assassinat. »

Permettez-moi de vous dire que vous jouez sur les mots. ***Je néglige Maurice Clavel, qui a droit aux circonstances atténuantes que l'on accorde aux déséquilibrés mentaux.*** *Ce n'est évidemment pas Sartre qui a mis un revolver dans la main du surveillant Tramoni. Mais la campagne de provocations, d'excitations à la violence qu'il dirigeait depuis des mois contre la Régie Renault et sur les lieux mêmes du drame de vendredi dernier, ne pouvait qu'aboutir à faire couler le sang.* ***Vous déchargez donc Sartre de cette responsabilité.***

C'est pourtant en vertu de ce raisonnement qui vous paraît si bizarre que mon ami Robert Brasillach et moi-même avons été condamnés à mort par les cours de justice, et Brasillach fusillé. Pour l'ensemble de nos écrits sous l'occupation, considérés comme des appels à l'action directe, à la trahison. J'ai revendiqué très haut cette forme de responsabilité, reconnaissant que par exemple j'avais poussé maints jeunes gens à s'engager dans la L.V.F. [Légion des volontaires français contre le bolchevisme ayant consisté à l'envoi de troupes françaises aux côtés de la Wehrmacht], **à entrer dans la milice**. *J'ai souvent fait la différence entre les condamnations de policier agissant sur ordres, qui me paraissaient iniques, et les nôtres, que j'estimais normales en période révolutionnaire. Que nos avocats, de leur côté, eussent plaidé le délit d'opinion pour sauver nos têtes, c'était de bonne guerre devant des jurys de partisans, mais n'avait rien à voir avec le fond du débat.*

C'est notre honneur à nous, écrivains, journalistes, intellectuels, que d'assumer entièrement les conséquences souvent graves des idées que nous mettons en marche, des sentiments que nous faisons naître. Pour épargner à Sartre la prison qu'il mérite cent fois plus que les petits casseurs maoïstes, vous le privez de cet honneur. C'est regrettable pour sa physionomie historique. *Ses proses, ses harangues sont reléguées du même coup dans la catégorie des fantaisies anodines, ce qui me paraît très offensant pour un écrivain combattant.*

Mais vous considérez sans doute comme inadmissible un parallèle entre des propagandistes fascistes, même s'il n'eurent d'abord d'autre objectif que de limiter pour leur pays les suites d'une affreuse défaite, et l'action d'un Sartre, qui, si elle excite des gamins à un chambardement meurtrier et sans espoir dans le présent, est néanmoins « porteuse de futur », selon la formule de mai 1968. Cette sorte de dialectique supprime bien entendu toute possibilité de discussion. J'estime que c'est dommage pour l'intérêt et la qualité de la presse française.

Je vous prie de croire à ma sincère considération.

LRebatet

P.S. Au moment de fermer cette lettre, je reçois Le Monde de ce soir. Je lis votre Dont acte et suis parfaitement d'accord avec votre mise au point concernant le P.C. et les gaullistes. »

[***Avec :***]

La réponse de Pierre Viansson-Ponté à Lucien Rebatet
Lettre dactylographiée signée « Pierre Viansson-Ponté » à Lucien Rebatet
Paris, 2 mars 1972, 2 p. in-4°
À en-tête de la rédaction du *Monde* / Le Rédacteur en chef adjoint
Petites taches au coin inférieur droit, sans gravité


Le Monde
LE REDACTEUR EN CHEF ADJOINT
33, RUE LE MAROIS - XVIe
288 30-96
Paris, 29 février 1972
Monsieur,
, le 2 Mars 1972

« Monsieur,
Votre lettre m'a touché : il n'y a rien que je redoute et m'efforce d'éviter autant que l'intolérance. Puis-je dire néanmoins que je me sens plus proche de mon confrère François Vinneuil que du militant Lucien Rebatet ? C'est peut-être à partir de là que je n'accepte pas le reproche que vous me faites, avec une courtoisie en même temps qu'une fermeté auxquelles j'ai été également sensible.
Pour moi, qui fut pourchassé et emprisonné un peu avant vous et par d'autres, qui ai vu ma famille, lorraine, décimée par l'occupant et par ses agents français mon père mourir en prison allemande et mon frère en captivité, il n'est pas possible d'assimiler les faits de cette période-là, les encouragements à servir l'occupant, les dénonciations publiques de journaux dans lesquels vous écrivez, à l'activité gauchiste d'aujourd'hui.
Ne vous y trompez pas : ce que je dis là n'altère pas mon jugement sur l'œuvre de Robert Brasillach dont, pour avoir peu ou prou vécu son « avant guerre », j'ai été à vingt ans un lecteur passionné, sur vos propres ouvrages, y compris *Les Décombres*. Et c'est même dans la mesure où j'admirais, disons-le : j'enviais, que « Je suis partout » ne pouvait être, par-delà la rage et la colère, qu'un immense déception.
Engagez les jeunes et les moins jeunes de 1940-44 à servir l'occupant c'est-à-dire à s'engager dans la L.V.F., les Waffen SS, voire la Gestapo, mais aussi, policiers et magistrats, à arrêter ou condamner sur l'ordre de la police et de la justice allemandes, industriels, cadres ou ouvriers à travailler pour l'effort de guerre allemand et au besoin de l'Allemagne, bref tous les Français à préférer la victoire allemande à la défense de leur propre patrie, le triomphe du nazisme à la solidarité humaine avec ceux que le même nazisme détruisait par million dans ses camps et ses fours crématoires, se faire le cas échéant dénonciateurs de juifs, communistes ou franc-maçons que l'occupant n'aurait pas encore repéré, tout cela n'appartient pas au débat d'idées.
Le gauchisme, les thèses de Sartre et les appels de Clavel, sont d'une tout autre nature. C'est une lutte politique infiniment plus comparable aux batailles du Quartier latin d'avant guerre – nous n'y étions pas dans le même camp – avec un peu des mouvements sociaux du Front Populaire qu'à l'épisode de la collaboration. Pour Sartre et Clavel, c'est un débat d'idées parfaitement comparable mutatis mutandis aux prises de position d'un Maurras ou d'un [Gaston] Bergery, avant la guerre naturellement. Les conséquences de leur attitude, de leur propos, de leurs thèses, ne sont ni plus ni moins graves que dix épisodes de 1932-1939, avec les bagarres, les blessés, parfois les morts de cette époque. Ce n'est pas de ma part argutie dialectique, mais, je crois, sens de la mesure et des proportions.
Vous m'avez écrit avec franchise. Je vous ai répondu de même, sans précautions. **Notre dialogue impossible illustre bien l'incommunicabilité, vice de l'époque, parce qu'on ne donne pas aux mots le même sens.** Je pourrais poursuivre, tenter d'expliquer comment j'analyse l'actuelle révolte de la jeunesse, mais à quoi bon : vous ne m'entendriez pas, comme je ne vous entends pas. Cet échange me restera néanmoins présent bien longtemps à l'esprit, comme un témoignage, un regret.
Je vous prie, moi aussi, de croire, Monsieur, à ma sincère considération.
Pierre Viansson-Ponté »

Sartre et la Gauche prolétarienne : Impressionné autant que séduit par une jeunesse insolente et critique des valeurs bourgeoises, Jean-Paul Sartre apporte son soutien, au tournant des années 1970, au « combat des maoïstes français » face aux tribunaux et à la police, davantage qu'au mouvement maoïste dans son ensemble. Le philosophe y voit une alternative au communisme au stalinisme, qu'il ne manque pas de critiquer. Il se scandalise en outre de la censure imposée par autorités pompidoliennes du journal de la Gauche prolétarienne *La Cause du peuple*, contraint à la clandestinité. Sartre apporte dès lors sa célébrité et son autorité intellectuelle pour devenir, le 1er mai 1970, directeur de la rédaction du journal afin d'en assurer la protection et la publication. Le journal fusionne par la suite avec *J'accuse*, lancé en janvier 1971.
C'est dans ce contexte social inflammable que le philosophe harangue les foules sur le site de la régie Renault, à Boulogne-Billancourt, appelant à la liaison entre les peuples et les intellectuels, telle qu'elle existait au XIXe siècle, selon ses termes. Pour Lucien Rebatet, ce serait donc Sartre lui-même, par ses prises de position médiatiques (et non les maoïstes eux-mêmes), par ses « campagne[s] de provocations, d'excitations à la violence qu'il dirigeait depuis des mois contre la Régie Renault », qui serait responsable de la mort du militant Pierre Overney, tué par Jean-Antoine Tramoni, agent de sécurité de la régie Renault. Ce raisonnement s'inscrit dans une conception extensive de la responsabilité intellectuelle, que Rebatet revendique explicitement en la rapprochant à sa propre condamnation à la Libération.
Rappelons que quelques jours plus tard, le 8 mars 1972, Sartre ne manque pas de réagir à l'enlèvement de Robert Nogrette (chef adjoint chargé des relations sociales à Billancourt), organisé par la NRP (Nouvelle Résistance populaire), organisation de choc de la Gauche prolétarienne. Sartre et Maurice Clavel déclarent ensemble :
« Nous considérons qu'après la mort de Pierre Overney, étant donné que l'usine Renault-Billancourt est quasiment en état de siège, entièrement fermée par les CRS, et qu'on a licencié onze ouvriers dont cinq ont été arrêtés et inculpés, des événements tels que l'enlèvement de Robert Nogrette étaient prévisibles à brève échéance, et que ceux qui l'ont accompli ont certainement conçu leur acte comme une riposte normale à la répression qui sévit chez Renault. »
Cet épisode s'inscrit dans une séquence plus large de radicalisation post-1968, marquée par des affrontements sociaux et politiques persistants. À ce titre, la mort de Pierre Overney (25 février 1972) constitue un moment de cristallisation des tensions entre extrême gauche et appareil d'État.
Le 17 novembre 1986, le nom de Pierre Overney réapparaît : il est repris par le groupe terroriste Action directe quand ses membres assassinent Georges Besse, président de la Régie Renault, témoignant de la persistance symbolique de cette mémoire militante dans certains courants de l'extrême gauche armée.
L'aversion et le mépris manifestés par Rebatet à l'égard de Clavel relèvent en partie d'une ancienne hostilité politique. Rappelons que Clavel entre dans l'administration vichyste au début de la guerre en 1940, avant de rejoindre la Résistance en 1942 et de participer à la lutte armée contre l'occupant nazi, trajectoire qui contraste radicalement avec celle de Rebatet.
Quant au parallèle établi par Rebatet entre ses propres prises de position et engagements fascistes pendant la guerre, d'une part, et Sartre, dans ses prises de position en faveur du prolétariat appuyé par le militantisme maoïste, d'autre part, il repose sur une analogie fondée sur la responsabilité des intellectuels dans le passage à l'acte. Toutefois, comme le souligne Pierre Viansson-Ponté, une telle comparaison tend à gommer la différence de nature entre collaboration avec un régime d'occupation impliqué dans des crimes de masse et engagement dans des luttes politiques internes à un régime démocratique. Sa réponse, en ce sens, oppose au raisonnement de Rebatet une exigence de contextualisation historique et de hiérarchisation des violences.

Littérature :
Générations, Hervé Hamon et Patrick Rotman,, t. II, 1988, p. 400

« Il est vrai aussi que je vais faire une route terrible : d'ici au Choa… il y a une cinquantaine de jours de marche à cheval par des déserts brûlants »

108. Arthur Rimbaud

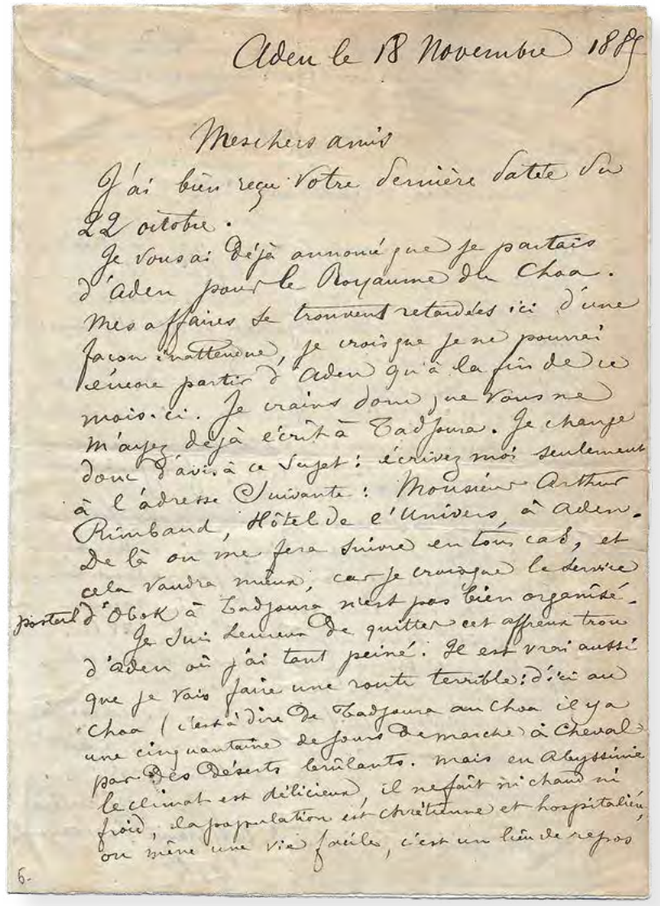


Lettre autographe signée « Arthur Rimbaud » à sa famille
Aden, Hôtel de l'Univers, 18 nov. 1885, 4 p. petit in-4°
Enveloppe autographe, timbrée et oblitérée

Longue et importante lettre de Rimbaud annonçant à sa famille la préparation de son départ pour le Choa, anticipant les bénéfices qu'il pourrait tirer de sa livraison d'armes au roi Ménélik

« J'ai besoin d'étudier la langue avant d'être en route »

« Mes chers amis,
J'ai bien reçu votre dernière datée du 22 octobre. ***Je vous ai déjà annoncé que je partais d'Aden pour le Royaume du Choa.*** *Mes affaires se trouvent retardées ici d'une façon inattendue, je crois que je ne pourrai encore partir d'Aden qu'à la fin de ce mois-ci. Je crains donc que vous ne m'ayez déjà écrit à Tadjoura. Je change donc d'avis à ce sujet : écrivez-moi seulement à l'adresse suivante : Monsieur Arthur Rimbaud, Hôtel de l'Univers, à Aden. De là on me fera suivre en tous cas, et cela vaudra mieux, car je crois que le service postal d'Obok à Tadjoura n'est pas bien organisé.*
Je suis heureux de quitter cet affreux trou d'Aden où j'ai tant peiné. Il est vrai aussi que je vais faire une route terrible : d'ici au Choa (c'est-à-dire de Tadjoura au Choa) il y a une cinquantaine de jours de marche à cheval par des déserts brûlants. *Mais en Abyssinie le climat est délicieux, il ne fait ni chaud ni froid, la population est chrétienne et hospitalière, on mène une vie facile,* ***c'est un lieu de repos très agréable pour ceux qui se sont abrutis quelques années sur les rivages incandescents de la mer rouge.***
A présent que cette affaire est en train, je ne puis reculer. Je ne me dissimule pas les dangers, je n'ignore pas les fatigues de ces expéditions, mais du Harar je connais déjà les manières et les mœurs de ces contrées. *Enfin j'espère que cette affaire réussira. Je compte à peu près que ma caravane pourra se lever de Tadjoura vers le 15 janvier 86, et j'arriverai vers le 15 mars au Choa : c'est alors la fête de Pâques chez les Abyssins.* ***Si le Roi me paie de suite, je redescendrai vers la côte immédiatement, avec environ 25 mille francs.*** *Alors je rentrerai en France pour faire des achats de marchandises moi-même, si je vois que ces sortes d'affaires sont bonnes. De sorte que vous pourriez bien recevoir ma visite vers la fin de l'été 1886. Je souhaite fort que ça tourne comme cela, souhaitez-moi de même.*
A présent, il faut que vous me cherchiez quelque chose dont je ne puis me passer, et que je ne puis jamais trouver ici. Écrivez à Monsieur le Directeur de la Librairie des Langues Orientales à Paris : Monsieur le Directeur de la Librairie des Langues Orientales. Paris. Monsieur, ***je vous prie d'expédier contre remboursement à l'adresse ci-dessous le Dictionnaire de la langue Ambhara*** *(avec la prononciation en caractères latins) de M. d'Abbadie de l'Institut. Agréez, Monsieur, mes salutations empressées. Rimbaud à Roches, Canton d'Attigny, Ardennes.*


Aden le 18 Novembre 1885

Mes chers amis

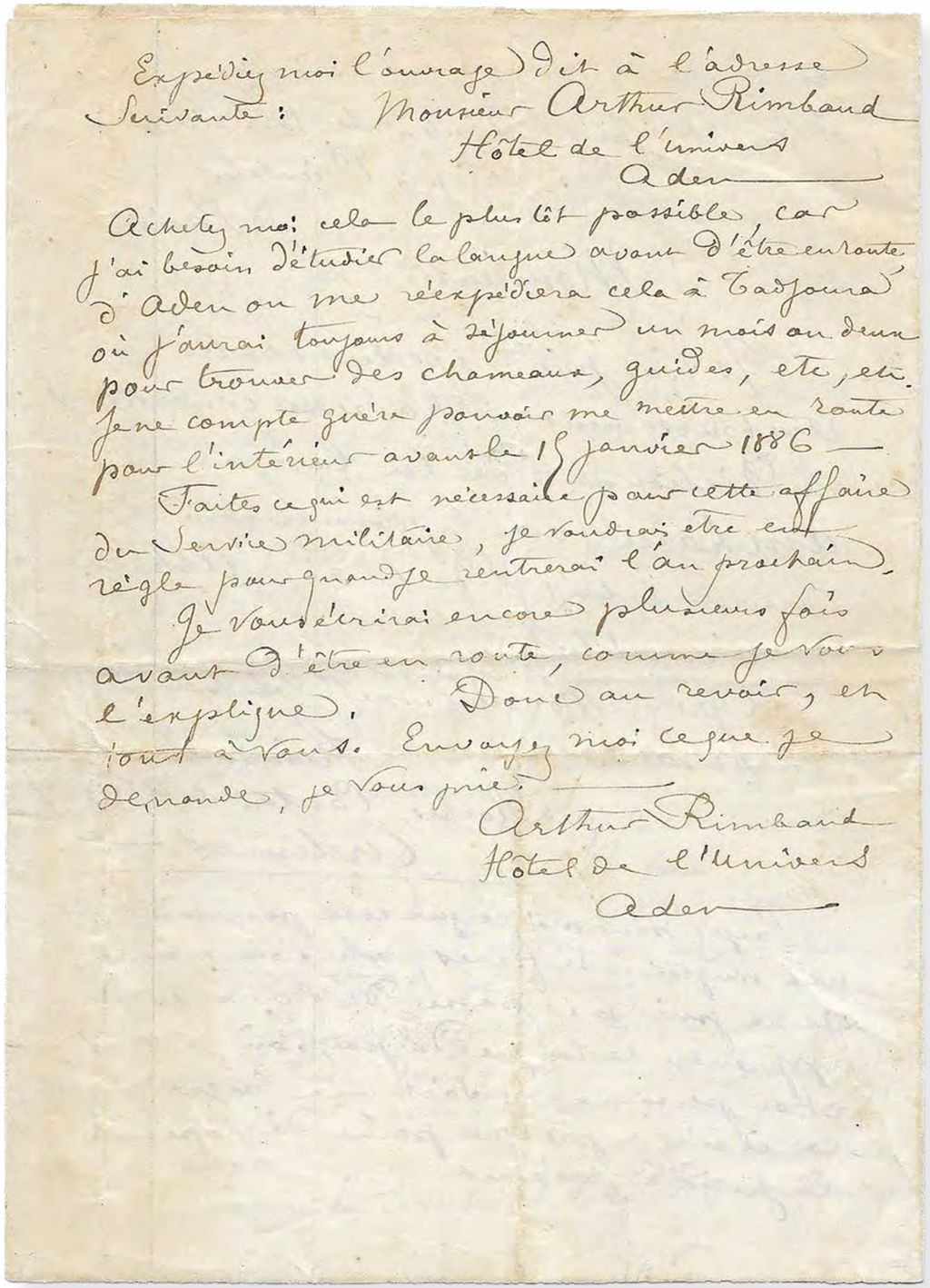
J'ai bien reçu votre dernière datée du 22 octobre.

Je vous ai déjà annoncé que je partais d'Aden pour le Royaume du Choa. Mes affaires se trouvent retardées ici d'une façon inattendue, je crois que je ne pourrai encore partir d'Aden qu'à la fin de ce mois-ci. Je crains donc que vous ne m'ayez déjà écrit à Tadjoura. Je change donc d'avis à ce sujet : écrivez-moi seulement à l'adresse suivante : Monsieur Arthur Rimbaud, Hôtel de l'Univers, à Aden. De là on me fera suivre en tous cas, et cela vaudra mieux, car je crois que le service postal d'Obok à Tadjoura n'est pas bien organisé.

Je suis heureux de quitter cet affreux trou d'Aden où j'ai tant peiné. Il est vrai aussi que je vais faire une route terrible : d'ici au Choa (c'est-à-dire de Tadjoura au Choa) il y a une cinquantaine de jours de marche à cheval par des déserts brûlants. Mais en Abyssinie le climat est délicieux, il ne fait ni chaud ni froid, la population est chrétienne et hospitalière, on mène une vie facile, c'est un lieu de repos

6.

Payez pour moi ce que cela pourra coûter, une vingtaine de francs plus ou moins, ***je ne puis me passer de l'ouvrage pour apprendre la langue du pays où je vais****, et où personne ne sait une langue européenne, car il n'y a presque point d'européens là jusqu'à présent. Expédiez-moi l'ouvrage dit à l'adresse suivante : Monsieur Arthur Rimbaud, Hôtel de l'Univers, Aden.*
Achetez-moi cela le plus tôt possible, car ***j'ai besoin d'étudier la langue avant d'être en route, d'Aden on me réexpédiera cela à Tadjoura où j'aurai toujours à séjourner un mois ou deux pour trouver des chameaux, guides, etc, etc.*** *Je ne compte guère pouvoir me mettre en route pour l'intérieur avant le 15 janvier 1886.*
Faites ce qui est nécessaire pour cette affaire de Service militaire, je voudrais être en règle pour quand je rentrerai l'an prochain. Je vous écrirai encore plusieurs fois avant d'être en route, comme je vous l'explique. Donc au revoir, et tout à vous. Envoyez-moi ce que je demande, je vous prie.
Arthur Rimbaud. Hôtel de l'Univers. Aden »



Expédiez moi l'ouvrage dit à l'adresse
Suivante : Monsieur Arthur Rimbaud
Hôtel de l'univers
Aden

Achetez moi cela le plus tôt possible, car
j'ai besoin d'étudier la langue avant d'être en route
d'Aden on me réexpédiera cela à Tadjoura
où j'aurai toujours à séjourner un mois ou deux
pour trouver des chameaux, guides, etc, etc.
Je ne compte guère pouvoir me mettre en route
pour l'intérieur avant le 15 janvier 1886 —
Faites ce qui est nécessaire pour cette affaire
du Service militaire, je voudrais être en
règle pour quand je rentrerai l'an prochain.
Je vous écrirai encore plusieurs fois
avant d'être en route, comme je vous
l'explique. Donc au revoir, en
tout à vous. Envoyez moi ce que je
demande, je vous prie. —
Arthur Rimbaud
Hôtel de l'Univers
Aden

Au début d'octobre 1885, Rimbaud rencontre Pierre Labatut (1842-1886), trafiquant français. Ce dernier lui signale une possible et très rentable importation d'armes au Choa, leur garantissant une rapide fortune, en quelques mois seulement. Labatut, homme sérieux et loyal, établi depuis longtemps au Choa, bénéficiait alors de l'entière confiance du Roi Ménélik. De fait, et sans hésitation, Rimbaud engagea tout son avoir dans l'opération et s'en fut porter, le 14 octobre, sa démission à son employeur Alfred Bardey.
Dans une lettre du 22 octobre, il en informe sa mère et sa sœur : « *J'ai quitté mon emploi après une violente discussion avec ces ignobles pignoufs qui prétendaient m'abrutir à perpétuité.* »
Enthousiasmé par le « projet Ménélik » et certain de faire fortune, Rimbaud ne sait point encore qu'il ouvre ici les pages de deux années de souffrances, de rage, de désespoir et d'échecs. En effet, de retards en contretemps, l'entreprise rimbaldienne se complique de jour en jour et se voit de plus entravée par un décret gouvernemental interdisant l'importation d'armes, et par la mort soudaine de Labatut en octobre 1886.

« Je ne puis me passer de l'ouvrage pour apprendre la langue du pays où je vais »

Les brillantes aptitudes linguistiques du poète ne sont plus à prouver. Aussi n'avouait-il pas dans sa lettre du 5 mars 1875, à son ami Delahaye : « Et je fouille la langue avec frénésie… ». Soucieux de se fondre dans les us et coutumes de chacune des régions qu'il a explorées toute sa courte vie durant, Rimbaud sollicite ici sa famille pour que lui soit commandé un ouvrage d'apprentissage de la langue du Choa auprès d'Antoine d'Abbadide (1810-1897), membre de l'Institut. Ce sera chose faite. Rimbaud avait besoin de ce providentiel dictionnaire, dont il ne semble pas avoir connu l'existence auparavant. La langue amhara était parlée par les chrétiens d'Abyssinie, communauté d'où était d'ailleurs issue Mariam, la compagne de Rimbaud à Aden de fin 1884 à fin 1886.
Quand il rencontre Rimbaud qui vient d'arriver à Entotto, au royaume de Ménélik, Jules Borelli (1852-1941) écrit dans son journal, le lundi 7 février 1887 : « Notre compatriote a habité le Harrar. Il sait l'arabe et parle l'amharigna et l'oromo. Il est infatigable. Son aptitude pour les langues, une grande force de volonté et une patience à toute épreuve, le classent parmi les voyageurs accomplis. »

Provenance :
Famille Rimbaud ; vente à l'Hôtel Drouot, 5 avril 1924 ; collection Henri Matarasso ; collection Alfred Cortot puis collection particulière (par descendance)

Chronologie bibliographique :
Lettres de Jean-Arthur Rimbaud, Mercure de France, Paterne Berrichon, 1899, p. 191-194 ; *Album Rimbaud*, éd. Henri Matarasso, Pléiade, p. 263 ; *Un sieur Rimbaud se disant négociant*, Alain Borer, Ritter, p. 151 ; *Lettres d'Afrique et d'Arabie*, éd. Claude Jeancolas, Textuel, p. 165 ; *Rimbaud – Œuvres complètes*, éd. André Guyaux, Pléiade, p. 566-568

Jusqu'à très récemment le contenu complet et exacte de cette lettre nous était demeuré inconnu. On observe quelques différences avec la retranscription de la Pléiade réalisée selon un manuscrit d'Isabelle Rimbaud : page 2 : Isabelle remplace 25 000 francs par 25 000 francs de bénéfice ; page 4 : elle remplace la suite : « chameaux, guides, etc, etc. » par « chameaux, mulets, guides, etc, etc. » Elle supprime en fin de lettre : « Envoyez-moi ce que je demande, je vous prie. » Enfin, la signature « Rimbaud » remplace celle du manuscrit « Arthur Rimbaud Hôtel de l'Univers »

« Mlle Rimbaud, qui m'en veut férocement – moi qui travaille tant que je peux à la gloire de son frère ! – a qualifié ce croquis de "petite horreur" »

109. [Rimbaud] Ernest Delahaye

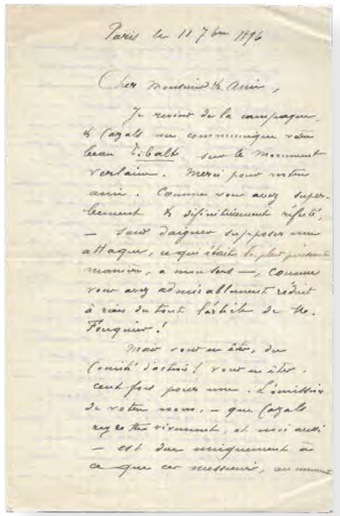


Lettre autographe signée « Delahaye » à Laurent Tailhade
Paris, 11 sept. 1896, 2 p. ½ in-8°
Enveloppe autographe jointe, timbrée et oblitérée

Querelle rimbaldienne autour d'un portrait du « monstre » par Delahaye

« Cher Monsieur et Ami,
Je reviens de la campagne, et Cazals me communique votre beau Tibalt [sic] *sur le monument Verlaine* [allusion à l'article élogieux de Tailhade paru en une de *L'Écho de Paris* le 21 août 1896, en réponse à celui de Henry Fouquier, voir *infra*]. *Merci pour notre ami. Comme vous avez superbement et définitivement réfuté, — sans daigner supposer une attaque, ce qui était la plus puissante manière, à mon sens —, comme vous avez admirablement réduit à rien du tout l'article de M. Fouquier !* [ce dernier avait fait paraître une tribune assassine dans le Figaro du 12 août 1896 contre l'érection d'un monument en l'hommage de Verlaine, disparu la même année]. *Mais vous en êtes, du Comité d'action ! vous en êtes, cent fois pour une. L'omission de votre nom, — que Cazals regrette vivement, et moi aussi — est dû uniquement à ce que ces messieurs, au moment de l'organisation, ignoraient votre adresse pour demander votre adhésion. — Une nouvelle liste sera publiée bientôt.*
Ne pensez-vous pas que ce serait le moment de faire paraître le livre ? — Vous avez vu, sans doute, que notre ami Paterne Berrichon fait en ce moment une fort jolie étude sur Arthur Rimbaud. ***Il y a un jeanboudhomme*** [« bonhomme »] ***de moi représentant «le monstre» en 1871. Une chose amusante, à ce propos : Mlle Rimbaud, qui m'en veut férocement — moi qui travaille tant que je peux à la gloire de son frère ! — a qualifié ce croquis de « petite horreur », et pour rétablir la vérité, communiqué à Berrichon une photographie de Rimbaud par Carjat (en 1871). Et l'on a pu voir que je n'avais pas tant que cela oublié ni défiguré mon ami. — Lui en voulez-vous toujours à ce pauvre Rimbe ?*** [Tailhade avait jadis participé à la mystification des faux sonnets de Rimbaud dans *Le Décadent*]
Quand nous reverrons-nous à Paris ?
En attendant, bonne poignée de main, - et de Cazals.
Delahaye
Au ministère
de l'instruction publique »

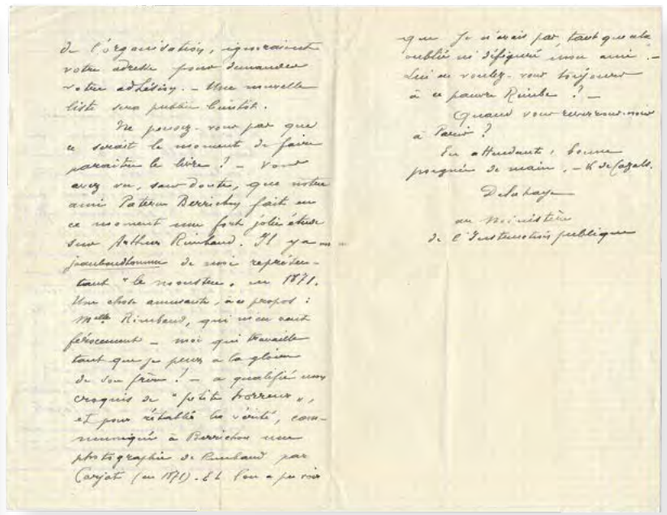
Au début d'octobre 1885, Rimbaud rencontre Pierre Labatut (1842-1886), trafiquant français. Ce dernier lui signale une possible et très rentable importation d'armes au Choa, leur garantissant une rapide fortune, en quelques mois seulement. Labatut, homme sérieux et loyal, établi depuis longtemps au Choa, bénéficiait alors de l'entière confiance du Roi Ménélik. De fait, et sans hésitation, Rimbaud engagea tout son avoir dans l'opération et s'en fut porter, le 14 octobre, sa démission à son employeur Alfred Bardey. Dans une lettre du 22 octobre, il en informe sa mère et sa sœur : « *J'ai quitté mon emploi après une violente discussion avec ces ignobles pignoufs qui prétendaient m'abrutir à perpétuité.* » Enthousiasmé par le « projet Ménélik » et certain de faire fortune, Rimbaud ne sait point encore qu'il ouvre ici les pages de deux années de souffrances, de rage, de désespoir et


Paris le 11 7bre 1896

Cher Monsieur & Ami,

Je reviens de la campagne, & Cazals me communique votre beau Tibalt sur le monument Verlaine. Merci pour notre ami. Comme vous avez superbement & définitivement réfuté, — sans daigner supposer une attaque, ce qui était la plus puissante manière, à mon sens —, comme vous avez admirablement réduit à rien du tout l'article de M. Fouquier !

Mais vous en êtes, du Comité d'action ! vous en êtes, cent fois pour une. L'omission de votre nom, — que Cazals regrette vivement, et moi aussi — est dû uniquement à ce que ces messieurs, au moment


de l'organisation, ignoraient votre adresse pour demander votre adhésion. — Une nouvelle liste sera publiée bientôt.

Ne pensez-vous pas que ce serait le moment de faire paraître le livre ? — Vous avez vu, sans doute, que notre ami Paterne Berrichon fait en ce moment une fort jolie étude sur Arthur Rimbaud. Il y a un jeanboudhomme de moi représentant «le monstre» en 1871. Une chose amusante, à ce propos : Mlle Rimbaud, qui m'en veut férocement — moi qui travaille tant que je peux à la gloire de son frère ! — a qualifié mon croquis de "petite horreur", et pour rétablir la vérité, communiqué à Berrichon une photographie de Rimbaud par Carjat (en 1871). Et l'on a pu voir

que je n'avais pas tant que cela oublié ni défiguré mon ami. — Lui en voulez-vous toujours à ce pauvre Rimbe ? —

Quand vous reverrons-nous à Paris ?

En attendant, bonne poignée de main, - et de Cazals.

Delahaye

au Ministère
de l'Instruction publique

d'échecs. En effet, de retards en contretemps, l'entreprise rimbaldienne se complique de jour en jour et se voit de plus entravée par un décret gouvernemental interdisant l'importation d'armes, et par la mort soudaine de Labatut en octobre 1886.

Un portrait du « monstre »
Dans sa lettre du 21 août 1896 à Paterne Berrichon, Isabelle Rimbaud se disait offusquée par la « petite horreur qui a la prétention d'être le portrait d'Arthur Rimbaud ». Il semble donc évident que Berrichon ait fait part à Delahaye de l'appréciation, pour le moins péjorative, qu'Isabelle Rimbaud portait sur le portrait de son frère Arthur. La « petite horreur » dont il est ici question est un portrait de profil de Rimbaud dessiné par Delahaye (aujourd'hui conservé à la Bibliothèque Jacques Doucet), paru en couverture de *La Revue blanche* du 15 août 1896 et qui avait déjà servi de modèle à Vallotton pour son illustration de l'article de Mallarmé dans *The Chap-Book*.
En dressant un parallèle entre le portrait de Rimbaud par Carjat et le sien, Delahaye fait sans nul doute allusion au portrait non retouché du photographe. Moins connue, cette image restitue Rimbaud tel qu'il était, selon ceux qui l'ont côtoyé à Paris au tournant des années 1870, bien loin de l'autre portrait, très célèbre mais fortement retouché et idéalisé.

« Lui en voulez-vous toujours à ce pauvre Rimbe ? »
En fin de lettre, Delahaye renvoie son correspondant à son implication directe dans la mystification des faux sonnets de Rimbaud parus dans *Le Décadent*. On se souvient que Tailhade fut notamment l'auteur du poème *Le Limaçon*, publié sous la signature « Arthur Rimbaud » dans la livraison des 15-31 mai 1888. C'est Verlaine lui-même qui mit fin à cette mascarade.
Par-delà la légende qui entoure Arthur Rimbaud après sa mort, cette lettre révèle une progressive mystification élaborée de sa sœur Isabelle, soucieuse de façonner l'image d'un homme pieux tout en effaçant son passé sulfureux.

Provenance :
Drouot, Bodin-Berès, 11 déc. 1998

Bibliographie :
Arthur Rimbaud, Correspondance posthume 1891-1900, éd. Jean-Jacques Lefrère, Fayard, 2010, p. 440-44

« J'ai senti que mes mots n'avaient pas la même couleur que le sentiment qui me les dictaient »

110. Jacques Rivière

Lettre autographe signée « Jacques » à Alain-Fournier
Cenon [en banlieue bordelaise] 2 sept. 1913, 3 p. ½ in-8° à l'encre noire, sur papier vergé
Légère fente au pli, plusieurs mots caviardés par Rivière, annotations typographiques d'une autre main

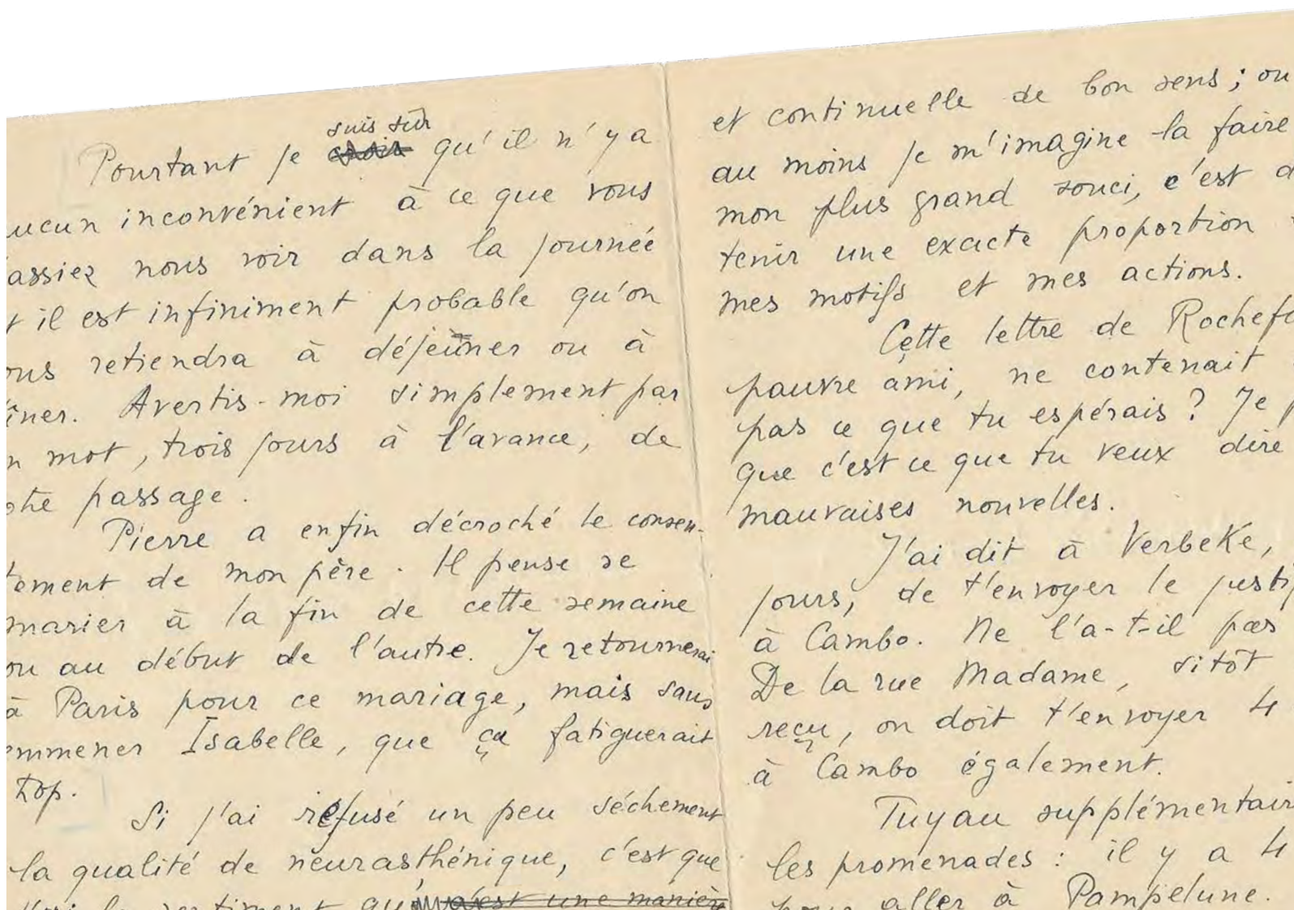
Rare lettre de Rivière à son beau-frère Alain-Fournier, en grande partie inédite

« Mon cher Henri
Pardon si je t'ai fait tant de peine ! Quand je t'ai écrit cette petite lettre j'étais fatigué et, sitôt qu'elle était partie, ***j'ai senti que mes mots n'avaient pas la même couleur que le sentiment qui me les dictait.*** […]
Pourtant je suis sûr qu'il n'y a aucun inconvénient à ce que vous passiez nous voir dans la journéeet il est infiniment probable qu'on vous retiendra à déjeuner ou à dîner. Avertis-moi simplement par un mot, trois jours à l'avance, de votre passage.
Pierre [Pierre Rivière, le frère cadet de Jacques] *a enfin décroché le consentement de mon père. Il pense se marier à la fin de cette semaine où au début de l'autre. Je retournerai à Paris pour ce mariage, mais sans emmener Isabelle* [épouse de Jacques Rivière et sœur d'Alain-Fournier].
Si j'ai refusé un peu sèchement la qualité de neurasthénique, c'est que j'ai le sentiment qu'il y a quelque vraisemblance, mais beaucoup d'injustices dans cette façon de me voir. Au contraire, de ce que tu sembles croire, je fais une dépense active et continuelle de bon sens ; ou tout au moins je m'imagine la faire. Et mon plus grand souci, c'est de maintenir une exacte proportion entre me motifs et mes actions.
Cette lettre de Rochefort, mon pauvre ami, ne contenait donc pas ce que tu espérais ? Je pense que c'est ce que tu veux dire par : mauvaises nouvelles.
J'ai dit à Verbeke, il y a huit jours, de t'envoyer le justificatif à Cambo [Cambo-les-Bains, dans les Pyrénées-Atlantiques]. *Ne l'a-t-il pas fait ? De la rue Madame, sitôt le numéro reçu, on doit t'envoyer quatre exemplaires* [de *La Nouvelle Revue française*, dans laquelle Le Grand Maulnes paraissait en feuilleton depuis le mois de juillet] *à Cambo également.*
Tuyau supplémentaire pour les promenades : il y a quatre route pour aller à Pampelune. On peut partir par Roncevaux et revenir par Aïnhoa ou Behobie ou je ne sais quoi encore.
Je suis toujours très enfoncé. ***Je t'embrasse donc ici avec fatigue et amitié.***
Jacques »

En août 1909, Jacques Rivière épouse Isabelle Fournier (la même « Isabelle » de la dédicace du G*rand Meaulnes*), sœur de son ami Alain-Fournier, union dont naîtront deux enfants. L'auteur du *Grand Maulnes*, alors en villégiature au Pays basque, doit se rendre à Bordeaux pour rendre visite à son beau-frère, ainsi qu'il le confirme dans sa lettre du 4 septembre. C'est le dernier été de quiétude pour cette famille, que la brutale disparition d'Alain-Fournier sur le front viendra briser dès l'année suivante, aux premières heures de la guerre.

Provenance :
Coll. particulière

Bibliographie :
Correspondance 1905-1914, t. IV, Éditions de la Nouvelle Revue Française,1926, p. 371 (transcription partielle, les quatre premiers paragraphes manquent)


Pourtant je ~~dois~~ suis sûr qu'il n'y a aucun inconvénient à ce que vous passiez nous voir dans la journée et il est infiniment probable qu'on vous retiendra à déjeuner ou à dîner. Avertis-moi simplement par un mot, trois jours à l'avance, de votre passage.
Pierre a enfin décroché le consentement de mon père. Il pense se marier à la fin de cette semaine ou au début de l'autre. Je retournerai à Paris pour ce mariage, mais sans emmener Isabelle, que ça fatiguerait trop.
Si j'ai refusé un peu sèchement la qualité de neurasthénique, c'est que
et continuelle de bon sens ; ou au moins je m'imagine la faire mon plus grand souci, c'est d tenir une exacte proportion mes motifs et mes actions.
Cette lettre de Rochef pauvre ami, ne contenait pas ce que tu espérais ? Je que c'est ce que tu veux dire mauvaises nouvelles.
J'ai dit à Verbeke, jours, de t'envoyer le justi à Cambo. Ne l'a-t-il pas De la rue Madame, sitôt reçu, on doit t'envoyer 4 à Cambo également.
Tuyau supplémentaire les promenades : il y a 4 aller à Pampelune.

111. Félicien Rops

« Les Jeunes [*France* par Th. Gautier] », graphite et plume
Œuvre originale, signé du monogramme à l'encre dans le coin inférieur droit et signé au crayon sous le champ
S.l., [1866], sur un feuillet vélin, 18,5 x 13 cm (TC 15 x 10 cm)
Sous verre musée 92, Marie-Louise noire, cadre en hêtre teinté à l'encre de Chine (33 x 27 cm)
Très discrète perforation au centre, anciennes traces d'onglet et de montage

L'un des plus célèbres frontispices du XIXe siècle

L'une des trois études préparatoires connues, celle-ci la seule en mains privées

Des anciennes collections Maurice Pereire, Jacques Odry et Carlo De Poortere

Cette étude préparatoire de Rops, déjà très aboutie, servit à l'eau-forte du frontispice de la troisième édition des *Jeunes France, romans goguenards* de Théophile Gautier. L'ouvrage paraît à Amsterdam, à l'enseigne du Coq [Bruxelles, Poulet-Malassis], en 1866. La première édition voit le jour en 1833, peu après que Gautier s'est rattaché au mouvement romantique. L'écrivain publie son ouvrage qu'il qualifie de « Précieuses ridicules du romantisme », prenant ses distances avec le mouvement et raillant par la même occasion les manies de ses contemporains. Gautier se moque des fidèles du Cénacle réunis dans l'impasse du Doyenné, un phalanstère théâtre des excentricités les plus extrêmes, où le Romantisme se confond avec le macabre.

Dans le prolongement du pamphlet antiromantique de l'écrivain, Rops s'en donne à cœur joie et restitue ici une atmosphère orgiaque, mêlant violence, lubricité et musique, avec pour épicentre une femme à demi-nue, allongée sur le ventre, le postérieur dévoilé par un Dumas père à l'allure encore svelte. Dans une lettre à Maurice Bonvoisin du 4 avril 1877, Rops donne quelques éclaircissements sur sa composition : « Alexandre Dumas jeune découvre la muse qu'Alfred de Musset regarde de trop près. Balzac en robe de moine, Georges [sic] Sand 'en homme', Madame de Girardin, Théophile Gautier en Turc, Sainte-Beuve, Lamartine etc. etc. Toute l'École romantique font galerie, dans le fond Hugo 'golgothe', tous ces personnages sont 'jeunes', à l'avant-plan Ponsard en romain est étranglé par un Pétrus Borel quelconque. Le dernier venu Baudelaire en bourrelet apporte ses fleurs du mal. » (site des lettres du musée Rops, n°3094, pl. 49)

On recense deux autres études préparatoires de l'artiste, toutes deux conservées au MET sous les cotes 1979.668.2 et 1979.668.3 (dons Albert Broccoli, 1979).

Provenance :
Maurice Pereire (L.3509) ; Jacques Odry (L.3486) ; Carlo De Poortere (Lugt L.3467) puis coll. particulière

Référence :
Catalogue raisonné des eaux fortes par Eugène Rouir, t. III, 1992, n°711.5



112. Claude Joseph Rouget de Lisle

Poème autographe : « L'Époux malheureux »
S.l.n.d., 2 p. in-folio
Cote d'inventaire d'une autre main, légèrement effrangé, brunissures
Caviardages et surcharges de Rouget de Lisle

Touchant poème sur l'infidélité conjugale et la trahison de l'ami

Destiné à être chanté, le poème se compose de trois strophes de huit vers et d'un quatrain servant de refrain. Dans l'édition Didot des *Essais en vers et en prose* de 1895, une épigraphe de Rouget de Lisle (ne figurant pas sur le présent manuscrit) éclaire sur le contexte de cette tragédie : « Un jeune officier, marié tout récemment à une femme qu'il adorait, avait amené chez lui un de ses camarades, son ami intime. Au bout de trois mois, obligé de s'absenter pour quelques jours, il trouve à son retour sa femme et son ami disparus, avec des preuves son équivoques de leur intelligence. On a su depuis qu'ils étaient passés en Italie C'est ce malheureux époux qui parle ici. »

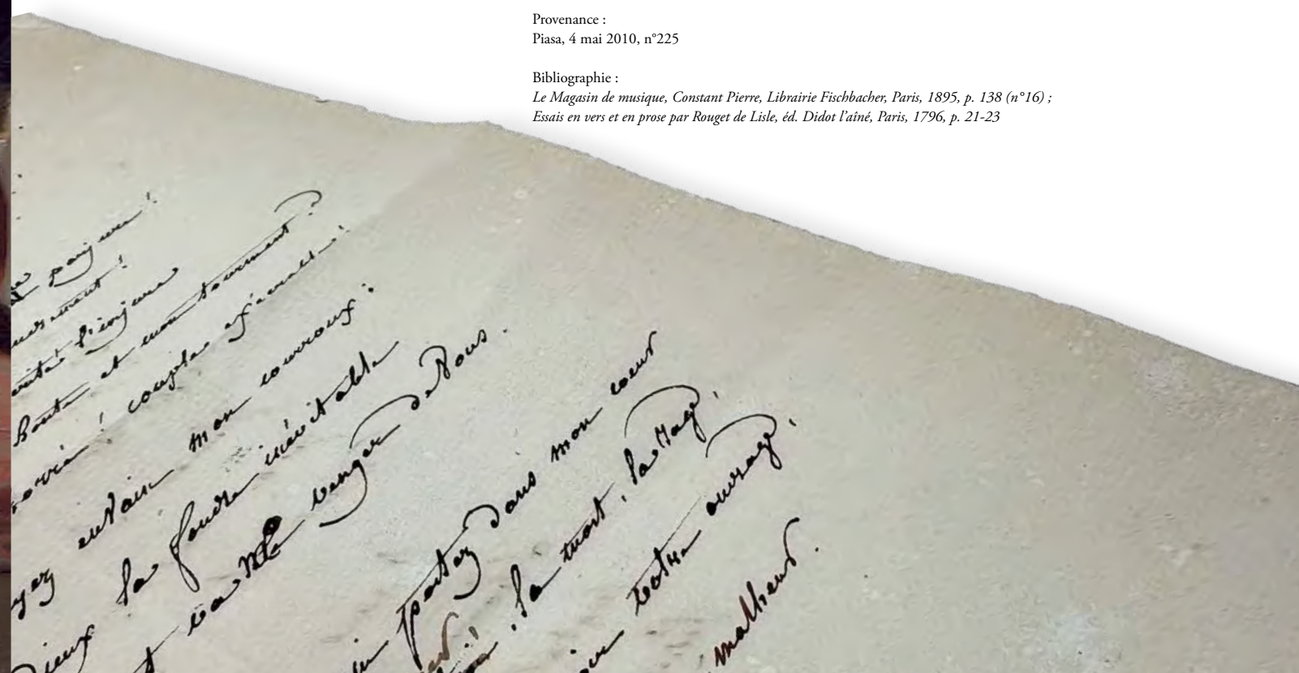
« Ô vous qui portez dans mon cœur
L'effroi, l'horreur, la mort, la rage,
Ingrats ! venez voir votre ouvrage,
Venez jouir de mon malheur […]

Errant au milieu des ténèbres
Sur le bord des rocs menaçants,
Aux accens des oiseaux funèbres
Je joins mes lugubres accens.
Seul, isolé dans la nature,
Pleurant sur vos noirs attentats,
Je ne vois aux maux que j'endure
D'autre terme que le trépas

Perfide épouse ! ami parjure !
Je vous aimais si tendrement !
Puis-je avoir mérité l'injure
Qui fait ma honte et mon tourment ?
Couple abhorré ! Couple exécrable !
Vous fuyez en vain mon courroux :
Des dieux la foudre inévitable
Gronde, et va me venger de vous » etc.

Provenance :
Piasa, 4 mai 2010, n°225

Bibliographie :
Le Magasin de musique, Constant Pierre, Librairie Fischbacher, Paris, 1895, p. 138 (n°16) ;
Essais en vers et en prose par Rouget de Lisle, éd. Didot l'aîné, Paris, 1796, p. 21-23



« La version de la Marseillaise que je préfère est celle publiée par Rouget de Lisle en 1825 dans son recueil Chants français »

113. [Rouget de Lisle] Louis-Albert Bourgault-Ducoudray

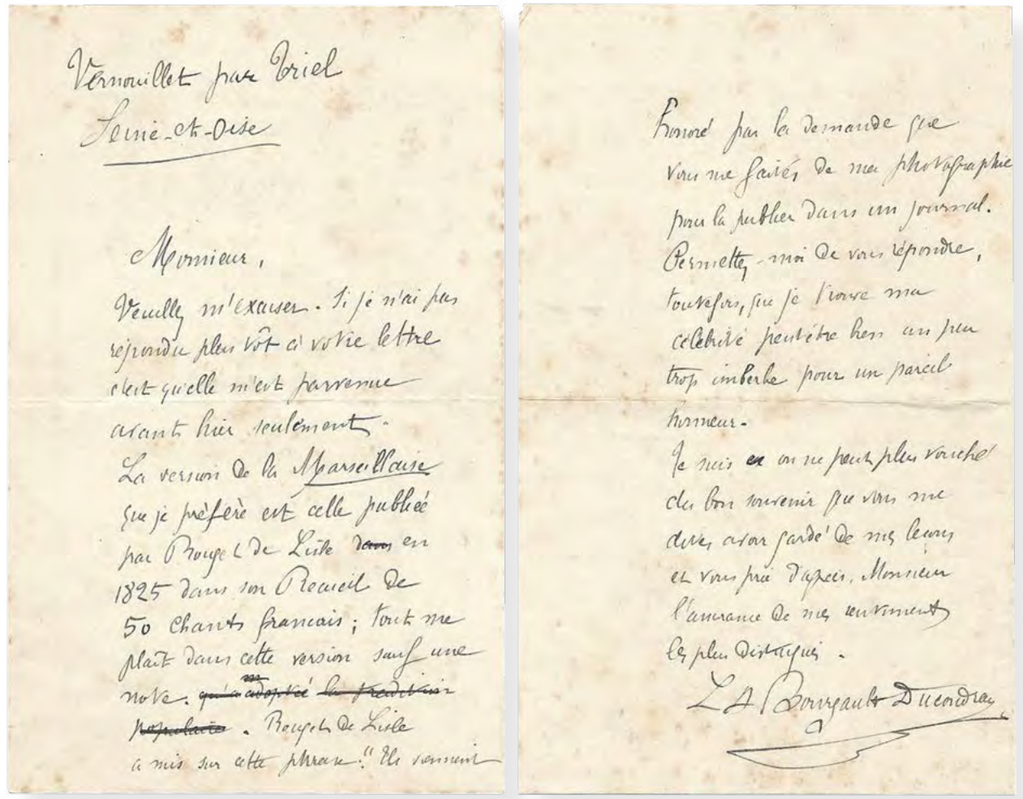


Lettre autographe signée « LA Bourgault Ducoudray » au librettiste et poète languedocien Henri Passerieu
Vernouillet [15 sept. 1880], 4 pp. in-12°
Enveloppe autographe timbrée et oblitérée
Légères rousseurs, plusieurs mots caviardés par Bourgault Ducoudray

Très intéressantes réflexions du chef d'orchestre sur *La Marseillaise*

« Monsieur,
Veuillez m'excuser. Si je n'ai pas répondu plus tôt à votre lettre c'est qu'elle m'est parvenue avant hier seulement. ***La version de la Marseillaise que je préfère est celle publiée par Rouget de Lisle en 1825 dans son recueil Chants français*** *; tout me plaît dans cette version sauf une note.* ***Rouget de Lisle a mis sur cette phrase***
« Ils viennent jusque dans nos bras » *(je suppure l'air en sol)*
la si♭ si♭ si♭ do si♭ la.
La tradition populaire fait
si♭ do ré la
« jusque dans vos bras »
Je préfère cela de beaucoup.-
Peut-être avez-vous une certaine difficulté à vous procurer la version de Rouget de Lisle. Si vous ne l'avez pas sous la main, priez quelqu'un à Paris de vous envoyer une version de la Marseillaise qui coûte 1 sou et se vend actuellement dans tous les carrefours. ***Cette version est conforme à celle adoptée par la commission de surveillance de l'enseignement musical dans les écoles.***
Cette version est bonne.
Je ne trouve d'y reprendre qu'une seule note ; c'est précisément le ré sol la si dont vous me parlez dans votre lettre et qu'a cru devoir adopter la commission, se conformant en cela, trop aveuglément selon moi à la tradition populaire.
Rouget de Lisle a mis
ré sol sol si.
C'est plus fort, plus distingué, plus entraînant.
Je suis extrêmement honoré par la demande que vous me faites de ma photographie pout la publier dans un journal. Permettez-moi de vous répondre, toutefois, que je trouve ma célébrité peut-être bien un peu trop imberbe pour un pareil honneur.
Je suis on peut plus touché des bons souvenirs que vous me dites avoir dardé de mes leçons et vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.
LA Bourgault Ducoudray. »

Dans un souci marqué du détail, Bourgault-Ducoudray évoque ici l'évolution du texte de l'hymne national à propos d'un passage qui lui est particulièrement cher. Les manuscrits originaux de Rouget de Lisle qui nous sont parvenus comportent la formule : « Ils viennent jusque dans nos bras », ainsi que le rapporte l'écrivain à la page 84 de son recueil *Chant français*, publié en 1925. Parmi les diverses modifications apportées au texte au cours du XIXe siècle, cette formule évolue pour devenir : « jusque dans vos bras ».



Discordances autour de l'hymne national français
Déjà abandonnée sous l'Empire, *La Marseillaise* est jugée blasphématoire et subversive par les élites politiques de la Troisième République, soucieuses de rétablir un certain ordre moral. Après de longues hésitations, ces dernières commandent en 1877 à Charles Gounod la musique d'un nouvel hymne, qu'il compose sur des paroles du poète patriote Paul Déroulède : *Vive la France*, un chant de concorde plus pacifique que *La Marseillaise*. Cependant, les nouveaux républicains (Ferry, Gambetta, etc.), récemment parvenus au pouvoir après la défaite du président MacMahon, redécouvrent les vertus émancipatrices de *La Marseillaise* et décident de la réhabiliter. Elle est alors consacrée hymne national par la loi du 14 février 1879, en s'appuyant sur le décret du 14 juillet 1795, présenté comme toujours en vigueur. À cette époque, les variantes du texte sont déjà attestées par rapport à la publication de 1825, et commentées ici par Bourgault-Ducoudray.

Provenance :
Cat. Morssen, printemps 1977, n°18

« Entré dans le monde réel j'ai perdu toute communication avec les spectres du passé »

114. George Sand

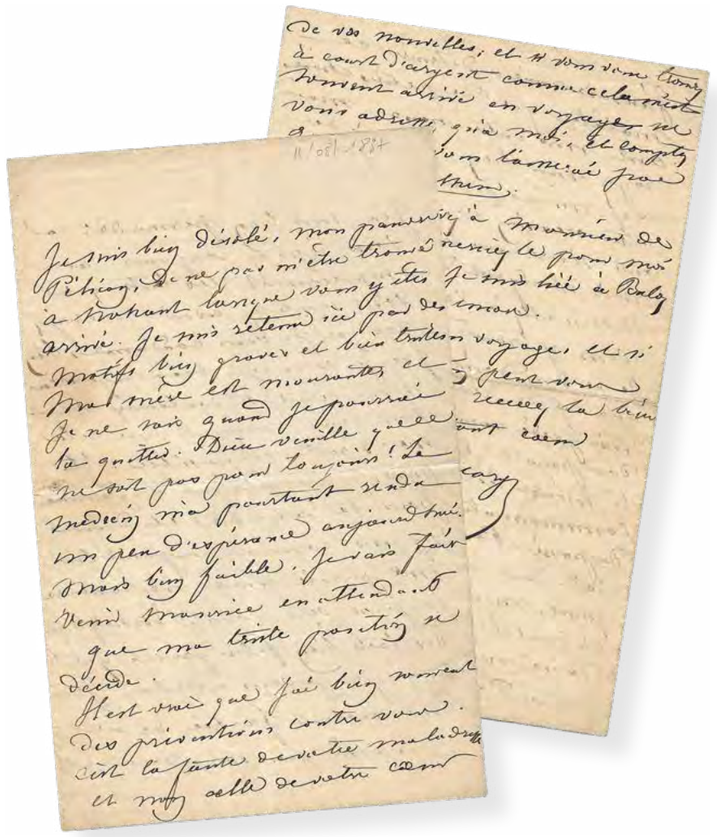
Lettre autographe signée « George » à Eugène Pelletan
[Paris, 11 (?) août 1837], 3 p. ½ in-8° à l'encre noire, sur papier beige
Marques de pliures inhérente à la mise sous enveloppe d'origine

Remembrances mystiques d'un séjour vénitien passé aux côtés de son ancien amant Alfred de Musset

« Je n'ai gardé aucune relation avec ce doux pays de mes rêves »

Nous restituons en l'état l'orthographe de Sand, qui a volontairement alterné les accords au masculin et au féminin :

« Je suis bien désolé, mon pauvre Pélican, de ne pas m'être trouvé à Nohant lorsque vous y êtes arrivé. Je suis revenu ici par des motifs bien graves et bien tristes. ***Ma mère est mourante****, et je ne sais quand je pourrai la quitter* [Sophie Victoire Delaborde s'éteint le 19 août]. *Dieu veuille que ce ne soit pas pour toujours ! Le médecin m'a pourtant rendu un peu d'espérance aujourd'hui, mais bien faible. Je vais faire venir Maurice en attendant que ma triste position se décide.*
Il est vrai que j'ai bien souvent des préventions contre vous. C'est la faute de votre maladresse et non celle de votre cœur j'en suis persuadé, car vous réparez toujours avec empressement les torts que vous sembliez avoir. Ne croyez pas que je vous condamne, bien que je vous aie beaucoup accusé. Il me serait si douloureux de vous croire mauvais, que cela me serait impossible. Et puis, je ne suis pas organisée pour la rancune dans dix ans comme aujourd'hui, une parole amie me ramènera toujours vers vous, eussiez-vous des torts plus graves que ceux que je vous attribue. Je suis surtout fâchée de ne vous avoir pas vu, parce que j'aurai aimé à détruire ce mal-être que de petites choses ont mis entre nous. Mais croyez-moi bien, je fais des vœux sincères pour vous et en toute occasion vous me retrouverez aussi sévère dans la firme, mais indulgent dans le fond.
Si vous allez à Venise directement vous y trouverez Franz [Liszt] ***et Marie*** [d'Agoult]***.*** *Je ne vous donnerai pas plus qu'à eux de recommandations.* ***Je n'ai gardé aucune relation avec ce doux pays de mes rêves. Entré dans le monde réel j'ai perdu toute communication avec*** *les spectres* ***du passé.*** *Pourquoi ? Cela vous semblerait tout simple, si je vous l'expliquais, mais ce serait trop long et peut-être d'ailleurs, l'ai-je fait dans nos causeries d'hiver à Nohant. Adieu, donnez-moi de vos nouvelles ; et si vous vous trouvez à court d'argent comme cela m'est souvent arrivé en voyage, ne vous adressez qu'à moi, et comptez que je ne vous laisserai pas dans le malheur.*
Si vous écrivez à Monsieur de Girardin [fondateur de *La Presse*]***, remerciez-le pour moi de ses offres. Je suis liée à Buloz*** [directeur de la *Revue des deux mondes*] ***pour longtemps encore.***
Adieu, bon voyage, et si ma bénédiction peut vous porter bonheur recevez-la bien sincère et de tout cœur.
George »



Se refusant aux « spectres du passé », Sand fait ici nécessairement allusion à son idylle malheureuse avec Alfred de Musset. Les deux amants de l'époque entreprennent en décembre 1833 un voyage qui les mènera à Venise, le soir du réveillon du nouvel an. Malades à tour de rôle en ce premier trimestre 1834, Sand finit par s'éprendre du jeune médecin Pietro Pagello, qui soignait Musset, ce dernier ayant contracté une fièvre accompagnée de crises de délire. À l'été 1834, après sa rupture avec Pagello (qu'elle avait ramené avec elle à Paris), Sand accorde une entrevue à Musset, rongé par les regrets. Chacun se reproche d'avoir perdu le bonheur par sa propre faute. Les remords de George Sand sont tels qu'elle songe à cette époque au suicide. Si trois ans plus tard l'écrivain évoque la cité vénitienne comme un « doux pays de ses rêves », béantes semblent rester les cicatrices d'un épisode sentimental douloureux, jalonné par de terribles crises du poète.

Ses amis « Franz et Marie » n'iront finalement pas directement à Venise, mais feront une longue escale au lac de Côme.

Provenance :
Archives J.-C. Coulon, puis coll. particulière

Bibliographie :
Correspondance, t. IV, éd. Georges Lubin, Garnier, n°1574 ; *Georges Sand et ses amants*, Jean Davray, Albin Michel, 1935, pp. 220-222 (transcription partielle)

« Je vois tout à la fois, tout ce que tu étais, tout ce que tu es…
Je n'ai jamais aimé que toi »

115. Jean-Paul Sartre

Manuscrit autographe en premier jet
S.l.n.d. [c. 1956-57], 17 ff. in-4° sur « papier Sartre », à l'encre bleue
Légères brunissures par endroits, infimes déchirures sans gravité
Un léger manque en marge sur un feuillet, sans atteinte au texte
Plusieurs mots caviardés par Sartre

Exceptionnel manuscrit de travail pour sa pièce *Les Séquestrés d'Altona*

Avec de nombreuses variantes inédites écartées du manuscrit final

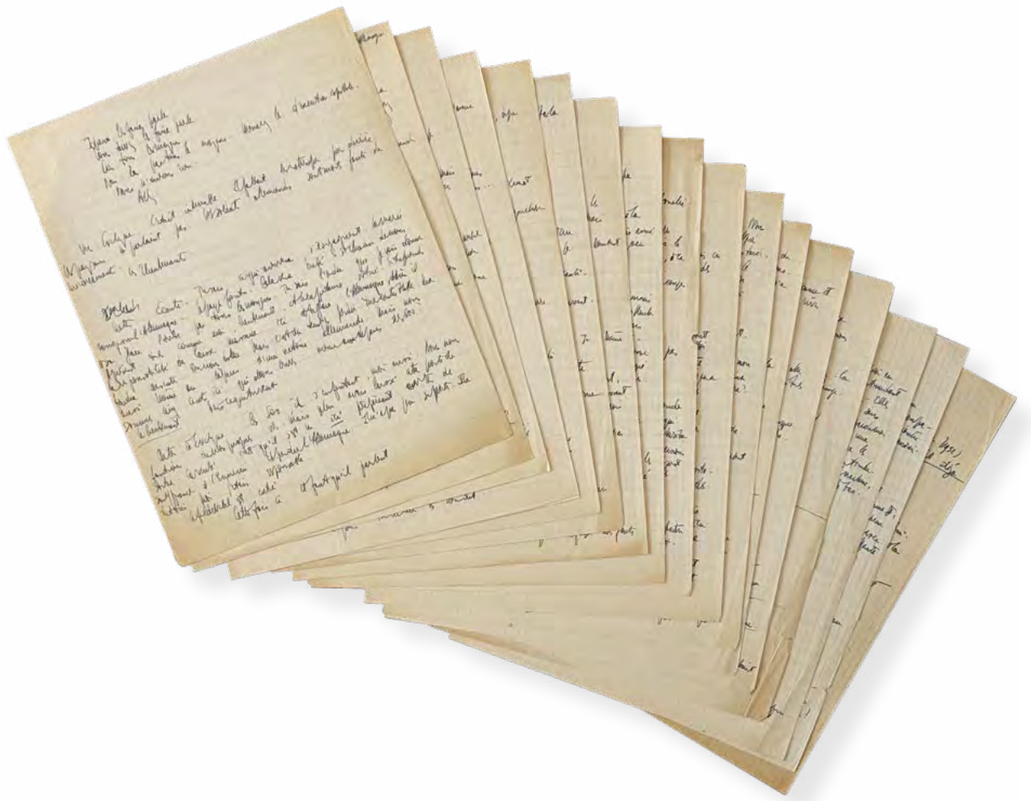
Le plus important corpus des *Séquestrés d'Altona* en mains privées selon le recensement de l'*Item*

Les six premiers feuillets forment un premier noyau, que l'auteur développera ultérieurement. L'affaire de la torture des partisans russes (acte IV, scène 5 à 7), que Frantz ne veut pas avouer à Johanna – mais Leni le forcera à manger le morceau (le journal apporté, acte IV, scène 8). Et entre ces deux passages cruciaux, la beauté et le vide (f°6, qui renvoie à l'acte II, scène 8).

Les personnages portent leur noms primitifs :
-Peter deviendra Frantz.
-Évelyne (Évelyne Rey, nom à la scène d'Évelyne Lanzmann, sœur de Claude, maîtresse de Sartre, actrice) deviendra Johanna.
-Wanda Kosakiewicz (amante de Sartre, et actrice. C'est pour elle que le philosophe écrit des pièces, afin de la faire jouer) joue la sœur de Frantz, Ilse, c'est à dire Leni dans l'état final du texte.
-Il est aussi question du mari d'Évelyne, Ernst, qui deviendra Werner.

Les feuillets 6 à 13 forment un mouvement qui correspond à un dialogue entre le père et son fils (acte V, scène 1). Le feuillet 7, interpolé, semble correspondre à une possibilité que Sartre n'a pas retenue : Peter veut coucher avec Évelyne mais il en est incapable du fait de son impuissance.

Le quinzième feuillet correspond à une scène entre Frantz et Werner, ainsi nommés. C'est donc un état plus tardif du texte. Ce dialogue ne sera pas retenu pour le texte définitif. Le feuillet suivant pourrait être rattaché à l'acte I, scène 2 : Johanna ne veut pas rester à Altona (Pléiade, p. 871).



Deux campagnes d'écriture se détachent du présent corpus. Il semble en outre appartenir à un stade dépassant le « pré-rédactionnel » si l'on en croit les variations des prénoms et le peu de caviardages opéré par Sartre.
Dans une interview d'avant-première donnée à Madeleine Chapsal, Sartre déclare : « J'ai mis un an et demi à l'écrire… je l'ai terminée il y a trois semaines, au mois d'août, pendant l'interruption des répétitions. Ce fut beaucoup plus difficile que pour Huis clos. » Surmené par l'écriture de Critique de la raison dialectique et par les tensions politiques de l'année 1958, Sartre frôle de près une attaque due à l'abus de corydrane, d'alcool et de barbituriques. Inachevée au début d'octobre 1958, la pièce fut repoussée d'une année, Sartre ayant accepté de consulter un médecin qui lui prescrivit un repos immédiat. Ces détails montrent que Sartre s'était attelé à une pièce monstre (Pléiade, p. 1953). La pièce est créée le 23 septembre 1959 au théâtre de la Renaissance, dans une mise en scène de François Darbon.
L'essentiel des brouillons des *Séquestrés d'Altona* sont aujourd'hui conservés à la Bibliothèque nationale de France, qui en a fait l'acquisition lors de la vente Michelle Vian de 1985. La quasi-totalité des manuscrits rattachés à la pièce avaient été conservés par elle. Un autre ensemble de 40 feuillets a été acheté en 1996 par la Beinecke Library de l'Université de Yale.

Provenance :
Coll. particulière

« Je vous le dis ce matin, à vous, que je considère comme la meilleure 'tête' de votre génération – la seule qui, de notre côté, peut tenir contre Sartre… »

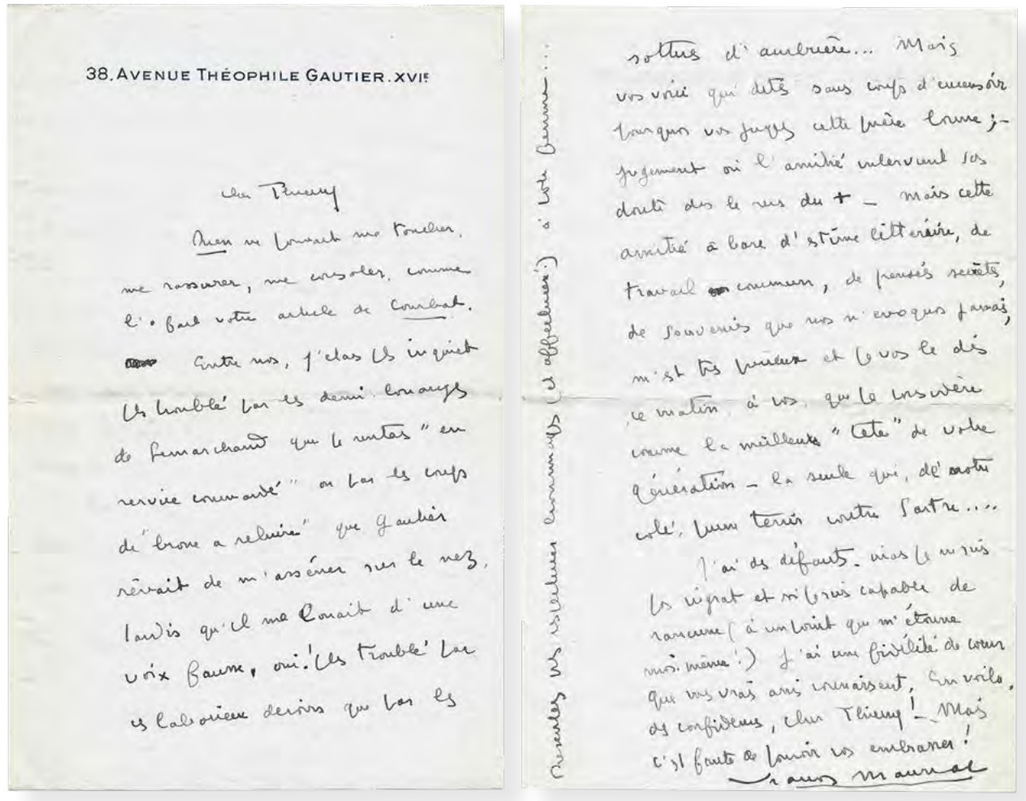
116. [Sartre] François Mauriac

Lettre autographe signée « François Mauriac » à Thierry Maulnier
S.l.n.d. [Paris, sans doute fin 1938], 2 pp. in-8°
En-tête à son adresse du 38, avenue Théophile Gautier à Paris
Filigrane : « Crown Liner » avec couronne
Deux mots caviardés et deux autres soulignés par Mauriac
Pliure centrale inhérente à la mise sou pli d'époque

Mauriac réagit avec émotion à la critique de Maulnier sur sa première pièce de théâtre, puis en profite pour éreinter Sartre au détour d'une phrase

> *« Cher Thierry,*
> *Rien ne pouvait me toucher, me rassurer, me consoler comme l'a fait votre article de Combat.*
> *Entre nous, j'étais très inquiet, très troublé par les demi louanges de* [Jacques] *Lemarchand… « en service commandé » ou par les coups de « brosse à reluire » que* [Jean-Jacques] *Gautier rêvait de m'asséner sur le nez, tandis qu'il me louait d'une voix fausse, oui ! Très troublé par les laborieux devoirs que par les sottises d'*[Francis] *Ambrière… Mais vous voici qui dites sans coups d'encensoir pourquoi vous jugez cette pièce bonne* […] ***mais cette amitié à base d'estime littéraire, de travail commun, de pensées secrètes, de souvenirs que nous n'évoquons jamais, m'est très précieux et je vous le dis ce matin, à vous, que je considère comme la meilleure « tête » de votre génération – la seule qui, de notre côté, peut tenir contre Sartre…***
> ***J'ai des défauts, mais je ne suis pas ingrat et si je suis capable de rancune (à un point qui m'étonne moi-même !) -, j'ai une fébrilité de cœur que mes vrais amis connaissent.*** *En voilà, des confidences, cher Thierry ! Mais c'est faute de pouvoir vous embrasser !*
> *François Mauriac*
> [Puis Mauriac rajoute en marge, à la verticale :]
> *Présentez mes respectueux hommages (et affectueux) à votre femme… »*

Défiance entre Sartre et Mauriac :
Devenu critique littéraire de premier plan au sein de la NRF avec son recueil de nouvelles *Le Mur*, publié au printemps de l'année 1938, Sartre affirme dès lors son positionnement littéraire et intellectuel. La concrétisation de ce recrutement de Sartre sera par ailleurs la critique de Mauriac que celui-ci publie dans la revue en février 1939. La présente lettre pourrait vraisemblablement dater de la fin de 1938. La pièce de Mauriac était alors toujours à l'affiche de la Comédie Française, qui fêtait sa centième représentation le 17 décembre.


38. AVENUE THÉOPHILE GAUTIER. XVIe

Cher Thierry

Rien ne pouvait me toucher, me rassurer, me consoler, comme l'a fait votre article de Combat.

Entre nous, j'étais très inquiet, très troublé par les demi louanges de Jacques Lemarchand… « en service commandé » ou par les coups de « brosse à reluire » que Jean-Jacques Gautier rêvait de m'asséner sur le nez, tandis qu'il me louait d'une voix fausse, oui ! Très troublé par les laborieux devoirs que par les sottises d'Francis Ambrière… Mais vous voici qui dites sans coups d'encensoir pourquoi vous jugez cette pièce bonne […] mais cette amitié à base d'estime littéraire, de travail commun, de pensées secrètes, de souvenirs que nous n'évoquons jamais, m'est très précieux et je vous le dis ce matin, à vous, que je considère comme la meilleure "tête" de votre génération – la seule qui, de notre côté, peut tenir contre Sartre…

J'ai des défauts, mais je ne suis pas ingrat et si je suis capable de rancune (à un point qui m'étonne moi-même !) -, j'ai une fébrilité de cœur que mes vrais amis connaissent. En voilà, des confidences, cher Thierry ! Mais c'est faute de pouvoir vous embrasser !

François Mauriac

Présentez mes respectueux hommages (et affectueux) à votre femme…

En outre, Sartre se trouve publiquement dans un rapport d'opposition à Mauriac à la suite de l'entretien qu'il a donné à Claudine Chonez dans *Marianne*, le 23 novembre 1938.

Pièce en cinq actes créée en novembre 1937 à la Comédie-Française, *Asmodée* est liée à la découverte par Mauriac du *Don Giovanni* de Mozart dirigé par Bruno Walter lors du festival de Salzbourg, en août 1934. Par la suite, des conversations avec Édouard Bourdet, administrateur de la Comédie-Française, inclinent le romancier à se lancer dans l'écriture théâtrale.
Mauriac écrira trois autres pièces, dont la dernière, *Le Feu sur la terre*, sera créée en 1950.

Provenance :
Archives Thierry Maulnier

« Nur werde ich vor dem Musikfest keine Zeit finden, den Clavierauszug zu machen… »

117. Robert Schumann

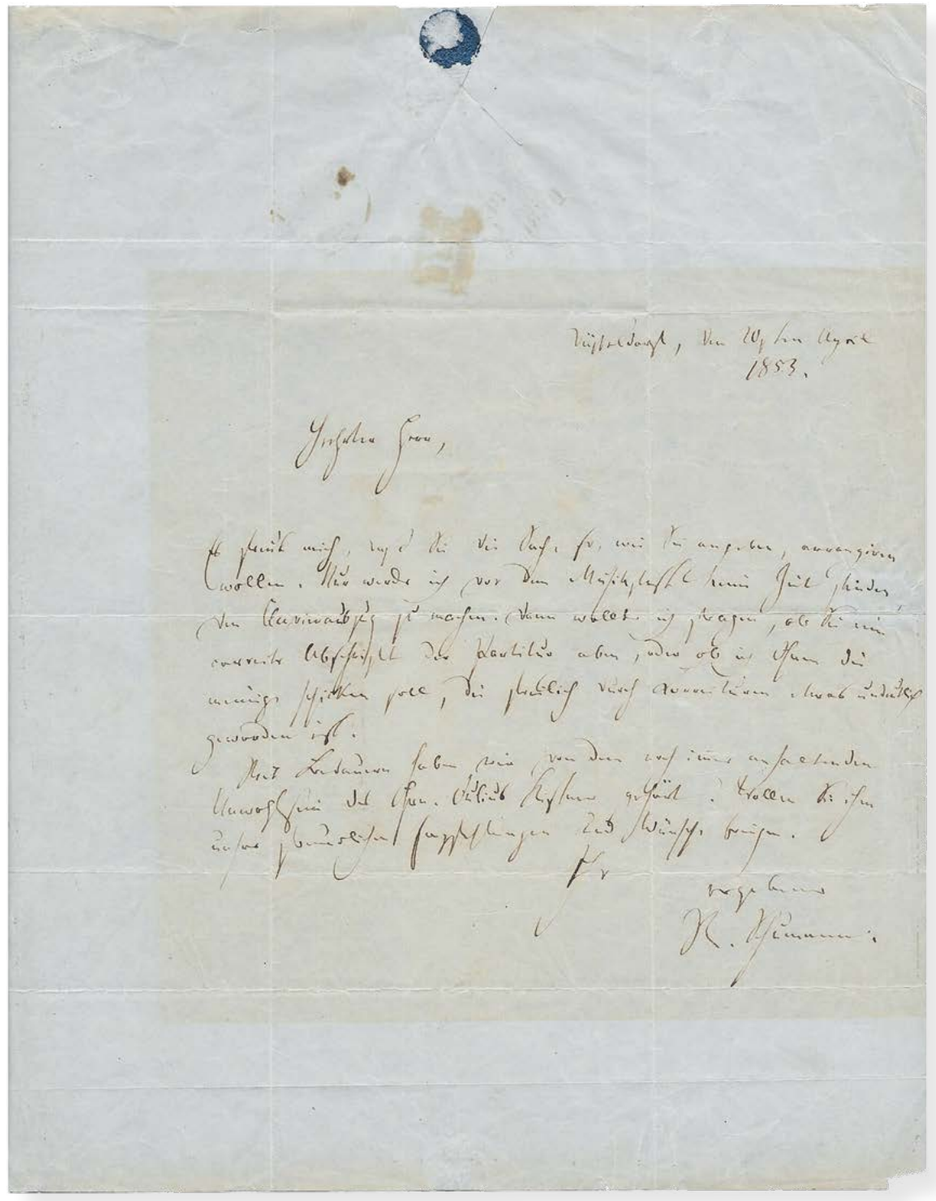
Lettre autographe signée « R. Schumann » à Friedrich Kistner
Düsseldorf, 20 avril 1853, ½ p. gd. in-4° à l'encre noire, sur papier bleu
Adresse autographe au verso, marques de cachets postaux
Légère insolation localisée, traces de pliures inhérente à l'envoi postal de l'époque

Schumann est contraint de différer l'envoi de sa réduction pour piano à quatre mains de l'op. 52 en raison du *Niederrheinisches Musikfest* de Düsseldorf

Texte original :
« Geehrter Herr,
Es freut mich, daß Sie die Sache so, wie Sie angeben, arrangiren wollen. ***Nur werde ich vor dem Musikfest keine Zeit finden, den Clavierauszug zu machen. Dann wollte ich fragen, ob Sie eine correcte Abschrift der Partitur haben, oder ob ich Ihnen die meinige schicken soll, die freilich durch Correcturen etwas undeutlich geworden ist.***
Mit Bedauern haben wir von dem noch immer anhaltenden Unwohlsein des Herrn Julius Kistner gehört. Wollen Sie ihm unsre freundlichen Empfehlungen und Wünsche bringen
Ihr
ergebener
Robert Schumann »

Traduction libre :
« Cher Monsieur,
Je suis heureux que vous souhaitiez arranger l'affaire ainsi que vous l'indiquez. Seulement, je ne trouverai pas le temps, avant le festival de musique [Le 31ᵉ festival musical rhénan *(Niederrheinisches Musikfest)* s'est tenu du 15 au 17 mai 1853 à Düsseldorf]*, de faire la réduction pour piano. Ensuite, je voulais vous demander si vous disposez d'une copie correcte de la partition, ou si je dois vous envoyer la mienne, qui, il est vrai, est devenue quelque peu illisible du fait des corrections.*
C'est avec regret que nous avons appris l'indisposition persistante de Monsieur Julius Kistner. Voudriez-vous lui transmettre nos amicales salutations et nos vœux.
Votre dévoué
Robert Schumann »

La réduction pour piano évoquée par Schumann correspond à l'arrangement pour piano à deux mains de l'op. 52 (Ouverture, Scherzo et Finale en mi majeur pour orchestre). Dans sa lettre du 1ᵉʳ juin suivant, cette fois adressée personnellement à Julius Kistner, Schumann envoie sa partition pour piano à deux mains, désormais achevée.
Cette lettre est rédigée dans sa maison de Düsseldorf, dernière résidence commune de la famille avant que le compositeur ne soit interné à l'asile psychiatrique d'Endenich près de Bonn au début mars 1854, après sa tentative de suicide.



Provenance :
Coll. particulière

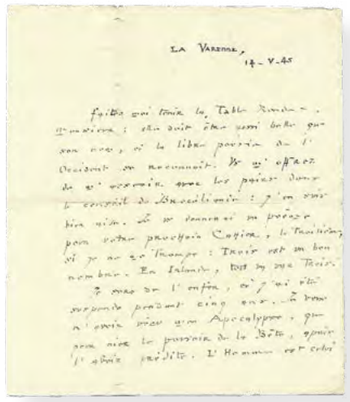
Bibliographie :
Schumann-Briefedition Serie III, Bd. 4 : Briefwechsel Robert und Clara Schumanns mit Leipziger Verlegern, hg. von Petra Dießner, Michael Heinemann, Thomas Synofzik und Konrad Sziedat, Köln 2010, S. 311 und 312., n°171 (copie non-autographe à la Robert-Schumann-Haus de Zwickau)

« Je sors de l'Enfer, où j'ai été suspendu pendant cinq ans »

118. André Suarès

Lettre autographe signée « André Suarès » [à Thierry Maulnier]
La Varenne, 14 mai [19]45, 2 p. in-8°
Traces de pliures inhérentes à la mise sous pli d'origine

Entre élans mystiques et désir de vengeance, Suarès livre ses exigences pour la prochaine publication des *Cahiers de La Table ronde*



« ***Faites-moi tenir la Table Ronde, monsieur : elle doit être aussi belle que son nom, où la libre poésie de l'occident se reconnaît.*** *Vous m'offrez de m'asseoir avec les pairs dans le conseil de 'Brocéliande' : j'en suis bien aise. Je vous donnerai un poème pour votre prochain Cahier, le Troisième, si je ne me trompe : Trois et un bon nombre. En Irlande, tout va par Trois.*
Je sors de l'Enfer, ou j'ai été suspendu pendant cinq ans. Je veux n'avoir vécu mon Apocalypse, que pour nier le pouvoir de la Bête, après l'avoir prédite. L'homme est celui qui résiste au Très Bas sous tous ses masques et toutes ses formes. Le mensonge du bien est le plus diabolique.
Je suis assez pauvre pour ne jamais me soucier du gain possible en ce monde : je mets ma seule condition à mon accord avec la Table Ronde : être placé en tête du Cahier. Ce n'est pas que j'y tienne en aucune façon pour mon compte : ***c'est uniquement contre les autres, pour leur apprendre qu'ils m'ont en vain trahi et renié.***
Je penserai à tout ce que vous me dites et me proposez obligeamment. Croyez bien, je vous prie, aux très sincères sentiments de S
André Suarès »

L'aventure des *Cahiers de La Table ronde* est lancée en 1944 par Roland Laudenbach, Jean Turlais et Roger Mouton. À l'origine, leur ambition est de créer une revue littéraire et poétique. Autour de cette idée s'y réunit Thierry Maulnier, André Fraigneau et Jean Cocteau. François Salvat en réalise les maquettes, et le premier numéro des *Cahiers de La Table Ronde* paraît à la fin de l'année 1944.
Portée par l'effervescence littéraire et intellectuelle de l'époque, toujours aussi vive, la revue accueille des contributions d'auteurs tels que François Mauriac, Henry de Montherlant ou encore André Suarès.
Le poème ici évoqué par Suarès est « Maïa », qui sera non pas publié dans le troisième mais le quatrième *Cahier*.

Provenance :
Archives Thierry Maulnier

« Je persiste à estimer que les trois tableaux que vous m'avez vendus, de Whistler – Gauguin – et Van Gogh – ne sont pas authentiques »

119. [Van Gogh] Auguste Rodin



Lettre signée « Aug. Rodin » au libraire-galeriste Louis Soullié
[Paris], 30 juillet 1904, 2 p. in-8° à l'encre noire sur papier beige
À son en-tête du 182, rue de l'Université
Apostille autographe de Soullié en tête du courrier :
« Répondu le 4 août 1904 »

S'estimant trompé après l'acquisition de trois toiles de maîtres auprès du galeriste Soullié, Rodin réclame un véritable Van Gogh en guise de réparation

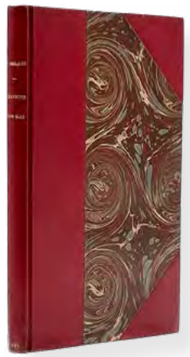
Sous la dictée de Rodin, la lettre a été rédigée par son secrétaire René Chéruy, puis signée par Rodin lui-même :

« Monsieur Soullié
Ainsi que je vous l'ai déjà écrit, ***je persiste à estimer que les trois tableaux que vous m'avez vendus, de Whistler – Gauguin – et Van Gogh – ne sons pas authentiques****, et c'est aussi l'avis de mes amis qui les connaissent.*
Je serai donc heureux que vous trouviez un arrangement pour me les reprendre.
Vous me donneriez par exemple un véritable Van Gogh important.
Recevez, Monsieur Soullié, mes salutation empressées
Aug. Rodin »

L'affaire de ces « faux tableaux » remonte au début de l'année 1904. Louis Soullié, initialement libraire-éditeur spécialisé dans les catalogues de vente d'art, étend son activité en 1903 en créant la Librairie-Galerie des Collectionneurs, au 338 rue Saint-Honoré. Devenu galeriste et marchand d'art au surplus de ses autres activités, il expose de nombreux artistes, à commencer par Paul Cirou, Corot et Van Gogh, le 18 février 1904. C'est à cette occasion que Rodin lui achète trois toiles, quelques jours avant le vernissage, le 5 février : un "Whistler", un "Gauguin" et un "Van Gogh". Rongé par le doute sur leur authenticité, il adresse à Soullié la présente lettre pour demander un dédommagement. La réponse de l'intéressé, datée du 4 août et attestée par l'apostille en tête de la première page, précise que les trois toiles proviennent du peintre Émile Schuffenecker, de qui il les a personnellement acquises, puis d'ajouter : « Tout le monde sait que c'est lui qui a la meilleure et la plus grande collection de Gauguin et de Van Gogh. »
Rodin finira par se débarrasser des trois toiles au profit des *Moissonneurs*, acquit directement auprès de Schuffenecker, qui se trouve aujourd'hui au Musée Rodin (inv. n° P.07304).

Provenance :
Coll. B.L.

120. Paul Verlaine



Chansons pour elle
Paris, Léon Vanier, 1891
Édition originale, l'un des rares (25 ?) exemplaires sur Japon
In-12 (18,8 x 12,4 cm)
Reliure de l'époque par Carayon, bradel demi-maroquin grains longs rouge à coins, couverture et dos (infimes taches et légers défauts du temps)
Bien complet de ses couvertures et dos bleus (propres au tirages sur Japon) et du portrait de Verlaine gravé sur bois par Mavrier (tiré sur Chine).
Carteret - *Romantique II*, p. 430 ; Vicaire t. VII, p. 997, Montel, 75 / (2f.)-52.

L'un des rares exemplaires sur Japon de ce recueil largement inspiré par sa maîtresse Philomène Boudin

Exemplaire enrichi d'un poème autographe signé de Paul Verlaine, monté sur onglet : « Voulant te fuir », troisième pièce du recueil.
Cette chanson en trois huitains a préalablement paru dans *Le Chat noir* du 11 avril 1891, p. 1728, sous le titre « *Chansons pour elle* / III »

Chansons pour elle est à rapprocher de trois autres recueils du poète : *Odes en son honneur*, *Élégies* et *Dans les limbes*. Verlaine chante les qualités de « sa » femme, célébrant leur vie commune et laissant libre cours à l'envie, au désir et à la jalousie. Ainsi que le rapporte Olivier Bivort dans les *Œuvres complètes* : « La chanson est une constante dans l'œuvre de Verlaine. Elle a une origine lointaine en poésie et on sait qu'elle a été remise à l'honneur au XIXe siècle par le romantisme. Verlaine s'inscrit dans cette tradition dès les *Poèmes saturniens*. » Philomène Boudin, dite Esther, est identifiée comme la principale dédicataire de Chansons pour elle grâce au témoignage de Verlaine lui-même à Philippe Zilcken (*L'Écho de France*, 3 fév. 1892). Delahaye, Cazals et Le Rouge en dressent un portrait contrasté : femme au passé trouble (prostitution, inscription aux registres de police), entourée de légendes sinistres, mais aussi décrite comme une « femme sauvage » ayant empoisonné la vie du poète, qui lui proposa pourtant le mariage. L'essentiel du recueil (seize poèmes) est composé par Verlaine en vingt-cinq jours à l'été 1891, dans l'immeuble même où logeait Philomène. Le contrat est signé avec son éditeur Vanier le 4 septembre 1891 ; le volume paraît fin novembre, peu après *Mes hôpitaux*. Aucun manuscrit complet de ce recueil n'a été conservé.

Provenance :
Bibliothèque poétique du docteur Zara

Bibliographie :
Œuvres complètes, t. II, éd. Olivier Bivort, Pléiade, 2025, pp. 99-120 (pp. 103-104 pour le poème)

III

Voulant te fuir (fuir ses amours !
Mais un pieu est bête)
J'ai pris, l'un de ces derniers jours
La poudre d'escampette.
Qui fut penaud, qui fut nigaud
Dès après un quart d'heure ?
Et je revins en mendigot
Qui supplie et qui pleure.

Tu pardonnas, mais pas longtemps
Depuis la fois première
Je filais, pareil aux autans,
Comme la fois dernière.
Tu me cherchas, me dénichas,
Courut et bonne l'enquête !
Qui fut content du doux panchas ?
Moi donc, ta grosse bête !

Puisque nous voici réunis,
Dis, sans ruse et sans feinte,
Ne nous cherchons plus d'autres nids
Que ma, que ton étreinte.
Malgré mon caractère affreux,
Malgré ton caractère
Affreux, restons toujours heureux :
Fois première et dernière.

Paul Verlaine



« Je ne mens jamais dans mes œuvres. Je dis ce que je vois, je verbalise simplement, et je laisse aux moralistes le soin de tirer la leçon »

121. Émile Zola

Lettre autographe signée [minute] « Emile Zola » à Albert Millaud
Paris, 9 sept. 1876, 3 p. grand in-8° sur feuillets séparés, à l'encre noire
Ancienne trace de trombone sur le premier feuillet
Avec de nombreuses corrections et repentirs inédits de la main de Zola
Annotation autographe de Alexandrine Zola au verso du troisième feuillet, à l'encre violette : « 2ème lettre adressée à Albert Millaud au sujet de son second article sur *L'Assommoir*, ceci est la copie [brouillon] de la lettre adressée à Millaud. C'est M. Ludovic Halévy qui a cette dernière achetée à la mort de Millaud. »

Zola défend *L'Assommoir* et son emploi du langage populaire

« Croyez […] que dans toute la boue humaine qui me passe par les mains je prends encore la plus propre, que j'ai surtout pour *L'Assommoir* choisi les vérités les moins effroyables »

Une lettre capitale, sans doute l'une des plus importantes de sa correspondance littéraire, tenant lieu de texte programmatique pour la préface du roman, la seule qu'il ait jamais rédigée pour un volume des *Rougon-Macquart*

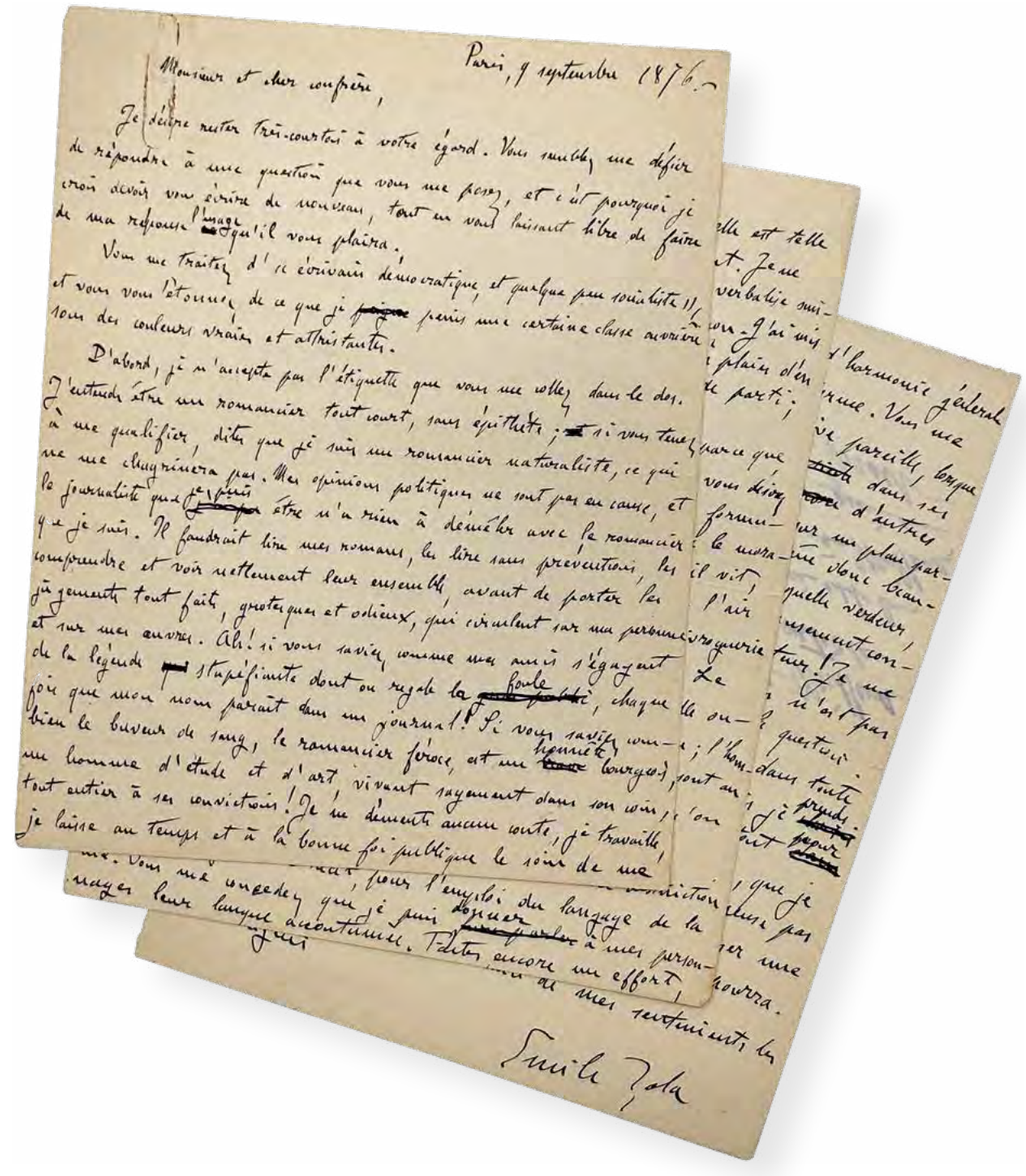
« Monsieur et cher confrère,
Je désire rester très courtois à votre égard. Vous semblez me défier de répondre à une question que vous me posez, et c'est pourquoi je crois devoir vous écrire de nouveau, tout en vous laissant libre de faire de ma réponse l'usage qu'il vous plaira. Vous me traitez 'd'écrivain démocratique, et quelque peu socialiste', et vous vous étonnez de ce que je peins une certaine classe ouvrière sous des couleurs vraies et attristantes. ***D'abord, je n'accepte pas l'étiquette que vous me collez dans le dos. J'entends être un romancier tout court, sans épithète ; si vous tenez à me qualifier, dites que je suis un romancier naturaliste, ce qui ne me chagrinera pas.*** *Mes opinions politiques ne sont pas en cause, et le journaliste que je puis être n'a rien à démêler avec le romancier que je suis. Il faudrait lire mes romans, les lire sans prévention, les comprendre et voir nettement leur ensemble, avant de porter les jugements tout faits, grotesques et odieux, qui circulent sur ma personne et sur mes œuvres. Ah ! si vous saviez comme mes amis s'égayent de la légende stupéfiante dont on régale la foule, chaque fois que mon nom paraît dans un journal !* ***Si vous saviez combien le buveur de sang, le romancier féroce, est un honnête bourgeois, un homme d'étude et d'art, vivant sagement dans son coin, tout entier à ses convictions !*** *Je ne déments aucun conte, je travaille, je laisse au temps et à la bonne foi publique le soin de me découvrir enfin sous l'amas des sottises entassées.*
Quant à ma peinture d'une certaine classe ouvrière, elle est telle que je l'ai voulue, sans une ombre, sans un adoucissement. Je ne mens jamais dans mes œuvres. Je dis ce que je vois, je verbalise simplement, et je laisse aux moralistes le soin de tirer la leçon. J'ai mis à nu les plaies d'en haut, je n'irai certes pas cacher les plaies d'en bas. Mon œuvre n'est pas une œuvre de propagande et de parti ; elle est une œuvre de vérité.
Je me défends de conclure dans mes romans, parce que selon moi la conclusion échappe à l'artiste. Pourtant, si vous désirez connaître la leçon qui, d'elle-même, sortira de l'Assommoir, je la formulerai à peu près en ces termes : instruisez l'ouvrier pour le moraliser, dégagez-le le plus possible de la misère où il vit, combattez l'entassement et la promiscuité des faubourgs où l'air s'épaissit et s'empeste, surtout empêchez l'ivrognerie qui décime le peuple en tuant l'intelligence et le corps. Le roman est simple, il raconte la déchéance d'une famille ouvrière, gâtée par le milieu, tombant au ruisseau ; l'homme boit, la femme perd courage, la mort et la honte sont au bout. ***Je ne suis pas un faiseur d'idylles, j'estime qu'on attaque bien le mal qu'avec un fer rouge.***
Et permettez-moi encore de répondre à votre distinction entre le dialogue et le récit, pour l'emploi du langage de la rue. Vous me concédez que je puis donner à mes personnages leur langue accoutumée. Faites encore un effort, comprenez que des raisons d'équilibre et d'harmonie générale m'ont seules décidé à adopter un style uniforme. ***Vous me citez Balzac, qui justement a fait une tentative pareille, lorsqu'il a pastiché l'ancienne langue française dans ses Contes drolatiques.*** *Je pourrais vous indiquer d'autres précédents des livres écrits d'un bout à l'autre sur un plan particulier.* ***D'ailleurs, ce langage de la rue vous gêne donc beaucoup ? Il est un peu gros, sans doute, mais quelle verdeur, quelle force et quel imprévu d'images, quel amusement continu pour un grammairien fureteur !*** *Je ne comprends pas comment l'écrivain en vous n'est pas chatouillé par le côté purement technique de la question.*
Enfin, croyez, monsieur et cher confrère, que dans toute la boue humaine qui me passe par les mains je prends encore la plus propre, que j'ai surtout pour l'Assommoir choisi les vérités les moins effroyables, que je suis un brave homme de romancier qui ne pense pas à mal et dont l'unique ambition est de laisser une œuvre aussi large et aussi vivante qu'il le pourra.
Veuillez agréer l'assurance de mes sentiments les plus distingués.
Emile Zola »

Chronologie d'une affaire qui déchaîna les passions et propulsa Zola au rang des écrivains célèbres : Septième volume des *Rougon-Macquart, L'Assommoir* paraît comme à l'accoutumée en feuilleton. C'est le journal radical républicain *Le Bien public* qui en publie la première livraison, le 13 avril 1876. La polémique est aussitôt soulevée, on s'émeut devant la crudité du langage employé par Zola pour ses personnages. Yves Guyot, directeur du journal, en avait pourtant expurgé certains passages aux endroits les plus osés, provoquant la stupéfaction du romancier. Dans une lettre du 24 mai à Ludovic Halévy, Zola proteste : « On me coupe tous mes effets, on m'éreinte ma prose en m'enlevant des phrases et en pratiquant des alinéas. » Un retard de Zola dans sa livraison (la fin du sixième chapitre) sert de prétexte au journal pour mettre un terme à la parution du feuilleton. *La République des lettres*, regroupant le gotha des poètes parnassiens et servant par ailleurs de tremplin pour le naturalisme naissant, prend le relais de la publication. Vingt-six livraisons se succèdent de semaine en semaine, à partir du chapitre VII, jusqu'aux dernières pages, publiées dans le numéro du 7 janvier 1877. Cette deuxième partie, parue dans *La République des lettres*, n'empêcha pas une nouvelle levée de boucliers, d'une toute autre ampleur cette fois, et plusieurs journalistes de se déchaîner contre l'auteur et son roman, au premier rang desquels Albert Millaud. Ce dernier ouvrit le feu dans un article du *Figaro* du 1er septembre 1876 : « [Zola] publie, en ce moment, dans une petite revue, un roman intitulé : *L'Assommoir*, qui nous fait l'effet de devoir être réellement *L'Assommoir* de son talent naissant. Ce n'est pas du réalisme, c'est de la malpropreté ; ce n'est pas de la crudité, c'est de la pornographie… ». Zola réplique une première fois dans une lettre ouverte, le 3 septembre, publiée dans *Le Figaro* du 7 septembre, arguant que « personne ne saurait juger la portée morale d'une œuvre en cours de publication, et qu'au reste jamais roman n'avait eu des intentions plus strictement honnêtes. » Millaud enfonce le clou dans un second article le jour-même (7 septembre), tout aussi violemment hostile que le premier. Il pose de nouveau la question :

« Comment se fait-il donc que M. Zola, écrivain démocratique, et quelque peu socialiste, ait précisément choisi pour héros de son roman des gens du peuple, dont il prétend peindre les mœurs, des ouvriers, des prolétaires ? Elles sont jolies ! On ne peut pas faire un meilleur réquisitoire contre les plus purs représentants du suffrage universel. » Millaud met ainsi l'accent sur un problème qui va brouiller Zola avec certains critiques de gauche. Parmi eux, Arthur Ranc qui, dans la *République française*, lui reproche son « mépris néronien pour le peuple », ou Victor Hugo et l'équipe du *Rappel*, qui condamnent le roman. Selon Alfred Barbou, Hugo déclare : « Il est de ces tableaux qu'on ne doit pas faire. Que l'on ne m'objecte pas que tout cela est vrai, que cela se passe ainsi. Je le sais, je suis descendu dans toutes ces misères, mais je ne veux pas qu'on les donne en spectacle, vous n'en avez pas le droit, vous n'avez pas le droit de nudité sur le malheur » (*Victor Hugo et son siècle*, Alfred Barbou, 1889, p. 183).
Depuis Paris, Zola lui oppose à Millaud une réponse nettement plus structurée que la première. En vain, *Le Figaro* n'accordera pas ce droit de réponse à l'écrivain. Dans son recueil « *L'Assommoir* et les journaux » (Lapp, 1964, p. 92), Halévy explique que « Villemessant [patron du journal] trouva que deux articles sur *L'Assommoir* et une lettre de Zola, c'était assez. Il n'autorisa pas l'insertion de la nouvelle lettre de Zola. »

<u>L'argumentaire de Zola :</u>
La lettre du romancier peut être subdivisée en deux mouvements distincts. Zola proteste d'abord vertement contre les attaques *ad hominem*, tout en défendant le concept même du roman naturaliste, dont il est le chef de file. Pourquoi le romancier ne pourrait-il pas montrer la face réelle du peuple d'en bas, après avoir « mis à nu les plaies d'en haut » ? C'est-à-dire la petite bourgeoisie, mesquine et obsédée par le gain, affairiste et politicienne. Zola fait ici bien entendu allusion aux financiers sans scrupules de *La Curée*. Pour lui, le bas de la pyramide possède ses failles et ses vices. Il dépeint le réel jusqu'à en restituer son langage. Il met ainsi un point d'honneur à défendre la langue des faubourgs : « Mon œuvre n'est pas une œuvre de propagande et de parti ; elle est une œuvre de vérité. » C'est ce que Millaud reproche à Zola dans son second article du 7 septembre. Le journaliste du *Figaro* s'offusque que Zola reprenne les descriptions en langage ordurier à son compte. Ce grief fut souvent fait au romancier. Flaubert, dans une lettre à Tourgueniev du 28 octobre 1876 s'interroge, « Qu'on fasse parler les voyous en voyous, très bien, mais pourquoi l'auteur prendrait-il leur langage ? Et il croit ça fort, sans s'apercevoir qu'il atténue, par ce chic, l'effet même qu'il veut produire. »
Zola oppose son argumentaire à Millaud en convoquant les *Contes drolatiques* de Balzac, écrivain pour lequel il n'a jamais caché son admiration. Balzac écrivit ses *Contes* dans le style et l'orthographe du XVIe siècle. Bien que Millaud ne fasse pas expressément de comparaison entre la tentative de Zola et celle de Balzac, Zola explique, non sans raison, que des antécédents à son roman existent et sont entrés dans la postérité.

<u>Un écrit programmatique pour sa préface du roman, la seule que Zola ait jamais rédigée pour sa série des *Rougon-Macquart*</u>
Pour la matrice de sa préface, Zola se sert de la présente lettre avec quelques légères torsions dans les formules quand ce n'est pas mot pour mot, en témoigne l'extrait suivant, resté célèbre : « J'ai voulu peindre la déchéance fatale d'une famille ouvrière, dans le milieu empesté de nos faubourgs. Au bout de l'ivrognerie et de la fainéantise, il y a le relâchement des liens de la famille, les ordures de la promiscuité, l'oubli progressif des sentiments honnêtes, puis comme dénouement la honte et la mort. C'est de la morale en action, simplement. *L'Assommoir* est à coup sûr le plus chaste de mes livres. »



Provenance :
Émile Zola, puis Alexandrine Zola après la mort de l'écrivain ; Succession Le blond-Zola ; Drouot, 11 déc. 1991, n°268 ; Drouot, 3 juillet 1992, n°265 ; coll. particulière.

Bibliographie :
Correspondance – [t. II], *Les Lettres et les arts*, éd. Fasquelle, 1908, p. 113-115 ; *Correspondance*, t. II, éd. C. Becker, Presses de l'Université de Montréal et CNRS, 1980, n° 291, p. 488-491 ; *Les Rougon-Macquart*, vol. II, éd. Armand Lanoux et Henri Mitterand, Pléiade, p. 1038-1039 ; *Œuvres complètes*, t. 7, Nouveau Monde éditions, p. 735-735 ; *Études françaises*, vol. 55, num. 1, Les Presses de l'Université de Montréal, 2019, p. 51–66

« L'ingratitude dont vous m'accusez pour Balzac m'a ému ; et je m'en défends »

122. Émile Zola

Lettre autographe signée « Émile Zola » [à Aurélien Scholl]
Paris, 10 avril [18]86, 2 p. in-8° à l'encre noire
Petites taches sans gravité, traces de pliures dues à la mise sous pli d'origine

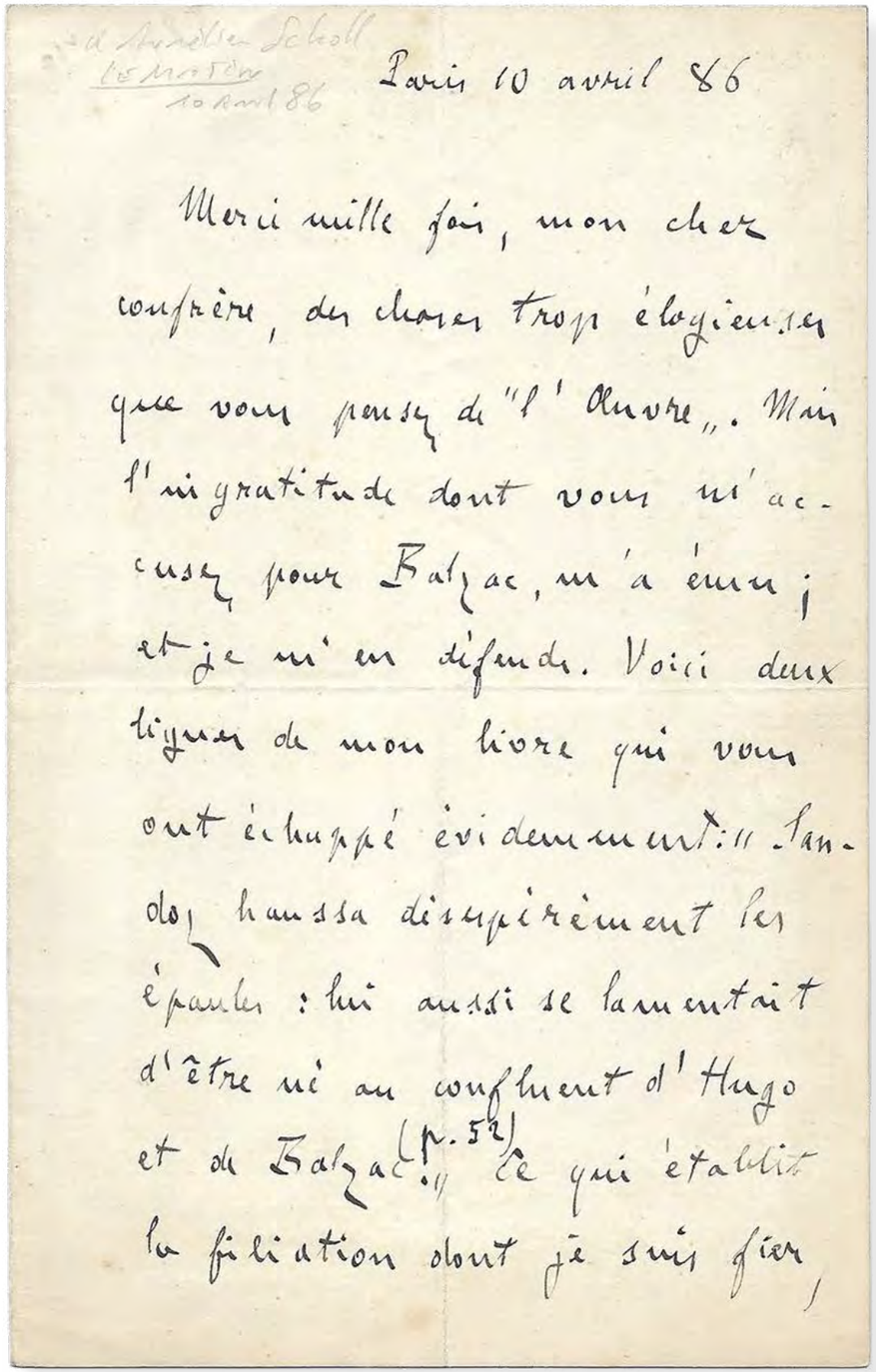
Vive réaction de Zola, accusé de ne pas avoir reconnu l'héritage balzacien à travers Pierre Sandoz, son double dans *L'Œuvre*

> *« Merci mille fois, mon cher confrère, des choses trop élogieuses que vous pensez de 'l'Œuvre'.* ***Mais l'ingratitude dont vous m'accusez pour Balzac, m'a ému ; et je m'en défends.*** *Voici deux lignes de mon livre qui vous ont échappé évidemment : 'Sandoz haussa désespérément les épaules : lui aussi se lamentait d'être ni au confluent d'Hugo et de Balzac' (p. 52).* ***Ce qui établit la filiation dont je suis fier, loin de la renier tout en regrettant aux heures d'orgueil de n'être pas mon père à moi-même.***
> *Merci encore, et veuillez me croire votre dévoué et reconnaissant.*
> *Émile Zola »*

Cette lettre vient en réponse à un article du quotidien *Le Matin* du 10 avril, dont la une, rédigée par Aurélien Scholl, est consacrée à *L'Œuvre*, quatorzième volume de la série des *Rougon-Macquart*. Le roman paraît quelques jours plus tôt, le 31 mars, après avoir occupé quatre-vingts feuilletons dans le *Gil Blas*, entre le 23 décembre 1885 et le 27 mars 1886. On connaît les vives réactions que le roman a suscitées, notamment chez ses compagnons artistes avec qui le romancier partagea jadis une vie de bohème dans le quartier des Batignolles. Deux personnages ressortent du roman, Claude Lantier et Pierre Sandoz. Si le premier est largement inspiré de ses amis Cézanne et Manet, Zola fait du second son double de manière très explicite.
D'abord laudatif dans son article : « L'*Œuvre* est un beau livre, le plus beau livre qu'ait écrit Zola. Dans une langue élevée, superbe, vibrante d'éloquence, l'auteur a montré l'artiste aux prises avec son rêve. » ; Scholl porte l'estocade dans un second temps, citant le personnage Sandoz et accusant par la même occasion le romancier de ne pas reconnaître l'héritage balzacien, dont Zola n'avait d'ailleurs jamais fait mystère : « 'Il faut mourir pour avoir raison' [allusion au suicide de Claude Lantier] dit Sandoz dans l'une des plus belles pages de l'*Œuvre*. Voilà un avis que je ne saurais partager. Je sais bien qu'on a élevé des statues à des gens qu'on a laissés mourir de faim […] Balzac vivant a pu jouir de toute sa gloire, et Sandoz ne fait pas à Balzac mort l'honneur d'une mention. Sandoz parle à plusieurs reprises, avec un enthousiasme sincère, de son œuvre colossale, l'histoire d'une famille sous le Second Empire […] et il semble n'avoir jamais eu connaissance de la *Comédie humaine*. Pourtant Balzac est mort. Et j'en appelle à Sandoz lui-même, si Claude Lantier n'était pas un Rougon-Macquart, s'il était né à Orléans et non à Plassans, en quoi son roman en serait-il modifié ? Quel détail faudrait-il y changer ? » Ici la réponse de Zola prend tout son sens…

Lettre inédite

Provenance :
Coll. particulière



INDEX

1. [AFFAIRE DREYFUS] Le Petit Journal
2. [AFFAIRE DREYFUS] Armand du Paty de Clam
3. [AFFAIRE DREYFUS] Mathieu Dreyfus
4. Woody Allen
5. Louis Aragon
6. Louis Aragon
7. Louis Aragon
8. Louis Aragon
9. Henri d'Artois, comte de Chambord
10. Charles-Louis-François de Paule de Barentin
11. Simone de Beauvoir
12. Hector Berlioz
13. Georges Bizet
14. Nicolas Boileau Despréaux
15. Joë Bousquet
16. Théodore de Banville
17. Georges Brassens
18. Georges Brassens
19. Georges Brassens
20. André Breton
21. André Breton
22. Louis-Ferdinand Céline
23. [Louis-Ferdinand Céline] Anonyme
24. Louis-Ferdinand Céline
25. Louis-Ferdinand Céline
26. Louis-Ferdinand Céline
27. [Louis-Ferdinand Céline] Anonyme
28. [Céline] Lucien Rebatet
29. [Cézanne] Ambroise Vollard
30. Sébastien-Roch Nicolas de Chamfort
31. [Chateaubriand] Joseph Joubert
32. François-René de Chateaubriand
33. René Char
34. Jean Cocteau
35. Jean Cocteau
36. Sidonie Gabrielle Colette
37. [Sidonie Gabrielle Colette] Anonyme
38. Sidonie Gabrielle Colette
39. Nicolas de Condorcet
40. Gustave Courbet
41. Astolphe de Custine
42. Alphonse Daudet
43. Alphonse Daudet
44. Claude Debussy
45. [Delacroix] George Sand
46. André Derain
47. Robert Desnos
48. Robert Desnos
49. Robert Desnos
50. [Robert Desnos] Anonyme
51. [De Gaulle] Maxime Weygand
52. [Dostoïevski] Jacques Rivière
53. Pierre Drieu la Rochelle
54. Paul Éluard
55. Eugénie de Montijo, impératrice des français
56. Gustave Flaubert
57. Serge Gainsbourg
58. Serge Gainsbourg
59. [Gary] Albert Harlingue
60. Jean Genet
61. Henri Grégoire, abbé
62. Stanislas de Guaita

63. Claude-Adrien Helvétius
64. [Hitler] Romain Rolland
65. Michel Houellebecq
66. Jean Huber
67. Victor Hugo
68. Victor Hugo
69. Joris-Karl Huysmans
70. Joris-Karl Huysmans
71. Max Jacob
72. Marie-Madeleine Pioche de La Vergne, dite Madame de La Fayette
73. Jules Laforgue
74. Jules Laforgue
75. Ninon de Lenclos
76. Marie Leszczynska
77. Claude Lévi-Strauss
78. Claude Lévi-Strauss
79. Max Linder
80. Louis XVI
81. Élisabeth de France, dite Madame Élisabeth
82. Aristide Maillol
83. Jacques Majorelle
84. Roger Martin du Gard
85. Gabriel Matzneff
86. [Pouchkine] Prosper Mérimée
87. Jacques Mesrine
88. Frédéric Mistral
89. [Napoléon] François d'Orléans, prince de Joinville
90. Gérard de Nerval
91. [Nietzsche] Paul Valéry
92. Boris Pasternak
93. Fernando Pessoa
94. [Pétain] Joseph Caillaux
95. Pablo Picasso
96. [Picasso] Peter Rose Pulham
97. [Prévert] Anonyme
98. [Prévert] Robert Doisneau
99. Louis-Napoléon, Prince impérial
100. [Prince impérial] Benjamin Kisch
101. [Prince impérial] Ernest Théroulde
102. Marcel Proust
103. Marcel Proust
104. Marcel Proust
105. [Marcel Proust]
106. Lucien Rebatet
107. Lucien Rebatet
108. Arthur Rimbaud
109. [Rimbaud] Ernest Delahaye
110. Jacques Rivière
111. Félicien Rops
112. Claude Joseph Rouget de Lisle
113. [Rouget de Lisle] Louis-Albert Bourgault-Ducoudray
114. George Sand
115. Jean-Paul Sartre
116. [Sartre] François Mauriac
117. Robert Schumann
118. André Suarès
119. [Van Gogh] Auguste Rodin
120. Paul Verlaine
121. Émile Zola
122. Émile Zola

Nous tenons à remercier pour l'élaboration de ce catalogue :
André Guyaux, Philippe Oriol, Frédéric Maget, Julia Greiner, Albert Dichy, Sylvie Le Bon de Beauvoir, Yvan Leclerc, David Gullentops, Pascal de Sadeleer, Nicolas Rieucau, Samantha Caretti, Pierre E. Richard, Gerhardt Stenger, Jean-Marc Hovasse, Patricia Sustrac, Hervé Leuwers, Antonia Fonyi, Rémi Furlanetto, Éric Pradelles, Pascal Ifri, Jean Bourgault, Ingrid Bodsch et Alain Pagès

Achevé d'imprimer en octobre 2026 en 400 exemplaires

« Le public n'est pas assez avancé pour comprendre qu'en art, comme dans la vie, la Douleur est le plus puissant levier et le véritable tremplin de Beauté. Elle est la seule expression qui anoblisse les êtres les plus vulgaires et les choses les plus laides ; et certainement, à ce point de vue, les œuvres qui resteront, seront les œuvres douloureuses. »

Joris-Karl Huysmans, p. 142